A 7

Hugh Cecil Earl of Lonsdale.

1730.

9 La Connoissance parfaite des Chevaux, contenant la manière de les gouverner, nourrir et entretenir en bon corps, et de les conserver en santé dans les voyages. Avec un détail general de toutes leurs maladies, des signes, et des causes d'où elles proviennent, des moyens de les prevenir et de les en guerir par des remedes experimentez depuis long-tems et à la portée de tout le monde. Joint à une nouvelle instruction sur le haras, bien plus étenduë que celles qui ont paru jusqu'à present, afin d'élever de beaux et de bons Poulains pour toutes sortes d'usages. Et L'Art de Monter à Cheval, et de dresser les chevaux de manége; Tiré non seulement des meilleurs Auteurs qui en ont écrit, mais encore des Memoires manuscrits de feu Monsieur Descampes. Le tout enrichi de Figures en Taille-douce. Chez la Veuve de Pierre Ribou Libraire, ruë des Fossez S. Germain, vis-à-vis la Comedie Françoise. A Paris. 1730.

8vo. 546 pp. 7 full-page copper-plate engravings of horsemanship. M., $7\frac{1}{4}$ in. by $4\frac{3}{4}$ in.

NATIONAL SPORTING LIBRARY

Acquired 1976

The Gift of

Russell Arundel

lon - DEGHAMY

114

William. [of Guild Helm Dutch. Harnessed with a Golden Helm
or Viel-helm The Shield or defence of Many

John [יוחנן, Hebrew. Gods grace

Miles [Latin A soldier

CONNOISSANCE
PARFAITTE DES
CHEVAUX

LA CONNOISSANCE PARFAITE DES CHEVAUX,

CONTENANT

LA MANIERE DE LES GOUVERNER;

nourrir & entretenir en bon corps, & de les conſerver en ſanté dans les voyages.

Avec un détail general de toutes leurs maladies, des ſignes & des cauſes d'où elles proviennent, des moyens de les prevenir & de les en guerir par des remedes experimentez depuis long-tems & à la portée de tout le monde.

Joint à une nouvelle inſtruction ſur le haras, bien plus étenduë que celles qui ont paru juſqu'à preſent, afin d'élever de beaux & de bons Poulains pour toutes ſortes d'uſages.

ET

L'ART DE MONTER A CHEVAL,

ET DE DRESSER LES CHEVAUX DE MANEGE,

Tiré non ſeulement des meilleurs Auteurs qui en ont écrit, mais encore des Memoires manuſcrits de feu Monſieur DESCAMPES.

Le tout enrichi de Figures en Taille-douce.

A PARIS,

Chez la Veuve de PIERRE RIBOU Libraire, ruë des Foſſez S. Germain, vis-à-vis la Comedie Françoiſe.

M. DCC. XXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

PREFACE.

IL faut convenir qu'il n'y a rien de plus difficile à connoître que les divers mouvemens de la nature au-dedans des animaux. Tel ſouvent croit en juger ſainement, qui s'y trompe à tous momens : & c'eſt néanmoins de cette conn oiſſance que dépend abſolument celle qu'on doit avoir des Chevaux, principalement à l'égard des differentes maladies auſquelles ils ſont ſujets. Ce ſont, pour ainſi dire, des machines mouvantes & dont il faut ſçavoir démêler les reſſorts, pour porter un jugement certain de tant d'infirmitez qui les attaquent. Mais ſans aller plus loin, & pour ſuivre ici l'ordre qu'on s'eſt preſcrit dans cet ouvrage, nous commencerons par le premier Livre qui

traite poſitivement de la connoiſſance parſaite des Chevaux.

Avant que d'entrer dans ce détail, on a jugé à propos de parler des differentes eſpeces de Chevaux qui ſont le plus en uſage en France; enſuite on eſt venu à la connoiſſance qu'on doit avoir de toutes leurs parties, pour ne s'en point laiſſer impoſer par ceux qui les vendent. Il eſt vrai que ce n'eſt pas une ſcience d'un jour, & qu'elle demande beaucoup d'application, & bien de la pratique, ſans quoi on n'eſt toûjours que novice en cet art.

Outre ces connoiſſances qu'on a établies avec le plus de netteté qu'il a été poſſible, on a cru que ce ſeroit faire plaiſir aux amateurs des Chevaux, de les inſtruire de la maniere de les nourrir, & de les gouverner, non ſeulement lorſqu'ils reſtent à l'écurie, mais encore durant qu'ils ſont en voyage. Ces inſtructions ſont des plus importantes, & ſouvent faute de les ſuivre,

on a le déplaisir de voir en peu de tems déperir des Chevaux.

On sçait qu'il y a des Auteurs qui ont écrit avant nous sur cette matiere
parlé : c'est une justice qu'il lui faut rendre ; & que s'il s'étoit rendu plus qu'il n'a fait à la portée de tout le monde, son ouvrage seroit accompli. C'est donc ce défaut là qu'on a repris ici, &
tendu : car enfin les Chevaux fins qui ont été l'unique objet de ce fameux Auteur, ne conviennent pas à tout chacun ; il en est bien plus de communs que de ceux-là : & comme le traitement des uns & des autres est bien different, on a traité amplement de ce qui étoit propre aux Chevaux de tirage, & à ceux dont les particuliers se servent ordinairement pour monter. C'est donc ce détail où l'on est tombé, qui fait la nouveauté de ce Livre, & où la plûpart de ceux qui nourrissent des Chevaux,

trouveront mieux leur compte.

On n'a rien oublié de la maniere de les ſçavoir harnacher dans le beſoin, crainte que leurs harnois ne les bleſſent, parce que de cette negligence ſouvent il arrive aux Chevaux des inconveniens très-dangereux, c'eſt à quoi on ne peut trop veiller : on a dit auſſi quels étoient les meubles d'une écurie, & comment on devoit s'en ſervir.

Mais ce qu'il y a de plus particulier ici, & qu'on a traité plus à fond que perſonne juſqu'à preſent, c'eſt le haras. Cette matiere qui eſt des plus importantes en fait de Chevaux, ſemble avoir été negligée en quelque façon par les Auteurs modernes. On veut croire qu'ils n'y ont pas fait reflexion, ou qu'ils ont cru que ce détail n'étoit point tout-à-fait neceſſaire: cependant, ſauf ce qu'on leur doit par honnêteté, il eſt certain qu'ils ſe ſont trompez dans leur penſée, puiſque, ce qu'on peut dire ſur le haras, eſt, à proprement parler, l'origi-

ne des Chevaux & les principes de leur generation, qui les font naître plus ou moins beaux, qu'on a bien sçû conduire ces principes, ou les rectifier, quand on y a remarqué des défauts: ainsi donc on trouvera sur cela dans cet Ouvrage, ce qu'on a oublié de mettre dans ceux qui l'ont precedé. Passons au second Livre.

C'est ici que la nature parle, & où il faut absolument l'étudier. Un Cheval ne peut dire son mal; c'est à celui qui le gouverne, à le deviner: cette science ne demande pas moins d'attache que celle dont on a déja parlé; & comme il est impossible de guerir un mal sans en connoître la cause, il arrive que si l'on en confond les symptomes, les remedes, au lieu d'y apporter du soulagement, ne font que l'aigrir.

Sur ce principe on s'est ici appliqué fortement à les démêler. On a fait remarquer les endroits où survenoient la plusspart de ces infirmitez; afin que

considerant ces parties affligées, on pût être certain de ce mal.

Non content de cela, on a donné les remedes qu'on croyoit devoir convenir aux maladies des Chevaux, pour les en guerir. Ceux qui se sont voulu avant nous distinguer en cet endroit, sont tombez dans deux extremitez, les uns pour avoir ordonné des medicamens trop simples, & dont la vertu par consequent étoit beaucoup inferieure à la force du mal, & les autres pour en avoir prescrit de si chers, qu'ils épouventent la plus grande partie de ceux qui nourrissent des Chevaux, par la dépense qu'il y faut faire, & la difficulté de les trouver. Il a donc fallu trouver un milieu en cela; & c'est ce qu'on a fait avec toutes les recherches possibles, fondées non seulement sur l'experience qu'on en a, mais encore sur tout ce qu'on a pu tirer de meilleur des Traitez de Medecine qu'on a jugé y avoir plus de raport.

Quelques Auteurs, pour déveloper les causes des maladies des Chevaux, se sont arrêtez à l'ancien systême : le chaud & le froid sont les qualitez qu'ils ont principalement considerées, par raport à ce qui est dans le medicament, & à ce qu'il fait sentir au Cheval malade : mais comme ces qualitez prétenduës operent differens effets, qu'elles sont capables de faire sentir du froid à certains Chevaux, & de mettre la masse de leur sang dans un très-grand repos, lorsqu'elles font le contraire en d'autres : on a cru que le chaud & le froid étoient des qualitez respectives, ausquelles on devoit avoir peu d'égard. Ce qui a déterminé à suivre un autre systême bien plus certain ; ce sont les secondes qualitez ausquelles on s'est attaché, comme étant bien moins variables. Les acides & les alkalis sont les principes qui nous ont ici servi de fondement : ce qui est acide coagule presque toûjours les liqueurs

ſulphureuſes, & jamais il ne fait un effet contraire.

Ce qu'on trouvera encore ici de ſort commode pour ceux qui ont des Chevaux malades, c'eſt que les remedes qu'on y ordonne, ſont des plus à leur portée, ſuppoſé qu'ils les compoſent eux-mêmes, ou qu'ils veuïllent les acheter chez les Apotiquaires.

Quant à la troiſiéme partie de cet Ouvrage, on avoüe de bonne foi que les meilleurs Auteurs qui ont écrit ſur le manege, y ont la meilleure part, qu'on les a conſultez là-deſſus avec toute l'exactitude poſſible; & que ſi l'on s'eſt aviſé de traiter de cette matiere, c'eſt pour l'inſtruction de ceux qui ſont éloignez des Academies, & qui ſont bien aiſes de ſçavoir ce que c'eſt que bien monter à Cheval, & afin que dans un volume ils trouvent dequoi ſe ſatisfaire ſur tout ce qui regarde les Chevaux.

TABLE DES CHAPITRES

C[illegible] dans ce Volume.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I. *Des differentes especes de Chevaux, qui sont en usage en France*, page 1.

CHAP. II. *De la connoissance qu'on doit avoir de toutes les parties d'un Cheval pour en juger.* 10.

CHAP. III. *Quels doivent être les yeux des Chevaux pour être bons & comment juger s'ils sont tels, ou [illegible]ment.* 20.

CHAP. IV. *De l'âge des Chevaux, & comment e[illegible] juger avec certitude.* 28.

CHAP. V. *De ce qu'il f[illegible] observer à l'égard des défauts dont les jambes & les pieds des Chevaux sont susceptibles.* 38.

CHAP. VI. *Remarque sur plusieurs autres parties défectueuses des Chevaux, pour s'en garantir lorsqu'on veut les acheter.* 51.

CHAP. VII. *Breve recapitulation des bonnes ou mauvaises qualitez d'un Cheval, pour en concevoir tout d'un coup une juste idée, avec quelques autres remarques necessaires.* 62.

CHAP. VIII. *Des differens poils des Chevaux, avec les jugemens qu'on en peut porter.* 74.

CHAP. IX. *De quelques marques naturelles qui viennent aux Chevaux, & des presages qu'on en tire.* 86.

CHAP. X. *Comment nourrir & gouverner les Chevaux pour les maintenir en bon corps.* 93.

CHAP. XI. *Des soins qu'il faut prendre après les Chevaux, lors qu'on veut s'en servir.* 106.

CHAP. XII. *Des differentes sortes de brides, & de ce qu'il faut observer pour faire qu'elles brident bien un Cheval, tant en voyage qu'en d'autres courses particulieres.* 114

CHAP. XIII. *Comment connoître si un Cheval est bien embouché.* [illegible]

CHAP. XIV. *La veritable methode de gouverner les Chevaux lorsqu'ils sont en voyage.* 127.

CHAP. XV. *De ce qu'il faut faire pour rétablir en bon corps les Chevaux fatiguez d'un voyage, & des soins ordinaires qu'on doit leur donner à l'écurie.* 141.

CHAP. XVI. *De la maniere de nourrir les Chevaux de Carosses & de ceux destinez à tirer, & des moyens de rétablir les Chevaux amaigris* [illegible] *que.* 152.

CHAP. XVII. *Autre methode d'engraisser les Chevaux.* 165.

CHAP. XVIII. *Où l'on traite du haras & de tout ce qu'on y doit observer pour avoir de beaux poulains.* 170.

CHAP. XIX. *De quelques observations à faire pour bien conduire un haras.* 181.

CHAP. XX. *De la generation, de la formation, de la nourriture & sortie du poulain du ventre de sa mere : des inconveniens qui peuvent y survenir, & des moyens d'y remedier.* 186.

CHAP. XXI. *Comment on doit gouverner les poulains, & du tems auquel on doit les sevrer de leur mere.* 194.

CHAP. XXII. *Des moyens d'avoir de beaux Mulets, & de faire que les Cavales ayent beaucoup de lait.* 200.

LIVRE SECOND.

CHAP. I. *Des symptomes ordinaires qui donnent à connoître qu'un Cheval est malade, avec un petit Traité sur les Medicamens en general qui conviennent pour les guerir.* 207.

CHAP. II. *Des differentes fiévres dont un Cheval peut être atteint, comment l'en guerir & le gouverner après qu'il en est gueri.* 214.

CHAP. III. *De la pousse & de la morve.* 227.

CHAP IV. *Des maladies qui surviennent aux yeux des Chevaux.* 238.

CHAP. V. *De la Gourme, & du Morfondement.* 250.

CHAP. VI. *Des remedes contre le farcin.* 264.

CHAP. VII. *De la gale des Chevaux, des ébullitions de sang & des demangaisons qui leur infectent la peau.* 277.

CHAP. VIII. *Quels sont les medicamens propres pour guerir les tranchées, & la retention d'urine.* 286.

CHAP. IX. *De l'incontinence, ou flux involontaire d'urine, ses remedes, & comment secourir le Cheval qui pisse le sang.* 298.

CHAP. X. *De l'avant-cœur, de la palpitation du cœur & des avives.* 303.

CHAP. XI. *Du flux de ventre & du dégoût.* 316.

CHAP. XII. *Methode pour remedier à la courbature, à la fourbure, & au gras fondu.* 325.

CHAP. XIII. *Des Chevaux fortraits, & de ceux qui sont maigres pour avoir trop souffert de fatigues, avec des moyens pour les engraisser.* 339.

CHAP. XIV. *De la toux, & des vers dont les Chevaux sont attaquez. Comment les en guerir.* 348.

CHAP. XV. *Remede contre la rage des Chevaux, les descentes ou hernies ausquelles ils sont sujets, & les*

testicules enflez. 358.

Chap. XVI. *Des maux de tête.* 37[illegible]

Chap. XVII. *Des morsures de bêtes venimeuses, de l'atteinte & du javart, & de la maniere d'y remedier.* 374

Chap. XVIII. *des Bleymes, entorses ou dislocation du boulet, & des enclöeures & chicots.* 388

Chap. XIX. *Comment remedier aux nerfs foulez, aux courbes, & aux éparvins.* 398

Chap. XX. *Des soins qu'on doit apporter apres les sur-os, les Fusées, les Osselets, Mollettes & Vessigons.* 405

Chap. XXI. *De la cure des Malandres, Solandres des Grampes & du Jardon, Capelets, coups de pied & enflûre en consequence, ou autres qui surviennent aux jambes des Chevaux.* 414

Chap. XXII. *De plusieurs autres incommoditez qui naissent aux jambes des Chevaux.* 424

Chap. XXIII. *Ce que c'est que Varisses, Crevasses Poireaux, Crapaudine, Fics, Seimes & Quarte Leurs remedes.* 428

Chap. XXIV. *Des maux ausquels la couronne du pied du Cheval est sujette, des eaux dangereuse qui tombent sur les jambes & les pieds des Chevaux des formes, des maladies de la fourchette, comm teignes, excroissances de chair & la methode de remedier à tous ces accidens.* 441

Chap. XXV. *Médicamens pour les mules traversiere. queuës de rat ou arrêtes, peignes & loups.* 45

LIVRE TROISIEME.

Chap. I. *Des qualitez que doit avoir celui q veut apprendre à monter à Cheval & comme il y doit être.* 46

CHAP. II. *De l'importance qu'il y a de connoître un Cheval de manege à fond, avant que le faire travailler. Comment cette connoissance s'acquiert. De quelle maniere il faut dresser le Cheval, & quel il doit être.* 471.
CHAP. III. *Comment gouverner les Chevaux au manege, chacun suivant leur genie particulier.* 477.
CHAP. IV. *Du tems auquel on doit monter un Cheval qu'on dresse, & de quelques observations là-dessus.* 482.
CHAP. V. *De quelques points essentiels à un homme qui veut dresser un Cheval, & comment l'obliger à prendre une cadence terre à terre.* 486.
CHAP. VI. *De ce qu'on peut souhaitter dans un bon Cheval, après qu'il sçait faire trois ou quatre bonnes courbettes.* 492.
CHAP. VII. *De l'utilité qu'il y a de faire lever un Cheval demi à courbettes, & demi terre à terre, & de ce qu'on doit faire pour l'accoutumer à souffrir les talons.* 495.
CHAP. VIII. *Des instructions qu'on doit donner au Cheval accoûtumé à souffrir les talons, & comment y rendre sensibles ceux qui ne s'en soucient point.* 500.
CHAP. IX. *De quelques observations à faire quand on veut monter à Cheval.* 503.
CHAP. X. *De certaines instructions necessaires pour achever d'ajuster le Cheval.* 504.
CHAP. XI. *De quelle longueur & largeur doivent être les passades pour être bonnes; du tems qu'on doit prendre pour faire la demi-volte, & combien il faut de passades pour qu'elles soient de bonne grace.* 507.
CHAP. XII. *De la maniere de faire partir de bonne grace son Cheval de la main. Combien il doit y avoir de courbettes à l'arrêt. Et de ce qu'on apprend au*

Cheval pour le perfectionner dans toutes les justesses du manege. 510.
CHAP. XIII. *Methode pour faire manier les Chevaux après avoir appris le passage.* 514.
CHAP. XIV. *De ce qu'il faut faire après que le Cheval manie par le droit de son plein gré, & comment le faire tourner aisément, & plier en maniant sur les voltes.* 517.
CHAP. XV. *Comment il faut qu'un Cheval soit instruit pour être bien ajusté, & quelle est la fin de toutes les justesses.* 522.
CHAP. XVI. *De quelques autres airs dont on doit instruire le Cheval, outre celui de terre & de courbettes.* 529.
CHAP. XVII. *De ce qu'il faut faire lorsque le Cheval est assuré entre les deux piliers à se lever devant pour l'aide de la langue & de la gaule.* 535.
CHAP. XVIII. *De la suite des leçons dont il faut se servir pour apprendre au Cheval à faire des caprioles en perfection; & ce que c'est que l'air d'un pas un saut.* 541.

Fin de la Table des Chapitres.

LA CONNOISSANCE PARFAITE DES CHEVAUX.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Des differentes especes de Chevaux qui sont en usage en France.

IL est constant que les Chevaux tiennent toûjours quelque caractere singulier des contrées où ils ont pris naissance, & que ce n'est que par certaines marques differentes qu'ils en portent, qu'ils different les uns des autres.

De quelque pays que ſoit un Cheval, il a ſes qualitez particulieres qui peuvent le rendre eſtimable pour l'uſage auquel il eſt propre. Il y en a partout qui ſont parfaitement bien faits chacun dans leur taille & ſelon leur eſpece ; & quoi qu'on en voye de diverſes corpulences parmi toutes ces eſpeces differentes, une perſonne bien verſée dans les Chevaux néanmoins jugera d'abord ſi un Cheval eſt Barbe, Turc, Napolitain, Cheval d'Eſpagne, &c. Et pour les donner à connoître chacun en particulier, voici ce qu'il eſt bon d'obſerver.

Nous n'entrerons point ici dans ces détails qui ſemblent un peu fabuleux, & où ſont tombez quelques Auteurs qui ont écrit des Chevaux ; nous laiſſerons ces anciennes regions & dont les noms ſont aujourd'hui changez, & nous ne parlerons ici que de celles d'où il nous vient des Chevaux & dont nous avons connoiſſance.

Nous avons les *Chevaux Turcs* qui ſont de pluſieurs races differentes par rapport aux terres diverſes & nombreuſes, dont les Etats du grand Turc ſont compoſez. Les *Barbes* qui nous viennent de Barbarie, les *Napolitains*, les *Chevaux d'Eſpagne*, les *Rouſſins* qu'on amene d'Allemagne ou de Hollande, les *Chevaux Anglois*, les *Polonois*, les *Hongrois*, la Gaſcogne, l'Auver-

gne, le Limousin, le Poitou, la Normandie, la Bretagne & la Bourgogne nous fournissent aussi de très-bons Chevaux pour l'usage auquel ils sont propres: car on ne prétend pas ici ne traitter que des Chevaux de selle & de parade: le dessein qu'on s'est formé est de s'étendre davantage sur cette matiere, & de parler encore generalement des Chevaux de tirage & d'attelage. Voyons donc en particulier ce que la nature leur a donné à chacun de bon ou de mauvais.

DES CHEVAUX TURCS.

Les Chevaux Turcs sont hauts de terre & d'une taille inégale, ils sont très-beaux, vîtes & de bonne haleine; mais ils n'ont point d'ordinaire de bouche, & n'élevent que très-peu les jambes; ils vivent longtems & sont fort vigoureux, sains & nets de tous leurs membres, qui sont des qualitez très-bonnes pour un Cheval.

Parmi les Chevaux Turcs, il y en a de blancs, c'est le poil le plus ordinaire. On en voit aussi d'allezans, de bayes, mais fort peu de moreaux. Les meilleurs viennent de Medie, qui est une Province de Perse; ces Chevaux sont grands, hardis, larges de croupe, très-vigoureux, fort vîtes & travaillent beaucoup. Il est vrai qu'en France

ces Chevaux ſont rares, il n'y a que chez les Princes où l'on en puiſſe voir.

Il vient auſſi des Chevaux d'Arabie qui ſont fort vîtes à la courſe; les Cavalles y ſont en ſi grand uſage & de ſi bonne haleine, qu'elles font bien du chemin en peu de tems ſans s'incommoder. Ces Chevaux ſont de race de Perſe ainſi que ceux d'Armenie : les premiers ſont plus petits & n'ont pas la taille ſi noble; ils ſont à la verité plus larges de jambes, d'une encolure moins fiere, & ils ſont moins ſujets à ſe mettre en colere. Ils ſont très-bons Chevaux & de grand prix.

Nous voyons en France des Chevaux Mauresques, qui ſont très-excellens & propres pour les longues courſes; ils ſont de corpulence mediocre & grands travailleurs : il ne leur manque qu'un peu de fierté pour être parfaits.

Les Perſans ſont des Chevaux très-eſtimez, & qui vivent long-tems; on s'en ſert beaucoup en Turquie. Au reſte tous les Chevaux dont on vient de parler, ne ſont que des eſpeces differentes rangées ſous le genre des Chevaux Turcs.

DES NAPOLITAINS.

Les Chevaux Napolitains ont la taille

grande, l'encolure fiere & bien tournée, ils ſont robuſtes & très-vifs. Mr. le Prince de Vergagne, fils de feu Monſieur le Duc de Nevers, en a un très-bel attelage. On les employe à la guerre, au manege, pour toutes ſortes d'airs; ils ſont propres pour les voyages tant pour la ſelle que pour l'attelage. Il les faut avoir bien choiſis, autrement il s'en trouve de très-malins & capables de cauſer du mal à un Cavalier.

DES CHEVAUX D'ESPAGNE.

Pluſieurs Auteurs ont des ſentimens partagez ſur les Chevaux d'Eſpagne. Les uns diſent qu'ils ont la tête belle & grande, les membres bien proportionnez, mais qu'ils ont la croupe étroite, qu'ils ſont forts & robuſtes pour voyager, peu propres à la verité à la courſe, étans durs à l'éperon & fort obéïſſans dans leurs premieres années, puis après qu'ils deviennent très-vicieux. D'autres diſent qu'ils ſont beaux, qu'ils ont le port noble, mais peu de vigueur, & qu'ils ſe rendent pareſſeux au milieu de leur carriere ordinaire.

Il y en a d'autres, dit un habile Auteur en matiere de Chevaux, qui ſont très-beaux & dignes de porter un Roy en triomphe; & la plus commune opinion veut que

les Chevaux d'Eſpagne ſoient beaux & très-legers.

La Biſcaye & la Galice donnent de très-beaux Chevaux. Les Genêts d'Eſpagne ont la marche grave & hardie, le trot relevé, le galop admirable, & la carriere très-vîte : ils ſont ordinairement blancs, allezans ou fauves avec les crins pendans juſques à terre : & l'on en trouve parmi eux qui ſont ſi fiers, qu'on a mille peines à les dompter. L'Andalouſie eſt la contrée qui fournit les meilleurs Chevaux : ceux de Cordouë ſont plus grands & plus nombreux : ils ſont beaucoup en uſage pour la guerre ; & en un mot on peut dire que l'Eſpagne en pluſieurs de ſes Provinces, produit quantité de Chevaux, qui ſont très-excellens & ſuſceptibles de toutes les juſteſſes qu'on peut leur apprendre.

DES BARBES.

Le Barbe eſt un Cheval qui vient de Barbarie, & qui a la taille menuë & les jambes déchargées. On dit que les Barbes meurent, mais qu'ils ne vieilliſſent jamais, parce qu'ils conſervent leur vigueur juſqu'à la fin ; c'eſt pourquoi on en fait des étalons qui ſont les meilleurs du monde. Ces Chevaux quand ils ſont bien choiſis, vont

merveilleusement bien à toutes sortes d'airs pourvû qu'ils soient court-jointez. Il y a des *Barbes* en Affrique qui attrapent les Autruches à la course, & qu'on vend ordinairement dix mille livres. On en a vû à Paris de cette espece.

Ces Chevaux sont vîtes, & si courageux à la guerre, qu'ils agissent toûjours tant qu'ils ont une goute de sang dans les veines. Ils sont très-propres au manege & ne valent rien pour voyager.

DES ROUSSINS

Les Roussins nous viennent d'Allemagne & de Hollande: il y en a qui sont très-beaux de taille & qui vont à toutes sortes d'airs, pliant naturellement les bras en sautant, ce qui n'est pas commun aux autres Chevaux.

Cependant on trouve peu de Roussins qui soient parfaits au manege; on en voit bien plus qui s'accommodent à tirer, qu'à travailler dans une carriere. Ces Chevaux vieillissent bien tôt, ce qui fait qu'on est souvent obligé de les garder long-tems à l'écurie.

DES CHEVAUX ANGLOIS.

On estime fort les Chevaux Anglois pour

la courſe ; ils ſont ordinairement de belle taille & courtaux. Ceux qui viennent d'Irlande ſont auſſi très-excellens ; on les appelle *Aubins*, parce qu'ils vont lamble, ce qui n'eſt pas naturel à la plus grande partie des Chevaux Anglois, qui le vont cependant à merveille, lorſqu'on a pris ſoin de leur apprendre ce pas.

DES POLONOIS, ET DES HONGROIS.

La Pologne nous donne des Chevaux qui ſont très-bons. Ceux qui viennent de Hongrie ſont grands travailleurs, ils ſont infatigables en voyage, ſouffrans très-bien la faim & le froid ſans que leur vigueur diminuë. Ils ont la tête quarrée & grande, les nazeaux un peu étroits, les mâchoires étenduës, le cou gros & robuſte, la criniere grande, les côtes de même, le fil de l'échine courbé, la queuë bien fournie, l'ongle bien étendu, les flancs creux, & tout le corps fait en angle, leur croupe eſt ſans raye, leur taille plus longue que haute, leur ventre eſt plat & reſſerré, ils ont les os grands & ſont d'une eſpece de maigreur qui leur convient aſſez, & qui rend les autres Chevaux deſagreables ; enfin les Hongrois ſont des Chevaux dont la lai-

deur les fait ſouvent paroître beaux.

DES CHEVAUX DE BOURGOGNE.

Il eſt rare de voir de ce pays-là des Chevaux propres au manege ; la plûpart ne ſont bons que pour tirer, & ſi l'on s'en ſert pour monter, ce n'eſt point par parade, d'autant qu'ils n'ont rien de fin en eux, ayant les jambes rondes, l'encolure courte & mal tournée, la tête groſſe & chargée de chair, ce qui fait qu'ils ſont ſujets au mal des yeux & ſouvent même à devenir aveugles, lorſqu'on les travaille trop quand ils ſont jeunes. Il eſt vrai que ce ſont des Chevaux de grand ſervice pour le harnois, qu'ils ſont infatigables, & que lorſqu'ils peuvent ſe ſauver de l'aveuglement, on ne peut trop les payer. La Franche-Comté nous donne beaucoup de ces Chevaux, c'eſt pourquoi on les appelle des *Comtois*.

Nous avons encore des Chevaux *Breſſans* qui ont la tête plus décharnée & l'encolure plus belle ; ils ont auſſi meilleure grace ſous un Cavalier que les precedens, mais on ne les eſtime pas tant pour le tirage.

DES CHEVAUX DE FLANDRES.

On vend des Chevaux qu'on appelle

Flandrins du nom de leur Pays, parce qu'ils viennent de Flandres. Ils ſont de belle taille & font bien leur montre. Les bons ſont rares, ce qui fait qu'on les fait paſſer pour Chevaux Normans; & nous n'avons point de marque plus aſſurée pour connoître ces Flandrins, que leurs pieds qui ſont gros & larges.

CHAPITRE II.

De la connoiſſance qu'on doit avoir de toutes les parties d'un Cheval pour en juger.

QUelque verſé qu'on puiſſe être dans la connoiſſance des Chevaux, il ne faut pas néanmoins ſe perſuader qu'on puiſſe juger d'un coup d'œil, de leurs bonnes ou mauvaiſes qualitez. Il y a des défauts qui veulent être examinez plus d'une fois, & qui impoſent aiſément aux yeux ſi l'on n'y prend garde de près.

Pour donc commencer à deſcendre dans le détail des parties qui compoſent le Cheval & à juger par elles de ſa bonté ou de ſes défauts, on parlera d'abord des *jambes*, comme des colomnes qui ſervent de ſoutien à tout le corps, & ſans leſquelles il ne peut agir.

Les jambes de devant.

Un Cheval pour être bon doit avoir les jambes de devant larges & plates, nerveuſes, & non charnuës, celles-ci ſont ſujettes à trop d'inconveniens ; il faut rejetter les jambes arondies, parce qu'il eſt à craindre qu'il n'y ait quelque humeur entre le nerf & l'os qui les rende telles ; & lorſqu'on remarque cela dans un Cheval, on dit qu'il a des *jambes de bœuf.*

Il faut auſſi que le *genou* ſoit plat & large, le *canon* de même, il doit encore être court, le *boulet* conforme en groſſeur à la taille du Cheval, & jamais rond, d'autant qu'il pourroit y avoir quelque enflure qui y cauſeroit cette groſſeur, & qui ſeroit dangereuſe de lui attirer quelque autre mal.

Il eſt bon que le *fanon* ſoit accompagné d'un petit toupet de poil ; c'eſt une marque que le Cheval a les jambes ſaines. Que le *pâturon* ſoit court, ſi c'eſt un Cheval de fine taille, & un peu plus long aux Chevaux d'une groſſe corpulence, autrement la jointure de la jambe leur groſſit en peu de tems, ce qui eſt en eux un grand défaut. On appelle les premiers des *Chevaux courts-jointez*, & les autres *longs-jointez.*

Il faut prendre garde, quand on examine les jambes d'un Cheval, que le *ſabot* & la *couronne* ſoient d'égale groſſeur, que

la *corne* ſoit luiſante, griſâtre, & pleine. La corne blanche eſt la marque d'un mauvais pied, qui s'uſe en peu tems.

Les *talons* ne doivent être ni trop hauts ni trop bas. Les premiers font que d'ordinaire les Chevaux n'ont point de pas, & les autres qu'ils ſont ſujets à ſe bleſſer dans les lieux pierreux & raboteux. On obſervera auſſi que les quartiers de ces talons ne s'excedent point l'un l'autre.

Que la *fourchette* qui doit être menuë, ne ſoit point alterée, & que la *ſole* ſoit forte & épaiſſe avec une petite cavité au milieu du pied.

Que les *bras* ſoient nerveux, fort égaux, larges & longs, parce que les Chevaux ſe laſſent moins que quand ils les ont courts, il n'y a que les Chevaux de manege auſquels cela convient, & qui plus ils les ont courts, plus ils ont de mouvement; il n'y a rien dans leur travail qui les rende plus agréables à la vûë que cette qualité. Voilà ce qu'on peut dire des jambes de devant, paſſons à celles de derriere, & voyons quelles en ſont les bonnes marques.

Les jambes de derriere. Les jambes de derriere doivent être de même que celles de devant, c'eſt-à-dire, larges & plates, & décendre à plomb du jarret au boulet, autrement c'eſt un défaut qui marque que le Cheval a les

jarrets ou les reins foibles : & pour ce qui regarde le reste des parties qui composent ces jambes, elles demandent la même attention que celles des jambes de devant.

L'on estime un Cheval qui a les *cuisses* grosses, longues, charnuës dedans & dehors, & beaucoup chargées de muscles & de nerfs, au lieu que c'est un défaut lorsqu'il les a séches, c'est dit-on, un Cheval *mal gigotté*, d'autant qu'il paroît serré du derriere. Il est bon de remarquer que plus les Chevaux ont les cuisses entr'ouvertes sous la queuë, plus les hanches s'élargissent ; ce qui fait qu'ils en vont plus grand pas, & qu'ils marchent plus ferme.

Il faut que les *jarrets* soient grands ; point resserrez ni pliez, qu'ils soient larges, musculeux & nerveux ; & lorsque avec cela on y remarque beaucoup de souplesse, on peut dire que ce sont des jarrets parfaits. Venons à present au reste des parties du corps.

Le Cheval doit avoir la *tête* petite & seche, ensorte que le cuir semble y adherer principalement à l'endroit où finit le crin entre les deux oreilles ; & l'on tient pour un très-bon signe, lorsque les nerfs & les veines y paroissent. Ces qualitez pour la tête sont essentielles aux Chevaux de manege & de parade qui n'ont point du tout d'a- La tête.

grément avec une grosse tête: il n'y a que les Chevaux de trait dans lesquels on peut la souffrir, encore faut-il que ce soit de ces têtes grosses seulement d'ossemens, & non pas de chair, celles-ci étant fort sujettes aux maux des yeux. Outre la difformité qui paroît sur un Cheval à grosse tête, c'est qu'il est encore pesant á la main, & qu'il incommode beaucoup celui qui le monte.

Le cou. Le *cou* doit-être long & afilé vers la tête, les *machoires* petites & maigres, la *bouche* mediocrement fenduë, il faut qu'elle soit écumeuse, s'il se peut, parce que c'est une marque d'un Cheval d'une bonne constitution.

La largue. Il est bon que la *langue* soit déliée, ni trop grande ni trop courte. Les Chevaux qui l'ont grosse, sont lourds ordinairement à la bride, & on a de la peine à les bien emboucher. On n'y regarde pas de si prés à la verité à l'égard des Chevaux de tirage, parce que cette partie ne les fait pas moins estimer, quand ils sont bons d'ailleurs.

Les *barres* doivent en être petites & seches, afin que le Cheval obéïsse au mors; les lévres déliées & tournées en dehors, & pour la même raison: toutes ces marques regardent proprement les Chevaux de parade.

Les oreilles. Le Cheval doit avoir les *oreilles* petites,

droites, pointuës & très-peu épaiſſes, bien éveillées, placées avantageuſement ; c'eſt ordinairement au plus haut de la tête, il faut qu'il les porte toujours en avant, s'il eſt poſſible, ſoit qu'il galope ou qu'il aille le pas. Ce n'eſt point qu'on n'eſtime auſſi les *oreillards* ; mais ils n'ont pas à beaucoup près tant de graces que les autres, & ſouvent même ils ſont peſants & lourdauts.

On choiſit ordinairement un Cheval qui a le front mediocrement large, le devant de la tête étroit, avec un épi, & marqué d'une étoile, ce qui ne ſe connoît point néanmoins dans les Chevaux blancs, gris ou d'autres poils qui en approchent. Cette étoile eſt eſſentielle, & l'on tient que ſans cette marque un Cheval eſt défectueux. Le front.

Ce ſeroit ici l'endroit où l'on devroit parler des yeux ; mais comme ces parties ſont les plus delicates du Cheval, & celles qui demandent plus d'attention, nous en ferons un Chapitre particulier ; & pour revenir à la tête, & en parler en abregé, on poſe pour maxime, qu'une tête de Cheval pour être belle doit être courte, bien placée ; ce qu'on remarque lorſque le Cheval la ramene en ſa ſituation naturelle, qui eſt quand le front & le nez tombent à plomb.

Des nazeaux. Les *nazeaux* doivent être fendus & larges, cela aide beaucoup un Cheval à respirer ; plus ils sont vermeils en dedans, plus ils marquent de chaleur & de vivacité, & on ne le remarque toûjours que trop, lorsque le Cheval s'ébroüe.

La bouche. Il faut que la *bouche* du Cheval soit grande & mediocrement fenduë, si l'on veut qu'il soit embouché aisément ; autrement il est dangereux que le mors ne le blesse : nous en avons déja dit quelque chose ailleurs. Et pour définir en peu de mots une bonne bouche, c'est celle qui appuye également, qui est ferme & legere, qui obéit aisément, & s'arrête de même sans branler, & qui est bien saine. Une bonne bouche est une excellente qualité dans un Cheval, elle est comme une regle qui le conduit & le rend maniable ; au lieu qu'une mauvaise bouche est dangereuse pour celui qui le monte, & très-desagréable pour le Cheval même. Une bouche écumante est d'un bon presage ; ceux qui ne l'ont pas, sont d'un mauvais temperament. L'écume en doit être blanche, non fluide, pâle, rouge ni jaunâtre.

L'encolure. Une *encolure* pour être belle, doit être décharnée, monter droit en haut en partant du garot, & aller en diminuant jusqu'à la tête. Les plus longues sont les plus

estimées

eſtimées, ainſi que celles qui relevent davantage que les autres. On ne fait cas d'une encolure charnuë & épaiſſe que dans les Barbes, les Chevaux d'Eſpagne, les Jumens & dans les Chevaux de trait, où l'encolure n'eſt pas ce qu'on recherche le plus.

Le *crin* doit être en petite quantité, & traînant à terre, on entend celui qui eſt à la queuë: la criniere trop épaiſſe gâte ſouvent la belle encolure d'un Cheval, & demande trop de ſoin pour garantir le Cheval de la galle ou de quelques autres ordures en ces parties. Le crin.

C'eſt un ornement pour un Cheval d'avoir le *garot* relevé & aſſez long; la *poitrine* large & ouverte, pour les Chevaux de ſelles, & pour ceux qu'on deſtine au trait: il n'y a que les Chevaux de Friſe & les Rouſſins auſquels cela n'eſt point propre. Les Chevaux qui ont la poitrine ſerrée & étroite, ſont foibles, de peu de valeur, & même dangereux. Garot. La poitrine.

Les Chevaux de charette ont beſoin d'*épaules* qui ſoient larges, cela leur donne plus de facilité à tirer, & fait que les harnois les bleſſent moins: au lieu qu'il en faut aux Chevaux de monture qui ſoient ni trop petites ni groſſes, qu'elles ſoient plates, nerveuſes & ſeches, & que la partie qui

les joint au poitrail, ſoit petite ; les groſſes épaules rendent le Cheval peſant & par conſequent ſujet à ſe fatiguer bientôt & à choper à tout moment, ce qui eſt fort incommode pour un Cavalier.

Les épaules. Il faut auſſi prendre garde que les *épaules* ſoient agiſſantes, & qu'elles ne ſoient pas, comme on dit, *chevillées* ; ce qui arrive bien ſouvent aux Chevaux trop chargez d'épaules.

Reins. On eſtime dans un Cheval les *reins* doubles, & non point ceux qui ſont bas, d'autant que ceux-ci le rendent mou, & difficile à bien ſeller, ſi l'on veut que la ſelle ne le bleſſe pas.

Les côtes. Les *côtes* doivent être amples de tour pour mieux embraſſer les parties qui y ſont contenuës. Le Cheval en eſt plus robuſte, moins ſujet aux maladies du flanc, & les Chevaux de tirage en ont l'haleine meilleure.

Le ventre. Le *ventre* pendant n'eſt point eſtimé ; on l'appelle un *ventre de vache*, les Chevaux de caroſſe veulent un grand ventre, ainſi que les Chevaux de tirage: il faut qu'il ſoit rond, non avallé & enfermé dans les côtes, qui pour bien faire doivent être ouvertes.

L'échine. L'*échine* courte ; & voici principalement à l'endroit où doit poſer la ſelle : s'il s'y

trouve beaucoup de poil, c'est marque que le Cheval a de la vigueur ; & si elle est longue & ample, on juge de-là qu'il est très-vîte à la course.

Il est à propos qu'un Cheval ait les *flancs* pleins & qu'au haut on découvre un épi de chaque côté, qui pour le mieux doivent s'approcher l'un l'autre par le haut des hanches. Les flancs.

Une *croupe* d'un Cheval est belle, quand elle est large & ronde, non avallée, ni coupée, sa rondeur doit continuer en son état jusqu'au haut de la queuë, & être divisée en deux parties par un canal qui regne tout du long, jusqu'à l'endroit où touche la croupiere. La croupe.

La *queuë* doit avoir le tronc gros, court & fort, il faut qu'elle soit garnie de crin, ferme, forte & sans mouvement, placée raisonnablement haute ; car lorsqu'elle l'est trop, cela rend la croupe des Chevaux pointuë, ce qui est un défaut. Les Chevaux qui l'ont trop basse, sont ordinairement foibles de reins, & ont la croupe desagréable. La queuë.

Enfin après avoir parcouru de l'œil toutes les parties, & les avoir examinées à fonds, on prendra garde si le Cheval se plante bien sur ses membres, c'est-à-dire, si étant arrêté en une place, il y a en haut plus de distance de l'un à l'autre des bras

qu'aux deux pieds ; c'eſt ce qui fait une des beautez du Cheval. Mais ſans aller plus loin & afin de connoître quelles ſont toutes les parties dont on vient de parler ; voici une figure d'un Cheval qui les démontre toutes.

FIGURE II.

CHAPITRE III.

Quels doivent être les yeux des Chevaux pour être bons, & comment juger s'ils ſont tels ou autrement.

LEs yeux, il eſt vrai, ſont les miroirs des paſſions, & il ſemble que les regardant attentivement, cela ſuffiroit pour tirer une connoiſſance parfaite des bonnes ou mauvaiſes qualitez d'un Cheval, & de ce que ſeroient en effet les yeux mêmes qu'on examine. Mais on ſe trompe ſouvent dans cet examen ; car pour ſe rendre habile en cela, il faut une grande experience, fondée ſur beaucoup d'application ; & tel en croit ſçavoir juger parfaitement, qui tous les jours n'y eſt que novice.

Le premier coup d'œil ne décide pas du fait : il faut conſiderer plus d'une fois les parties ſans ſe rebuter, & encore faut-il pour cela en les voyant, une certaine ſi-

fig. 1. p. 20.

le front 1.
larmier 2.
salieres 3.
ganache 4.
nez 5.
barbe 6.
menton 7.
encoleure 8.
garrot 9.
épaules 10
poitrail 11
reins 12
rognons 13
côtes 14
flancs 15.
coude 16
bras 17.
ars 18.
genou 19.
canon 20.
paturon 21.
couronne 22
jarret 24.
croupe 25

tuation, qu'on ne peut changer ſans riſquer de s'y tromper. Commençons par dire quelles ſont les qualitez d'un bon œil de Cheval, puis nous parlerons de la maniere d'en connoître les défauts.

On eſtime dans un Cheval des yeux beaux, bien nets & bien clairs, parce que delà, comme à travers d'un corps diaphane, on peut juger de ſon interieur ; on ne fait pas moins de cas de ceux qui ont de la vivacité & du feu, étant de très-bons préjugez pour un Cheval.

Beaucoup de reſolution & de fierté dans l'œil d'un Cheval ſont d'excellentes qualitez, car on aime que cet animal ait le regard ſuperbe ; il eſt bon auſſi qu'il l'ait fixe, & non hagard.

Les yeux mediocrement gros ſont les meilleurs, on fait peu de cas de ceux qui ſont trop petits, on les appelle des *yeux de cochon*. Il s'y en trouve neanmoins quelquefois qui ſont bons ; mais cela eſt rare.

Les yeux enfoncez accompagnez de ſourcils élevez, ſont la marque ſouvent d'un Cheval malicieux, & duquel il faut ſe méfier. Les plus gros ne ſont pas ceux qu'on eſtime le plus, il faut pour bien faire, qu'ils afleurent la tête, & que la prunelle en ſoit grande ; parce que les yeux qui ſortent trop, marquent ſouvent un Cheval

dont les défauts ſont dangereux : il eſt vrai qu'ils ſont hardis & courageux ; mais avec cela, il ne s'y faut fier que pour le trait.

Il y en a qui diſent que les yeux noirs dans un Cheval marquent un temperamment doux, & que les blancs qu'on appelle *yeux de chat*, ne ſont pas ſi bons ; que les premiers voyent mieux de jour, & que les autres ſont plus aſſurez pour la nuit. Voilà en peu de mots les bonnes qualitez des yeux d'un Cheval, il n'eſt plus queſtion que de ſçavoir comment pouvoir connoître veritablement les mauvaiſes.

On ſuppoſe qu'un Cheval ſorte d'une écurie, ou de quelqu'autre endroit obſcur ; il faut ſi-tôt qu'il met la tête dehors, lui examiner les yeux tout au travers, & non vis-à-vis. Cette remarque eſt eſſentielle, autrement on s'expoſeroit à ſe tromper dans cet examen.

Choiſiſſez toûjours l'ombre pour conſiderer les yeux d'un Cheval, & jamais au ſoleil ; il faut même en un endroit où l'on en eſt à couvert, porter la main au-deſſus de l'œil, pour en rabattre le grand jour.

Il faut donc exactement prendre garde d'abord, ainſi qu'on a déja dit, que l'œil du Cheval ſoit clair ; & comme cette netteté ne ſe remarque que ſur la vitre, qui eſt ce criſtal tranſparent qui enferme tou-

te la ſubſtance de l'œil ; c'eſt auſſi cette partie qu'il faut conſiderer avec attention, & voir ſi quelque obſcurité ou nuage ne la couvre point, & ſi elle n'eſt point tachée de blanc tout autour ; toutes ces marques ſont des accidens qui ſont à craindre, & dont il faut ſe méfier.

Qu'on ſe ſouvienne qu'on a déja averti, que ce n'eſt pas tout d'un coup que cette connoiſſance s'acquiert, mais cependant qu'avec le tems & la patience on en vient à bout. Continuons cet article comme un des plus importans qu'il y ait en fait des Chevaux.

Il y en a, comme on ſçait, qui ſont *lunatiques*. Quelques Auteurs diſent que cette maladie eſt un écoulement d'humeurs qui venant à tomber ſur l'œil, le troublent & le rendent de couleur de feüille morte ; & ils ſoutiennent que tout étant ſujet aux influences de la lune, ce mal en eſt un pur effet lorſqu'elle eſt dans ſon décours. Ce ſeroit inutilement qu'on voudroit s'oppoſer au torrent de ceux qui ſoutiennent cette opinion, pour les en deſabuſer. On n'écrit point ici pour former des diſputes ; c'eſt pourquoi on les laiſſe dans leur erreur, qui ne contribuë ni en bien ni en mal à la connoiſſance que nous cherchons.

Pour donc reprendre le fil de notre diſ-

cours, on prendra garde dans l'examen qu'on fait des yeux à cette marque feüille-morte, si ces parties ne sont point enflées, & ne jettent point une eau qui est claire, plus chaude qu'elle ne devroit être naturellement, pour lors on ne doutera point qu'un Cheval ne soit lunatique.

Ce n'est pas dans ces symptômes seuls que gist la principale connoissance de la maladie dont on parle, ils sont apparens, & on en peut juger sur la fluxion qui y descend; mais c'est lorsque cette fluxion est passée, qu'il est plus difficile de sçavoir si un Cheval est lunatique ou non, cela demande plus d'attention & d'experience. Voici les marques cependant sur lesquelles on peut établir cette certitude.

Si un Cheval est lunatique, son œil qui a souffert dans le tems de la fluxion, paroîtra plus petit que l'autre, il sera trouble & noir, & brun dans le fond. Lors donc qu'on s'en appercevra, il faudra le rejetter.

L'œil du Cheval est sujet à un accident qu'on appelle *dragon*, & qui n'est autre chose qu'une tache blanche qu'on voit sur la prunelle. Ce mal dans son commencement est difficile à remarquer à cause de sa petitesse, & dangereux dans son progrez, parce que tôt ou tard il rend le Cheval bor-

gne. Ainsi on ne s'en chargera point lorsqu'on connoîtra ce défaut.

On prendra garde encore que le Cheval qu'on veut acheter, n'ait pas la prunelle d'un blanc verdâtre, quoique assez transparente. Telles veuës ordinairement sont fort sujettes à tomber.

Quand un Cheval a un œil trouble, fort brun & plus petit que l'autre, c'est mauvais signe, ou pour mieux dire, un œil perdu, & qui presage bien-tôt la perte de l'autre. Il est bon de sçavoir qu'il faut qu'un tel œil soit brun & trouble, car autrement tout petit œil n'est pas sujet à se perdre, cette petitesse lui étant survenuë, ou par quelque coup qu'on lui aura donné, ou par quelque autre inconvenient.

Il est souvent plus difficile qu'on ne pense, de connoître si un Cheval est aveugle ou non, tant les yeux de cet animal sont trompeurs. Voici quelques observations qui le font remarquer, sans qu'il soit besoin d'y regarder.

Par exemple, on prendra garde si un Cheval a le pas assûré quand il marche, & qu'on le tient en main. A la bonne heure si cela est; au lieu que s'il semble craindre, c'est une marque qu'il est aveugle.

Un Cheval donne à connoître qu'il est aveugle, lorsqu'étant dans l'écurie il dres-

ſe les oreilles, & tourne de côté & d'autre quand il entend quelqu'un derriere lui, d'autant que pour lors il eſt craintif; c'eſt pourquoi il faut faire attention à cela, lorſqu'on entre dans une écurie.

Au reſte, on connoît aiſément qu'un Cheval eſt aveugle, pour peu qu'on ſoit verſé dans cet art. Les indices en ſont trop apparens pour s'y tromper, & il faut y être tout-à-fait novice, quand on ne le remarque pas.

Les Chevaux ſont encore ſujets à des fluxions qui leur tombent ſur les yeux, & qui ſe connoiſſent lorſque les yeux ſont humides ou enflez deſſous, & que cette humidité eſt chaude. On conſeille de ne ſe point charger de tels Chevaux, de quelque maniere que leur ſoit provenuë cette fluxion, ſoit par quelque coup ou autrement.

Qu'on ſe donne bien de garde, quand on veut examiner les yeux d'un Cheval, de prendre pour bon ou mauvais ſigne la maniere dont ſe ſervent pour cela quelques prétendus connoiſſeurs, comme par exemple, d'en tirer un méchant augure, lorſque paſſant la main ou le doigt devant les yeux, le Cheval les tient toûjours ouverts; au lieu que quand il les ferme, ils en jugent avantageuſement. Cette maxime ne vaut rien, & tous les jours on s'y trouve trompé.

Il eſt encore à craindre qu'un Cheval ne ſoit ombrageux, à cauſe des ſuites fâcheuſes qui en arrivent. Ce mal lui vient d'une debilité de vûë, qui lui fait juger des objets autrement qu'ils ne ſont, de maniere que ſouvent il en a peur; ce qui fait que voulant les fuir, il s'échape de deſſous ſon Cavalier ou au harnois, en danger de bleſſer celui qui le monte, ou de renverſer ce qu'il traîne.

Il y en a qui diſent que les Chevaux ombrageux ont des poils ſous les paupieres, contre l'ordre de la nature, qui leur offuſquent la vûë, & leur rendent les objets plus difformes qu'autrement. C'eſt à quoi on pourra prendre garde.

D'autres avec plus de raiſon, ſemble-t'il, attribuent ce défaut à une humeur groſſiere qui tombe ſur les yeux des Chevaux, & qui venant à leur obſcurcir la veuë, la leur rend très-incertaine, & peu capable de diſcerner veritablement ce qu'ils voyent. D'où il arrive que ces animaux mettent quelquefois leur Cavalier en danger.

Souvent auſſi on connoît ce défaut à la démarche d'un Cheval, qui ſemble ne marcher qu'en tremblant, allant par caprice de côté ou d'autre, comme s'il avoit peur. Quand on remarque cela, il faut ne point acheter ce Cheval.

CHAPITRE IV.

De l'âge des Chevaux, & comment en juger avec certitude.

L'Age des Chevaux se connoît en plusieurs manieres ; & cette connoissance est d'autant plus necessaire, qu'elle aide à n'y point être trompé, lorsqu'on les achete. Un jeune Cheval est d'un service bien plus grand qu'un vieux,& est bien plus assûré aux usages ausquels on le destine : c'est pourquoi on l'achete plus cher ; outre qu'ayant quelquefois à remedier aux maladies qui lui arrivent, il est necessaire de proportionner les medicamens à son âge,

Il est bon neanmoins, avant que de s'arrêter tout-à-fait à la jeunesse des Chevaux, de sçavoir à quoi les meilleurs connoisseurs la détermine. Car de croire qu'un Cheval passé six ans ne soit plus estimé, c'est un abus ; car il s'ensuivroit de là, qu'il ne seroit en état de rendre de bons services que depuis quatre ans jusqu'à six.

Il semble qu'on ait pris plaisir à se former cette opinion, pour mieux aider à se tromper ; on se fonde sur la grande jeunesse d'un Cheval. Il est vrai que cette qua-

firé en fait une partie du prix ; mais eſt-on ſûr qu'il puiſſe ſervir long-tems ſans s'uſer, & combien en voyons-nous qui dans un an ont les jambes ruinées, n'ayant pû reſiſter au travail qu'on leur a fait faire, & qui même y deviennent aveugles, quoi qu'on les ait achetez avec de très-bons yeux. Ainſi donc que ceux qui veulent acheter des Chevaux pour leur ſervice, ne s'attachent point opiniâtrement à cet âge : un Cheval depuis ſept juſqu'à dix ans n'eſt point vieux, c'eſt le tems où ils ſont meilleurs lorſqu'ils ne ſont point uſez, qu'ils ont les jambes bonnes, le flanc & les autres parties de même. Car on peut juger delà que s'ils ſe ſont bien maintenus juſqu'à cet âge, ils ſe maintiendront encore long-tems en bon état.

Ce n'eſt pas auſſi qu'on veüille condamner ceux qui ont envie d'avoir de jeunes Chevaux ; mais ils n'empêcheront pas auſſi de dire, qu'ils riſquent plus que d'autres, qui ne s'arrêtent point ſi ſcrupuleuſement qu'eux à cette maxime ; car l'avantage qu'ont ceux-ci, c'eſt qu'ils achetent leurs Chevaux un tiers, quelquefois moitié meilleur marché que les autres : outre qu'ils ſont aſſurez d'avoir des Chevaux formez, & qui ſont dans leur force & dans leur bonté.

Les jeunes Chevaux pour ne point tomber dans des inconveniens aufquels ils font fujets, doivent être ménagez, & demandent de grands foins, autrement ils tombent en peu de tems en ruine ; & s'il étoit certain ce que la plufpart des prétendus connoiffeurs en Chevaux foutiennent à l'avantage des jeunes, il feroit fort difficile d'en trouver de propres pour le manege ou pour la guerre, puifqu'il faut être long-tems à les inftruire pour les rendre adroits, fouples & bien obéïffans, lorfqu'on ne veut pas les ruiner en les inftruifant, & qu'on veut leur conferver leur bonne grace.

Ce n'eft pas à fix ans qu'on trouve des Chevaux tels qu'on les fouhaite pour ces ufages ; c'eft à huit ou neuf ans qu'on les y peut compter propres, & qu'un bon Ecuyer les prendra à quel prix qu'il les puiffe avoir, pourvu qu'ils foient bons.

On eft fouvent obligé d'effuyer des caprices des jeunes Chevaux, & d'en fouffrir l'incommodité & le méchant fervice ; & combien voyons-nous de gens aheurtez à ce fentiment, choifir de jeunes Chevaux pour le harnois, preferablement à d'autres plus âgez ? il ne faut pas auffi s'étonner s'il y a tant de ces premiers Chevaux, qui font ruinez pour n'avoir pas été ménagez.

Tout cela fupofé, qu'on achete donc plû-

tôt un Cheval de moyen âge, qu'un ſi jeune, ſur tout quand c'eſt en vuë d'en tirer bien du ſervice ; mais dans l'un & l'autre cas, & pour ne le point avoir trop vieux, voici ce qu'il faut remarquer pour connoître veritablement l'âge.

C'eſt aux dents qu'il faut avoir recours ; & pour conduire cette connoiſſance par degrez, il faut ſçavoir que le Cheval naît d'abord avec quatre dents, qu'on appelle *dents de lait*, ſçavoir deux en haut & deux en bas, & qui ſe font aſſez bien diſtinguer des autres par leur blancheur. Les *crochets* viennent enſuite, puis quatre autres à la place des dents de lait. Il y a après cela les *coins* qui ſont ſituez près des crochets, & aux deux côtez des dents de devant.

Quand le Cheval a atteint trente mois, on lui voit douze dents de lait au devant de la bouche, ſix deſſus & ſix deſſous, & quelque tems après, c'eſt-à-dire, environ vers trois ans, ou à trois ans accomplis même, il en tombe quatre de ces douze, deux deſſus & deux deſſous, à la place deſquelles il en naît autant, qu'ont appelle les *pinces*, à cauſe que les Chevaux s'en ſervent pour brouter l'herbe qu'ils pincent en la prenant : ces dents ſont ordinairement placées au milieu, & lorſqu'on les voit, le

Cheval n'a que deux ans & demi, ou trois ans tout au plus ; mais quand il a changé quatre dents deſſus & autant deſſous, il a trois ans & demi, ou quatre ans quelquefois, reſte donc quatre dents de lait aux quatre coins, leſquelles tombent à quatre ans & demi.

Quand toutes les dents de lait d'un Cheval lui ſont tombées, & que ſes coins ne font que commencer à pouſſer, on peut juger qu'il vient à cinq ans, & que lorſqu'il a percé ſes coins, il a cinq ans accomplis, pourvu que la dent ſoit auſſi haute dedans que dehors, & que la chair dont elle étoit pleine auparavant, ſe ſoit retirée.

De cinq à cinq ans & demi le coin reſte creux en dedans, & s'emplit lorſque le Cheval atteint ſix ans, & pour lors la dent croît plate, & eſt égale par le haut dedans & dehors, qui devant ce tems-là ne ſe trouve exceder la gencive, qu'environ l'épaiſſeur de deux écus.

Lorſque le Cheval eſt parvenu à l'âge de ſix ans, on n'a plus égard qu'aux coins, aux dents mitoyennes & aux crochets pour connoître ſi un Cheval marque. Les coins le démontrent, comme on a déja dit, lorſqu'ils ſont creux dans le milieu environ l'épaiſſeur d'une ligne, avec une petite marque noire dans le fonds : à ſix ans cette marque

que diſparoît un peu, & les coins excedent la gencive d'un travers de doigt.

A ſept ans le coin s'allongent environ d'un demi pouce & le creux diminuë, & à huit ans un cheval a razé, le coin & excede la gencive d'un peu plus de demi pouce.

Il faut remarquer que pour l'ordinaire, il ne croît point de crochets aux cavales; & ſi par hazard elles en ont, ils ſont bien plus petits que ceux des chevaux : celles qui n'en n'ont point ſont plus eſtimées que les autres. C'eſt à quoi il eſt bon de prendre garde.

Il y en a qui diſent que la petite noirceur qui eſt au milieu de la dent, & dont on a parlé, y paroît juſqu'à l'âge de douze ans, auquel tems les autres dents commancent à ſe jetter en dehors, & à groſſir par dedans ; ce n'eſt pourtant pas l'opinion de quelques Auteurs qui ont écrit en cet art, & qui veulent abſolument qu'un cheval doit avoir raſé à huit ans.

Les chevaux accoûtumez au ſec, paroiſſent bien plus âgez que les autres, parce que ce qu'ils mangent leur uſent plûtôt les dents que le vert ; mais ce n'eſt qu'à deux ans ou deux ans & demi que cela ſe remarque.

Plus les dents, appellez les coins, ſont longues, plus le cheval eſt vieux ; & ces

dents pour l'ordinaire ont coûtume de se roüiller & de devenir jaunes : & une chose à quoi il est bon de faire attention, c'est que si la marque noire n'est point creuse, & que la dent où elle paroît soit rase, il faut s'en méfier, car le cheval n'est point jeune.

Lorsque le cheval a rasé, & qu'ayant avec le doigt touché au crochet de dessus, on le trouve tout usé & égal au palais, on peut certainement juger que le cheval a du moins dix ans, de méme que quand les crochets de dessous s'allongent & paroissent arondis, émoussez & crasseux.

On juge donc par ce qu'on vient de dire, qu'il est important de s'appliquer fortement à la connoissance des crochets, & des dents des coins; autrement on courra toûjours risque de se tromper à l'âge des chevaux : au lieu que s'y arrêtant attentivement on viendra à bout de son entreprise.

La vieillesse des chevaux se reconnoît lorsqu'ils ont les dents fort grosses & rondes; & enfin qu'elles paroissent toutes usées & jaunes.

D'autres jugent de cette vieillesse, par la quantité des rides qu'ils ont sur le cou & autour des yeux, & par les poids blancs qu'ils ont de semez par tout le corps : il seroit fort difficile de connoître par le der-

nier indice, si les chevaux gris ou blancs seroient vieux ou non ; c'est pourquoi, on n'y a jamais eu gueres d'égard.

La connoissance que voici est plus certaine : on prend la levre de dessous du cheval, on la pousse avec la main en haut, & autant qu'on en remarque de plis, autant le cheval a d'années ; & c'est encore pour lui une marque de vieillesse lorsque cette partie se détache par relaxation des muscles, qu'elle devient plus grosse & plus charnuë que celle de dessus, qu'elle est moins unie à l'os.

Un flanc avalé & alteré, des pieds ruinez, une mauvaise marche & des salieres excessivement creuses, sont des marques infaillibles de la vieillesse d'un cheval, ainsi que lorsque l'os de la ganache est trois ou quatre doigts plus haut que la barbe & qu'en passant la main par dessus, on sent qu'il se termine en pointe ; au lieu que s'il est rond, c'est signe que le cheval est jeune.

Pour connoître l'âge des chevaux, il faut tirer la peau de la machoire : si elle se remet tout d'un coup, c'est un signe de jeunesse ; si au contraire elle tarde longtems à se remettre à sa place ; le cheval est vieux. Les sentimens sont partagez sur la certitude de cette remarque, c'est pour-

quoi on ne s'y fie pas tout-à-fait.

Une marque certaine de la vieilleſſe d'un cheval, eſt lorſque les pinces de deſſous vont en avant & ſont un creux ſous la langue, de maniere qu'elles égalent celles de deſſous. Il en eſt de même lorſque le cheval ſille, ce qui arrive plûtôt aux uns qu'aux autres.

Les Maquignons qui ont des chevaux qui ſillent, & pour mieux tromper ceux qui en achetent, leur arrachent avec des pincettes les poils blancs qui ſont à l'endroit des ſourcils, qui peignent, pour cacher cette marque de vieilleſſe; c'eſt pourquoi il eſt bon de prendre garde à ces parties, & ſi on les voit pelées, on doit s'en méfier.

Un cheval qui a le palais décharné & deſſeché eſt toûjours vieux; & une choſe à quoi il faut prendre garde autant qu'on le peut, c'eſt de voir s'il n'eſt point contremarqué. C'eſt encore une tromperie dont uſent la plupart des marchands de chevaux.

On appelle *Cheval contremarqué*, celui auquel on a creuſé la dent du coin avec un burin & noirci le creux pour tâcher d'imiter la nature; mais ceux qui ſont verſez parmi les chevaux, démêlent toûjours cette friponnerie, par certaines rayes qui pa-

roiſſent ſur la dent & qui ſont des marques d'un burin échapé, parce que le cheval n'a pas toûjours la patience de ſouffrir en repos cette operation.

Mais ſans ſe travailler l'eſprit à connoître, ſi ce qu'on voit ſur le coin du cheval eſt veritablement une contremarque, deſcendez aux autres particularitez qui font connoître qu'un cheval eſt vieux, & dont on a parlé : aprés cela vous ne pourrez plus douter de la fraude.

Les *Chevaux Béguts* marquent preſque toute leur vie, les Hongres plus que les autres ; mais cet indice eſt aiſé à déveloper pour n'y point être trompé, parce que cette marque eſt à toutes les dents ; au lieu qu'elle ne doit paroître qu'aux coins. Ainſi lorſqu'on s'appercevra de ces ſignes, on aura recours à d'autres pour connoître la vieilleſſe d'un cheval, comme de voir, par exemple, ſi les crochets & les autres dents ne ſont point trop longues.

Il n'y a rien, ſemble-t il, de plus ſimple que ces connoiſſances ; lorſqu'on les lit dans un livre, tout y paroit aiſé à developer ; mais c'eſt bien autre choſe quand on en vient à la pratique, il faut une longue experience & beaucoup d'étude avant que d'y être habile. On peut dire cepen-

dant que qui voudra s'attacher exactement à remarquer tout ce qu'on a dit pour connoître l'âge des chevaux, on s'y trompera rarement. Il est vrai qu'il faudra plus de tems à un novice, pour éplucher un cheval depuis les pieds jusqu'à la tête, qu'à un parfait connoisseur, qui par un examen qu'il en sçaura faire à sa maniere, jugera tout d'un coup de sa bonté & de ses défauts. Passons à d'autres connoissances qui ne sont pas moins essentielles, & voyons quels sont les défauts qu'il y a à considerer aux jambes.

CHAPITRE V.

De ce qu'il faut observer à l'égard des défauts dont les jambes & les pieds des Chevaux sont susceptibles.

NOus avons dit quelles devoient être les jambes d'un Cheval pour être bonnes ; & comme nous ne sommes point descendu dans le détail des inconveniens ausquels elles sont sujettes, il est à propos d'enter en cette connoissance, soit pour y remedier si l'on peut, quand ils lui arrivent lorsque nous l'avons ; ou pour nous en méfier, lorsque nous voulons l'acheter.

Les chevaux ſont quelquefois *Bouletez*, & l'on remarque ce défaut lorſqu'ils ſe tiennent droits ſur leurs jambes, c'eſt-à-dire, que depuis le genou par devant les autres parties qui les compoſent tombent à plomb ſur la couronne. On appelle encore cela des *jambes uſées*, & ce mal arrive aux chevaux qui ſont vieux, ou pour avoir été trop pouſſez au travail. Ce défaut n'eſt pas bien difficile à connoître ; il ne faut que voir un cheval planté ſur ſes membres pour en juger, ou le faire marcher au petit pas. Si bien donc que quand on veut en acheter un, on doit rebuter celui qu'on trouve atteint de ce mal, parce qu'il eſt ſujet à choper & à tomber ſouvent, ce qui eſt dangereux pour un cavalier.

Tout cheval qui a la jointe longue & flexible, eſt un cheval défectueux & qui n'eſt point bon au travail. Cela ſe connoît lorſqu'il a le boulet trop mince & trop pliant. C'eſt donc une des remarques qu'il faut faire abſolument.

Ce n'eſt pas ſeulement au devant de la jambe qu'on doit faire attention à la flexibilité du boulet, c'eſt encore au derriere où elle eſt ſouvent la plus foible, & où elle démontre en effet que le cheval a de la foibleſſe à cette partie. Ce défaut eſt conſiderable ; c'eſt pourquoi on ſe donne-

ra de garde d'acheter les chevaux qui en seront atteints. Les molettes leur viennent plûtôt derriere que devant ; ainsi qu'on ne neglige point cet avis.

Il faut aussi rebuter les *jambes arquées*, car ce sont autant de jambes que le grand travail a ruiné, & qu'on ne peut jamais retablir. Rien n'est plus désagréable à la vûë qu'un cheval qui porte ses jambes en arc quand il marche ; & quelque service qu'il rendre en cet état, personne ne veut s'en charger. Il y a aussi les *chevaux brassicours*, qui naissent les jambes courbées en arcs & dont on ne fera aucun état. Quelques-uns s'en servent neanmoins pour le tirage ; mais ces chevaux ne durent pas long-tems, ou du moins si on en achete, il n'y faut point mettre beaucoup d'argent.

Quand on manie les jambes d'un cheval, il faut passer la main au long du nerf au derriere de la jambe de devant, depuis le pli du genou jusqu'au boulet, & prendre garde si le nerf est gros, ferme & détaché de l'os. Si en coulant la main tout du long, on ne sent point de dureté qui arrête, & si entre le nerf & l'os, on ne trouve point de glaires mouvantes qui se dérobent sous le doigt, quand tout cela se remarque aux jambes d'un cheval, c'est un mauvais signe.

Les *molettes* sont un grand défaut, qui font regarder un cheval comme un animal de rebut. Elles se connoissent trés-bien sans qu'on y touche, & sont plus dangereuses quand elles causent de la douleur, que lorsqu'elles sont mortes ; & si on les trouve endurcies, gare que bientôt le cheval ne devienne estropié.

Les Maquignons qui ne s'étudient qu'à tromper les acheteurs, ont la finesse de resserrer les molettes pour un tems, mais quand on veut découvrir cette fraude, il faut remarquer si en cet endroit le poil est plus uni qu'ailleurs, & si la jambe n'est point travaillée. Quand ces indices paroissent, il faut laisser là le cheval & ne le point acheter.

On prendra garde que les chevaux n'ayent point d'*osselets* aux genoux. Ce défaut est d'autant plus difficile à connoître, qu'il semble que le genou & les petits os ne soient qu'une même chose ; c'est pourquoi on n'y sçauroit regarder de trop prés ni avec trop d'attention pour le découvrir, & il n'y a que les connoisseurs qui soient capables de démêler ces deux substances. Mais quand on a tant fait que d'être parvenu à ce point, & qu'on voit un cheval entaché d'osselets, on ne s'en charge pas.

Non plus que de ceux qui ont des *ſur-os*. Il y en a de trois ſortes ; le ſur-os ſimple, le chevillé, le ſur-os dans le genou. Le premier tient ſeulement à l'os, ſans adherer au nerf, c'eſt le moins dangereux de tous ; le ſecond s'appelle *chevillé*, c'eſt un calus qui croît en dedans & en dehors le genou, il eſt mauvais ; & le troiſiéme eſt le ſur-os dans le genou ; ce dernier eſt pire que les autres, parce que le cheval en devient eſtropié. Il y a encore la *f.ſſe*, qui ne vaut rien. Ainſi les chevaux ſur les jambes deſquels on voit l'un ou l'autre de ces ſur-os, eſt beaucoup riſquable quand on l'achete.

On rejettera auſſi les *malandres*. Ce mal fait boiter le chaval, ſur tout quand il eſt vieux, au ſortir de l'écurie ; & une malandre n'eſt autre choſe qu'une crevaſſe qui eſt comme un depôt ſur lequel il ſe fait un écoulement d'humeurs, qui dans la ſuite peut ruiner les jambes d'un cheval, qui ſont toûjours roides & douloureuſes.

Le *Boulet couronné* eſt encore une trés mauvaiſe marque pour un cheval. C'eſt ur indice d'une jambe uſée, & un amas de mauvaiſes humeurs endurcies à cette partie & qui ne peuvent que cauſer du préjudice à un cheval.

Quand on manira la jambe du cheval, & qu'on sentira au côté du boulet en dedans & en dehors, comme une petite humeur mollasse & grosse comme la moitié d'une noix, c'est une marque d'une jambe un peu ruinée par le travail, & qui néanmoins ne doit pas rebuter tout à fait un homme qui veut acheter un cheval. Il est vrai que ce défaut en doit diminuer le prix. Les boulets trop petits ne valent rien, ils sont trop foibles & dénotent qu'un cheval n'est pas capable d'un long travail.

Les chevaux sont sujets à des inconveniens qu'on appelle *formes*; c'est un mal trés-dangereux & capable de les rendre estropiez en peu de tems. Ce sont des grosseurs qui croissent sur le pâturon, entre la couronne & le boulet, sur l'un des deux tendons qui sont en cet endroit. Ces tumeurs sont dures, caleuses & fort attachées au pâturon. Ce défaut est trop considerable pour ne pas mépriser un cheval qui en est atteint.

Quand un cheval est arrêté & qu'il ne peut demeurer également planté sur ses membres, c'est une marque qu'il a ses jambes usées. Cela lui peut venir quelquefois simplement de lassitude, avançant tantôt une jambe, tantôt l'autre, quel-

quefois auſſi par trop de vivacité, comme s'inquiétant de reſter en place, & montrant toûjours, comme on dit, le chemin de ſaint Jacques : mais qui demélera cela ? ſi ce n'eſt un homme verſé dans la connoiſſance des chevaux ; en tout cas ce mal n'eſt pas des plus dangereux, ce ne peut être qu'un indice d'une jambe fatiguée, qu'on peut rétablir. Il n'y a en cela qu'une remarque à faire, qui eſt que lorſqu'en cette poſture le cheval ne ſe contente pas de s'appuyer ſeulement ſur la pince pour ſe ſoulager, mais qu'il tient en l'air une des jambes de devant, c'eſt un mauvais préſage, & ſur lequel il eſt bon de faire une meure attention pour s'en méfier.

Un cheval mal planté eſt toûjours douteux; nous dirons dans un chapitre particulier ce qu'on doit examiner à l'égard de cette ſituation, & de celle que doit veritablement avoir un cheval pour en juger avantageuſement. Paſſons aux pieds qui ſont comme les baſes ſur leſquelles porte tout le corps, & qui ne doivent pas être d'un moins bon temperamment que les jambes.

Il eſt conſtant qu'un cheval qui a de mauvais pieds, eſt trés-peu propre, à quelque uſage qu'on veüille l'employer, ſur tout dans les pays rudes, montagneux & pierreux. On ne peut s'en ſervir qu'à

labourer la terre, encore faut-il qu'elle ſoit douce ; autrement ſes pieds y travaillent beaucoup, & s'y uſent en peu de tems.

Les pieds qui ont peu de corne ſont pour l'ordinaire foibles, & de peu de durée ; on veut neanmoins, qu'il y ait des chevaux, qui avec de tels pieds ne laiſſent pas de rendre de bons ſervices ; mais cela eſt rare.

Quand on leve le pied d'un cheval, & qu'on lui trouve le fer percé extraordinairement, & dans les endroits où il n'a pas coûtume de l'être ; c'eſt une marque que la corne en eſt uſée, & par conſequent qu'un cheval n'eſt pas capable d'un bon travail.

Les cercles aux pieds des chevaux, démontrent qu'ils ont les pieds alterez, ou que leur corne n'eſt point ferme.

Il faut rebuter ceux qui ont les pieds gras, ce qu'on ne reconnoît que lorſqu'on pare le pied. Cette connoiſſance n'eſt gueres du reſſort d'un novice en fait de chevaux. Il faut y être beaucoup verſé pour n'y point être trompé. On remarquera ſeulement que ces chevaux ont toûjours le ſabot plus gros qu'ils ne le doivent avoir à proportion de leur corps.

Les avalures rendent les pieds d'un cheval mépriſable & defectueux, ſur tout quand elles en occupent une quatriéme partie. Ces défauts proviennent de pluſieurs cauſes dif-

ferentes, les unes plus dangereuſes que le sautres, & toutes fort préjudiciables au cheval

Une fourchette petite & trop ſeche, eſt un défaut ; il faut qu'elle ſoit proportionnée au pied du cheval, autrement il s'encaſtele ; & quand cette fourchette eſt groſſe & qu'elle excede la corne des talons, cela ne vaut rien auſſi ; ces défauts ſont ſujets à faire boiter les chevaux.

Lorſqu'on tient le pied du cheval levé, il faut être ſoigneux d'examiner que la ſolle ne ſoit point plus haute que la corne, ni trop foible, que le pied ne ſoit point comble, ni écailleux par deſſus, c'eſt une diformité trés-grande, outre qu'il eſt difficile de bien ferrer un cheval.

On fera attention aux encaſtelures, car un cheval encaſtelé eſt toûjours foible & ſujet aux ſeimes. On s'aperçoit aiſément de ce défaut, d'autant que les chevaux ſeimez n'appuyent que legerement leur pied à terre ; & feignent, à cauſe de la ſechereſſe extréme qu les rend débiles.

Pour connoître les ſeimes, on regarde les quartiers de dedans qui ſont fendus depuis le poid juſqu'au fer, tout au travers de la corne ; ces quartiers-là ſont preſque toûjours ſerrez. Il y a pluſieurs ſortes de ſeimes, les unes où ils ſe forment de la matiere, ce

ſont les plus dangereuſes ; & les autres où il n'y en vient point. Ce mal fatigue terriblement un cheval, qui ſe rebute au moindre travail qu'on lui donne ; c'eſt pourquoi on ne conſeille pas d'acheter de ces chevaux.

Les chevaux qui ont l'ongle de derriere bas ſont mous au travail ; parce qu'ils ſe fatiguent en poſant le pied : un ongle qui eſt ſec, écailleux & grand, avec un petit creux, eſt la marque d'un cheval qui a de la foibleſſe.

On prendra garde en levant le pied du cheval, s'il n'eſt point atteint de la crapaudine qui eſt une eſpece de poireau qui croît au deſſus de la couronne. Cet inconvenient eſt de peu de conſequence, & ne doit pas rebuter une perſonne qui voudra acheter un cheval, parce qu'on le guerit facilement.

Il faut ſe méfier des petits pieds, ils ſont ſujets à trop d'inconveniens. Les gros pieds rendent les chevaux peſans & peu laborieux, & les font ſouvent broncher : on doit craindre également les pieds larges, pour les mêmes raiſons, outre qu'ils ſe déferrent trop ſouvent. Voilà les défauts qu'on peut examiner & connoître à l'égard des jambes de devant ; voyons ceux auſquels celles de derriere ſont ſujettes.

DEFAUTS DES JAMBES DE DERRIERE.

On voit quelquefois ſur ces jambes des calus aſſez durs & élevez plus que le reſte de la jambe, quelquefois de l'épaiſſeur d'un demi doigt, & quelquefois moins : il ne croît point de poil à ces endroits, qui regnent depuis le genou juſqu'où le boulet prend naiſſance. On appelle ces calus des *queuë de rat*, par la reſſemblance qu'il y a entr'elles & la partie de ce petit animal. Ce mal eſt à apprehender, ſur tout pour les chevaux de caroſſes, & diminuë de leur prix.

Les poireaux ſont dangereux, par l'écoulement des humeurs mauvaiſes & puantes qui s'y jettent. Ces maux qui croiſſent ſur le boulet & ſur le pâturon s'augmentent conſiderablement ; ils tracent comme les racines d'une plante, & gagnent inſenſiblement la jambe. Ce défaut eſt aiſé à remarquer, & lorſqu'on s'en apperçoit, il faut laiſſer là le cheval.

On n'achetera point auſſi de chevaux qui auront des fics. Cet inconvenient leur croît dans la fourchette & à coté ; ils reſſemblent exterieurement à des poireaux, hormis qu'on n'y voit découler aucune mau-

vaiſe

vaiſe humeur au commencement.

On trouve quelquefois qu'un cheval a un pied plus grand que les autres, c'eſt ſigne qu'il a été gueri de quelques fics qui y ſont ſurvenus, il peut être de ſervice pendant un tems; mais cette tache doit diminuer de ſon prix.

Il y a des chevaux qui ont des fics par tout le corps, la place où ils ſont eſt vive, & ſujette à jetter une humeur puante, il en croît auſſi au plat des jambes de derriere; & en quelque endroit que ces maux puiſſent venir, on peut dire, qu'ils rendent un cheval fort défectueux.

On peut acheter un cheval qui a les *mules traverſieres*, que bien des gens appellent *crevaſſes*, pourvu que les jambes ne ſoient pas enflées; ces mules naiſſent ordinairement autour du derriere du boulet, à l'endroit du pli.

Quand en levant le pied de derriere du cheval, & que tâtant dans le paturon, on trouve une humidité puante ſous le poil, c'eſt une mauvaiſe marque: ce ſont, diſent les connoiſſeurs en chevaux, de malignes eaux, qui marquent le mauvais temperament du cheval, & qu'on peut neanmoins détourner: ce qui fait qu'on ne rebutte point un cheval pour cela, ſur tout ſi le jarret eſt ſec & le pli du paturon de même.

Comme les maux de jambes sont extrêmement dangereux pour les chevaux de carosses & pour ceux de tirage, à cause qu'ils travaillent dans les villes où il y a de la bouë qui est corrosive, il est bon, quand on les achete, de prendre garde s'ils n'en sont point atteints, & de les choisir avec des jambes peu garnies de poil.

On aura l'œil que ces jarrets soient secs, qu'il n'y ait ni vesignons, ni varisses, qu'ils ne soient point gras ni enflez, ce sont des defauts d'où il en naît une infinité d'autres, & qui rendent en peu de tems les jambes d'un cheval ruinées.

Si les boulets sont enflez ou couronnez, s'il y a dessus quelque molesse, & que cette molesse tienne du nerf, le cheval est à rejetter, car il est incapable de rendre aucun service.

Les chevaux rampis sont des chevaux défectueux. Voyez à la table des termes de manege ce que cela signifie, ainsi que bien d'autres mots dont on s'est reservé de donner la définition en cet endroit. Les chevaux dont on parle peuvent s'acheter, parce qu'on remedie à ce defaut par la ferrure principalement lorsqu'ils sont jeunes.

On sçait que la principale chose qu'on doit pratiquer lorsqu'on examine un cheval, c'est de voir s'il ne boite point ; & pour cela

on le fait marcher ſur le pavé au pas & au trot en le tenant en main, & il eſt conſtant que la repercuſſion qui ſe fait des nerfs de la jambe par le moyen du pavé qui eſt un corps dur & ſolide, eſt le veritable ſecret pour ne point être trompé dans cet examen.

En quelque endroit qu'on puiſſe acheter un cheval, ſoit en foire, ſoit dans un marché, ou ailleurs, il faut d'abord voir s'il eſt bien ſitué ſur ſes membres : s'il tourne la pince en dehors ou en dedans, ou qu'il avance les deux pieds de derriere ſous le ventre, on peut dire qu'il ſe plante mal, & cela ne provient que d'une trés-mauvaiſe cauſe : car ou le cheval eſt travaillé, ou ruïné tout-à-fait ; ainſi il eſt dangereux de s'en charger.

CHAPITRE VI.

Remarques ſur pluſieurs autres parties defectueuſes des chevaux, pour s'en garantir lorſqu'on veut les acheter.

APrés avoir parlé des défauts qui ſurviennent aux jambes & aux pieds des chevaux, & avoir donné les moyens de les connoître, nous allons deſcendre dans le

détail de plusieurs autres, qui ne sont pas moins considerables, & dont la connoissance est du moins aussi essentielle, pour ne pas être trompé dans le choix qu'on fait d'un cheval.

Les chevaux jeunes & vieux ont quelquefois des glandes mauvaises sous la ganache : dans le premier âge, c'est un signe qu'ils n'ont pas jetté leur gourme, ou qu'ils l'ont jettée imparfaitement ; s'ils sont plus vieux, c'est une mauvaise marque, & qui peut empêcher qu'on ne les achette. Ces glandes ont leurs causes differentes, nous en parlerons plus au long dans le traité des maladies ; & pour bien connoître ce défaut, il faut passer la main entre les deux os de la ganache prés du gosier ; & c'est la qu'on trouvera ces glandes, ou quelque dureté quelquefois, qui est un indice d'un cheval qui n'est pas bien sain.

Il est de ces duretez qui sont fixes, & d'autres qui sont roulantes : les premieres sont les plus dangereuses, quoique neanmoins elles soient guerissables quand elles ne proviennent que de morfondement ; mais si c'est de morve, on n'en répond pas ; & pour l'éprouver là-dessus.

Serrez avec la main les nazeaux du cheval, tenez-les lui long-tems de cette maniere sans qu'il puisse prendre haleine, lâchez-les

ſui pour voir s'il reniflera comme s'il vouloit ſe moucher ; & puis vous obſerverez s'il n'en découle point quelque humeur glaireuſe ; s'il n'en ſort que trés-peu , ce n'eſt pas là une affaire ; mais s'il en fluë beaucoup de matiere vilaine , comme celle d'un abcez , on en augurera mal , & on laiſſera le cheval.

Les épaules groſſes & charnuës ne conviennent point à un beau cheval qu'on monte , elles ne ſont propres tout au plus que pour un cheval de tirage ou de caroſſe , afin de pouvoir donner plus aiſément dans le trait ſans ſe bleſſer.

Outre les défauts dont on a déja parlé , il eſt encore neceſſaire d'examiner la poſture d'un cheval , & ſon allûre : on entend par la poſture , lorſqu'il eſt bien ou mal planté. Nous avons dit quelque choſe de la bonne attitude qui lui convenoit ; voyons à preſent quelle eſt la mauvaiſe.

Un cheval mal ſitué ſur ſes membres , eſt celui dont les jambes ſont écartées également en haut comme en bas , dont les genoux ſont ſerrez , & dont les pieds ſont tournez en dedans ou en dehors ; cette ſituation eſt aiſée à remarquer quand le cheval eſt dans l'écurie , & ne peut provenir que d'une mauvaiſe cauſe.

Il en eſt de même , quand un cheval a les

jarrets ſerrez, on l'appelle alors un *cheval crochu* : s'il a la jambe de derriere en avant ſous le ventre, cela ne vaut rien non plus que lorſque le boulet paroît comme déboëté en dehors comme en dedans; & c'eſt auſſi une mauvaiſe ſituation quand il ne poſe ſes pieds que ſur les pinces. Voilà les marques d'un cheval mal planté. Quand à ſon allûre, voici comme on peut en obſerver les circonſtances.

On fait marcher un cheval pour voir s'il n'eſt point boiteux; ſi ſa démarche eſt dégingandée, s'il n'a pas le hauſſer ou le lever de la jambe bon, & que le ſoutien & l'apui en paroiſſent mauvais, le cheval n'eſt point eſtimé. Voiez la diſtinction de ces termes dans le dictionnaire fait exprés.

C'eſt une allûre dangereuſe pour un cheval, & pour celui qui le monte, lorſqu'il croiſe les jambes en marchant, parce qu'il eſt non ſeulement ſujet à ſe heurter, mais encore à tomber en courant.

Un cheval qui a le pas peſant, peu aſſuré, lent & incommode quand on eſt deſſus, doit être regardé indifferemment.

Pour bien marcher, il faut qu'il ſoit leger à la main, qu'il prenne plaiſir à mâcher ſon mords, qu'il tienne ſa tête haute & faſſe mouvoir ſon épaule, & enfin que ſon pas ſoit tride,

Il eſt vrai que dans un cheval deſtiné au trait on ne peut pas ſouhaiter tous ces avantages ; car il peut être lourd à la main, avoir le pas mal aſſeuré & lent, & trés-incommode pour être monté, & ne pas laiſſer pour cela que d'être bon cheval pour tirer. Il ſuffit qu'il ait de la vigueur & de la force pour cet uſage : une ſituation ſi belle ne lui eſt pas tout-à-fait ſi neceſſaire.

On n'eſtime point un cheval qui a les hanches trop longues, quoiqu'il aille bien le pas ; parce que le devant ſe ruïne facilement, ne pouvant pas reſiſter au derriere qui pouſſe avec trop de force. On n'y prend pas garde de ſi prés à un cheval de caroſſe ou de trait, où l'on ne cherche pas abſolument des hanches qui plient, comme il ſeroit à ſouhaiter qu'on trouvât dans les chevaux de monture.

Ayant bien conſideré l'allûre d'un cheval qu'on veut acheter, on en examinera le corps pour voir s'il l'a bon, & s'il n'en manque point, ainſi que de flanc, c'eſt-à-dire, ſi la derniere côte eſt fort éloignée de l'os de la hanche. Il eſt vrai, que quoiqu'on s'aperçoive de cette derniere marque, le cheval a toûjours aſſez de corps ; mais il eſt bon de ſçavoir qu'il le perd dans le travail.

Les côtes trop ſerrées d'un cheval marquent qu'il manque de flanc & lui retreſſiſſent le corps. C'eſt auſſi en lui un défaut qui ne lui laiſſe point l'haleine libre, & qui le rend ſujet à la toux.

Les chevaux ſerrez des côtes ſont fort difficiles à ſeller, peu laborieux & ſujets à avoir un ventre de vache; parce que cette partie du corps ne pouvant contenir dans les côtes, eſt obligée de tomber en bas; ce qui frape déſagreablement les yeux dans un cheval de ſelle; & on dit ordinairement qu'un tel cheval a trop de boyau. On n'y prend pas garde de ſi prés à un cheval de harnois.

On dit auſſi qu'il eſt étroit de boyau, qui eſt un défaut contraire au premier. S'il lui vient de maigreur ou de trop de fatigue, ce n'eſt pas une affaire; ce n'eſt qu'un cheval éflanqué, qu'on peut rétablir par le repos, la bonne nourriture & les rafraîchiſſemens qu'on juge convenir à ſon temperament.

On n'eſtime point pour le caroſſe ni pour le trait un cheval qui eſt ſerré de flanc; car il faut qu'il mange beaucoup pour reſiſter longtems au travail; ce qu'il ne pourroit pas faire ſans comprimer les parties qui ſervent à la reſpiration, qu'il n'auroit plus auſſi libre qu'il doit l'avoir pour lors.

Lorſqu'on veut acheter un cheval & qu'on remarque qu'il eſt étroit de boyau, on ne s'en dégoutera pas d'abord. Il faut l'examiner de prés, & voir ſi ce défaut ne provient point de quelques maux dont ſes jarrets ſeroient atteints, comme des éparvins, des jardons, ou des capelets. Si cela eſt, & que ces maux ſoient gueriſſables, on ne s'en étonnera pas, d'autant qu'on ne voit point de chevaux qui aïent un de ces trois défauts, qui ne ſoient étroits de boyau; la douleur qu'ils en reſſentent en eſt la cauſe. Il eſt vrai qu'ils ne ſont pas de fatigue, ni à la ſelle, au caroſſe, ni au trait, juſqu'à ce qu'ils ſoient parfaitement gueris.

Si les maux, au contraire, qui ſont ſur les jarrets des chevaux, ſont incurables, c'eſt perdre ſon argent que d'en acheter; car ces chevaux, quelque dépenſe qu'on puiſſe faire aprés eux, ne ſont jamais propres à rien.

Un flanc trop avallé eſt auſſi un défaut dans un cheval; c'eſt un acheminement à la pouſſe, ſi le cheval eſt déja un peu âgé.

Celui qui obſerve un cheval pour en connoître tous les défauts, doit bien prendre garde lorſqu'il reſpire, s'il ne tire point à ſoi la peau du ventre au défaut

des côtes, ou pour parler en terme de Maquignon, *s'il ne fait point la corne*. C'eſt un préſage d'un flanc alteré, ou de quelqu'autre facheux inconvenient qui doit bien tôt arriver au cheval : ce n'eſt pas que cette corde ne paroiſſe auſſi ſur des chevaux pouſſez outre meſure, ou fatiguez de quelques grands voyages ; en ce cas on peut les rétablir.

Un cheval pouſſif eſt abſolument à rejetter. On connoit ce mal lorſque le flanc lui redouble, & qu'ayant reſpiré & tiré ſon flanc à lui, il ſe relâche tout à coup.

La pouſſe ſe remarque encore quand le cheval tire ſon haleine à lui, & que le mouvement paroît au haut des côtes, & pour peu qu'on veuille y faire attention. On le reconnoît encore mieux quand le flanc du cheval lui bat au deſſus de l'épine du dos.

On ne fait attention à la pouſſe qu'à l'égard des vieux chevaux : les jeunes le ſont rarement, c'eſt à dire devant ſix ans ; & ſi vous en voulez éprouver là deſſus, prenez leur le goſier, ſerrez leur prés de la ganache, & le faites touſſer : ſi la toux eſt ſeche, elle ne vaut rien. Si avec cette mauvaiſe qualité elle ſe retire ſouvent, c'eſt encore pis ; mais ſi elle eſt pleine & qu'elle ſemble n'être cauſée que par quelqu'humeur qui lui picote le poumon, on ne doit point

s'en allarmer. Si le cheval pete en touſſant, c'eſt preſque toujours une marque de la pouſſe.

Le meilleur tems pour s'aſſeurer d'un cheval contre la pouſſe, eſt lorſqu'il eſt à l'écurie, qu'il ne fait aucun exercice violent, aprés qu'il a bû, ou en mangeant l'avoine. Il n'y a perſonne alors, pour peu qu'il ſoit connoiſſeur en chevaux, qui ne découvre cette maladie.

Comme un cheval peut être gueri de la courbature, on ne le rebutera pas tout-à-fait; mais cet inconvenient doit le diminuer de prix. On connoît ce mal aux chevaux, preſque de la même maniere qu'on fait la pouſſe & qu'élle arrive aux jeunes comme aux vieux.

Les chevaux ſoufleurs ne ſeront pas tout-à-fait rejettez; il n'y a que le prix médiocre qui pourra les faire acheter. On diſtingue un cheval ſoufleur d'un qui eſt pouſſif, en ce que le premier n'a point le flanc agité: on le connoît pour ſoufleur, ſi en le galopant ou trottant peu de tems, il ſoufle juſqu'à faire peur: ce ſoufle ſe paſſe quand il ſe repoſe & eſt narurel. Il y a des chevaux ſoufleurs qui gromelent en galopant, il ne faut pas croire que ce ſoit un préjugé de la pouſſe, mais un effet qui bouche ſeulement les conduits de la reſpiration.

Il y a des gens qui ne s'en veulent point charger du tout, à cause des suites facheuses qu'ils en aprehendent. Le trait fatigue terriblement ces chevaux.

Les chevaux de trait sont sujets à tromper là-dessus, si on ne commence par les faire tirer, d'autant qu'il y en a qui à la montre trottent bien, & ne souflent point aprés; mais qui lorsqu'on les a fait tirer un peu, chiflent extrêmement.

Et une remarque qui est bonne à faire ici pour un tel cheval, est qu'il est bon tireur lorsqu'il baisse les hanches en tirant, & qu'il leve l'encolure & la tête; au lieu que quand il leve les hanches & baisse la tête, c'est mauvais signe. On doit observer la même chose à l'égard des chevaux de carosse.

On ne peut trop encore examiner la *bouche* d'un cheval, sur tout lorsqu'on le destine pour monter; parce qu'un cheval qui a mauvaise bouche, ou qui n'en a point du tout, est souvent sujet à joüer quelque mauvais tour à son cavalier. Nous avons dit ce que c'étoit qu'une bonne bouche, voyons comment on connoît qu'elle est mauvaise.

Si vous voulez bien examiner un cheval sur cet article, mettez-lui le doigt dans la bouche, appuyez-lui fortement sur la bar-

re, & s'il vous paroît que cela ne lui fasse aucune douleur, c'est une marque qu'il a la bouche dure.

Si le cheval a des barres hautes, rompuës ou blessées, on peut douter qu'il ait bonne bouche ; & qu'il l'a mauvaise, quand la barbe même est blessée. Car c'est une marque qu'il a eu la bouche trop ferme & peu sensible.

On connoît parfaitement bien si un cheval a mauvaise bouche, lorsque le faisant partir de la main & arrêter, on sent qu'il begaye c'est-à-dire, qu'il leve le nez, qu'il branle la tête & secouë la bride.

Le manque de bonne bouche aux chevaux leur vient quelquefois pour l'avoir trop petite, ne pouvant souffrir à cause de cela, que le mords porte à l'endroit du palais, ou pour avoir les levres grosses & repliées sur les dents, ou bien parceque les barres ne sont pas assez sensibles, ou que la barbe est trop basse & empêche que la gourmette ne joigne pas bien. L'instabilité de la langue, qui fuit la sujettion du mords, peut encore en être cause, ainsi que la trop grande ardeur du cheval, qui n'écoutant pas ce qu'on lui demande, veut aller étourdiment où sa fougue l'entraîne.

Quand on voit un cheval qui saigne à la bouche, qui l'a écorchée ou blessée, c'est

mauvais ſigne, parce qu'un tel cheval n'eſt point ſenſible, & par conſequent incapable de faire un bon arrêt.

Ce défaut de bouche eſt conſiderable dans tous les chevaux, ſoit de ſelle, de caroſſe ou de tirage, & principalement dans les deux premiers emplois; car combien en voit-on arriver d'accidens. Il eſt vrai que cela n'eſt pas ſi dangereux au charroi; car on ne riſque que de perdre la marchandiſe qu'ils traînent, qui eſt toujours beaucoup; au lieu qu'un cheval de ſelle ou de carroſſe, regardent les perſonnes mêmes & l'équipage qu'ils conduiſent.

CHAPITRE VII.

Breve récapitulation des bonnes ou mauvaiſes qualitez d'un cheval, pour en concevoir tout d'un coup une juſte idée, avec quelques autres remarques neceſſaires.

QUoiqu'on ait déja dit quelque choſ des bonnes ou mauvaiſes qualite d'un cheval, on ne laiſſera pas de faire i comme une récapitulation des matiere dont on a parlé; puiſqu'il eſt vrai de dire qu'on ne ſçauroit trop repeter des inſtru ctions qui ne s'apprennent que trés-diffic

lement par la lecture, & qui ſont preſque toujours imparfaites, ſi elles ne ſont accompagnées d'une longue experience.

On ſe ſouviendra donc que les têtes charnues & groſſes ne ſont point eſtimées ; il faut qu'elles ſoient ſeches & nerveuſes. Les groſſes têtes néanmoins ne ſeront point rejettées dans un cheval de trait, pourvû qu'elles ne ſoient point chargées de chair.

On ne fait point de cas d'un cheval qui a les oreilles grandes & pendantes, les nazeaux étroits & abaiſſez, les yeux petits & enfoncez, le cou gros & long avec un peu de crin, la poitrine étroite & les épaules abatuës, les côtes maigres, les flancs ſerrez, les jambes tortuës, les genoux durs & l'ongle bas & délié.

Les Allemans diſent que le bon cheval doit avoir pluſieurs parties ſemblables à divers animaux ; qu'il doit tenir trois choſes du loup, ſçavoir, le bon apetit, les yeux luiſans & le coup fort ; trois du renard, la queuë longue, les oreilles courtes & le bon pas ; & trois de la femme, ſçavoir, la criniere longue, la poitrine ouverte & l'encolure ſuperbe.

On tire un bon augure d'un cheval qui bat la terre de ſon pied. Quand tous les membres ſemblent lui trembler en henniſſant, ou lorſqu'il renifle, c'eſt marque d'un bon

temperament & qu'il eſt gai.

On rebutera les chevaux ſujets à mordre & ceux qui tirent du derriere ; car c'eſt ſigne qu'ils ſont foibles. On ne ſe chargera point de ceux qui ſont ombrageux, & qui s'épouvantent de la moindre choſe. Les chevaux durs à l'éperon ſont trés-incommodes. Ceux qui n'ont point de bouche ſont dangereux, parce qu'il n'y a point d'aſſûrance pour ceux qui les montent.

Il eſt neceſſaire qu'un cheval ait bon pied & bon œil ; quand il remuë continuellement la queuë haut & bas, c'eſt mauvais ſigne ; s'il jette toûjours l'oreille en arriere, c'eſt une marque de ſurdité ; & d'une difficulté de reſpirer, lorſqu'il a l'extremité du nez pendante.

Les bonnes qualitez d'un cheval ſont d'être prompt à l'arrêt & à obéïr à ce qu'on lui demande ; on prendra garde s'il n'eſt pas difficile à monter, ce défaut eſt quelquefois dangereux ; s'il n'eſt point rêtif, mal-aiſé à étriller ; ce n'eſt pas qu'un homme qui ſçait ce que c'eſt que de pencer un cheval, n'en vienne toûjours bien à bout. Cette repugnance n'eſt point un grand défaut, puiſque nous voyons la pluspart de tous les bons chevaux être fort ſenſibles à l'étrille ; & à parler ſerieuſement, cette

cette précaution n'eſt bonne à prendre que pour des gens qui crignent d'aborder un cheval qui fait le moindre mouvement extraordinaire.

Les chevaux difficiles à ferrer, ſont quelquefois dangereux pour ceux qui les gouvernent ; ce n'eſt pas cela pourtant qui doit empêcher de les acheter. Les meilleurs font preſque tous cette difficulté. Cependant ſi on veut s'en méfier comme d'un défaut , on prendra un bâton avec lequel on leur touchera le pied, & s'ils les levent c'eſt bon ſigne ; ſinon on ne pourra les ferrer qu'avec peine. Mais encore un coup , qu'on ne ſe rebute point d'un tel cheval, les Maréchaux ſçavent bien le réduire à la raiſon.

On prendra garde qu'un cheval reçoive facilement la bride quand on veut la lui mettre: s'il n'eſt point vicieux quand on l'approche, peſant à marcher, cela ne vaut rien ; parceque cette peſanteur le rend ordinairement ſujet à broncher. S'il n'a que ce défaut, pour le trait ce n'eſt pas une affaire.

Il faut faire attention au train de derriere : s'il eſt foible, c'eſt marque qu'il n'eſt pas de longue fatigue ni pour les voyages, ni pour le trait. Une remarque qu'on en fait , c'eſt lorſqu'au commencement du galop il ſerre la croupe , comme s'il vouloit ramaſſer ſes forces ; puis on voit qu'il ſe

relâche incontinent ; au lieu que lorſqu'il a le train de derriere ferme, il reſte toûjours en même état.

Il eſt bon qu'un cheval marche commodément ; & pour le connoître, il faut voir s'il eſt uni, c'eſt-à-dire, ſi le train de devant & celui de derriere ne ſont qu'un en marchant & ne font qu'un même mouvement. S'il ſe berce, ce qu'on reconnoît lorſqu'il trote, cela ne vaut rien : c'eſt une marque qu'il n'a pas grands reins. Un cheval qui va commodément ne doit point encore fatiguer ſon cavalier : cela ſe remarque quand il chemine, ſans que l'homme qui le monte, ſoit le moindrement ébranlé.

Cette allûre, trés-commode à la verité, ne convient abſolument qu'aux chevaux de ſelle, parce qu'un cheval de caroſſe ou de harnois, ne laiſſe pas que d'être bon ſans cette qualité.

Il eſt à propos auſſi, quand on fait choix d'un cheval, d'examiner comme il mange : ceux qui ſont lents à manger, travaillent lentement. Si les excremens qu'il jettent ſont loüables, c'eſt bon ſigne ; autrement ce ſeroit une marque qu'il ſeroit malade, ou qu'il auroit de la diſpoſition à le devenir bientôt.

La vigueur eſt eſſentielle à un cheval à quelque uſage qu'on puiſſe le mettre ; & pour

connoître qu'un cheval de ſelle eſt vigoureux, on le mene en une place, on le monte; & lorſqu'il eſt arrêté, on approche les éperons au poil ſeulement: ſi le cheval ſe tremouſſe, c'eſt marque qu'il a l'éperon fin; ſinon, on lui appuye vertement les deux talons, & l'on tient la main, le contraignant de ne bouger d'une place; ſi le cheval tâche à partir de la main en battant du pied, ſans tendre le nez & mâchant ſon mords, c'eſt une marque qu'il eſt vigoureux.

Il n'y a pas de trompeurs plus ruſez que les Marchands de chevaux, ils ſçavent ſi bien colorer leurs défauts, qu'il eſt difficile de s'en parer, ſi on n'eſt fort verſé en cet art. Voici quelques-unes de leurs tromperies, qu'on tâchera de découvrir le plus qu'on pourra.

Si un cheval a les oreilles longues, il les lui coupent, pour les rendre petites & de la forme qu'on a dit qu'elles doivent être. S'il eſt de longue taille, ils lui approprient une ſelle qui lui cache ce défaut. S'il eſt en ſelle, ils lui mettent une ſelle haute de ſiege, & quand il a la corne mauvaiſe, ils y appliquent divers ingrediens & le ferrent de maniere qu'ils déguiſent la fraude. Lorſqu'il a du poil d'une couleur de mauvais préſage, ils le peignent autrement: mais cette tromperie ſe découvre aiſément par le moyen de

celle du poil qui lui est naturel : cela ne frape que trop pour s'en laisser imposer.

Si le cheval est ombrageux, ils le harcelent sans cesse de la main, de la voix & des jambes, lorsqu'il est prêt d'aborder quelque chose qui peut lui faire peur, ou qu'ils croyent lui devoir faire ombrage. S'il est fort en bouche, & avant que de le mettre en carriere, ces Maquignons ont au bout un homme attitré, qui de la main & de la voix lui fait signe de partir, & le cheval s'arrête. S'il a la bouche dure & seche, ils lui donnent un mords rude, frotté de quelques ingrediens pour le faire écumer ; & pour qu'on ne s'apperçoive point qu'il appuie sur son mords, & que le cheval paroisse leger à la main, ils lui mettent une petite chaînette dans les levres, qui est attachée à la bride & à la gourmette avec tant d'adresse, qu'à peine peut-on s'en apperçevoir, si on n'y regarde de prés.

Si le cheval n'a pas les conduits de la respiration libres, ils lui fendent le nazeaux : ce n'est pas qu'il faille rebuter celui qui les a tels, ce n'est point un défaut. Les chevaux d'Espagne les ont ainsi. Et tant s'en faut qu'on doive mépriser les chevaux qui ont les nazeaux fendus, qu'au contraire cette operation empéche les chevaux de hennir, ce qui les rend propres pour les

partis à la guerre. Les nazeaux fendus leur donnent encore beaucoup de facilité à respirer, ce qui est merveilleux pour ceux qui sont obligez de faire de longues courses. Ainsi ses parties incisées ne sont pas toûjours une marque de pousse : il y a d'autres voies, comme nous l'avons dit, par lesquelles on peut découvrir cette maladie.

Quand un cheval est dur à l'éperon, les Maquignons le tourmentent à force de coups & de menaces, & lui frottent souvent le flanc de sel & de vinaigre.

Ces Marchands de foi fort douteuse, ont coutume de faire prendre à leurs chevaux certaines habitudes qu'ils appellent *montre*, où ces animaux font merveille ; mais ôtez-les de là, ce n'est plus chose qui vaille : c'est pourquoi il est bon de les monter hors de cet endroit, où souvent on ne les connoît plus. Puisque nous voici sur l'article de monter un cheval qu'on veut éprouver, voyons ce qu'on y doit alors considerer.

Celui qui veut monter un cheval pour l'éprouver, doit le prendre au sortir de l'écurie, monter dessus, ne le point menacer ni des jambes ni de la gaule, lui donner quatre doigts de bride plus qu'il ne lui faut, le laisser aller le pas à son gré & l'abandonner sur sa foi, tête baissée s'il veut, & le laisser marcher ainsi pendant un quart-d'eure. Toute

cette negligence bien-tôt démontrera une partie de ses défauts ; car s'il est sujet à broncher, cela lui arrivera plus d'une fois, jusqu'à peut-être à donner du nez en terre.

S'il pese à la main, il portera fortement sur la bride ; & s'il est paresseux, on le verra rallentir sa marche petit-à petit & s'arrêter. C'est pour lors qu'il faut le reveiller des jambes & des bras à force de les agiter ; & par ce moyen on connoîtra aisément ce qu'est un cheval sous un homme.

Cette paresse ne convient point aussi aux chevaux de carosse, ni de tirage, qui se rebutent sous le harnois & reculent même au lieu d'avancer pour peu qu'ils sentent que le fardeau qu'ils traînent, leur resiste.

Les chevaux d'amble, pour être estimez, doivent aller de cadence égale, sans secoüer la croupe. Ce dernier mouvement est pour eux une allûre fort désagreable.

Ceux qui marchent avec des hanches roides, incommodent fort leur homme : & on remarque ce défaut ; lorsqu'en marchant ils ne les plient point. Ce sont des chevaux ruïnez & dont on ne se chargera point que pour les harnois ; encore les faut-il avoir à bon marché.

On sçaura pour maxime qu'un cheval qui est sur ses hanches, a toûjours bonne grace. Un Aubin n'y vaut rien tout-à-fait,

parce qu'il ne peut durer long-tems : il a d'abord trop d'ardeur, & c'eſt ce qui le perd.

Les chevaux qui aubinent, ne ſont point propres du tout pour le caroſſe ni pour le trait. Ils ne peuvent tout au plus ſervir que pour des meſſageries ; encore ſe ruïnent-ils bien tôt.

Le trot eſt un pas qui n'eſt bon encore que pour incommoder un cavalier : on le paſſe à un cheval de caroſſe ou de trait, qui ne laiſſe pas de bien tirer pour cela.

Nous avons déja dit quelque choſe de la maniere de manger à l'egard des chevaux ; mais comme ce qu'on en a touché a été fort ſuccinct, voici des connoiſſances là-deſſus qui feront plaiſir de ſçavoir.

C'eſt une bonne marque pour un cheval qui mange bien, c'eſt-à-dire, qui mange avec avidité ſon avoine, ſans diſcontinuer, ni lever le nez de deſſus. Les grands travailleurs ſont ordinairement grands mangeurs.

Si au contraire le cheval en mangeant ſon avoine, leve la tête hors la mangeoire, la répand, & s'agite ainſi ſouvent, en regardant derriere lui, & qu'il quitte ſon avoine pour manger du foin, c'eſt une marque qu'il ne mange pas bien.

Ce n'eſt pas aſſez qu'un cheval mange bien ſon avoine, il faut encore qu'il man-

ge bien ſon foin ; c'eſt principalement par rapport à cette nourriture qu'il prend, qu'on connoît s'il eſt d'un bon temperament ; parce que l'avoine étant un grain, auquel les chévaux ſe portent d'inclination, & qu'ils mangent ſans être beaucoup affamez, il n'eſt pas ſi ſurprenant de voir qu'ils devorent, pour ainſi dire, le premier, lorſqu'ils ne prennent l'autre que pour raſſaſier leur faim.

Quelquefois les chevaux empâtez ne mangent pas ſi bien que les autres, on ne s'en étonnera pas ; parce que la forte nourriture dont ils ſont entretenus, donne moins de priſe ſur leur eſtomach à la chaleur naturelle, & par conſequent les excite moins à manger.

Le tic eſt un grand défaut pour un cheval : il faut bien ſe donner de garde de l'acheter. Cette maladie ſe manifeſte de pluſieurs manieres ; & les ſignes ſont, quand le cheval retort la tête, & qu'il dreſſe les oreilles, que les yeux lui tournent, qu'il tient la bouche ſerrée, la queuë étenduë, qu'il a les flancs abattus, qu'il appuye les dents ſur la mangeoire, & qu'il la ronge en étendant le cou.

On connoît encore qu'un cheval eſt tiqueur, quand il a les dents de deſſus ou de deſſous uſées à force, comme on vient de

dire, de mordre sa mangeoire, en rotant comme du gosier. Ce n'est pas qu'il n'y ait des chevaux, qui ne tiquant que trés-peu, ne puissent rendre de bons services. On pourra se charger de ceux-là, il n'y a que le prix qui doit en être modique.

Les chevaux pour tirer, doivent être hauts du devant, larges de poitrine : il faut qu'ils aient le cou gros, les nazeaux ouverts ; le garot proportionné, le ventre élevé & l'échine droite.

On a, ce semble, assez établi de connoissances des bonnes ou mauvaises qualitez d'un cheval, pour faire en sorte que ceux qui les achetent, n'y soient point trompez. Ces connoissances à la verité sont un peu étenduës, & l'on est persuadé que ce n'est pas d'une seule lecture qu'on les sçaura à fonds ; & l'on dit bien plus même, que sans une étude particuliere & une longue experience, on n'en peut avoir que de legeres teintures. La connoissance parfaite des chevaux est une science toûjours sterile : si on ne la pratique, c'est une theorie qui n'a que des paroles à debiter. Car presentez un cheval à un homme peu versé dans cet art, pour en connoître les bontez ou les défauts, il se trouvera fort embarassé avec toute sa lecture ; au lieu qu'un autre qui aura experimenté avec application ce qu'il aura puisé

dans les livres, décidera à la veuë d'œil de tout ce qui sera d'un cheval ; & c'est ainsi qu'on devient un habile connoisseur sur telle matiere.

CHAPITRE VIII.

Des differens poils des Chevaux, avec les jugemens qu'on en peut porter.

UN ancien Philosophe dit, que le poil aux animaux n'est autre chose qu'une superfluité qui s'engendre de l'aliment qui s'est corrompu ; & que c'est pour cette raison, que ceux qui sont bien nourris & ausquels il ne manque rien, ont le poil bien plus épais & bien plus long, que ceux qui n'ont qu'une médiocre nourriture.

Que leur varieté est causée par les differentes transfigurations des parties qui concourent à le former : que c'est à la peau qu'ils ont leur origine : que si cette peau est épaisse, elle produit du gros poil & en petite quantité ; que si au contraire elle est délicate, les poils en sont fins & épais.

Ce même Auteur dit que le poil rude, court, serré & luisant, est une marque du bon temperament d'un cheval ; que c'est signe qu'il est fort, agile & courageux ;

mais que lorſque le poil eſt rare, on peut juger d'un cheval qu'il eſt pareſſeux, lent, méchant travailleur, & d'une complexion trés-foible.

Ce raiſonnement a quelque apparence de vérité, & même il ſe prouve aſſez ſouvent & ſe proveroit encore davantage, ſi l'on y faiſoit attention. Telle eſt la penſée de ce Philoſophe ; & comme elle peut avoir ici ſon utilité, on n'a pas cru devoir la paſſer ſous ſilence.

Il y a par rapport aux chevaux trois ſortes de poils qu'on appelle ſimples, ſçavoir, le *blanc, le noir*, & *le bay*, parce que ces poils ne ſont mêlez d'aucun autre. Les compoſez ſont en plus grand nombre, & on les nomme ainſi à cauſe de leur mélange avec les premiers : voici leurs noms. Le poil *gris* qui eſt de pluſieurs ſortes, le *gris tiſoné, charboné*, le *pomelé*, l'*argenté*, le *gris ſale* & le *gris brun*, & les chevaux *pies*.

Il y a le poil *roüan* de pluſieurs façons auſſi, le *roüan vineux*, & le *caveſſe*.

Nous avons encore le poil d'*étourneau*, l'*auber* & le *bay* de pluſieurs couleurs, ſçavoir, les *bais clairs*, les *bais dorez* & le *bay brun*.

L'aleſan a ſes varietez auſſi qui ſont l'*alezan poil de vache*, l'*alezan clair*, l'*alezan ordinaire*, & l'*alezan brulé*.

Nous avons encore des chevaux ſous d'au-

tres poils, le *cheval rubican*, le *poil de souris*; le *louvet*, le *tigre* & le *cheval porcelaine*; voilà tous les poils sous lesquels on peut connoître les chevaux; mais comme il y en a beaucoup qui demandent explication pour être connus, & qu'il y en a qui sont plus avantageux l'un que l'autre aux chevaux, par rapport au temperament dont ils sont, & selon les experiences frequentes qu'on en fait tous les jours : il est bon de reprendre chaque poil en particulier, & de dire tout ce qui en est.

Les Astrologues ont prétendu que les astres avoient un empire absolu sur les chevaux, & que la couleur de leur poil dépendoit de la planette sous laquelle ils naissoient, comme par exemple, que le poil blanc étoit attribué à Jupiter, ainsi des autres : mais comme ces pensées ne sont que de pures chimeres produites par des cerveaux creux & blessez, nous ne nous y arrêterons point. Passons donc à d'autres choses qui meritent mieux nôtre attention, & voyons ce que sont tous ces divers poils dont nous avons parlé, & ce qu'ils contribuent de bon ou de mauvais à un cheval.

Le *poil blanc* est de deux sortes, le pâle, & le luisant : celui-ci est plus estimé que le premier; & l'on tient même qu'ils ne sont point sujets à être malades, qu'ils sont do-

tiles, assurez, sensibles à l'éperon; mais qu'ils ont le pied fort tendre : ce qui fait qu'ils ne vont pas si bien que les autres dans les lieux pierreux.

D'autres disent que le cheval blanc étant naturellement pituiteux & flegmatique, est pour l'ordinaire paresseux & mou. Ce n'est pas qu'on n'en voie quelquefois de trés-vifs & de trés-propres aux usages ausquels on les emploie.

Le poil blanc mêlé de noir est une bonne marque, ces chevaux vivent long-tems, ils sont forts & vigoureux.

Le *poil gris*, proprement parlant, est un poil mêlé de blanc & de noir, plus ou moins fort l'un que l'autre, ce qui en fait la diversité.

Nous appellons *gris sale* celui où le poil noir domine presque entierement sur le blanc; & *gris brun* où ce premier poil y paroît en plus petite quantité : ces chevaux sont ordinairement bons.

Le *gris sanguin*, ou *gris rouge*, c'est la même chose, est celui où il y a du poil rouge, mêlé, tous ces chevaux sont forts, difficiles quelquefois à l'embouchure; & lorsqu'il s'en trouve qui ont bonne bouche, ils sont fort estimez.

Les chevaux *gris argentez* sont beaux chevaux à la montre, mais peu laborieux; le

gris en eſt vif, & frape agreablement la veuë.

Les *gris mouchetez* ont par tout le corps des petites marques noires, larges comme des mouches & approchent en figure à ces petits inſectes volans; ce qui leur a acquis ce nom. Tels chevaux, quand ils tiennent ce poil de pere & mere, ſont trés-bons chevaux, robuſtes, faciles à inſtruire, adroits, dociles, & de longue vie; c'eſt ce qu'il eſt mal aiſé de ſçavoir, mais qu'on connoît quand ce poil eſt ſerré, & que les taches en ſont belles. Le *gris pomelé* eſt auſſi fort eſtimé, & aſſez connu de tout le monde, pour ne point demander une plus longue définition.

On apelle *gris charbonné*, le cheval qui parmi les poils blancs, a de grandes marques noires éparſes çà & là: ce cheval eſt fort beau pour la montre, & merveilleux pour l'uſage auquel on veut l'employer. On voit de fort beaux chevaux de caroſſe d'un gris charbonné; le trait eſt où ils paroiſſent moins, les *tiſonnez* ne ſont que la même choſe.

On entend par *Chevaux aubers*, ceux dont le poil approche en couleur de la fleur de pêcher. On eſtime fort ceux qui ont une étoile au front, & ſur leſquels la diverſité des couleurs eſt proportionnée; ce poil

doit être luisant; autrement il y en a qui disent que ces chevaux sont peureux, malins & rêtifs.

Le *poil de souris*, est une marque d'un cheval melancolique, paresseux, & d'une complexion foible, si ce poil n'est luisant & serré: les plus estimez de ces chevaux sont ceux qui ont des poils noirs mêlez de blancs.

Pour le *poil d'étourneau*, c'est un gris brun, ou un blanc mêlé de noir: on appelle ainsi les chevaux par la ressemblance qu'il y a entre le poil & le plumage de cet oiseau; ils sont pour l'ordinaire trés-bons chevaux, mais leur courage se rallentit beaucoup quand ils vieillissent. Ils deviennent paresseux & de peu de valeur, & l'on s'apperçoit de ces défauts à mesure que la couleur de leur poil se passe.

L'étourneau mêlé n'est pas si estimé, c'est-à-dire celui qui a le poil d'une couleur jaunâtre.

Le poil noir marque la force & la vigueur d'un cheval en quelque partie que ce puisse être; il y en a de deux sortes, le noir more & le mal teint: le premier est beau. Les Espagnols disent, *Morsilloitto, & sin sennal muchos lo quieren y poros lo han*: on appelle aussi un cheval sous ce poil un *cheval zain*. Lorsqu'un cheval noir a des rousseurs aux flancs & à la tête, c'est marque qu'il est

fort colere & impetueux , il eſt bon qu'il y ait quelque peu de blanc aux parties ſuperieures & ſous le ventre.

Il y en a qui veulent que les chevaux noirs pour être bons, ſoient marquez au front ou aux parties de derriere, ou bien au tronc de la queuë, & qu'ils aient le poil luiſant.

Le cheval *noir mal teint* eſt ſujet à être vicieux, ſur tout quand il a le flanc, le tour des yeux & le nez rouge ; & trés-courageux, quand ſa tête, ſes crins, ſa queuë & ſes jambes ſont noires, & tout le reſte du corps d'un gris obſcur ; parce, diſent quelques Auteurs, que le mélange des poils ainſi ordonnez, procede d'un temperament fort reglé.

Quant au *poil rubican*, c'eſt la marque d'un cheval plein d'ardeur ; & on le nomme ainſi lorſqu'il eſt noir, ou aleſan, mélé de poil blanc ſemé çà & là. Si ce cheval a quelques marques blanches aux parties de derriere & du devant, il eſt pour l'ordinaire peu vigoureux.

Le *bay* eſt trés eſtimé, & on entend par ce mot, un cheval dont le poil eſt de la couleur d'une chataigne plus ou moins claire : on dit qu'il eſt d'un naturel doux quoique vif, bon mangeur, & marche avec trés bonne grace. Il y a pluſieurs ſortes de bays, le *bays brun*. Ce cheval tient plus de l'aduſte que le precedent,

dent & par conséquent plus colere ; on remarque son feu au flanc & au bout du nez par de petits poils roux qui y croissent ; quelques auteurs en font grand cas, ils disent que ce cheval est leger, hardi ; vite ; peu obéïssant quelquefois, & que plus il s'échauffe au travail, plus il devient furieux, c'est-à-dire plus il a d'ardeur à travailler.

Il y a le *bay clair* qu'on tient ne pas être si vigoureux, à cause des poils blancs qui y régnent en plus grande quantité. Le *bay doré* est encore un bon cheval, ainsi que le *bay miroitée*, ou *à miroir*, comme on dit, & généralement parlant tous les chevaux *bays* ont l'éperon fin.

A l'égard des *alezans*, on en voit de plusieurs façons, sçavoir l'*alezan clair*, que d'autres appellent *alezan blond & doré* : ces chevaux sont mous au travail, & ne rendent point de bons services. L'*alezan brun*, ou *alezan brulé* est très-estimé, bon pour la fatigue, & très-courageux : les Espagnols en font beaucoup de cas, c'est pourquoi ils ont parmi eux ce proverbe, *Alasan tostado antes muerto que conzado*. Tel cheval doit avoir les extrémitez & les crins noirs : & qui dit naturellement parlant, un cheval alezan, est celui qui tire sur le roux. Presque tous les alezans, hors ceux qui ont les flancs lavez & les extré-

mitez blanches, ſont ſenſibles à l'éperon. Ces extrémitez s'entendent du crin, des jambes & de la queuë qui doivent être noirs.

Le *cheval louvet* ou qui a le poil de loup, eſt toûjours bon travailleur. Il y en a qui approchent du bay clair, ils ont ordinairement l'échine noire, & quelquefois les extrémitez noires; d'autres les ont blanches, ceux-ci ne valent pas les premiers: les meilleurs ſont ceux qui ont la raye au long du dos.

Le *poil de cerf*, autrement dit, *poil fauve*, eſt fort vîte, & de grande haleine, s'il a les extrémitez noires.

Les *chevaux roüans* ſont ceux qui ont du poil gris ou blanc ſemez fort épais, & preſque dominant ſur un poil bay alezan ou noir; quand ce poil domine ſur un alezan chargé, on l'appelle *roüan vineux*. Il y a encore le *roüan caveſſe de more*, ou *cap de more*, comme quelques uns diſent, ce mot vient de l'Eſpagnol *cabeça*, qui ſignifie *tête*, parce que tel cheval a la tête noire.

Nous avons le *cheval pie*, qui a des marques de poil blanc ſur un autre poil; il y a des *pies bays* des *pies alezans*, & des *pies noirs*, qui ſont les plus ordinaires: on les appelle *pies*, parce qu'ils ſont ordinairement blancs & noirs comme une *pie*: les chevaux pies

ſont aſſez bons ; mais les meilleurs d'entre eux ſont ceux ſur leſquels on voit le moins de poils blancs.

On dit auſſi un *cheval tigre* , parce qu'il eſt marqueté comme un tigre : plus les marques noires y abondent , meilleur il eſt.

L'*iſabelle* eſt celui qui a des marques blanches & jaunes : moins le jaune eſt clair , plus on l'eſtime.

On voit auſſi des *chevaux porcelaines* , parce qu'en effet leur poil marqueté repreſente aſſez bien de la porcelaine ; ces chevaux ne ſont point communs , ils ſont beaux , ſuperbes , bien allans , propres pour les jours de pompes , & dignes des Princes.

Les *poils ſouris* ſont de pluſieurs ſortes : les uns ont les jambes & les jarrets pleins de rayes , les autres en ont ſur le dos ; on en voit quelques-uns qui ont la queuë & les crins noirs , d'autres qui ne l'ont pas , d'autres les ont clairs ou obſcurs , & les meilleurs de tous ſont ceux qui ont les extrémitez noires ; on les appelle chevaux *poil de ſouris* , parce qu'ils approchent en couleur à la peau de ce petit animal.

Il eſt conſtant que tous les poils differens dont on vient de parler , ne proviennent que d'un mélange qui ſe fait de divers poils , qui croiſſent naturellement ſur les chevaux , & qui n'ont pris leurs noms que par rap-

port aux couleurs qui dominent le plus, & selon qu'il a plû aux hommes de les leur imposer, d'autant que la plûpart des noms ne sont qu'arbitraires.

Quelques auteurs en matiere de chevaux, ont fait une phisique à leur mode pour en raisonner à fonds, & sur tout en ce qui regarde la variété des poils dont ils sont couverts.

Ils disent pour appuïer leurs raisonnemens, que les chevaux sont composez des quatre élémens, sçavoir, de l'air, du feu, de l'eau, & de la terre; que c'est du premier que la bile se forme, la pituite du second, le flegme du troisiéme, & la mélancolie du dernier, & que de ce témpérament ci provient le poil noir, que la bile produit l'alesan, le flegme le poil blanc, & la pituite le poil chatein ou bay. Tout cela est magnifique, ainsi que les conséquences qu'ils en tirent, & sur lesquelles ils prétendent qu'on doit tirer absolument un jugement certain de la bonté, ou des defauts d'un cheval.

Mais tout cela seroit le mieux du monde, s'ils nous disoient ce que c'est que ces prétendus élémens, & comment ils peuvent agir en quelque façon dans ces animaux; pour nous y donner des conjectures certaines de leur bon ou mauvais tempérament, & y produire par le moyen des quatre

humeurs différentes dont on a parlé, la variété des poils : ces auteurs ſeroient bien habiles. On n'eſt plus du tems des Peripateticiens où la chimere tenoit lieu de vérité : on veut aujourd'hui des raiſonnemens plus ſolides pour y adherer. C'eſt pourquoi il faut faire comme une perſonne du premier rang, qui a fort bien traité des chevaux, c'eſt-à-dire, ſe moquer de ceux qui diſent que ces animaux ſont gouvernez & entretenus par les quatre élémens, & ſoutenir avec lui que c'eſt le boire & le manger qui les entretient, & non pas ces viſions.

On tombe d'accord que les chevaux ainſi que les hommes ſont ſanguins, bilieux, pituiteux & mélancoliques ; que les quatre humeurs différentes qui les rendent tels, dominent plus dans les uns que dans les autres ; mais on nie que ce ſoit par rapport à ces élémens prétendus, & qu'on puiſſe abſolument juger par le poil, laquelle de ces humeurs régne le plus dans le corps d'un cheval, puiſqu'on a vû des chevaux blancs être auſſi ſanguins que des alesans.

Il eſt vrai qu'il y a des chevaux ſous certains poils, qui communément ſont bien meilleurs que ſous d'autres, ainſi qu'on l'a marqué ; mais il ne faut pas encore un coup s'imaginer pour cela, que ces effets différens proviennent de ces quatre élémens, mais

plûtôt des diférens mouvemens des parties du ſang agitées diferemment, & ſelon qu'elles ſe portent avec peu ou moins de rapidité à ces humeurs, & qu'elles les embarraſſent. Mais laiſſons ces raiſonnemens, qui nous meneroient trop loin, ſi on vouloit les approfondir; & paſſons à d'autres choſes plus utiles à nôtre ſujet.

CHAPITRE IX.

De quelques marques naturelles qui viennent aux Chevaux, & des préſages qu'on en tire.

LA nature qui s'eſt toûjours joüée dans la formation du corps des animaux, & qui y a comme enfermé certains ſecrets qu'il a fallu que l'homme ſe ſoit étudié à déveloper, a fait naitre aux chevaux certaines marques bonnes ou mauvaiſes qui font qu'on juge bien ou mal d'eux. Nous avons aſſez parlé de celles dont on doit tirer un mauvais augure : diſons quelque choſe des autres qui marquent qu'un cheval eſt bon.

Nous avons entre les bonnes marques les *épis* & les *balſanes*. On définit diféremment le premier : l'épi ſelon quelques-uns, eſt une eſpece de friſure nuturelle du poil du

cheval, qui ſe releve ſur un poil couché, & qui forme une marque approchante de la figure d'un épi de bled ; on l'appelle autrement *molette* : d'autres diſent que ce n'eſt autre choſe qu'un certain retour de poil fait en maniere de petit œillet ; & d'autres que c'eſt un cercle qui a les poils retors, & qui tire en haut de la largeur d'un petit rond.

Les épis pour être d'un bon augure, doivent naître hors du point de vûë du cheval, c'eſt-à-dire, ſur des parties où il ne les puiſſe voir, comme à la hanche, auprès de la queuë, au front, à la gorge & au cou prés du crin. S'il y en avoit pluſieurs, ce ſeroit un avantage, parce que le cheval n'en vaudroit que mieux.

Ces épis donc pour être d'un bon augure, doivent être cachez aux yeux du cheval : car ſi par exemple ils étoient placez aux endroits où il les pût voir en pliant le cou, comme ſur le cœur, aux côtes, aux épaules, aux flancs ou au deſſous du ventre, ce ſeroit mauvais ſigne. Qu'on demande la raiſon de cela aux plus habiles connoiſſeurs, c'eſt ce qui les paſſe : il n'y a, diſent-ils, que la ſeule experience, qui doit prévaloir ſur tout, qui les fait raiſonner ainſi.

Les connoiſſeurs en chevaux ne ſont point d'accord ſur la figure qui marque

mieux la bonté d'un épi : les uns disent que ceux qui sont ronds sont les meilleurs, les autres sont pour l'épi qui s'allonge tout au long du cou contre le haut de l'encolure près de la criniere. Quand de chaque côté il y a un épi de cette nature, ce n'est qu'un tres-bon préjugé.

On estime principalement les épis qui naissent aux parties supérieures des chevaux. Les épis mélez, c'est-à-dire, ceux dont les poils sont de différentes couleurs, comme par exemple blancs & alesans, ou bais & auberes, ainsi du reste, ne valent rien, & ne sont que des marques d'un cheval capricieux & peu propre au grand travail.

Plus les épis qui naissent sur les paturons & sur les jointures sont petits & blancs, plus on en fait cas. Ceux qui sont aux jambas de derriere, valent mieux que les taches qu'on voit à celles de devant, il faut aussi que les marques de ces épis-ci soient seules ou plus grandes que celles des épis de derriere.

Ces épis ont fourni matiere de raisonnement à quelques Auteurs : l'un dit que les poils rebroussez, dont ces marques sont composées, procedent d'une abondance de chaleur ou de froid, & que si c'est par la premiere cause, le poil s'éleve : au lieu qu'il baisse, lorsque c'est le froid qui domine.

L'autre soutient que les épis ronds naissent au cheval de la même maniere que les petits tourbillons se forment en l'air, dans la mer & sur la terre, & que selon Aristote tels signes sont causez d'une vapeur chaude & seche, & que lorsque ces marques sont mixtes, c'est un effet de l'imagination du cheval. La plaisante imagination que tout ce discours ! & que l'homme est un ingénieux charlatan, quand il s'agit de vendre ses paroles !

Les épis à la vérité sont de très bons signes pour les chevaux; mais de croire véritablement avoir trouvé les causes de leur origine, c'est un abus & un discours qui n'est bon que pour amuser les lecteurs : il n'y a que l'expérience que nous en avons de longue main, qui nous puisse persuader le fait. Passons maintenant aux *balzanes*.

Tous ceux qui se connoissent en chevaux, tombent d'accord que les balsanes sont les marques les plus avantageuses qu'un cheval puisse avoir ; & l'on nomme balsane, certaine marque de poil blanc qui vient aux pieds de plusieurs chevaux, depuis le boulet jusqu'au sabot devant & derriere.

On tient donc que le cheval qui a une balzane sur le pied droit du côté du montoir, n'est pas ordinairement un bon cheval ; que s'il est arzel, il n'en est pas bien

estimé, parce qu'il porte malheur à son homme dans les combats. Si ce n'est que cela, après tout, il n'y a qu'à ne s'en pas servir pour cet usage. Les Espagnols sont fort superstitieux là-dessus, ainsi que sur beaucoup d'autres choses, d'*élombre ma lov*, disent-ils, *del cavallo arsel, se quardara quien faire cuerdo del.*

Si le cheval est *travé* ou *transtravé*, c'est un défaut considérable, parce que ses deux pieds voisins ne sont pas d'égale force. Il y en a qui disent *travat* ou *trastravat*; il n'importe de quels de ces termes on se serve. Un cheval est *travat*, disent quelques Auteurs, parce que lorsqu'il est dans le ventre de la mere, il a les deux pieds joints ensemble, ce qui y cause les deux marques blanches; & selon eux il est *trastravat*, parce qu'il y a eu de travers les bras & les pieds : voilà des imaginations ausquelles on ajoûte foi si l'on veut, du moins on déclare qu'on en n'est pas garand; & il suffit seulement que les chevaux marquez, comme on a dit, ne soient point estimez, pour n'en point acheter.

Le cheval *balzan* des deux pieds & de la main du côté du montoir, est pour l'ordinaire bon cheval. Il y en a qui veulent qu'il ne seroit point parfait, s'il n'avoit l'étoile au front, ou la pelotte, c'est la même chose.

Les balzanes des deux mains, quoique

le cheval ait un des pieds blancs, ſont de mauvaiſes marques.

La pelotte au front & le pied du montoir de derriere blanc, préſagent que c'eſt un bon cheval, ainſi que lorſqu'il a les deux pieds de derriere blancs.

Les anciens aſſurent qu'il y a des chevaux, comme par exemple, les moreaux, les alezans, quelques bais & autres ſemblables, qui ont beſoin que leurs pieds ſoient balſanez pour être des chevaux admirables & bons coureurs, ſur tout quand ils ont les balſanes au pied du montoir avec la pelotte ou l'étoile au front.

On a anciennement remarqué, que les alezans bruns qui ſont balſanes des pieds, ne valent rien, qu'ils doivent, pour être eſtimez, avoir quelques poils blancs à la tête, ou l'avoir mouchetée, avec l'étoile au front. Puiſque nous parlons de moucheture, on a auſſi obſervé que plus les balſanes ſont mouchetées de noir, meilleurs ils ſont, & qu'en cas même qu'une balſane ſoit mauvaiſe, cette moucheture la rend bonne.

On eſtime encore les balzanes herminées, elle a le même avantage que celle qui eſt mouchetée.

Le cheval qui a le chanfrain blanc ou belle face, eſt réputé bon cheval; au lieu que ſi la marque blanche ſe perd dans le milieu

de la face, c'eſt un défaut : car l'on tient qu'un tel cheval eſt bizarre ou fantaſque.

Nous avons dit qu'il falloit qu'un cheval, pour être bon, eût la pelote ou l'étoile au front ; mais il faut prendre garde ſi elle eſt fauſſe ou véritable : car les Maquignons ſouvent ont ſoin de contrefaire cette marque, pour mieux faire valoir leur marchandiſe : cependant on découvre aiſément leur tromperie ; il n'y a qu'a voir ſi au milieu de la pelotte, il y a un eſpace ſans poil, ou ſi les poils blancs qui la forment, ne ſont point égaux aux autres ; ſi cela eſt, il faut s'en méfier.

Voilà aſſez parler épis & balzanes, & s'être aſſez étendu ſur les préjugez qu'on peut tirer de la différence des poils qui ſe trouvent ſur les chevaux. Il n'en faut pas davantage pour qu'un demi-ſçavant, grand raiſonneur d'ailleurs, ſe faſſe paſſer pour maître connoiſſeur en fait de chevaux, dans l'eſprit de ceux qui n'en ſçavent pas plus que lui ; & ceux qui en ſçauront moins, l'écouteront comme un oracle, qui n'aura jamais eu ſon pareil en cette matiere.

Tel eſt déja le fruit qu'on peut recueillir de tout ce qu'on a avancé ; mais l'on peut dire auſſi qu'une pareille lecture, jointe a une exacte pratique, & a une longue expérience, eſt capable de rendre un amateur de che-

vaux très-habile à déveloper tout ce qui les regarde, & d'en connoître la bonté & les défauts, toutes ces connoissances établies étant très-nécessaires à quiconque veut acheter un cheval, s'il ne veut qu'on le trompe.

CHAPITRE X.

Comment nourrir & gouverner les chevaux pour les maintenir en bon corps.

Après avoir parlé des différentes especes de chevaux, de la connoissance qu'on doit avoir de toutes leurs parties en général, & des marques qui les font juger bons ou mauvais, il est nécessaire de traiter de leur nourriture, & de dire ce qu'il convient faire pour les maintenir en bon corps; leur tenir le poil loyal, leur conserver & même leur augmenter leurs forces: parce qu'il seroit inutile d'en acheter, quelques parfaits qu'ils fussent, si on ne sçavoit les gouverner comme il faut & à propos.

Pour bien détailler ce chapitre qui est un des principaux de ce livre, il faut sçavoir d'abord comment on leur distribuë la nourriture par jour & par nuit. Il est certain que la méthode en est différente par

raport aux chevaux de main & aux chevaux de carosse ou de trait, parce qu'ils veulent être diversement traitez, & que leur temperament n'est pas égal, d'autant que les premiers demandent un aliment moins abondant que les autres.

Comment nourrir les chevaux de carosse & de tirage.

L'aliment generalement parlant, est la nourriture necessaire pour faire croître & subsister tout ce qui a vie, ou quelque chose d'analogue à la vie : les Medecins le définissent autrement, & disent que l'*aliment* est tout ce qui peut être dissoût par le levain de l'estomach, ou par la chaleur naturelle. Ce sistême est néanmoins aujourd'hui combattu par un Auteur moderne : nous n'entrerons point en discussion là-dessus, parce que cela n'importe en rien à nôtre sujet, & nous laisserons cette question à décider à ceux qui voudront l'entreprendre.

Il est de bien des sortes d'alimens bons & mauvais, dont les uns conviennent à l'homme & les autres aux animaux. Nous ne parlerons ici que de ceux qui regardent les chevaux, étant le but que nous nous proposons en ce chapitre.

Nous commencerons par les chevaux de

carosses & de trait ; comme par ceux qui sont en plus grand nombre, & dont on se sert plus communément ; & comme il ne suffit pas de donner de la nourriture aux chevaux pour dire qu'on les nourrit ; mais qu'il est encore essentiel de la leur sçavoir dispenser avec discretion, on suivra ce qu'on va dire sur cet article.

L'ordinaire des chevaux de carrosse & de ceux de tirage pour le jour & la nuit, doit être de deux bottes & demie de foin, quand ils sont forts, ou de deux bottes seulement pour ceux qui ont moins de corps, une botte & demie de paille & six picotins d'avoine à chacun : on peut n'en donner que quatre ou cinq, si les chevaux ne travaillent point, & qu'ils soient médiocres ; cela suffit pour les entretenir en bonne chair.

Chaque botte de foin pesera dix à onze livres : il faut bien prendre garde que le foin soit bon, c'est-à-dire qu'il ne soit point de gros joncs, ou de ces glaïeuls qui croissent dans les moüilleres des prez, parce que les chevaux en perdent plus qu'ils n'en mangent ; outre que cela ne les engraisse pas ; & qu'au contraire, cette nourriture les fait déperir à vûë d'œil : le foin roüillé leur est encore très-pernicieux, & les rend fort sujets à la pousse.

Pour l'avoine elle doit être bien épousse-

tée, de crainte que les chevaux qui en mangent ne deviennent pouſſifs, & ſoigner à la tenir bien nette des crottes de ſouris, fiente & plumes de volaille, qui ne ſont capables que de les incommoder beaucoup; cela ſe fait ordinairement dans la vannette, qui eſt une maniere de grand panier rond, bas de bord. Ce meuble eſt fort commode dans une ecurie.

DE LA NOURRITURE DES CHEVAUX DE SELLE.

Pour bien nourrir un *bidet*, il ſuffit de lui donner en trois jours deux bottes de foin, & pareille quantité de paille, & deux meſures d'avoine données à trois fois; car ces chevaux naturellement n'étant pas d'une auſſi groſſe taille que les précédens, ils ne doivent pas tant prendre de nourriture; ce ſeroit leur cauſer des indigeſtions, & ſuffoquer la nature, dont la chaleur ne pourroit ſuffire à cuire la trop grande quantité d'alimens qu'ils prendroient.

On donnera à un *double bidet* autant de foin qu'au précédent, tous les jours une botte de paille, autant d'avoine, & un picotin de ſon à midi! cette augmentation de nourriture eſt pour le volume du corps plus grand que n'a celui du bidet.

Un cheval de ſelle mangera une botte & demie de foin par jour, une botte de paille & quatre picotins d'avoine, c'eſt pour un cheval de bonne taille ; s'il eſt au deſſous, on pourra lui retrancher un picotin d'avoine.

Quand on donne du ſon aux chevaux, ce n'eſt pas une nourriture qui doive leur être comptée. Le ſon paſſe trop promptement & ſe diſſoût trop viſte ; de maniere que devenant peu propre à reparer la diſſipation qui ſe fait continuellement des parties du corps, on ne le conſidere que comme un aliment qui rafraîchit ſans nourrir beaucoup.

Il y en a qui donnent de la paille coupée menuë parmi l'avoine des chevaux ; ce mélange eſt très-bon, & empêche qu'ils ne deviennent pouſſifs. On voit des chevaux de laboureurs qui ne vivent preſque que d'avoine ; ce ne ſont pas ceux-là qui vivent le plus long temps, ils ſont ſujets à mille inconveniens, comme à la galle, à la pouſſe & au farcin : cette nourriture eſt trop ſubſtantielle, & comme la chaleur naturelle n'eſt pas capable de la cuire parfaitement, il s'enſuit que le chyle forme un ſang qui n'eſt pas loüable, il ſe répand par tout le corps une humeur acre, qui y cauſe tout le deſordre dont on vient de parler.

Nous voyons des chevaux de laboureurs ne vivre presque que d'herbes pendant tout l'esté ; c'est-à-dire n'être qu'au vert : tel aliment aussi se précipite bien-tôt, & n'est pas suffisant pour contenir le bon état d'un cheval ; c'est pourquoi ces chevaux, loin de se maintenir dans le travail, y déperissent toujours petit à petit, si on ne les aide de quelque meilleure nourriture. C'est ordinairement à la campagne qu'on les nourrit ainsi dans les pâturages : cela n'est bon que pour le bétail, qui ayant plus de flegme que le cheval, trouve assez dans l'herbe de quoi s'entretenir en chair, en augmenter le volume, & en rétablir ce qui s'y en peut perdre.

Toute herbe ainsi prise a trop de parties liquides, & dont la consistance n'est point fixe, ni stable : ce qui fait qu'il y en a peu dans cet aliment qui se convertissent en la propre substance des parties solides, que les Medecins appellent *nutrition* : d'où vient aussi que dans les animaux qui ont trop d'ardeur, il s'y en fait inutilement une trop grande consommation, & qui par conséquent ne leur profite pas.

Laissons donc cette méthode de nourrir les chevaux à ceux qui n'ont pas de quoi leur mieux faire, & condamnons ceux qui pouvant leur donner une nourriture plus substantielle, sacrifient, pour ainsi dire, leurs

chevaux à leur avarice, il vaudroit mieux n'en point avoir, ou n'acheter que de ceux qu'on ne se soucie point de perdre, pour peu qu'ils rendent de service ; ces chevaux ordinairement ne coûtent gueres, ce qui fait qu'on ne risque pas beaucoup.

Un cheval qui ne travaille gueres, peut se maintenir en bon corps avec peu de nourriture, pourvû qu'on la lui donne aux heures ordinaires, & qu'on le panse bien.

Tous chevaux maigres naturellement, ont besoin d'une nourriture plus forte que ceux qui sont gras ; car il s'y fait une bien plus grande consommation de l'aliment qu'il prend que dans ceux-ci, ce qui doit se faire de la sorte, pour réparer ou augmenter l'état fâcheux où il est réduit ; mais aussi quand un cheval en cet état est rétabli & qu'il est plein, on le nourrit à beaucoup moins de dépense.

Pour lui faire acquerir un bon corps, il lui faut du repos, parce que si on le fait beaucoup travailler, la réparation des parties nutritives, qui se sont dissipées & altérées, ne se fera pas si-tôt, il s'y en consomme trop d'inutiles, & les chevaux travailleurs veulent plus manger que les autres : ceux de manége se contentent de peu de nourriture ; parce qu'ils ne font qu'un médiocre exercice.

Le trop de foin perd les chevaux fins, pour les raiſons que nous en avons dites; il eſt bon de le proportionner à leur temperament; c'eſt-à dire, que s'ils ſont trop gras, on leur en donnera moins qu'à un maigre.

Les chevaux qu'on garde à l'écurie, s'entretiennent mieux avec de la gerbe fraîchement battuë, qu'avec du foin. La premiere nourriture leur fait prendre une graiſſe meilleure que celle que produit la derniere : outre que le foin rend en peu de tems ces chevaux lourds & peſans; parce qu'étant remplis d'un eſprit de nitre qui coagule ordinairement les humeurs qu'il rencontre en ſon chemin, il arrive que le ſang ne roulant plus que fort doucement dans les vaiſſeaux, rallentit les eſprits qui donnent plus ou moins de vivacité à l'animal.

Le foin convient fort bien aux chevaux étroits de boyau, la paille ne leur eſt pas ſi bonne, à moins qu'ils n'aient le flanc altere.

Quiconque veut engraiſſer un cheval, doit lui donner du foin, s'il n'eſt point pouſſif, ou qu'il n'ait point quelque ſigne de pouſſe. La paille eſt une nourriture trop legere & dont les parties volatiles ne ſe fixent qu'en petit nombre : ce qui fait que le

cheval ne s'emplit point, & qu'il reste toûjours maigre.

On observera la même chose à l'égard des chevaux chargez d'encolûre, la paille la leur augmente : c'est pourquoi on leur donne du foin, supposé comme on a déja dit, qu'ils n'aient point le flanc alteré. Le foin est une bonne nourriture pour les chevaux ; & comme il est rempli d'un sel nitre qui provoque la soif, on leur en donne pour les inciter à boire. L'eau qu'ils boivent, détrempe les sels du sang, & empêche qu'il ne se coagule : outre que cet aliment les soûtient mieux que la paille.

Ce n'est pas le tout que d'être entré en connoissance de la nourriture qui convient à certains chevaux mieux qu'à d'autres, il est à propos encore de faire attention aux eaux qui leur sont les plus propres ; d'autant que les liqueurs quelquefois qui leur sont données sans reflexion, leur causent de terribles inconveniens.

L'eau trop vive, par exemple, ou trop froide, ne leur vaut rien, sur tout quand ils travaillent : elle leur affoiblit l'estomac, engendre des cruditez & leur cause des obstructions au foye : & bien plus, c'est de-là souvent que leur viennent les tranchées & les avives. L'eau la moins vive, generalement parlant, leur convient mieux ; ce qui

fait que celle de riviere leur est meilleure que celle de fontaine, & celle de fontaine plus salutaire que celle de puits. Pour les eaux croupies, il n'en faut point parler du tout ; on doit les rejetter d'ici comme des eaux capables de perdre un cheval.

Ce n'est pas néanmoins qu'on ne puisse faire boire aux chevaux d'une eau de fontaine ou de puits : car enfin il n'y a pas des rivieres par tout, & on ne laisse pas de voir en ces endroits, des chevaux qui se portent bien, pour ne point boire de cette eau. Toute la précaution qu'il y a à prendre en cela, c'est de tirer l'eau d'un puits ou d'une fontaine long-tems avant que de la leur donner, & la faire rechauffer au soleil dans des auges de pierre faites exprés, ou dans d'autres vaisseaux, il n'importe.

Si on est pressé de faire boire un cheval, comme par exemple lorsqu'on voyage, & qu'on ne trouve point ni d'eau de riviere, ni d'autres eaux préparées ainsi qu'on vient de dire, on en prendra dans un seau, soit de fontaine ou de puits, dans laquelle on en mettra d'autres qu'on aura fait chaufer, ou bien on y mettra du son, ou gros comme les deux poings de miettes de pain ; tout cela corrige merveilleusement bien la crudité de ces eaux ; d'autres n'y font que tremper la main, ou y mettent seulement une poignée

de foin ; mais les trois premiers expédiens ſont plus ſurs : car malgré les dernieres précautions, il arrive ſouvent, que lorſque les eaux ſont trop cruës, les chevaux ne laiſſent pas que d'amaſſer les avives quand ils en boivent.

Il y en a qui par un ſcrupule un peu trop délicat condamnent les eaux de marre qui ne proviennent que des accruës de celles qui tombent du ciel; parce, diſent ils, qu'elles ne ſont point aſſez déchargées de cette humeur terreſtre qu'elles contiennent & qui embarraſſent l'eſtomac des chevaux qui en boivent. Cette opinion pourroit ne pas être tout à fait certaine, puiſque l'expérience nous fait voir tous les jours, que des chevaux abreuvez de telles eaux ſe portent à merveille, ſans qu'elles les incommodent le moins du monde : la campagne nous fournit aſſez de ces exemples pour ne les point révoquer en doute. Il eſt vrai qu'il ne ſeroit pas bon d'en donner à un cheval, ſi elles étoient troubles & fangeuſes ; mais lorſqu'elles ſont claires, après s'être déchargées dans le fond de ce qu'elles avoient de plus groſſier, il n'y a point de danger.

La bonne maxime, lorſqu'on a des chevaux, eſt de les entretenir toûjours en bonne chair, & bien ronds. Un cheval maigre ne fait point d'honneur, il ne rend aucun

bon ſervice à quelque uſage qu'on le puiſſe mettre. Il ne faut pas auſſi qu'ils ſoient trop gras : le trop de graiſſe les incommode & les rend peſans & pareſſeux, ſujets à ſe dégouter pendant les grandes chaleurs, & à devenir forbus ou gras fondus.

Le veritable regime qu'on doit garder pour bien nourrir les chevaux, eſt de les faire boire le matin, pour leur donner l'avoine & du foin un peu aprés, au poids qu'il a été deja marqué : à midi on leur doit faire la même choſe & garder le même ordre, & le ſoir de même encore; obſervant ſeulement de leur donner plus de foin que pendant le jour, ſur tout en hiver, que les nuits ſont plus longues. Voilà pour le tems que les jours ſont longs : quand ils ſont plus courts, on ne fait boire les chevaux que deux fois. Pour ce qui eſt de la nourriture c'eſt toujours le même ordinaire ; parce que le jour, naturellement parlant, ne contient pas moins d'heures en une ſaiſon qu'en une autre : il eſt bon de ſe preſcrire cet ordre autant qu'on le peut, & de le ſuivre toûjours, à moins que le tems ne preſſe & ne le permette point.

Il y a des perſonnes qui moüillent l'avoine avant que de la donner aux chevaux, c'eſt, diſent-ils, pour émouſſer les parties du ſel dont elle eſt remplie : cela ſe peut pratiquer en été, que le ſang eſt aſſez en mouvement,

cela en rallentit la fermentation, & les peut garantir par là de quelque maladie.

On voit des chevaux qui aprés qu'ils ont mangé leur avoine, mangent leur litiere : il faut les en empêcher, cela leur est préjudiciable, sur tout quand cette litiere a été un jour ou deux sous eux : car pour lors étant imbibée d'une urine remplie d'un sel acre, qui leur ronge les parties par où cette nourriture passe, elle les excite souvent à suer, leur corrompt l'haleine, & même les rend quelquefois sujets à la pousse.

Les chevaux maigres de fatigues, de voyage, ou au sortir de quelque maladie qu'ils ont eu, doivent être nourris de foin, si l'on veut les engraisser, la paille ni l'herbe ne leur vaut rien ; la premiere a trop peu de substance, & l'autre passe trop promptement dans l'estomac.

Ce n'est pas qu'on ne voie tous les jours des chevaux de Laboureurs avoir bon corps, plein de chair, & ne vivre que d'herbe pendant l'été ; la chose est constante : mais c'est que ceux à qui ils appartiennent, ne leur épargnent point l'avoine, ni les bons soins qui leur conviennent d'ailleurs ; ce n'est pas qu'un cheval de manége ou de selle peut s'accommoder de cette nourriture, il déperiroit bien tôt, quelque repos qu'on lui donnat ; tant il est vrai de dire que l'habitude est une

ſeconde nature. Chaque aliment a ſes proprietez particulieres, & profite d'autant plus à celui qui le reçoit, que la matiere qui en exalte, a des raports de convenance avec les autres parties du corps où elle ſe porte.

CHAPITRE XI.

Des ſoins qu'il faut prendre après les chevaux lorſqu'on veut s'en ſervir.

C'Eſt une choſe étrange de voir les differentes manieres d'agir de bien des gens qui voyagent à cheval. Les uns amoureux de leurs chevaux, n'épargnent rien de leurs ſoins pour ce qui le regarde : ils mettent toute leur attention à les bien entretenir & à les rendre gais & gaillards pendant tout le voyage. D'autres fort nonchalans, ſe contentent de monter deſſus, comme ſur des animaux qui ſont obligez de les porter, ſans penſer à eux, les abandonnant entierement à la foi d'un valet d'écurie, qui bien ſouvent partage leur nourriture entr'eux & lui ; de maniere que loin que ces chevaux puiſſent achever leur carriere, qu'au contraire, ils n'en ont pas fourni la moitié, qu'ils tombent ſur les dents.

D'autres plus raiſonnables à la verité ne

nanquent pas d'affection pour les chevaux ; nais un defaut d'experience ſur ces matie- es fait quelquefois que leur bonne volonté ı'a pas tout le ſuccez qu'ils en eſperent, ›arce qu'ils ignorent la veritable methode le les bien entretenir , & de leur donner out ce qu'il leur faut pour les conſerver oûjours frais & en bonne chair.

On ne parle pas ici ſeulement des che- vaux fins & d'autres qui ne ſont deſtinez que pour porter. Notre deſſein eſt de com- prendre encore dans ce chapitre les chevaux le caroſſe & de trait , n'étans pas moins hevaux de ſervice que les precedens, ont l'uſage ne nous eſt pas moins neceſ- aire. Voici donc quelques reflexions auſ- uelles nous doit porter le projet que nous ous formons de faire un voyage à cheval.

On ſuppoſe qu'on trouve ce cheval bien ntretenu , bien ſain , & capable en un mot e fournir à ce qu'on lui demande. Cela tant , on le viſite depuis les pieds juſqu'à la ête, on le tâte partout , & on lui leve les qua- e pieds pour voir s'il eſt bien ferré ou non.

Un cheval bien ferré marche toûjours ieux à ſon aiſe que quand les fers ne lui ſont s propres & qu'ils lui ſerrent le pied ; c'eſt ourquoi il eſt bon d'avoir pour cela un ha- le Marêchal qui ſelon chaque ſaiſon , ſçau- les fers qui lui conviendront le mieux.

Quand cela eſt fait, on examine tous les harnois qui lui appartiennent : on voit ſi la ſelle eſt en état, ſi la croupiere eſt juſte & tient ferme, le portail aſſez long, parce que quand il l'eſt trop ou trop peu, le cheval en eſt incommode dans la marche.

On prendra garde que les boucles qui tiennent le poitrail ſoient attachées de maniere qu'elles ne coupent point le poil & ne puiſſent bleſſer le cheval, que les ſangles ſoient larges & fortes ; il ne faut point qu'elles aient de nœuds, ni que les boucles déchirent la peau avec leurs ardillons.

Il faut que les courts ſanglaux ſoient de bon cuir, & qu'il y en ait deux à chaque côté d'arçon. On examinera que le ſurfaix ſoit fort, aſſez large & garni d'une bonne boucle & d'une bonne courroïe.

Il ſeroit à propos que les étrivieres fuſſent de cuir de Hongrie, il n'eſt point ſujet à caſſer comme le cuir ordinaire ; que les étriers qui y pendent, fuſſent forts, crainte qu'ils ne caſſent. Il y en a à barre & à grille, il n'importe, ils ſont auſſi bons les uns que les autres, quand ils ſont bien choiſis ; les plus larges néanmoins ſont toûjours les meilleurs, ſuppoſé que par malheur on vint à tomber de cheval, parce qu'on s'en débarraſſe mieux.

Pour être bien à ſon aiſe à cheval, il faut encore que les étriers ſoient mediocrement grands, ronds par tout, legers & à grille: quand ils ſont forts, ils en durent davantage, & les plus beaux ſont ceux qui ſont étamez.

Il ne ſuffit pas d'être entré dans ce détail des parties qui compoſent une ſelle, il eſt encore à propos de faire remarquer quelle elle doit être quand elle eſt complette, pour ne point incommoder le cavalier ni le cheval.

Une ſelle pour être commode au cavalier & ne point bleſſer le cheval, doit porter également par tout, n'être pas plus haute ſur le devant que ſur le derriere. Il ſuffit que le garot de la ſelle ſoit élevé ſeulement de deux ou trois doigts au deſſus du garot du cheval, autrement cette ſelle ſera en danger de le bleſſer.

Pour faire qu'une ſelle ne bleſſe point un cheval, il faut que les deux arçons portent également ſur ſon corps, que celui de devant ne ſoit point trop étroit de pointes, parce qu'il ne preſſeroit qu'aux mamelles, qui eſt l'endroit au défaut du garot.

L'arçon de derriere doit embraſſer le corps du cheval pour n'en point être bleſſé & les paneaux aſſez rembourrez, pour que la ſelle ne porte point ſur le garot, ſur le ro-

gnon & ſur le dos. La bourre auſſi ne doit point y être miſe trop épaiſſe, c'eſt aſſez de deux doigts d'épaiſſeur.

Il faut obſerver, quand on ſelle un cheval, de placer la ſelle juſtement au milieu du corps, & pour cela que l'arçon de devant paroiſſe au défaut des épaules : car il arrive ſouvent, ſans ces circonſtances obſervées, qu'un cheval eſt toûjours mal ſellé, & que les ſangles l'incommodent devant & derriere.

On ſe ſert de differentes ſortes de ſelles pour monter les chevaux : il y a les ſelles ordinaires qu'on fait en France & celles d'Angleterre ; quand ces dernieres ſont veritables, elles ſont les meilleures & les plus commodes : ce n'eſt pas qu'il n'y ait des Selliers à Paris & ailleurs qui ne les imitent bien, & ſur l'ouvrage deſquels on pourroit ſe fier, mais ils ne ſont pas fort communs ; c'eſt pourquoi il faut apprendre à s'y connoître pour ne s'y point laiſſer tromper.

Il y a encore des ſelles à l'Ecoſſoiſe qu'on eſtime beaucoup : le devant en eſt fait comme celui d'une ſelle à piqueur, excepté que les biſtes n'en ſont point ſi hautes. Ces ſortes de ſelles ont le devant plat ſur le derriere du côté du ſiege, ce qui fait que le garot de la ſelle ne preſſe point celui du cheval.

Nous avons les ſelles raſes qui ſont tres-commodes, & qui ſe façonnent tres-bien à Paris ; ces ſelles ſont ordinairement molettes, & par conſequent ne peuvent bleſſer le cheval ni incommoder le cavalier : ces dernieres ſelles ſont inconteſtablement meilleures que nos ſelles ordinaires ; car outre qu'on y eſt aſſis tres-mollement, c'eſt qu'on eſt plus près du cheval, qui eſt la poſture qu'on doit y avoir pour y être ferme.

On fait auſſi des demi-Angloiſes qui ſont fort commodes pour les voyages, elles n'échaufent point les feſſes du cavalier, quelque molles qu'il les puiſſent avoir, & par conſequent le rendent moins ſujet à s'écorcher.

Il n'eſt rien de plus incommode que certaines ſelles qu'on fait en province, qui ſont fort hautes du devant avec un gros ſiege bien haut & garni de plumes. Ces ſelles ordinairement vous éloignent du cheval d'un demi pied de chaque côté, un homme ſe laſſe deſſus on ne peut pas davantage, & c'eſt une aſſez grande incommodité pour ne s'en point ſervir. Il faut laiſſer cette fantaiſie à nos provinciaux, qui étant montez deſſus comme des coqueſigruës, s'imaginent avoir le meilleur air du monde, en frappant des deux, la pointe des pieds en dehors.

Si le voyage ſe fait en carroſſe, on aura ſoin que tous les harnois ſoient en bon état. Si

l'on va à ſix chevaux ou à quatre, on veillera que la ſelle qui doit ſervir au poſtillon, ſoit munie de tout ce qui lui eſt neceſſaire, qu'elle ne ſoit ni trop haute du devant ni du derriere : nous en avons déja dit les raiſons ; car il ſeroit fâcheux qu'un cheval de caroſſe, comme un autre, vint à ſe bleſſer en chemin : l'équipage eſt la plupart tout en deſordre quand cela arrive, à moins qu'il n'appartienne à quelque gros Seigneur, qui a toujours des chevaux en relais pour y ſubſtituer.

Les chevaux de trait ne demandent pas moins de conſidérations à leur égard que les precedens, ils ſont auſſi chers à leur maître à proportion de ſa fortune, que le plus beau cheval qu'il y ait, l'eſt à celui à qui il appartient : c'eſt pourquoi donc on ne viſitera pas moins ce qui les regarde.

Les ſelles ſont ſouvent dangereuſes de les bleſſer, parce que les Boureliers n'ont pas toute l'attention, ni l'adreſſe poſſible à les bien rembourer. Il y en a qui pour éviter l'inconvenient qui en pourroit arriver, ſe ſervent de couvertures de laine qu'ils doublent en deux ou en trois, & qu'ils ajuſtent entre la ſelle & le corps du cheval : mais il faut pour lors que cette ſelle ait ſes panneaux peu garnis ; parce que s'ils étoient trop rembourrez,

rez, elle ne tiendroit pas bien en état, d'autant qu'elle n'embrasseroit pas le corps du cheval comme une selle à monter ; il est vrai que pour bien faire on arrête ces sortes de selles avec une espece de surfaix qui y tient, & qui doit être bien fort, & muni d'une bonne courroie, & d'une bonne boucle. On approuve fort cette methode & l'on conseille de la suivre, non seulement en voyage, mais encore dans le travail ordinaire, auquel est destiné un cheval de trait.

Ce qu'on vient de dire des selles des chevaux, suffit pour ne rien negliger à les examiner comme il faut : un tel harnois a ses commoditez & ses incommoditez ; tant pour l'homme que pour le cheval ; on ne sçauroit trop y veiller pour l'interêt de l'un & de l'autre, & l'on ne sçait pas quelquefois quel préjudice cause une nonchalance de cette nature. Il faut aprés ces observations pour la selle voir si le cheval est bien en bride.

CHAPITRE XII.

Des differentes ſortes de brides, & de ce qu'il faut obſerver pour faire qu'elles brident bien un Cheval, tant en voyage qu'en d'autres courſes particulieres.

CE n'eſt pas le tout que d'avoir examiné les ſelles des chevaux, & les autres harnois qui leur conviennent, pour voir s'ils ſont en état de leur ſervir ſans les incommoder, lorſqu'ils voyagent, il eſt encore tres-neceſſaire de ſoigner que tous ces chevaux aient des mords qui les embouchent bien ; & pour cela on a jugé à propos de dire quelque choſe des embouchures, afin qu'on puiſſe juger ſi elles ſont bonnes ou mauvaiſes.

Pierre Antoine Ferare, Gentilhomme Napolitain, a tres-bien écrit ſur cette matiere. Il ſeroit à ſouhaiter que cet ouvrage fût plus commun qu'il n'eſt, afin que les curieux puſſent en profiter.

La meilleure embouchure, generalement parlant, eſt celle qui ne bleſſe point la bouche du cheval, & qui ſçait le conduire au gré du cavalier qui le monte. Les chevaux qui ont de l'école, en ont ſur tout bien be-

ſoin ; & encore faut-il qu'elles leur viennent juſte, pour les rendre obéïſſans à ce qu'on demande d'eux.

Il ne faut pas croire que ce ſoit la bride ſeule qui aſſure la tête du cheval, & qui le conduiſe où bon nous ſemble : c'eſt peu de choſe que cela, ſi la main de celui qui le monte, ne ſçait lui prêter les aides qui lui conviennent : & pour bonne maxime, on doit toûjours alleger un cheval de la main, & l'égayer, autant qu'on peut, en lui tenant la bride.

Une embouchure, à proprement parler, eſt un fer forgé en differentes façons, pour tenir ſujette la bouche d'un cheval. C'eſt une partie de la bride ; les autres conſiſtent en *reſnes*, *gourmette* & *branches*.

On compte de pluſieurs ſortes d'embouchures : Le *canon ſimple*, c'eſt le meilleur de tous, pourvû qu'on puiſſe par ſon moyen réduire un cheval à l'obéïſſance. Le *canon montant* ſe nomme ainſi, parce que la liberté donne quelque eſpace pour loger la langue du cheval ; on l'emploie auſſi pour ceux qui ont la langue un peu groſſe, afin qu'elle puiſſe mieux ſe remuer deſſous. Il y a des écaches de quatre ſortes ; l'*écache à bouton*, l'*écache à pignatelle*, *à bavette*, & l'*écache montante*. La premiere a pluſieurs noms differens qui ne ſignifient qu'une même choſe,

val, soit pour voyage ou d'autres courses, & qu'on se souvienne sur tout de lui tenir la tête legere le plus qu'on pourra. Passons aux *branches* de la bride, qui pour être bonnes doivent être faites comme on le va dire.

DES BRANCHES DE LA BRIDE.

On appelle *branches* d'une bride les deux pieces de fer courbées, qui portent l'embouchure, les chênettes & la gourmette, & qui sont attachées d'un côté à la têtiere, & de l'autre aux rênes qui tiennent la tête du cheval sujette.

Les branches d'une bride produisent leurs effets conjointement avec le mords. Ce sont elles, generalement parlant, qui ramenent le cheval, c'est l'action qui leur est la plus naturelle & celle qu'on estime le plus en elles; car lorsqu'il ne s'agit que de tourner à droit ou à gauche, ce n'est pas une affaire.

Il y a la *branche hardie* & la *flasque*. La premiere ramene le cheval à proportion de ce que le trou du touret est plus ou moins éloigné de la ligne du banquet : au lieu que l'autre diminuë l'effet de l'embouchure, en faisant donner le cheval plus librement dans l'appui. Voici quelques avis sur ce qu'on

doit obſerver, pour proportionner aux chevaux les branches d'une bride.

Quand un cheval, par exemple, porte le nez trop haut, il faut que la branche ſoit hardie : car plus elle eſt éloignée, plus elle a de force à tirer ; ſi au contraire le cheval porte la tête trop en bas, il ſera bon de donner une branche flaſque à ſon embouchure.

On prendra garde que les branches d'un mors ſoient toujours juſtes en ligne droite, depuis le banquet juſqu'au touret de l'anneau de la reſne.

Il ſe vend de pluſieurs ſortes de branches chez les Eperoniers ; il y a la *branche Françoiſe*, elle eſt propre ordinairement pour les chevaux qui portent l'encolûre aſſez haute, mais qui donnent un peu du nez au vent.

La *branche à la gigotte* ramene beaucoup, & releve peu ; elle convient à un cheval dont l'encolûre eſt étenduë droit en avant, parce qu'elle le ramene à merveille.

Nous avons la *branche à la connétable*, elle eſt merveilleuſe pour les chevaux qui portent tres-bas : elle leur releve l'encolûre & leur donne avec cela l'appui tres-leger.

Il y a encore une autre *branche Françoiſe* dont l'effet eſt different de celui que produit la premiere. Celle-là eſt pour les chevaux de baſſe encolûre : elle a la force

de la relever, parce qu'elle eſt hardie dans toute la ſtructure de ſes parties.

On fait des *branches à genou*, appellées ainſi, parce qu'elles forment en effet par le bas une maniere de genoux; elles ſont fort d'uſage pour les chevaux qui s'arment contre la poitrine, & les relevent admirablement bien.

Autre *branche à la gigotte*, qui eſt pour les chevaux qui portent beau, mais dont l'inclination eſt de porter bas, ſoit qu'ils manquent de force, ou par mauvaiſe habitude: cette branche ſçait corriger ces deux défauts, & ramener l'encolûre d'un cheval en belle poſture.

Nous avons déja parlé d'une branche à la Connétable; en voici encore une autre du méme nom, mais dont l'uſage eſt different, elle eſt pour les chevaux qui portent beau: cette branche eſt foible ordinairement, mais à quoi bon en chercher une ferme pour aſſujettir un cheval qui vous donne d'abord ce que vous demandez.

Enfin il y a la *branche droite à piſtolet*, qu'on appelle de la ſorte, à cauſe qu'elle repreſente une maniere de piſtolet dont le canon eſt droit; elle eſt bonne pour les jeunes chevaux qu'on veut inſtruire, parce qu'elle ne les rebute nullement: c'eſt la plus douce de toutes les embouchures, & celle qui ſçait

mieux faire gagner le contentement d'un cheval.

DE LA GOURMETTE.

Pour *la gourmette*, c'eſt une chaîne de fer, attachée au haut des branches de la bride par un trou qu'on nomme l'œil, & qu'on place ſous la barbe du cheval, en l'attachant de l'eutre côté à un petit crochet pendant. Sans cette chaîne la branche n'auroit aucun effet.

Cette partie de la bride n'eſt pas autrement d'une conſideration bien importante dans les embouchures, il ſuffit qu'elle ſoit de longueur raiſonnable, c'eſt-à-dire, qu'elle ne paſſe point trop la barbe du cheval, ni qu'elle ne deſcende point trop bas.

DES RESNES.

Les *reſnes* ſeront d'un bon cuir, qui eſt ordinairement celui de Hongrie qu'on emploie pour ces ſortes de harnois; elles ſeront montées juſtes, car ſans cette précaution les branches ne vont que de travers, & ne guident par conſequent que tres-mal un cheval.

Telles ſont aujourd'hui les meilleures embouchûres, & dont on ſe ſert pour toutes

ſortes de chevaux : & aprés tout ce qu'on a dit ſur cette matiere, on ſçaura que pour faire qu'un cheval ſoit bien embouché, il faut qu'il ait la commodité de la langue, c'eſt-à-dire, qu'elle ne ſoit point ſerrée : car il y a des chevaux qui l'ont plus épaiſſe les uns que les autres.

Il eſt à propos que l'embouchûre porte juſtement ſur le coin des gencives : que ſi la levre eſt trop groſſe, on la ſepare de la gencive avec les annelets, à cauſe qu'il y a beaucoup de chevaux qui mettent la levre ſous l'embouchûre, & qui par ce moyen ôte l'effet qu'elle pourroit produire.

On ſoignera de bien accommoder les branches à l'embouchûre de quelque maniere qu'elles puiſſent être, d'en placer l'œil haut ou bas ſelon que l'encolûre du cheval le demandera, & l'on prendra garde que la gourmette porte & repoſe en ſa place, qui eſt le petit pli qu'on voit ſous la barbe du cheval.

S'il arrivoit par hazard que le crochet de la gourmette pinçât la lévre du cheval, il faudroit le courber en haut vers la branche du mors ; ce qui arrive aſſez ſouvent, ſur tout quand l'embouchûre eſt à canon, qui par ſa rondeur enfle & reléve la levre de ce cheval.

Il faut outre cela conſiderer ſi le cheval

la bouche fenduë, & en ce cas lui donner
ine grosse embouchûre, ou bien mettre la
renchefile plus haute & prés de l'œil de la
ranche; & dans l'œuil même s'il en est
pesoin.

Si la bouche est peu fenduë, on lui propor-
ionnera son embouchûre, & on ôtera mê-
ne la trenchefile, si on le juge à propos.

Comme il y a des chevaux qui ouvrent
rop la bouche, on les embouchera d'un
pas d'âne à la Pignatelle; cette embouchû-
e lui est tres propre, parce que faisant la
pascule, elle ne fait point battre à la main,
& ne blesse point la bouche du cheval.

Outre les parties dont nous avons dit
qu'étoit composée une embouchûre, il est
pon de sçavoir encore qu'elle a deux côtez
aits, de canons, d'écaches, d'olives de ber-
ges, de tambours, sampanelles, poires, ba-
ottes, melons, anelets, roüelles & pate-
nôttes, avec la liberté de la langue.

CHAPITRE XIII.

Comment connoître si un cheval est bien embouché.

POur connoître si un cheval est bien
embouché, mettez-lui une bride à la

bouche, & que ce ſoit celle toujours qu'on a crû lui être la plus propre, placez-la bien, & prenez garde qu'elle ne ſoit ni trop haute, ni trop baſſe, la premiere maniere fait froncer la levre, & l'autre fait paſſer la bride ſur le crocher.

Dans l'incertitude où l'on eſt de ſçavoir poſitivement quelle bride peut le mieux convenir à un cheval, donnez-lui en plûtôt une douce qu'une rude, celle-là le reduit bien mieux à l'obéïſſance que l'autre.

Aprés cela montez deſſus, ajuſtez les rênes de la bride dans votre main, enſuite faites reculer le cheval deux ou trois pas ſeulement, ou faites faire tout cet exercice par un autre que par vous; aprés quoi vous examinerez ſi le cheval a la bouche ferme en reculant ainſi, s'il eſt franc & obeït bien, ſi tout au contraire il feint d'executer ce qu'on lui demande, afin de l'emboucher aprés comme on le jugera à propos, s'il ne l'eſt pas d'abord.

Ce que deſſus déja obſervé, on fait marcher le cheval, afin que celui qui le monte, ſente en ſa main ce dont il eſt capable. On s'attache enſuite à connoître ſi l'embouchure eſt trop groſſe, ſi la branche eſt trop longue ou trop courte; la courte eſt bonne pour contraindre le cheval quand il veut l'être; & la longue le laiſſe libre, parce qu'il

ſe ramene aſſez bien lui-même, c'eſt-à-dire, qu'il place ſa tête dans une tres-belle poſture.

Il faut encore aprés tout cela faire cheminer le cheval au pas, au galop, partir & arrêter, & conſiderer dans tous les mouvemens qu'il fait, de quelle nature eſt ſa bouche; & ſur le jugement que vous en porterez, vous lui donnerez l'embouchure qui lui conviendra.

Arrêtez à preſent vôtre cheval, ouvrez-lui la bouche ſans toucher à l'embouchure, & voyez ſi ſa langue eſt groſſe ; & s'il l'a ſerrée, en ce cas degagez-la lui par un autre mors & qui ſoit tel que nous avons dit ci-devant en pareille occaſion : s'il arme de la levre ; faites en de même ; & faiſant une ſerieuſe attention à toutes ſes actions, étudiez-vous à y faire proportionner les differentes embouchures dont on a parlé.

Voilà en termes generaux & particuliers, ce qu'on a cru devoir dire pour bien emboucher toutes ſortes de chevaux, tant pour la proportion des branches, que pour ce qui concerne le dedans de leur bouche, en y ajoûtant ou diminuant quelque choſe, ou changeant quelque piece de l'embouchure.

Car, par exemple, pour la gourmette, il faut, comme on a déja dit, qu'elle ſoit bien proportionnée & à l'ordinaire : ſi le cheval

neanmoins a la barbe deliée, tendre & fort ſenſible, ainſi qu'on en voit quelquefois, on lui en mettra une de cuir juſqu'à ce qu'il ait la tête ferme.

Il faut bien y ajuſter cette piece, ſur tout aux chevaux qui ont la peau ſur la barbe, ſans y avoir un petit pli, pour empecher que cette eſpece de gourmette ne monte pas trop, ce qui ſe trouve ſouvent en beaucoup de chevaux qui ſont beaux & bons.

Pour remedier à ce défaut, il faut tenir les crochets de la gourmette un peu longs & courbez & les annelets plus longs; & s'il eſt beſoin, en mettre un audeſſus de chaque crochet dans l'œil de la branche du mors. Cet annelet empêchera que le crochet ne ſe ſouleve & le tiendra toûjours bas en ſa place.

On ne doute pas que pour entendre tout ce qu'on vient de dire, il ne faille beaucoup être verſé dans la connoiſſance des chevaux. Ceux qui n'y ont qu'un peu de teinture auront de la peine à s'en tirer par la ſimple lecture, il faut de la pratique & beaucoup d'étude; ſans cela, on n'eſt toûjours que novice en cet art.

CHAPITRE XIV.

La veritable méthode de gouverner les Chevaux lorsqu'ils sont en voyage.

AYant donc pris garde soigneusement à ce que le cheval soit équipé comme on le vient de dire ; de maniere que rien ne lui manque ; si c'est un cheval fin & qui ne soit point accoutumé à la fatigue, il est bon de commencer par le mettre en haleine par de petites courses, qu'on lui fait faire de tems en tems avant que de commencer le voyage. Si c'est un cheval de travail, il ne sera point besoin de cette précaution ; il suffira qu'il ait bon corps & qu'il se soit reposé quelque tems.

La bonne maxime lors qu'on voyage, est de commencer à mener les chevaux à petites journées, qu'on augmente peu à peu à mesure qu'on marche, c'est-à-dire, de faire six lieuës le premier jour, puis huit, ensuite douze, & plus, si le cheval est vigoureux ; on entend des lieuës de Paris, ainsi des autres à proportion.

Quand le voyage est long, il est à propos de séjourner le trois ou le quatriéme jour, cela fait reprendre vigueur aux chevaux qui

n'en vont que mieux aprés, d'autant qu'ils sont en haleine, & qu'ils ne sont point sujets à perdre l'apetit, à avoir les avives, ou à devenir fourbus ou gras fondus, ce qui arrive assez souvent aux chevaux de selle & surtout à ceux qui sont d'un temperament délicat, plus en été qu'en toute autre saison.

Il y en a qui croient qu'il n'y a qu'à avancer chemin, & que des chevaux ont toujours assez de force pour fournir leur carriere; mais ils se trompent bien souvent, étant obligez, par la trop grande fatigue qu'ils leur donnent, d'en laisser quelquefois un ou deux sur la litiere : au lieu qu'un séjour les auroit garanti de cet accident.

La journée étant commencée, on peut marcher en été jusqu'à sept heures, & en hiver jusqu'à neuf, puis faire boire les chevaux en quelque ruisseau ou riviere. Gardez-vous bien de les presser incontinent aprés qu'ils ont bû : cela est dangereux de les rendre poussifs.

La bonne maxime veut, que pendant qu'un cheval boit, on lui rompe souvent l'eau, c'est-à-dire, qu'on lui leve la tête pour le faire boire à diverses reprises. Si cependant le cheval avoit chaud, il faudroit aprés qu'il auroit bû, le presser un peu au trot, ou petit galop, de crainte que la froideur dont est l'eau, ne coagule, & n'arrête le

sang

ſang dans les vaiſſeaux du poumon ; ce qui feroit que le ſang venant à y fermenter & à en y irriter les membranes, le cheval pourroit devenir pouſſif.

Quelques habiles en fait de chevaux, n'approuvent point qu'à la dînée on ne leur donne à boire que deux heures aprés qu'ils ſont arrivez, ſi l'on ne veut, diſent-ils, s'expoſer à les perdre, & qu'il vaut mieux à cauſe de cela, les faire boire en chemin, pour ne point trop retarder à repartir : il n'y a que pour les chevaux de caroſſe & ceux de tirage qu'ils ſont de ce ſentiment.

On voit tous les jours neanmoins dans les hôtelleries obſerver le contraire, à l'égard des chevaux de ſelle qu'on mene boire avant que de leur donner l'avoine, ſans que pour cela il leur en arrive aucun mal.

A propos d'avoine, il eſt bon d'en diminuer l'ordinaire aux chevaux les deux premieres journées, c'eſt aſſez de quatre ou cinq petits picotins, c'eſt le moyen de ne les en point dégouter ; mais aprés auſſi, & lors qu'ils ſont en haleine, on peut ſans danger, leur en donner juſqu'à huit picotins.

Il eſt bon d'obſerver un cheval quand il mange ſon avoine, car s'il ne fait que la tâter, c'eſt une marque qu'il eſt dégoûté : il faut la lui ôter pour cette fois & lui donner du ſon moüillé ; cela lui ouvre l'apetit & le

ſoutient. Si l'on a de la theriaque ou de l'orvietan, il eſt bon de lui en faire prendre délayé dans du vin, une once ſuffit; & on ſe ſouviendra pour lors qu'il faut le tenir bridé pendant une heure.

Si le cheval eſt dégouté de tout & qu'on ne ſçache que lui preſenter pour lui ôter ce dégout, il faudra avoir recours aux remedes dont nous parlerons dans la ſuite pour cela.

Lorſque vous êtes arrivé à l'hôtellerie, faites prendre votre cheval par la bride; & ſi, approchant du lieu où voulez coucher, vous avez preſſé ce cheval par quelques raiſons que ce puiſſe être, faite-le un peu promener en main au petit pas, de craine qu'étant échaufé il ne ſe refroidiſſe trop vîte, ce qui ſeroit capable de le morfondre.

On ſçait bien que cette maxime ne ſera pas reçûë également de tout le monde, qu'un cavalier qui montera un cheval de petit prix, ne prendra pas tous ces ſoins, & qu'un Cocher ou un Roulier ne l'écoutera que comme une chanſon: tant pis pour eux. Mais auſſi s'il ſurvient à leurs chevaux quelque fourbure ou quelque morfondure, qu'ils ne s'en prenent qu'à eux-mêmes.

Du moins, s'il y a des gens qui ne ſoient pas aſſez amoureux de leurs chevaux pour prevenir ces inconveniens par ce qu'on vient

de dire, qu'ils ſoignent donc ; lorſque leurs chevaux ont chaud en arrivant, de les bien faire frotter par tout ; lorſqu'ils ſont entrez à l'écurie, & de les couvrir ; s'il ſe peut, de quelque couverture.

Suppoſé au contraire qu'un cheval ait été mené doucement, & qu'il arrive à l'hôtellerie ſans être échaufé, on l'attachera au ratelier ſans être débridé qu'il n'ait pris haleine, puis on le deſſanglera, on lui ôtera la croupiere, on lui lâchera le poitrail, & on mettra de la paille ſous les panneaux entre le cheval & la ſelle, qu'on ſe donnera de garde d'ôter : on ſçait par experience que cela le ſoulage & le rafraîchit.

On ne déharnachera point auſſi les chevaux de caroſſe ni ceux de tirage, qu'ils n'ayent pris haleine & ne ſoient eſſuyez en partie de leur ſueur.

La litiere eſt fort neceſſaire aux chevaux, c'eſt un diuretique pour eux qui les ſoulage beaucoup, lorſqu'ils ſont arrivez à l'écurie : c'eſt pourquoi on leur en donnera de la fraîche. Si par hazard en chemin un cheval ſemble témoigner avoir envie d'uriner ; il faut s'arrêter, le laiſſer faire, & même l'inciter à cette neceſſité naturelle Un cheval qui voyage n'en vaut toûjours que mieux quand il piſſe ; au lieu que les jumens n'en rendent qu'un meilleur ſervice quand elles ne le font pas.

Une chose à laquelle on ne sçauroit trop prendre garde lorsqu'on est arrivé à l'écurie, c'est d'ôter d'abord le vieux foin du ratelier & de netoyer l'auge de toutes ses ordures; car il ne faudroit que cela pour dégouter un cheval.

Si avant que d'arriver à l'hôtellerie, on trouve une riviere ou un ruisseau, il sera bon d'y égayer un peu le cheval, sans le laisser boire, ni lui en donner jusqu'au ventre. L'eau pour lors par sa froideur resserre les humeurs, & empêche qu'elles ne tombent sur les jambes; il est vrai qu'on ne peut gueres faire ce plaisir qu'aux chevaux de selle, quoi-qu'on voie quelquefois pratiquer cette méthode à l'égard des chevaux de carrosse & de ceux de trait, par ceux qui sçavent ce que c'est que de les gouverner.

Quand les chevaux sont arrivez à l'écurie, on les attache au ratelier avec les précautions dont on a parlé: puis lorsque leur sueur est un peu passée, il faut les débrider, s'ils commencent à tirer le foin. Cette contrainte de la bride les met en apetit, & la méthode en est admirable.

La trop grande chaleur attenuë extrémement les chevaux; c'est pourquoi il arrive quelquefois qu'un cheval qui a trop chaud, quelque bridé qu'il ait été, ne veut point manger du tout alors; & pour l'exciter à le

faire, on lui donne d'abord environ deux jointées d'avoine; ce grain lui aiguise l'appetit.

La bonne méthode est de donner toûjours l'avoine aux chevaux aprés qu'ils ont bû. Quoiqu'il y en ait qui pratiquent le contraire, il est constant néanmoins que la premiere maxime est la meilleure, d'autant que l'avoine donnée aprés qu'un cheval a bû, corrompt la crudité de l'eau & empêche la coagulation des parties du sang, qui rend son mouvement difficile; & c'est ce qui arrive souvent lorsqu'un cheval boit aprés son avoine, & d'où s'ensuivent plusieurs maladies qui lui surviennent.

Pour netoyer la langue & le palais des chevaux de la poussiere qui y a volé en chemin & qui les dégoute, on prend un picotin de son pour chacun, qu'on met dans l'auge, & qu'on moüille pour les faire barboter dedans; cela les rafraîchit & leur fait aprés trouver le foin meilleur: tous chevaux tant de selle, de carosse que de trait s'accommodent trés-bien de cet expédient.

Mais pour revenir aux eaux dont on pourra abrever les chevaux lorsqu'ils seront arrivez à l'hôtellerie, quoi-que nous en ayons déja dit quelque chose, il ne sera pas hors de propos d'en toucher encore certaines proprietez qui les regardent chacune en particu

lier, afin de les donner comme il faut & sans danger.

La soif qui vient aux chevaux se fait ordinairement sentir au gosier & sur la langue, & est causée à ces parties par un mouvement trop agité du sang, qui les dessechant extrêmement, les altere, ainsi qu'on le voit tous les jours.

Cette alteration s'augmenteroit de plus en plus, si on n'y remedioit par quelque liqueur qui lui convienne, & dont les particules soient si délicates & si subtiles, que venant à glisser legerement sur la langue & dans le gozier, elles n'en pénetrent les pores qne pour y ralentir le ferment des parties du sang qui les picotent, & qui y causent cette soif dont on parle.

C'est donc par le moyen de l'eau que le cheval apaise sa soif; mais comme toutes les eaux indifferemment ne peuvent pas produire un bon effet, voici là dessus ce qu'on doit examiner avec attention.

Avant que de donner à boire à un cheval, lorsqu'on est dans une hôtellerie, il est necessaire de voir quelle est cette eau: il faut qu'elle soit simple & non-composée, c'est-à-dire, de riviere, de puits, de fontaine ou de ruisseau.

L'*eau de fontaine* est trop cruë, il faut y tremper la main pour en ôter la crudité, ou

bien ne la donner qu'aprés avoir été échauffée au ſoleil. Cette crudité eſt auſſi dangereuſe à cauſe des obſtructions au paſſage du ſang qui ſe coagule, & met en déſordre les parties par où il paſſe. L'*eau de puits* n'eſt gueres meilleure, & produit les mêmes effets, ſi ſa froideur n'eſt temperée comme on vient de le dire, ou en y mêlant du Son.

Ces eaux à la verité ne ſont dangereuſes qu'en Eté, où leur fraîcheur ſe fait ſentir exceſſive; car en Hyver leur fraîcheur n'eſt pas ſi ſenſible, & par conſequent elles ne peuvent point faire de mal.

Mais la meilleure eau eſt celle de *riviere*: le Soleil qui l'échauffe, la rectifie par ſa chaleur; & quoi-qu'elle ne ſoit pas ſi filtrée que les précedentes, elle a cependant moins de parties qui embarraſſent les humeurs & qui les arrêtent. On eſtime autant l'*eau des ruiſſeaux*.

Pour les eaux croupies, elles ſont trés-dangereuſes; celles qui ſont troubles, ont un vice qu'on ne peut corriger: car lors que leurs feces viennent à ſe dépoſer dans l'eſtomach des chevaux qui en boivent, elles y cauſent un trés-grand deſordre.

Les *eaux des pluyes* ſont aprés tout trop legeres & trop ſubtiles, ce qui fait qu'elles emportent trop tôt la nourriture avec elles, de maniere que la coction n'en étant point

tout-à-fait parfaite, elles n'operent que de trés-mauvais effets. L'*eau de cisterne* n'est pas plus estimée, cependant dans le besoin on pourra s'en passer, en la blanchissant avec du son.

Lors donc que le cheval aura bû, on lui donnera l'avoine, qu'on lui laissera manger en repos.

On ne peut trop blâmer ceux qui par une méthode trés-condamnable frotent ou font froter les jambes de leurs chevaux lors qu'ils sont arrivez à l'écurie: loin de leur faire du bien à ces parties, comme ils le prétendent, ils les rendent au contraire susceptibles des humeurs émûës le long de la journée, qui y font un dépôt trés-dangereux dans la suite, en ruinant le cheval.

Il vaut mieux, si-tôt qu'on est arrivé, mener le cheval à l'eau, pour lui rafraîchir les jambes seulement, ou bien les lui faire laver avec un sceau ou deux d'eau fraiche: cela ferme le conduit aux humeurs, qui pour lors sont agitées, & qui le rallentissant petit à petit, se fixent & font leur fonction ordinaire.

Aprés cela, & lors que le cheval est essuyé & qu'il n'a plus chaud, frottez lui les jambes tant qu'il vous plaira, elles n'en vaudront que mieux. Cette friction se fait avec un bon bouchon de paille, & ouvre pour

lors les pores, ce qui facilite beaucoup les humeurs à se rectifier.

Il arrive quelquefois que les chevaux ont les jambes enflées de lassitude & fort roides, & pour les leur déroidir & les delasser, on prend de la lie de vin, des herbes odoriferantes, & du miel dont on frotte ces jambes, c'est un remede souverain pour les delasser : on a ce soin le soir, & pendant la nuit cette fomentation opere son effet. Ou bien

Prenez deux pintes de vinaigre & deux livres de sel, mêlez le tout ensemble, & en frottez les jambes du cheval pendant une demie heure. Il aura beau avoir été poussé en chemin, il ne deviendra pas fourbu, pourvû qu'avant cette friction on l'ait un peu promené en main.

Les Rouliers ne prennent gueres les précautions dont on vient de parler, ni les Messagers : quand ils se serviroient pourtant de ces avis, ils n'en feroient que mieux.

En quelque temps qu'on voyage, il faut toûjours à la dînée deseller le cheval, & lui tâter par tout s'il n'est point blessé. On le deselle en été si tôt qu'il est arrivé, pour le frotter aprés sous la selle avec de la paille : si c'est en hiver, on ne le déselle que lors qu'il a pris haleine, & qu'il est un peu essuyé. Quand le cheval a été une heure ou deux désellé, on connoît mieux s'il a du mal, que

lors qu'il l'eſt fraîchement, parçe que les parties du ſang dans la circulation, ayant trouvé leur paſſage dérangé à l'endroit où le cheval eſt bleſſé & n'aiant plus aſſez de force pour ſe l'ouvrir à l'ordinaire, elles ſont obligées d'y reſter, aprés que le grand ferment eſt rallenti, & comme elles s'y accumulent, la partie affligée s'enfle à meſure que le cheval ſe refroidit.

Si l'on s'apperçoit en chemin que la ſelle du cheval ſe ſoit élargie, ſoit par la maigreur que la fatigue du voyage lui ait cauſée, ſoit par autre accident, ce qui ſe remarque lors que les pointes des arçons ne touchent point contre le çorps du cheval, il ne faut point manquer de les faire rembourer auſſi-tôt, autrement il ſeroit en danger de ſe bleſſer.

Enfin, aprés avoir exactement obſervé tout ce qu'on vient de dire, on fait donner l'avoine au cheval, qu'on laiſſe ſeul pour la lui laiſſer manger en repos; mais avant que de ſe retirer, il faut voir ſi la longe du cheval eſt attachée de maniere, qu'il puiſſe ſe coucher aiſément pour ſe repoſer.

Aprés que le cheval a mangé ſon avoine, il eſt bon de revenir à l'écurie pour le faire étriller & détacher par ce moyen les poils que la ſueur aura collez contre la peau; on ſe contentera de le frotter avec un bouchon de paille pendant un quart d'heure.

On n'oubliera pas encore étant arrivé à l'écurie, de lever les quatre pieds du cheval, & de voir si rien n'y manque, afin d'y mettre ordre, si les fers ne portent point sur la solle; on ôtera le gravier qui s'y trouvera avec un couteau, & on y substituera de la fiante de vache; cela raccommode merveilleusement bien les pieds d'un cheval qui est fatigué; & si c'étoit le fer qui portât sur la solle, ce qu'on ne peut bien remarquer que lors qu'il est déferré, on lui feroit parer le pied en cet endroit, puis r'atacher le fer, & lui frotter ce pied avec du vieux oing, ou du saindoux, pour aprés lui faire fondre dessus tout chaudement de la poix noire. Ces soins là regardent generalement tous les chevaux, tant de selle, de carosse, que de tirage.

La plûpart des gens qui conduisent des chevaux de somme, tels que sont ceux des messageries, & quelques autres, les laissent coucher avec leur bât, lors qu'ils ont remarqué que ces chevaux sont enflez sous la selle, de peur que pendant la nuit le froid n'augmente considerablement l'enflûre, parce qu'on ne les pourroit bâter le lendemain; cette maxime est desaprouvée de tout ce qu'il y a de bons connoisseurs en chevaux, & disent qu'il vaudroit bien mieux remplir un sac de bon crotin bien chaud, & le lier sur l'enflûre, cela est specifique pour la faire passer.

Tous les ſoins & les précautions qu'on a dit qu'il falloit avoir à l'égard des chevaux avant que de les monter au commencement d'un voiage, doivent s'obſerver toutes les fois & tous les matins qu'on veut partir, car une ſelle peut s'ouvrir & bleſſer par conſequent un cheval ; d'autres harnois peuvent s'uſer & ſe briſer, & retarder la journée en chemin, ſi l'on n'y prenoit garde : il en eſt ainſi de bien d'autres choſes qui demandent qu'on les viſite avec attention.

On ne doute pas que toutes les inſtructions qu'on vient de donner ſur la maniere de gouverner toutes ſortes de chevaux en voyage, ne rebutent une partie de ceux qui ne ſe ſoucient gueres de leurs chevaux, & qui croient que, parce que ces animaux ſont faits pour porter l'homme, ils doivent le porter ſans qu'il en coûte beaucoup de ſoins & d'argent ; c'eſt ce qui les trompe, & l'on voit ces gens là auſſi bien ſouvent être obligés de changer de chevaux, parce qu'ils ſe ruïnent en peu de temps à leur ſervice : ce n'eſt pas là être cavalier ; c'eſt être, s'il faut lâcher le mot, bourreau de chevaux.

On eſt perſuadé que ce n'eſt pas pour ces gens là qu'on écrit, que leur indolence à l'égard de leurs chevaux, & quelque choſe encore plus que tout cela, prévaut ſur la perte qu'ils en peuvent faire ; & que pour

veu qu'ils faſſent bonne chere quand ils ſont arrivez à une hôtellerie, arrive qui pourra du reſte; que ceux-là pour les punir de leur peu de naturel & de leur pareſſe, puiſſent toûjours ſe trouver démontez, de maniere qu'ils ſoient contraints d'aller à pied le reſte du voyage. Pour les vrais amateurs de chevaux, on eſpere qu'ils tâcherons de faire leur profit de tout ce qu'on vient de dire.

CHAPITRE XV.

De ce qu'il faut faire pour rétablir en bon corps les chevaux fatiguez d'un voyage, & des ſoins ordinaires qu'on doit leur donner à l'écurie.

NOus avons parlé aſſez amplement de l'étude particuliere qu'on doit avoir à l'égard des chevaux, pour les entretenir en bon corps lors qu'ils ſont en voyage, voyons maintenant ce qu'ils exigent de nous lorſqu'ils ſont de retour.

Quelques bons ſoins qu'on ait pris aprés eux pendant toute cette carriere, ſur tout lors qu'elle a été un peu longue, n'empêchent pas que la fatigue n'altere un peu leur temperament, & il eſt rare que la frequente fermentation du ſang ne dérange en ces animaux les humeurs, quelques réglées qu'el-

les puissent être au dedans d'eux.

Il est donc question ici de rétablir un cheval fatigué ; & pour cela lors qu'on est arrivé, on fait ôter d'abord deux cloux du talon de chaque pied de devant, on le saigne du cou, on lui donne au lieu d'avoine du son moüillé pendant dix ou douze jours, & on ne le laisse point manquer ni de litiere fraîche pendant tout le jour & la nuit. Il y en a qui leur mettent de la fiante de vache sous les pieds, la methode en est merveilleuse ; parce que, comme aprés une longue fatigue, les pieds sont sujets à enfler aux chevaux, cette fiante les leur desenfle.

Nous donnerons aprés d'autres remedes pour arrêter le desordre qui pourroit survenir à ces parties, on ne les applique qu'aprés la saignée ; on dira comment cela se fait.

Quand on juge que le cheval est delassé ; on le ferre de nouveau, puis soir & matin en été on le mene à la main, ou on le laisse égayer une demie heure, & en hiver autant de tems qu'il en faut pour boire : cela rallentit le mouvement des esprits, qui par leur trop grande agitation pourroient causer quelque alteration à ses jambes. Le bain est tres-salutaire pour delasser un cheval, & il est bon aussi de leur frotter les jambes avec de l'esprit de vin ou de l'eau de vie sim-

plement, ou bien de l'eau de vie mêlée avec de l'huile de noix : ou bien

Prenez de la lie de vin, mettez-la chauffer modérement, mettez-y environ deux livres de miel & de farine de froment ; remuez bien le tout sur le feu jusqu'à ce qu'il commence à s'épaissir : ensuite frottez-en les jambes du cheval toutes les vingt-quatre heures, jusqu'à ce qu'il soit délassé.

D'autres prenent simplement du vinaigre & des cendres chaudes, dont ils chargent les jambes de leurs chevaux : ces ingrediens ont des parties subtiles & volatiles, qui subtilisant les matieres, & dilatant les pores, font que les humeurs qui gonflent les jambent, se dissipent.

AUTRE EMMIELLURE.

Prenez de l'esprit de vin, de l'urine d'enfant de huit à dix ans, de chacun une chopine, un quarteron d'huile de laurier ; agitez bien le tout, & en frottez les jambes du cheval, si vous les voyez enflées : ce remede s'applique à froid. L'huile dont ce résolutif est composé, empêche la dissipation des parties spiritueuses ; & pour bien faire, il faut aprés la friction, enveloper les jambes du cheval de linges chauds, pour aider la pénétration des parties volatiles.

On donne ces remedes aiſez & de peu de frais, afin qu'il n'y ait perſonne qui ne puiſſe s'en ſervir pour toutes ſortes de chevaux, tant de ſelle, de carroſſes, que de trait. Reſte aprés cela à leur fournir la nourriture qui leur convient; & la leur donner à propos.

Soins ordinaires, qu'on doit donner aux chevaux.

Soit qu'un cheval ſoit en bon corps ou autrement, c'eſt-à-dire, qu'il n'y ſoit pas tout-à-fait; mais qu'il ſe porte bien, il faut journellement le ſoigner comme on va le dire; & pour cela d'abord avoir tous les meubles propres à une écurie bien ordonnée. Voici quels ils ſont.

Il faut une *etrille* qui ſoit forte & legere. Les meilleures viennent d'Angleterre. La neceſſité d'étriller les chevaux eſt ſi conſtante, qu'un cheval qu'on ne panſe point ainſi, eſt ſujet à déperir tous les jours, principalement quand c'eſt un cheval qui a du cœur.

L'étrille produit un double effet ſur un cheval. Elle ôte certains excremens craſſes & groſſiers, qui s'attachent ſur ſa peau, & qui étant pleins d'un ſel acre & mordicant, y cauſent ſouvent la galle ou quelqu'autre infirmité

infirmité de cette nature: en second lieu par le mouvement qu'on lui donne, elle aide aux esprits subtils à transpirer, ce qui contribuë beaucoup à la raréfaction du sang.

Il n'est personne qui se méle de panser des chevaux, qui ne sçache comment il faut manier une étrille: cependant voici pour ceux qui ne le sçavent pas.

On prend l'étrille de la main droite & la queuë du cheval de la main gauche prés de la croupe, on en frotte legerement le corps du cheval devant, derriere & tout du long, & on continuë à l'étriller jusqu'à ce que l'étrille n'amene plus de crasse.

Quand la crasse en est ôtée, on a une *épousette* qu'on prend par un bout; on en frape le cheval par tout le corps, pour en faire voler la poussiere qui paroît sur le poil; ensuite avec cette même épousette, on frotte bien toutes les autres parties du corps du cheval par où l'étrille n'a pû passer, comme les oreilles, la ganache & autres.

Aprés cela, ayez une *brosse* de poil de sanglier; brossez-en bien fort la tête du cheval, le tenant sous le menton; & aprés lui avoir ôté son licou, attachez vous beaucoup à netoyer les yeux & les sourcils, car il s'y attache beaucoup de crasse: quand cela est fait, vous passez la brosse par tout le corps pour en unir le poil; & à mesure que

cette brosse fait son devoir, on la netoye avec l'étrille. Il ne faut point se lasser de brosser le cheval, que sa robbe ne paroisse tout-à-fait nette.

Il y a encore les crins qui étant tres-susceptibles de crasse en dessous & fort sujets à recevoir en dessus la poudre qui vole, demandent qu'on les brosse aussi beaucoup ; puis il faut prendre un *bouchon* de paille tortillée, qu'on moüille, le passer & repasser sur tout le corps generalement, plus sur les jambes que sur toute autre partie, dans le pâturon & aux jointures, de maniere qu'il n'y demeure aucune crasse.

Ce bouchon agité ainsi sur toutes ces parties désopile les nerfs & aide aux esprits à transpirer, ce qui contribuë beaucoup à rectifier les humeurs qui y tombent. Ce bouchon est d'une tres grande utilité & un des meubles d'écurie le plus salutaire pour les chevaux.

Il faut encore avoir un *peigne* de buis ou de corne pour démêler la criniere des chevaux : cela se fait en commençant par le bas & remontant petit-à-petit & doucement jusqu'à l'origine des crins. Cette maniere de peigner leur donne un air de propreté : il faut prendre garde en peignant la queuë, de ne point arracher les crins ; car il n'y a rien de plus vilain qu'une queuë de cheval dégarnie de crins.

Quand on a donné cette premiere façon aux crins des chevaux, on lave le peigne dans un ſeau d'eau qu'on a prés de ſoi, puis on les repeigne à commencer par la racine, & à meſure que cela ſe fait, on moüille le peigne à chaque coup avec une *éponge* trempée dans l'eau ; voilà l'utilité de ce dernier meuble. On s'en ſert auſſi pour laver les jambes des chevaux. Il y en a qui non contens de peigner leurs queuës, les font laver dans l'eau pour les tenir plus propres : cette methode ſe pratique à l'égard de bien des chevaux de ſelle & de caroſſe qu'on veut toûjours qu'ils ſoient polis & luiſans, ſur tout quand c'eſt pour aller par la ville ; mais pour les chevaux de trait on ne s'amuſe gueres à cela, qui n'eſt, proprement parlant, eſſentiel que pour la propreté, ne contribuant en rien à les rendre ſains.

Outre la premiere broſſe dont on a parlé, il y en a encore une autre qui ſert à laver les jambes des chevaux : elle eſt longue de plus d'un demi-pied & large de quatre doigts, elle eſt de même poil que la premiere On remarquera, quand on emploie ce meuble, que la premiere eau qui en ſort, eſt blanchâtre & vilaine de la poudre qu'elle a ôtée de deſſus les chevaux, & qu'il faut pour ceſſer de s'en ſervir, que cette eau découle toute claire.

On se sert d'une petite *épouffette* de frise verte pour bien unir le poil des chevaux & le rendre luisant: ce qui se fait en la passant & repassant toute humectée sur leur corps, entre les jambes & les cuisses & sur tous les endroits où l'étrille & la brosse n'ont pû aller. Cette maxime est admirable, on conseille de la mettre en pratique pour le bien des chevaux de consequence.

REMARQUES.

On a parlé qu'il falloit étriller les chevaux, on en a montré la necessité absoluë & combien cela leur étoit utile; mais comme on voit des chevaux qui sont si chatoüilleux qu'ils ne veulent point souffrir l'étrille, ni même la brosse, ceux-là, dis-je, sont pansez à la main; & pour y réussir,

Trempez-la dans l'eau, passez-la toute plate sur le corps du cheval, comme si vous le brossiez; & quand votre main sera bien remplie de crasse, lavez-la bien; puis retrempez-la dans l'eau, & l'agitez sur le cheval, comme vous avez déja fait, il faut un peu peser dessus; aprés cela passez votre main a contre poil & au long du poil, donnez vous tout ce mouvement jusqu'à ce que vous ne tiriez plus de crasse, & quand vous verrez que le cheval sera net, vous unirez

le poil. Voilà comment on panſe les chevaux qui ſont trop ſenſibles. On ne voit point de chevaux de tirage avoir la peau ſi chatoüilleuſe, c'eſt pourquoi cette remarque eſt inutile pour eux ; il leur faut l'étrille, joint à ce qu'un charretier ou un laboureur auroit beau à faire, s'il lui faloit panſer ainſi ſes chevaux ; l'un & l'autre perdroient trop de tems.

Cette maniere de panſer les chevaux avec la main eſt encore bonne pour les grands chevaux qui ont le poil uni, & par conſequent le cuir délicat : l'étrille les écorche, ce qui fait qu'ils ſe tourmentent, & que ce ſoin qu'on prend aprés eux eſt inutile.

Quand les chevaux ſont ainſi panſez dès le matin, on les remet à la mangeoire & on leur donne à manger comme on a dit. Les Palfreniers qui ont des chevaux fins à gouverner, & aprés qu'ils ont mangé leur avoine, les mettent au filet juſqu'à neuf heures : mais il faut remarquer que ce ſoin ne regarde que les chevaux qui ſont fort gras, car ſans cela on les laiſſe toûjours manger.

La coutume de mener les chevaux boire en hiver, eſt à dix heures ou dix heures & demie, & à huit heures en été : on obſervera ce qui a déja été dit là-deſſus. On leur donnera du foin frais aprés avoir bû, & aprés de midi on leur donnera leur avoi-

ne ou leur ſon, ſelon qu'on juge à propos de leur regler leur nourriture.

Toutes ces précautions, à la verité, ne regardent que les chevaux de ſelle, qui reſtent à l'écurie tant qu'on n'a pas beſoin d'eux pour aller à la campagne; car pour les chevaux de carroſſe & de trait, on ne peut pas ainſi les regler. Il faut dés le matin leur donner leur fait, & au milieu du jour quand on peut, une heure ou deux plus ou moins n'eſt pas une affaire, d'autant qu'on n'eſt point maître de ce tems.

Outre tous ces ſoins qu'on a pris aprés les chevaux, il faut encore prendre garde s'ils ont mangé leur avoine dans le tems qu'ils doivent l'avoir expediée. Si l'on voit qu'elle leur reſte ou une bonne partie ſeulement, c'eſt ſigne qu'ils ſont dégoutez: pour lors on les met au maſtigadour, c'eſt-à-dire, un mors de bride dans la bouche. Cet expedient eſt bon pour toutes ſortes de chevaux, cela les fait écumer & leur déchaige le cerveau des humeurs que leur cauſent ce dégoût.

Si le cheval n'eſt que dégouté ſimplement, c'eſt-à-dire, ſi l'on ne remarque point d'autres ſymptômes qui accompagnent ce défaut, on prendra une demi-once d'*aſſa fœtida*, qu'on envelopera dans un linge & qu'on attachera au milieu du ma-

ſtigadour : cela lui recouvrera l'apetit.

Ceux qui par habitude mettent leurs chevaux au filet, doivent ſur les quatre heures les tourner à la mangeoire pour leur laiſſer manger du foin juſqu'à ſix heures, qu'ils les ramenent à l'abrevoir, pour leur donner leur avoine une heure aprés. La gerbée eſt fort bonne aprés l'avoine, ainſi que la paille de froment, il faut en donner pour la nuit. C'eſt de cette maniere qu'on gouverne les chevaux fins, qui ne travaillent gueres; mais à l'égard de ceux de trait ou de carroſſe, le foin leur eſt meilleur, parce qu'il les nourrit davantage & leur fait par conſequent acquerir un meilleur corps.

Voici encore d'autres meubles dont une écurie doit être munie. Il y a le *filet*, où on attache les chevaux, nous avons parlé de ſon uſage ci-deſſus; le *maſtigadour*, (on peut voir à la table alphabetique ce que c'eſt;) un *caparaçon* pour couvrir les chevaux à l'écurie, c'eſt une eſpece de couverte qu'on ſangle avec un ſurfaix, accompagné de deux couſſinets environ gros comme le poing, attachez à demi pied l'un de l'autre & poſez à côté de l'épine du dos.

On a un *ſurfaix* pour ſervir à ce qu'on vient de dire; un *ſeau* pour puiſer de l'eau dont on ſe ſert pour laver les chevaux, ou pour les faire boire; une *fourche* pour rele-

ver le fumier sous les chevaux, & l'ôter aprés de l'écurie ; un *ballai* pour balayer le crotin, & tenir par là l'écurie bien nette ; & une *pelle* pour jetter dehors les plus grosses ordures.

CHAPITRE XI.

De la maniere de nourrir les chevaux de carosse & de ceux destinez à tirer, & des moyens de rétablir les chevaux amaigris de fatigue.

ON nourrit ces chevaux-ci autrement que ceux de selle : ils veulent beaucoup de foin bonne avoine & en quantité ; car qui iroit donner de la paille à des chevaux de trait, les mettroit bien-tôt sur les dents.

Il y a des laboureurs qui sevrent leurs chevaux de foin, si-tôt que les bleds sont semez, jusqu'au Printems, & qui à la place de cette nourriture, leur donnent des c ſſes de vesces, des menuës pailles de froment, & une jointée de bled avant que de les faire boire, soit ségle, froment ou méteil, puis l'avoine aprés qu'ils ont bû. Ces chevaux nourris de cette maniere, prennent à la verité un bon corps, mais ils sont tres-sujets au farcin & à la galle ; ainsi pour peu que ces especes de

chevaux en vaillent la peine, on conſeille de les nourrir au foin, ou du moins de ne leur pas faire un aliment ordinaire de tout ce qu'on vient de dire.

Les coſſes de veſſes, le froment, le méteil, & le ſégle ſont trop ſubſtantiels, & comme la chaleur naturelle n'a pas aſſez de force pour les cuire parfaitement, il arrive qu'il en ſort des ſels acres & acides qui s'attachant à la peau, y fixent le ſang & les humeurs qui y circulent, & qui ſe convertiſſent en galle ou en farcin.

La meilleure maxime qu'on puiſſe obſerver à l'égard de ces chevaux, eſt de leur tenir les jambes nettes, tant avec l'étrille, qu'avec les bouchons de paille humectez d'eau. Ce frottement frequent diſſipe les humeurs ſuperfluës qui s'accumulent en ces endroits.

Combien voyons-nous de chevaux de trait, qui periſſent par la negligence de ceux à qui ils appartiennent, & faute d'apporter les précautions dont on vient de parler. Les humeurs qui naturellement ont leur pente ſur lés jambes, fluent ſur ces parties ; & comme ce qu'elles ont d'acrimonie vient des bouës qui s'y attachent & qu'on n'ôte pas, elles y cauſent d'abord quelques petits ulceres ſur la peau ; puis cela degenere en poireaux qui ſont des maux incurables : aprés cela, que faire d'un cheval qui n'a point de

jambes, puiſque c'eſt n'en point avoir, que de les avoir mauvaiſes ?

Les chevaux qui travaillent dans les pays ſecs, ne ſont point exempts des maux de jambes, ſi on neglige de les tenir nettes : la pouſſiere qui s'y attache, & la ſueur qui y eſt mêlée, fait une craſſe vilaine, qui y cauſe beaucoup de deſordre, principalement quand les chevaux ont les jarrets gras & charnus. On voit donc par là la neceſſité qu'il y a de les bien panſer, ſi on veut en tirer de bons ſervices.

Comment rétablir les chevaux maigres de fatigue.

Les chevaux amaigriſſent ou par la fatigue qu'ils ont ſoufferte dans les voyages, ou par quelque maladie qui leur eſt ſurvenuë : ce n'eſt pas que le premier inconvenient ne ſoit moins une maladie que le dernier, puiſqu'on ne peut rétablir les chevaux qui en ſont atteints, que par des remedes joints au regime de vivre qu'il faut y obſerver.

La laſſitude ſurvient aux chevaux par un épuiſement d'eſprits animaux, que la trop grande agitation des parties du ſang y a cauſé ; parce que ce ſont ces eſprits qui animent le corps, plus ou moins qu'il y en a

de maniere que quand ils viennent à devenir rares, le corps s'affoiblit & s'altere, & pour les reparer, il faut avoir recours à quelques medicamens qui disposent les parties internes à profiter de la nourriture qu'on leur prepare.

Les medicamens ont des vertus specifiques, que la raison jointe à l'experience nous a fait connoître. Une bile trop agitée, un flegme trop rallenti, d'autres humeurs en desordre, un sang coagulé, & plusieurs autres inconveniens dont les corps des animaux sont atteints, ne peuvent se dissiper bien souvent sans le secours des medicamens; & il ne faut dans un animal qu'une nature un peu dérangée pour lui causer de l'alteration, & l'amaigrir par conséquent.

Quand donc on voit un cheval maigre, & qu'on sçait que cette maigreur provient de lassitude, on dit ordinairement qu'il est échaufé, qu'il faut lui donner des remedes qui rafraîchissent; telle est la maniere ordinaire de discourir de bien des gens qui se mêlent de parler medecine; mais si on leur demandoit quelle est cette fraîcheur prétenduë dans les alimens, si elle agit en acte ou en puissance sur les corps, c'est à quoi la plûpart ne pourroient pas vous répondre: car de dire, telle ou telle plante est chaude, froide, seche ou humide, ce n'est

rien dire, & c'eſt ce qui fait ſouvent qu'on ſe trompe. Il n'y a que l'experience qui nous peut découvrir que tel ou tel remede agit avec efficace au dedans de nous, ſans conclure qu'il ait aucune des qualitez dont on vient de faire mention : ce chaud, ce froid, ce ſec & cet humide ne ſont que des idées des mieux forgées, & ſur leſquelles par malheur on établit ſouvent tres-fauſſement.

Suivons en cela l'avis qu'Hippocrate nous donne là-deſſus dans ſon Livre de l'ancienne Medecine, lors qu'il dit qu'il ne faut conſiderer ni le chaud, ni le froid dans les maladies ; car comme dit ce grand homme, ce n'eſt ni le froid tout ſeul, ni le chaud tout ſeul qui fait qu'on eſt malade, mais qu'il y a dans nous de l'amer, du ſalé, du doux, de l'aigre, de l'acerbe, du fluide & differentes autres choſes qu'il faut particulierement conſiderer ; ainſi que ce qui échauffe dans un ſens, rafraîchit dans un autre.

C'eſt pourquoi arrêtons-nous aux medicamens d'experience ſans les qualifier de froid, de chaud, &c. & tâchons, s'il eſt poſſible, d'en découvrir nous-mêmes, qui puiſſent produire des effets merveilleux ; & comme ce ſont des chevaux maigres de fatigue que nous avons à mettre en bon corps, voyons de quelle maniere nous guerirons cette alteration.

Leur nourriture ſera de ſon moüillé, dans lequel on leur mettra deux onces de foye d'antimoine en poudre pendant ſix ou ſept jours, qu'on leur fera une fomentation, comme nous le dirons, & des lavemens, ainſi qu'il ſera enſeigné.

Ces remedes ont la proprieté de détacher la chair des os aux chevaux; parce que l'antimoine eſt un diaphoretique à la verité, mais qui ne met pas beaucoup le ſang en mouvement, étant propre pour diſſiper les aciditez. Voici quelle eſt la fomentation pour les chevaux maigres.

FOMENTATION.

Prenez du thim, du melilot, de la lavande, de l'hyſſope, de la marjolaine, du romarin, de la rhuë, de l'abſinthe & du genievre concaſſé, chacune de ces herbes environ une bonne poignée, mettez-les dans un chauderon avec de la lie de vin rouge, laiſſez-les boüillir pendant deux ou trois heures, & quand elles ſeront cuites, ajoutez-y trois livres de miel, & laiſſez refroidir le tout, de maniere que vous y puiſſiez ſouffrir la main.

Enſuite vous prendrez une poignée de ces herbes, & en frotterez les jambes du cheval: cette fomentation eſt merveilleuſe;

mais il faut prendre garde qu'il n'y ait pas d'inflamation aux jambes, il faut qu'elles ne soient que fatiguées.

On ne se contente pas seulement de bassiner les jambes des chevaux, on en étuve encore tout le corps, aprés quoi on les couvre d'un drap humecté de la fomentation; elle doit être pour lors bien chaude, afin de mieux faire son effet, & l'on met encore par dessus deux couvertures, afin que la chaleur se conserve ainsi plus long-tems. On laisse ainsi le cheval envelopé jusqu'au lendemain matin; on continuë cette fomentation jusqu'à six ou sept fois, observant de diminuer petit à petit la pesanteur des couvertures. On n'étrillera point le cheval pendant qu'on le traitera ainsi, parce qu'ayant le cuir fort attendri, il seroit dangereux qu'on ne l'écorchât; on se contente de le frotter avec un bouchon de paille.

Il y en a qui se servent d'un autre expedient en pareille occasion. Lors donc qu'ils ont un cheval maigre de fatigue, de maniere que le cuir adhere si fort aux côtes qu'il est impossible de le panser, ils lui font prendre en brevage ce qui suit.

BREVAGE.

Ils prennent le sang d'un mouton nouvel

lement tué, ils y ajoûtent six jaunes d'œufs, un quarteron d'huile d'olive, autant de sucre, une once de canelle, le tout tiedi ensemble ; & quand cela est ainsi préparé, on le fait boire au cheval dés le matin : il faut aprés cela le tenir bridé pendant trois ou quatre heures, & ne lui point donner à manger ; ce remede adoucit les acretez des humeurs, détache la peau & dispose le cheval à profiter de la nourriture qu'on lui donne.

AUTRE FOMENTATION.

Voici une autre fomentation qu'on peut employer avec autant de succés que la premiere.

Vous prendrez une livre d'huile d'olive, demi livre d'huile de laurier & demi septier de vinaigre, vous ferez chauffer le tout, & en frotterez le cheval par tout le corps, soignant de le couvrir, comme on a déja dit ; aprés cela vous lui donnerez le brevage qui suit.

BREVAGE.

Ayez une pinte de lait, six jaunes d'œufs delayez, deux onces de sucre, autant de canelle, & un quarteron d'huile d'olive, mê-

lez le tout enſemble & le faites prendre au cheval avec les mêmes précautions que pour le brevage précedent.

L'orge en verd eſt un remede ſpécifique pour guerir les chevaux de leur maigreur ; mais pour s'en ſervir, il faut que ce mal leur arrive au Printems, & ne leur donner cet orge, que lors qu'elle commence à épier ; on eſtime encore pour cela l'eſturgeon, ou orge quarré ; il faut le donner au même état, & de l'un ou de l'autre tant que le cheval en peut manger, obſervant de le lui couper lorſqu'il eſt encore couvert de roſée ; & de lui en donner peu & ſouvent, de crainte qu'il ne s'en dégoute tout d'un coup.

L'orge eſt une nourriture qui raſraîchit, & dont les parties adouciſſent les humeurs trop acres ; en ſe mêlant au ſang dont elles calment le cours.

Auparavant que d'en venir à l'orge, ou au regime de vivre precedent, il eſt bon pendant ſept ou huit jours de donner un cliſtere au cheval composé en cette ſorte.

CLYSTERE POUR UN CHEVAL maigre qu'on veut rétablir.

Prenez une livre de vin blanc, autant d'urine d'enfant diſſoute dans deux onces de terebentine de Veniſe, deux onces d'huile de

de lin, mêlez-le tout enſemble, faites-le tiedir, & le donnez au cheval.

Autrement.

Ayez deux livres de petit lait, dans lequel vous mettrez deux onces de caſſe mondée ; ajoûtez-y une décoction de mauves, guimauves, mercuriale, parietaire, camomille & melilot, de chacun environ une poignée. Ce lavement étant fait, vous le donnerez au cheval.

Ces deux lavemens ſont anodins : car outre qu'ils peuvent embarraſſer les humeurs âcres ou acides par les parties huileuſes ou mucilagineuſes, ils peuvent encore, en ramolliſſant les parties nerveuſes du cheval, faire que ſa peau ſe détache de ſes côtes, & diſpoſer les humeurs à tranſpirer.

Telle eſt la maniere de gouverner les chevaux maigres par la fatigue qu'ils ont ſoufferte en voyage : s'ils ſont étroits de boyaux, ils s'en trouveront également bien.

Il y en a, qui pour rétablir les chevaux maigres & trop travaillez, leur donnent le matin demie-livre de miel dans du ſon chaud ; puis qui redoublent la doſe, & obſervent ce regime juſqu'à ce qu'ils voyent qu'ils vuident bien. Remarquez qu'il faut que le ſon ſoit mouillé & tiede : quelques-

uns passent cette eau & la donnent à boire au cheval, & un quart d'heure aprés qu'il a bû, ils lui donnent deux picotins d'avoine mélée d'un quarteron de miel, & continuent ainsi de traiter le cheval. Si on leur fait prendre, aprés qu'ils ont bû, deux onces de poudre composée d'aristoloches, d'anis & de bayes de laurier, le tout mis à doses égales, le cheval n'en vaudra pas pis.

Ceux qui ont du froment, (cela n'est pas rare chez les Laboureurs,) peuvent en donner au cheval le matin avant que de le faire boire : on conseille dans le tems de l'herbe, de lui en donner, elle lui sera tres-salutaire.

Ce n'est pas toûjours le trop de nourriture qui engraisse mieux le cheval, il ne lui en faut donner qu'autant qu'on juge que sa chaleur naturelle en peut digérer : ce qui se connoît, lorsqu'étant à l'écurie, on le voit suer, & particulierement quand il dort. Lorsque ce symptôme paroît, il faut donc moderer la nourriture ; & si cela n'y fait rien, on soignera de purger le cheval.

Les purgatifs sont d'un grand secours pour rétablir un cheval maigre : ils déchargent la nature de quantité d'humeurs qui l'oppriment ; & comme la sueur que l'on voit sur un cheval, est une marque d'une coction imparfaite des alimens superflus

qu'il a pris, il faudra aider à la nature, & la débarrasser d'un ennemi, qui dans le doute qu'elle le pût combattre, se pourroit relever, & l'abattre elle-même. Si bien donc que le plus sûr est de tirer hors du corps les humeurs que cette nature a déja separées, de crainte qu'elles ne se mêlent aux levains qui restent.

On sçaura pour maxime, que pour bien engraisser un cheval, il ne faut pas tout d'un coup le surcharger de nourriture, cela ne lui engendre que des humeurs acres & dangereuses à lui causer le farcin ; & lors qu'on s'apperçoit qu'on est tombé dans ce défaut, il faut, pour en éviter un plus grand, saigner ce cheval, d'autant que ce n'est qu'un sang vicié & corrompu, qui dans la fermentation & par la disconvenance des sels acides, & urineux volatiles, excite dans le corps de tres-grands desordres.

Une veritable marque que le cheval fatigué commence à profiter de la nourriture qu'on lui donne, c'est lorsqu'il boit beaucoup ; parce que c'est un signe que la coction des alimens en est plus parfaite.

Tous les chevaux ne sont pas d'un même temperament, ni d'une constitution si forte les uns que les autres : c'est ce qui fait qu'il y a differentes manieres de les remettre de leur fatigue. Ceux qui ont l'interieur sain,

ou dont les parties ne ſont en apparence affectées d'aucune alteration, ſe gouvernent comme on l'a déja dit.

Il ſeroit bon pour les chevaux délicats, ſi on vouloit s'en donner la peine, de leur hacher de la paille de froment : cette nourriture leur eſt tres-profitable & fort ſalutaire ſur tout à l'égard de ceux qui ſont alterez du flanc, & auſquels le foin eſt nuiſible ; parce qu'étant rempli de parties trop terreſtres, il embarraſſe le viſcere qui ſert à la reſpiration, & le preſſe de maniere, que loin de rafraîchir le ſang qui ſort du ventricule droit du cœur, il le fait fermenter avec plus de violence, d'où vient que les eſprits agitez trop rapidement cauſent la convulſion du diaphragme & d'autres muſcles de la reſpiration ; ce qui produit le battement que nous experimentons aux flancs des chevaux.

On ſe ſouviendra que nous ne parlons que pour les chevaux delicats, & qui ont trop de repos : car pour ceux qui travaillent beaucoup, comme les chevaux de carroſſe & de trait, le foin eſt leur vraie nourriture.

Si l'on voit des chevaux qui mangent trop avidement leur avoine, c'eſt une mauvaiſe marque, d'autant que n'étant pas aſſez mouluë ſous la dent, la coction ne s'en fait qu'imparfaitement. C'eſt pourquoi on l

leur donne toute écartée dans la mangeoire.

Pour mettre un cheval en bon corps, il faut lui donner trois fois de l'avoine par jour, quand il travaille, ſçavoir, comme on a déja dit, le matin, à midi, & le ſoir, & faire en ſorte, autant qu'il eſt poſſible, qu'il y ait une bonne heure & demie d'intervale entre l'avoine mangée & le tems qu'il doit travailler, afin qu'elle ſoit mieux préparée pour la digeſtion.

Il n'eſt rien tel que bien regler les chevaux, quand on veut les engraiſſer. La nature pour lors n'eſt point interrompuë dans ſon emploi, & fait admirablement bien ſes fonctions. Voilà toutes les meſures qu'on peut prendre pour rétablir en bon corps & au ſec un cheval amaigri par les fatigues d'un voyage, ou autrement. Mais comme il y a encore d'autres voies qu'on peut employer pour cela, voyons quelles elles ſont, & tâchons de rendre le lecteur tres-content ſur cet article.

CHAPITRE XVII.

Autre méthode d'engraiſſer les Chevaux.

CETTE methode-ci eſt beaucoup plus aiſée à pratiquer à la campagne que

dans les villes, d'autant que c'eſt en vert qu'on nourrit les chevaux ; c'eſt-à-dire, d'herbes & d'orge en vert ; elle eſt facile pour les laboureurs, & s'experimente aſſez tous les jours par ceux qui ſont amateurs des chevaux.

Pour ſe conduire dans cette pratique avec art, il leur faut donner deux fois par jour du ſon moüillé, ſi la fatigue ou quelqu'autre maladie les a rendu beaucoup alterez : s'ils ſont à peu prés en bonne chair, on ne leur en donnera qu'une fois à midy.

Leur nourriture ordinaire ſera d'orge en vert ; on entend aſſez bien que cela ne peut-être que lors que cette plante eſt encore toute verte ; il y en a qui, parmi le ſon qu'ils donnent aux chevaux, y mêlent deux onces d'antimoine en poudre pour leur purifier le ſang.

Quand on met les chevaux délicats au vert, il faut prendre garde qu'il ne faſſe pas trop froid ; & lorſque cela arrive, ſoignez à les couvrir d'une bonne couverture, & de bien tenir l'écurie fermée, autrement cette nourriture ſeroit dangereuſe de les rendre forbus.

Cette obſervation ne ſera que pour les chevaux d'une conſtitution délicate, car pour les chevaux de trait, nous en voyons tous les jours engraiſſer au vert ſans cette

précaution, puis que la plûpart, à la campagne, paissent l'herbe la nuit dans les pâturages, & quelquefois une bonne partie du jour. On se sert aussi de l'orge quarré en vert avec succés.

Plus les chevaux sont jeunes, mieux ils profitent à l'herbe. Il faut, quand on veut les engraisser ainsi, prendre les précautions dont on a parlé, c'est-à-dire, commencer à disposer l'interieur à recevoir efficacement la nourriture, par le moyen de la saignée & de la purgation ; & pour bien donner l'herbe aux chevaux, on doit pendant plus d'un mois la leur laisser paître nuit & jour, & deux jours aprés qu'ils ont été saignez.

L'herbe est un remede tres-sain pour les chevaux qui sont jeunes. Le son sec nétoïe & détache les matieres tenaces des boyaux ; parce qu'étant composé de sels essentiels, & de quelques souffres subtils, il se lie facilement avec elles ; ce qui passe dans le sang, arrête l'action des humeurs corrosives, & expulse tout ce qu'il y a de mauvais.

On prétend que la vesce en vert est tres-propre pour engraisser les chevaux ; mais on dit, avant que de les y mettre, qu'il faut les purger, leur tirer du sang, & leur frotter la bouche avec du sel, pour obvier à de certaines pustules qui y arrivent. La luiserne est encore ad-

mirable pour cela : il faut remarquer néanmoins qu'il ne faut pas leur en faire une nourriture ordinaire, mais leur en donner une botte par jour seulement, grosse comme une botte de foin.

Lors que les chevaux mangent l'herbe nouvelle, il leur vient un mal à la bouche qui quelquefois croît jusques dans la gorge : Quelques uns l'appellent *Alcola*. Il y en a de deux sortes, l'un plus dangereux que l'autre, parce que celui-là est ulceré, & que l'autre ne l'est pas.

On connoît le premier par une écume puante qui sort de la bouche du cheval, & des eaux sanguinolentes qui en découlent. Ces deux *alcolas* sont dangereux, si on n'y remedie ; & pour y réüssir,

Tirez la langue du cheval, que vous trouverez enflammée en plusieurs parties ; frottez ces endroits de miel le plus avant que vous pourrez, laissez-le ainsi une demie heure en cet état afin qu'il puisse lecher le mal.

Ensuite reprenez-lui la langue, jettez-lui dessus de la poudre d'écorce de grenade, attachez-lui la tête haute, comme si vous vouliez lui faire prendre un remede, laissez-le ainsi une demie heure, pour le détacher aprés ; ce traitement pratiqué pendant neuf jours le guerira.

On prendra garde, autant qu'on pourra, de ne point envoyer dans les pâtures les chevaux qui ſont ſujets à avoir mal aux jambes; parce qu'en ſe baiſſant ils provoquent l'humeur à couler ſur ces parties foibles : il leur faut donc faire manger l'herbe à l'écurie. Cette methode n'eſt pas difficile & pourroit bien ſe pratiquer parmi tous les laboureurs, qui la plûpart n'y font point attention.

Dans le commencement que les chevaux prennent l'herbe, il leur vient comme des ébulitions de ſang ſur le dos, qui eſt une marque que la nature ſe décharge de ce qui l'embarraſſe : pour lors il faut bien ſe donner de garde de les ſaigner, on ſe contentera ſeulement dans l'écurie, ou dans les pâtures pendant la nuit, de les tenir couverts de quelque couverture ou autre choſe ſemblable, de crainte que le froid venant à reſſerrer les pores, n'empêche les mauvaiſes humeurs de tranſpirer, & ne les occaſionne par ce moyen à cauſer quelque deſordre plus fâcheux. Mais ſouvent, comme la nature n'eſt pas aſſez forte d'elle-même pour expulſer ce qui lui nuit, on l'aide par quelque petit remede qu'on fait prendre au cheval : en voici la compoſition.

Potion diaphoretique pour un cheval atteint de petites pustules, lors qu'il prend nouvellement l'herbe.

Prenez trois quarterons d'eau de petasites, deux gros de theriaque, délayez-le tout ensemble, & le donnez à boire au cheval. Ce remede met la masse du sang en mouvement, en agite les parties, & fait que les glandes de la peau filtrent davantage de sirotez de la masse du sang.

Autrement,

Ayez une once de miel, autant pesant de poivre, une douzaine d'œufs, deux bons verres de vin & autant d'huile d'olive, faites avaler ce brevage au cheval; cela lui fera bien. Le premier remede à la verité peut être plus efficace, mais celui ci est plus à portée des païsans qui ont des chevaux.

Selon les differens pays, où l'on fait prendre le vert aux chevaux plus ou moins tard, à cause de l'air plus ou moins chaud qui y fait vegeter les plantes, il faudra ne leur donner que la moitié du grain de leur ordinaire, le leur bien écarter dans la man

geoire en y mêlant un peu de sel, & leur souffler dans le nez d'une poudre composée ainsi.

POUDRE STERNUTATOIRE POUR les chevaux.

Vous prendrez une once de nicotiane en poudre, ou de tabac, deux gros d'ellebore blanc en poudre aussi, vingt grains d'esprit volatile & de sel ammoniac ; vous mêlerez le tout ensemble, & en soufflerez dans le nez du cheval : ce sternutatoire excite puissamment, & décharge beaucoup le cerveau.

On peut simplement se servir d'herrines, si l'on veut, au lieu de sternutatoire à cause de l'ébranlement qui les suit. Celles-là soulagent presque toûjours la tête chargée de trop d'humeurs mauvaises par le défaut des filtrations du nez : ces remedes se font avec les sucs des plantes qui abondent en sels acres & volatiles : voici la composition d'une errhine qui est merveilleuse.

Errhine propre pour décharger le cerveau d'un cheval.

On prend des feuilles de poulliot & d'origan de chacune une poignée ; on les pile dans un mortier, en versant goute à goute trois onces d'eau de betoine ; on exprime ensuite ces plantes, & le suc qu'on en retire

sert pour mettre dans le nez du cheval par injection.

Nous avons déja dit que les fraîcheurs de la nuit, pendant que les chevaux paissoient l'herbe, pouvoient les rendre forbus, ou du moins leur causer quelque refroidissement, qui pourroit tendre à la forbure, si on n'y remedioit ; si bien donc que lorsqu'on en remarque le moindre symptôme, on donne au cheval le remede suivant.

REMEDE.

Prenez trois onces de myrrhe, autant de cumin & pareille dose de gomme adragant, de la gentiane en poudre & du poivre blanc de chacun une once, & deux onces d'absinte ; mêlez-le tout dans une chopine de vin blanc, remuez-le bien & le donnez à boire au cheval aprés l'avoir laissé infuser. Ce remede se donne chaque jour & pendant trois jours de suite.

On peut y mêler, si l'on veut, quelques diuretiques, comme par exemple, deux gros de cristal mineral ou trois gros de crême de tartre. Ce diuretique agit en faisant separer la partie sereuse de la fibreuse ; & ainsi il rend les filtrations de la premiere plus abondantes. Il faut donner ce remede chaudement.

Il fait bon donner aux chevaux de l'herbe

couverte de roſée ; le ſuc eſt émollient & chaſſe toutes les humeurs malignes dont leur corps peut être affecté, & les engraiſſe aprés ces effets.

On ne mettra point à l'herbe les chevaux farcineux, non plus que ceux qui ſont atteints de la morve & de la pouſſe.

Quand les chevaux ſont au vert à l'écurie, on les fait boire à midi & le ſoir : ceux qui pâturent dans les prez, vont boire la plûpart quand bon leur ſemble, lorſqu'ils ſont prés de quelque ruiſſeau, cela ne leur cauſe aucun préjudice.

Il y en a qui condamnent les regains pour les chevaux, comme une nourriture qui leur eſt dangereuſe : cependant nous en voyons tous les jours qui en mangent, & qui ſe portent tres bien. Ainſi on voit que ſans ſcrupule on peut les en nourrir, lorſque l'herbe eſt ſeche : pour la verte, on ne doute point qu'elle ne ſoit moins ſalutaire.

On voudroit, pour rétablir parfaitement bien un cheval, qu'aprés avoir vêcu au vert, on le mît au grain pendant douze jours, avant que de le faire travailler : il eſt conſtant que la methode en ſeroit tres-bonne : elle n'eſt facile que pour ceux qui n'ont point tous les jours à faire de leurs chevaux, c'eſt ce qui fait auſſi que la plûpart des chevaux des Laboureurs n'engraiſſent qu'imparfaitement.

Il faut, lorsque les chevaux quittent l'herbe, les faire saigner ; puis les mettre doucement en haleine, & ensuite leur faire avaler les pilules que voici.

PILULES.

Prenez demie-once de mercure préparé, trois gros de scamonée, & deux onces de poudre cordiale, mêlez le tout ensemble, & le paîtrissez dans une livre de beurre frais : ensuite formez-en des pilules, que vous ferez avaler au cheval, avec une pinte de vin rouge. Quoique le mercure ne soit pas ouvert suffisamment par des sucs qui puissent l'imbiber d'acides tres-volatiles, cependant il peut aisément s'en charger par l'aide des purgatifs qui les mettent en mouvement, & par conséquent produire de tres-bons effets.

On est persuadé qu'à la campagne on ne prend pas toutes ces précautions, quand on met les chevaux au vert ; mais ils n'en valent pas mieux pour cela : car ce n'est pas mettre un cheval à l'herbe pour l'engraisser, que de l'en laisser manger sans y apporter d'ailleurs les soins necessaires : la nature veut être aidée, si l'on attend qu'elle nous donne plus qu'elle ne doit.

CHAPITRE XVI.

Où l'on traite du haras & de tout ce qu'on y doit observer pour avoir de beaux poulains.

ON appelle un haras un lieu destiné à mettre des jumens poulinieres avec les étalons pour multiplier. Il signifie aussi es chevaux & cavales qui font le *haras*.

D'UN BON E'TALON.

Pour faire un bon haras, il faut avoir de eaux & bons étalons & de belles cavales ; 'est de là que dépend la bonne race qu'on n peut tirer, & qui subsiste toujours telle, uand on a soin d'en bien nourrir & entreenir les poulains.

Pour avoir un bon étalon, il faut sçavoir e bien choisir ; & les meilleurs selon queles auteurs, sont ceux qui ont les poils u'on estime le plus, comme l'alezan brulé, ar exemple, le gris truite, les pies, les oirs, les blancs & plusieurs autres, dont on parlé dans le chapitre qui traitte de la conoissance des poils.

On choisira donc un étalon du meilleur oil. Il faut outre cela qu'il soit fort, vi-

goureux, de bonne taille & bien marqué, si l'on veut qu'il engendre des poulains de bonne race, qu'il n'ait point de défauts naturels ; car ce qui en est produit, tient toujours de ceux qui le produisent. Un étalon sain engendrera des poulains d'une bonne constitution, au lieu que celui qui est atteint de quelque mal, n'en peut donner que de mal affectés.

Pour avoir des chevaux fins il faut des chevaux d'Espagne ou des Barbes : on les estime plus que tous les autres ; mais principalement plus de ces derniers que des autres, parce que de six jumens que les chevaux d'Espagne couvriront, il n'y en aura que la moitié qui retiendront : outre qu'il produisent toujours des poulains plus petit qu'eux. A l'égard du premier défaut qui est purement naturel, c'est qu'aparamment ces chevaux qui ont toujours beaucoup de feu, ont en eux des parties si spiritueuses & volatiles, que l'esprit genital qui en est formé s'élevant trop brusquement par les trompes jusqu'aux ovaires, ne peut toujours penetrer au travers de leurs membranes pour vivifier l'œuf qui est le plus proche de sa maturité.

Si l'on veut avoir de beaux chevaux de carrosse, l'étalon doit avoir le corps d'une belle encolûre & bien taillé, l'œil vif & nullement entaché des maux qu'on appelle

hereditaire

hereditaires, tels sont les chevaux lunatiques, ombrageux, les poussifs, les jarreteux, &c.

Pour des chevaux de trait, on aura aussi égard à tous ces défauts, & on les prendra de grosse taille, bien membrus; pourvû néanmoins qu'ils n'aient point les jambes trop chargées de chair, fort vigoureux & bien éveillez. Il y a des Auteurs qui ont voulu là-dessus pousser plus loin leurs considerations & sur certaine matiere, à portée de laquelle il est fort mal-aisé de venir : nous n'avons pas estimé necessaire d'entrer dans ce détail, étant tres-difficile d'en porter un jugement certain.

Il faut autant qu'on peut, faire en sorte de ne point donner de grandes cavales à de petits étalons. Ils produisent des chevaux hauts montez sur jambes & de petit corps, ce qui est désagreable dans un cheval.

DU CHOIX DES CAVALES.

Les cavales ne doivent être ni trop grasses ni trop maigres, parce qu'on prétend que le trop de graisse empêche que la matiere encore informe ne se dilate, & que la maigreur n'est pas assez suffisante pour nourrir le fœtus.

Il est encore besoin qu'elles soient belles,

bien faites, de bon poil & bien marquées: toutes ces qualitez-là ne lui sont pas moins requises qu'à un étalon, pour avoir de beaux & bons poulains.

Les jumens poulinieres doivent être saines, parce que dans la conception le poulain est sujet à contracter ses défauts & ses maladies. Il faut enfin avoir de bonne race de chevaux, de quelque espece que ce puisse être; que le mâle & la femelle soient d'un bon temperament, & bien proportionnez en tous leurs membres. Les chevaux, dit Horace, heritent de la vigueur de leurs peres; de maniere que si les étalons sont foibles, ils ne peuvent engendrer de beaux poulains.

Ayant fait choix de l'étalon & de la jument, il est question à present de sçavoir comment s'y prendre pour les conduire à l'acte avec succez.

Il y en a, lorsqu'ils veulent donner l'étalon à une cavale, qui la font couvrir en main, & qui lient celle ci, comme s'ils vouloient la violenter. Cette methode ne vaut rien. Il faut que ce soit la nature seule qui les conduise, pressée par certains mouvemens amoureux qui les animent reciproquement: rien n'y doit être forcé; car où la contrainte agit en cela, elle ne produit chose qui vaille.

Avant que de venir l'acte & pour y dis-

poser l'étalon & la jument, il faut trois mois auparavant nourrir celui-là de bonne avoine de féves, de bons pois & de gros pain de tems en tems; on lui donne aussi de la gerbée, & il est bon tous les jours de le promener pour le mettre en haleine seulement, de crainte qu'il ne devienne poussif. L'eau blanchie avec de la farine de froment lui convient encore. Ce cheval a besoin de bonne nourriture pour amasser des forces, afin d'engendrer des poulains vigoureux; autrement ils naissent étiques.

Les legumes & le grain, dont on vient de parler, ont la vertu d'augmenter la semence par les parties huileuses & volatiles dont ils sont remplis. Les étalons qu'on met à l'herbe ne fournissent pas si bien leur carriere; cette nourriture qu'ils prennent en partie, est composée de sels volatiles & de peu d'huile, ce qui fait qu'ils volatilisent les parties huileuses de la semence & la font transpirer ou détruisent les mouvemens qui les portent à l'acte, en diminuant l'abondance de la semence. Ainsi il faut donc prendre garde à nourrir ces chevaux de maniere, que rien n'arrête en eux l'agitation du sang ou des esprits; car c'est de là que dépendent le plus ou le moins de saillies qu'ils peuvent faire.

DU TEMS DE FAIRE SAILLIR LES CAVALES.

Le tems propre de donner l'étalon aux cavales, se régle en quelque façon sur les differens climats plus ou moins chauds, où l'on habite : car par exemple, en Espagne on les fait couvrir au printems, dans les contrées plus temperées on attend la fin du mois de Mai ou le commencement de celui de Juin, afin que le poulain vienne dans un temps où il y a beaucoup d'herbages.

Une cavale ne retient jamais mieux que lorsqu'elle est en chaleur, & c'est de là que partent certains corpuscules, qui venans à fraper les organes les plus sensibles de l'étalon, l'excitent à l'acte avec beaucoup d'ardeur ; c'est pourquoi il faut chercher des moyens de rendre la cavale amoureuse. On lui donne pour cela un picotin de chenevis soir & matin huit jours avant que de la faire couvrir ; si elle ne peut le manger seul, mêlez-le lui avec son avoine ou dans du son, ou la laissez un peu jeûner.

Il y en a, pour obliger les cavales à retenir, qui leur mettent dans la matrice un peu de salpêtre, de la fiente de moineau & de la terebentine, le tout mêlé ensemble & bien pulverisé : on prétend que ce remede est specifique.

D'autres plus heureusement se servent du moyen que voici: Ils prennent la cavale en main ; & faisant en sorte que le cheval la voye, ils la tiennent un peu éloignée de lui pendant quelque tems : on voit alors l'étalon s'animer, hennir avec ardeur & faire des sauts qui marquent ce qu'il ressent au dedans ; plus on les approche, plus ils se sentent excitez, & c'est aprés cela que la nature fait des mieux son devoir en eux pour la generation.

CHAPITRE XIX.

De quelques observations à faire pour bien conduire un haras.

OBSERVATIONS.

I.

De quelque maniere qu'on fasse couvrir les cavales, il faut toujours observer que l'étalon & la jument mangent de même, c'est-à dire que si le premier est au sec, l'autre y doit vivre aussi ; au lieu que s'il est aux herbes, la cavale y doit aussi manger : autrement il est dangereux que les parties, plus ou moins volatiles & huileuses de la nourriture que l'un prendroit, ne vo-

latilisassent trop les parties de la semence, de maniere qu'au lieu de contribuer à la generation, elles la feroient transpirer.

II.

Nous avons déja dit que les cavales trop grasses ne retiennent pas si bien que les autres : on le réitere ici, afin qu'on ne s'y trompe point.

III.

Un cheval avant que de servir d'étalon doit avoir cinq à six ans, si l'on veut qu'il soit bon ; il peut être employé à cet usage jusqu'à quinze ans, si ses forces le lui permettent. Pour les cavalles, elles auront trois ans : car avant ce tems-là, les naturalistes prétendent qu'il est rare qu'elles soient propres à la generation ; & que si elles retiennent à cet âge, elles n'engendrent que de petits poulains, qui jamais ne deviennent bons chevaux.

IV.

On se donnera bien de garde de jamais donner l'étalon à une cavale durant qu'elle nourrit son poulain ; car si elle venoit à retenir, ce seroit le moyen de ruiner la cavale, à cause de la trop grande substance que lui

abſorberoient ces deux poulains, l'un en dehors & l'autre en dedans.

V.

Suppoſé qu'on veuille attendre qu'une cavale ait mis ſon poulain au monde pour la faire couvrir, on attendra huit jours aprés, afin qu'il ne reſte plus aucunes vuidanges qui puiſſent empêcher l'effet de la formation du fœtus.

VI.

On n'aura aucun égard à la lune, c'eſt-à-dire, qu'il faut être indifferent en quelle quadrature elle peut être, d'autant que les influences de cet aſtre ne font ni bien ni mal à la generation.

VII.

Pour bien menager une cavale, il eſt bon de ne lui donner l'étalon que tous les deux ans, elle s'en trouve bien mieux : au lieu que lorſqu'elle porte tous les ans, elle eſt trop fatiguée ; à moins, comme dans les haras bien reglez, qu'elle ne ſoit tres-bien nourrie & avec methode.

VIII.

Quant au nombre de cavales qu'on doit donner à un étalon, il se doit regler selon son plus ou moins de vigueur, c'est-à-dire, depuis douze, quinze, jusqu'à vingt & non davantage : dans le dernier cas, il faut que l'étalon soit des plus vigoureux.

IX.

Il est bon dans un haras, que les cavales qu'on doit donner à un étalon, soient enfermées avec lui dans quelque pâture close de hayes ou de murs. Cette compagnie les anime l'un l'autre, & les fait entrer reciproquement en chaleur ; il faut que cet endroit soit gras & capable de les bien nourrir, autrement la disette de nourriture ralentit leurs transports.

X.

Quand on met l'étalon dans un pâturage parmi les cavales, il faut soigner de lui déferrer les deux pieds de derriere, de crainte qu'il ne blesse les cavales en ruant ; car c'est ainsi bien souvent que par ces sortes de caresses, il marque son amour pour elles.

XI.

Pour bien faire, & avant que de lâcher étalon parmi les cavales, il faut voir si elles le désirent; sinon tâcher de leur en faire naître l'envie par quelque moyen que ce oit : puis lui en faire couvrir une deux fois le suite pour rallentir sa premiere ardeur; prés cela sa brutalité se passera, & il se endra si familier parmi les autres cavales, u'il les caressera toutes l'une aprés l'autre, & les obligera à le recevoir.

XII.

Supposé, où il y a des haras complets, u'on ait mis plusieurs cavales avec un étaon dans un pâturage fermé, & qu'on voie 'étalon tourner tout autour de la palissade our s'en aller; on le mene pour lors à l'éurie, & les cavales dans un pré où l'herbe oit nouvelle : au défaut d'une veritable curie, on le mettra dans une loge faite xprés dans la pâture, où il y a un homné qui veille à tout ce qui se passe dans ce aras.

CHAPITRE XX.

De la generation, de la formation, de la nourriture & sortie du poulain du ventre de sa mere; des inconveniens qui peuvent y survenir; & des moyens d'y remedier.

LA jument, comme toutes les autres femelles generalement, contient en elle tout ce qui est propre à la formation du poulain; & il est constant que la semence de l'étalon ne contribuë à la generation, que par sa partie spiritueuse & volatille, qui venant à s'élever en vapeur par les trompes jusqu'aux ovaires, penetre au travers de leurs membranes, pour vivifier l'œuf qui est le plus proche de sa maturité: & c'est dans cet œuf où se forme d'abord ce qu'on appelle le *fœtus*.

Quand la semence du mâle y est parvenuë, elle en fait fermenter la liqueur; & c'est cette fermentation qui la dilate & gonfle les pellicules de l'œuf qui sort de son calice, pendant que la membrane de l'ovaire le chasse dehors par la contraction.

Quand l'œuf est sorti de l'ovaire & descendu dans la matrice, elle se gonfle, les cotiledons s'enflent, & tout ce qu'il y a d

arties nourricieres deviennent plus agitées : 'eſt par ce moien que le fœtus ſe dévelope : ſe rend plus ſenſible, en ſe groſſiſſant de our en jour par la nourriture qu'il reçoit.

Ce fœtus eſt attaché au fond de la ma-ice dans une ſubſtance charnuë, que quel-ues anatomiſtes ont appellé le *placenta*, : envelopé de deux membranes qui le tien-ent enfermé comme dans un œuf.

Il ſe nourrit par la bouche d'une liqueur ui ſort de l'*amnios*, qui eſt le nom d'une des iembranes dont on vient de parler. Har-ée le prouve par quantité d'experiences, : fait voir que cette liqueur eſt compoſée e particules ſereuſes, & d'autres qui ſont hyleuſes & ſpiritueuſes : ce ſont ces der-iieres qui ſervent à la nourriture du fœtus.

Lors que les membranes qui envelopent : fœtus, ont été ouvertes, le nombril ſe reſente d'abord à la veuë, il eſt compoſé l'une veine qui porte au fœtus le ſang qui été rectifié dans le placenta, & c'eſt par s arteres umbilicales, que le ſang & l'eſprit ital ſont portez du fœtus au placenta par impulſion du cœur du fœtus.

Le fœtus ou petit poulain ayant demeuré nze mois & autant de jours que la cavale mere a d'années, il ſort de ſa priſon pour oüir de l'air dont il a beſoin ; aprés quoy : nature fait des efforts pour le pouſ-

ſer hors du ventre de la mere.

Quand le poulain veut ſortir, les membranes ſe briſent par l'abondance des eaux. La mere ſouffre ſans doute, non ſeulement par les fortes contractions de la matrice qui ſe reſerre & ſe ramaſſe en elle même pour chaſſer le fœtus, mais encore de la violente tenſion du diaphragme, & de l'abondance du ſang & des eſprits, qui ſe portent avec rapidité dans ces parties pour augmenter leur force.

Les envelopes étant déchirées, les eaux s'écoulent aux cavales ſans comparaiſor comme aux femmes, la tête du poulain qu regarde directement l'ouverture de la ma trice ſuit d'abord, & entraîne avec elle tou le corps. Quand le poulain vient ainſi, l ſortie en eſt heureuſe & naturelle ; au lie que lors qu'il preſente les pieds, c'e mauvais ſigne, il faut de neceſſité aider la jument à poulainer, ſi on veut la tire de peril.

Il n'eſt pas que la cavale, lors qu'ell poulaine, n'ait un travail plus ou moins la borieux : car ainſi qu'une femme, ell peut avoir des vents en abondance qui ſ trouvant dans les inteſtins, détendent nc ſeulement l'abdomen, mais qui empêcher encore la contraction du diaphragme & des muſcles de l'abdomen, & rallenti

ent considerablement l'expulsion du poulain.

On s'apperçoit que la cavale souffre dans le travail, lors qu'elle baisse la tête, qu'elle a les yeux tristes, & qu'elle se plaint de tems en tems : alors vous lui ferez avaler une chopine de vin rouge préparé en cette sorte.

Brevage pour une cavale en travail.

Prenez trois demi-septiers de vin rouge, ajoutez-y des semences de carui, de daucus, de cumin, d'anis & de fenoüil, environ une demie once de chacune, broyez-les bien, & les mêlez ensemble.

Cela fait, mettez boüillir le tout devant le feu, laisse-le reduire au tiers, ensuite retirez le brevage, laissez-le refroidir, & quand il est tiede, donnez-le à boire à la jument.

DE L'AVORTEMENT DE LA *Cavale.*

La cavale est sujette à avorter, & l'avortement n'est autre chose, qu'une expulsion contre nature du fœtus hors de la matrice, depuis le terme de la conformation, jusqu'au terme ordinaire que le poulain doit sortir du ventre de sa mere.

Le trop grand travail qu'on fait prendre à une jument, les fardeaux trop pesans qu'on lui impose ou quelque effort qu'elle fera trop rudement, sont les causes quelquefois de son avortement : car alors la cachexie sereuse relâchant trop les fibres & les membranes de la matrice, entretient son orifice interne toujours ouvert ; & empêche parlà qu'il ne retienne le poulain qui est detaché.

La violence que la cavale a soufferte, est souvent cause que son poulain meurt dans son corps. On ne doute pas que pour lors l'avortement ne soit dangereux ; & le peril y est d'autant plus grand pour la cavale, que le fœtus a de corps, & que la mere est foible & debile. Voici ce qu'on peut faire en pareille occasion.

Les remedes qui peuvent mettre la machine du corps en un grand mouvement, sont tres-bons pour cela : ainsi les sternutatoires font souvent beaucoup d'effet ; parce que par la secousse le fœtus & la mere peuvent faire des efforts qui les délivrent. C'est pourquoi on se servira de la poudre que voici.

Sternutatoire propre pour une cavale qui a son poulain mort dans le ventre.

Prenez une once de bon tabac rapé, deux gros d'ellebore blanc en poudre, trente grains d'esprit volatile, & de sel amoniac ; mêlez le tout ensemble, & en soufflez avec une plume dans le nez de la cavale : ce sternutatoire excite puissamment & aide beaucoup à mettre dehors le poulain mort ou en vie.

On connoît que le poulain est mort dans le ventre de sa mere, par les douleurs vehementes qu'elle souffre aïant la tête panchée, demi-morte, & lors que sa langue paroît blanche, & que son haleine sent mauvais.

Il y en a qui pour lors prennent deux pintes de lait, ou quatre livres pesant, trois livres de bon lessuë, deux livres d'huile d'olive, une livre de jus d'oignon blanc, ils font tiedir le tout ensemble, & le font avaler à deux prises à la jument de deux heures en deux heures.

POUDRE POUR FAIRE SORTIR *le poulain mort.*

Prenez quatre gros de succin blanc, deux

gros de borax de Venise, trois gros de myrrhe, un gros de safran, le tout subtilement pulverisé & mêlé ensemble, faites en prendre quatre gros à la cavale dans un demi septier de vin blanc, il faut que le brevage soit pris chaudement.

Si ces remedes ne font pas tout l'effet qu'on attend, il faut que celui qui aura soin de la cavale, s'oigne le bras d'huile d'olive ou de noix, & en l'introduisant dans le corps de cette cavale, tâche adroitement à tirer le poulain entier ou par morceaux pour sauver la mere. Ces operations sont dangereuses; quand on est obligé d'en venir à cette extremité; mais enfin quand on a fait ce qu'on a pû, on n'a plus rien à se reprocher.

DE CE QU'ON DOIT FAIRE, quand le poulain est hors du ventre de la mere.

On suppose que la cavale soit bien nourrie, qu'on lui donne de bonne avoine, & de bon son moüillé pris tiedement ; il est bon encore d'aider la nature à expulser tout ce qui peut nuire dans le corps de la jument aprés qu'elle a poulainé ; il y a les vuidanges, qui peut-être ne seront pas bien venuës; & il ne faudroit que cette suppression pour causer du préjudice à la cavale.

Ces

Ces vuidanges ſont un mêlange du ſang & des humeurs qui paſſent de la mere au fœtus, qui ſe vuident par la matrice après que le poulain eſt dehors ; & pour empêcher cette ſupreſſion, on ſe ſert interieurement des remedes qui peuvent exciter une fermentation dans le ſang.

REMEDE.

Et pour cela, on prend deux gros d'antimoine diaphoretique, un de zedoaire, ſeize grains de myrrhe, trente de canelle & dix de ſafran : on mêle le tout enſemble, on le pulveriſe ſubtilement, & on le fait prendre à la jument à deux differentes fois, dans une décoction de trois poignées de fleurs de camomille & deux gros d'écorce d'oranges ſeches ; le tout mis boüillir dans une ſuffiſante quantité d'eau.

Ces derniers remedes ſe donnent également lorſque le poulain eſt délivré heureuſement, comme lorſqu'il ſort mort du ventre de la mere : il y a toujours des vuidanges dans l'un ou l'autre cas, & dont il faut décharger la jument.

CHAPITRE XXI.

Comment on doit gouverner les poulains, & du tems auquel on doit les ſevrer de leur mere.

APrés que le poulain eſt né, il a les membres très-tendres ; c'eſt pourquoi il faut bien prendre garde de le toucher, de crainte de le bleſſer : car il eſt conſtant qu'il n'y a point de muſcles en lui, ni de tendons qui ne ſoient ſuſceptibles du moindre tact.

On le garantira des froids exceſſifs & des grandes chaleurs, & on prendra garde que la corne de ſes pieds, qui eſt encore fort délicate, ne ſe gâte point à force de trop marcher, ſur-tout dans les païs rudes, & par l'acreté du fumier qu'on laiſſe ſouvent trop longtems dans l'écurie.

Quand le poulain eſt un peu endurci & qu'il a les membres fortifiez, il eſt bon, pour éprouver ſes pieds, de le faire marcher par des lieux un peu raboteux, afin de l'y accoutumer ; étant certain que s'il y marche en aſſurance, il ne ſera point ſujet à broncher ſur un terrain plus doux.

Il y a des Auteurs qui diſent que les Chevaux élevez dans les marais ne peuvent

ırnir aux grands voyages, à cauſe qu'ils
nt les pieds douloureux pour les avoir trop
ndres ; au lieu qu'on peut dire que les
ulains nourris dans les montagnes, ſup-
ortent bien mieux la fatigue.

Le dixiéme jour que le poulain eſt né, on
ut le laiſſer aller paître avec ſa mere ſans
ainte de danger ; au lieu qu'auparavant
faut le tenir enfermé, pour lui laiſſer
peu acquerir des forces : car l'expoſer en
and air ſitôt qu'il eſt né, il n'en vaut pas
ieux.

EMS DE SEVRER LES POULAINS.

On n'attache point ordinairement les
ulains à l'écurie, on les laiſſe libres, & le
ms de les ſevrer eſt au commencement du
intems de l'année qu'ils ſont nez.

Les poulains étant ſevrez doivent man-
r de bon foin & de bon ſon : telle nourri-
re leur eſt merveilleuſe, & leur fait avoir
n corps. Il y en a qui font difficulté de
ır donner de l'avoine, parce, diſent-ils,
'elle les rend ſujets à l'aveuglement : c'eſt
e erreur, ainſi que de croire que ce grain
ır uſe les dents : mais ſi l'on veut, pour
débarraſſer de ce ſoupçon, il n'y a qu'à
re moudre groſſierement de l'avoine & la
ır donner ainſi.

On ſuppoſe que lorſqu'on nourrit les poulains à l'écurie, il faut leur avoir préparé des rateliers & des mangeoires à leur hauteur, afin qu'ils puiſſent prendre plus commodément leur nourriture.

Lorſque le tems eſt doux & que le ſoleil leve, il eſt bon de les ſortir de l'écurie & de leur faire prendre l'air ; cela les rend gaillards & les fortifie beaucoup.

Il faut ſur la fin du mois de May les mettre dans les pâtures, ou dans quelqu'endroit fermé d'une maiſon de campagne pourvû qu'il y ait aſſez d'herbes pour les nourrir : s'il y avoit dans ces pâturages des arbres qui ombrageaſſent un peu, ils n'en vaudroient que mieux, dautant qu'ils ſerviroient quelquefois à garantir les poulains des grandes ardeurs du ſoleil. On fait de grandes loges dans les haras reglez, qu'on employe pour le même uſage.

Quoiqu'on ait déja parlé de la maniere d'élever des poulains immediatement après être ſortis du ventre de la mere, voici encore une remarque qu'il eſt bon de faire, ſçavoir, que lorſqu'ils n'ont plus beſoin de la mamelle, on les éloigne de leurs meres l'eſpace de vingt-quatre heures, puis après pour la derniere fois on les laiſſe teter tout leur ſaoul, & tant qu'on voit que le ventre leur en enfle : cette methode contribuë

eur faire prendre un bon corps.

Il arrive quelquefois qu'à cet âge un pou-
ain a les boyaux alterez, de maniere qu'il ne
eut ni boire ni manger, ce qui l'amaigrit
 l'attenuë considérablement : pour lors
n voit qu'il baisse la tête & qu'il a les
eux tristes : il faut, pour remedier à cet
nconvenient, lui donner le breuvage qui
uit:

BREUVAGE.

Vous prenez de la farine de feves, un peu
le cotignac, si vous en avez, & au défaut
lu miel, six jaunes d'œufs & de bon vinai-
gre ; vous mêlez bien le tout ensemble & le
aites prendre au poulain : ce remede lui
edonne l'apetit.

Un poulain encore, après avoir bien cou-
u & s'être échaufé en hiver, devient tout
l'un coup morfondu; de sorte qu'il a les jam-
bes si roides, qu'il ne sçauroit plus marcher.
l faut, pour le remettre en bon état, le solli-
iter à courir tant qu'il soit échaufé, puis
ui frotter le nœud du cou & l'épine du dos
l'althea battu à froid avec du beurre frais,
 lui bassiner le ventre avec une bassinoire
aisonnablement chaude : ou bien on prend
les briques, qu'on fait chaufer, & dont on se
ert également bien pour cela; après quoi on
e couvre bien, & on le laisse ainsi à l'écurie

dans une bonne litiere prendre du repos cela suffit pour le guerir.

Dans les grands haras qui sont bien reglez, on laisse les poulains dans les pâture pendant trois ans ; cela les rend robustes vigoureux & sains.

On voit des poulains audessous de six mois, qui quoique leurs meres abondent en lait, amaigrissent de jour en jour : pour empêcher que cette maigreur n'empire sur eux ou plutôt pour les en guerir, vous prendrez une pinte de lait de vache récemment trait deux onces de miel & trois jaunes d'œufs vous battrez le tout ensemble, & le ferez avaller au poulain.

Quand les poulains ont un an & demi ce qui arrive pour l'ordinaire vers la saint Martin, on les ôte des pâturages pour les remettre à l'écurie ; & là, le soin que doit prendre celui qui les gouverne, est de leur tondre la queuë, pour la leur faire devenir plus belle : on doit pratiquer cela deux ou trois fois, pendant qu'ils sont jeunes.

Les poulains étant à l'écurie, doivent être gouvernez comme les autres Chevaux : il faut les traiter doucement, les caresser en leur donnant à manger, afin de les rendre aisez à en faire ce qu'on souhaite.

L'Eté suivant on les remet à l'herbe ; il

n'importe où, ſoit dans une pâture commune, verger, ou cour où il y ait de l'herbe. On ſe donnera bien de garde de les monter, qu'ils n'ayent trois ans; ce ſeroit les éprouver trop tôt, & leur cauſer un notable préjudice. Il faut que dans les lieux où ils pâturent, il y ait de quoi les faire boire, autrement cela les altere trop; ou ſoigner de les mener boire en quelqu'endroit où il y ait de l'eau propre pour cela.

Il y a des poulains qui ont les jambes menuës, & qui, lorſqu'on veut les monter ou les faire tirer, ne peuvent ſupporter la fatigue à laquelle on les prépare, ſi on n'aide d'ailleurs à leur fortifier ces parties; ce qui ſe fait en cette maniere:

CONFORTATIF POUR LES JAMBES des poulains.

Vous prendrez un quarteron de ſel de verre, demie once de ſang de dragon, quatre de caſtoreum bien ſec, vous pilerez bien le tout, le mêlerez enſemble & le laiſſerez infuſer à froid pendant une nuit.

Enſuite vous y ajouterez une pinte d'eſprit de vin, autant d'urine d'homme ſain & qui boit du vin, & mettrez boüillir le tout enſemble pendant une heure.

Cela fait, & pendant que cette fomenta-

tion eſt chaude, on en frotte les jambes & les épaules des jeunes Chevaux, en leur paſſant fortement la main pardeſſus. On peut pratiquer cette fomentation depuis que les poulains ont deux ans, juſqu'à quatre, deux fois tous les jours & pendant huit jours.

Quand on parle des poulains, on entend auſſi les poulaines, qu'on peut néanmoins abandonner dehors juſqu'à l'âge de trois ans, n'étant pas ſi ſujetes à amaſſer de la chair aux jambes que les mâles.

On ſoignera auſſi de les rendre dociles & familieres; car ſans cette précaution, il ſeroit difficile de les rendre propres au haras, dautant qu'elles ne voudroient que très-difficilement ſe laiſſer couvrir.

Il faut prendre auſſi garde de ne pas faire travailler trop-tôt les poulains & les poulaines, c'eſt riſquer à les ruiner en peu de tems; & quand on les met jeunes au travail, on doit les menager à l'harnois, autrement on les rebute.

CHAPITRE XXII.

Des moyens d'avoir de beaux mulets, & de faire que les Cavales ayent beaucoup de lait.

CEux qui veulent avoir des mulets, au lieu d'étalons, ſe ſervent d'ânes.

CHOIX D'UN ASNE POUR ETALON.

Il faut qu'il ſoit gros, bien éveillé, ro-
ıuſte & ſain de corps. Cet âne doit avoir
rois ans, avant que de faillir une jument,
ʒ il peut faire cet exercice juſqu'à dix. Il
ſt bon, outre ce qu'on vient de dire, qu'il
.it les yeux gros, non enfoncez, le cou
arge, les nazeaux & les oreilles de même,
e poitrail grand & plein de muſcles, le
los uni, ayant une ligne qui regne tout du
ong, qu'il ait le poil tirant ſur le noir, les
ambes groſſes & nerveuſes, la queuë courte,
ʒ les talons ni trop hauts, ni trop bas.

Il y en a qui pour avoir des mulets, font
aillir des âneſſes par des Chevaux; mais
:es mulets ne ſont pas à beaucoup près ſi
ıeaux que ceux qui proviennent des Ca-
ales: c'eſt-pourquoi il eſt plus à propos de
uivre la premiere methode.

Quand les mulets ſont nez, on les gou-
erne comme les poulains. Ce ſont, il eſt
rai, de veritables bêtes de charge, qui
endent de grands ſervices; mais pour cela
n doit avoir les précautions de ne les point
aire travailler avant trois ans & demi, ou
uatre ans.

Les mulets vivent longtems; & ſi l'on en

croit Herocle de Tarante, il dit que les Atheniens voulant édifier un Temple près la fontaine des neuf Bouches, à l'honneur de Jupiter, & qu'ayant commandé à tous ceux qui avoient des bêtes de charge, qu'ils eussent à en fournir une certaine quantité, un Païsan en amena un qui avoit quatre-vingt ans: le peuple, à cause de sa vieillesse, eut tant de veneration pour lui, qu'on ordonna qu'il marcheroit à la tête de tous ceux qui étoient employez à porter les materiaux de ce grand édifice, & qu'aucun Marchand de grain & d'avoine ne pourroit que sous peine le chasser lorsqu'il mangeroit de leurs marchandises.

On prétend que les mules sont ordinairement plus grandes que les mulets: elles ne conçoivent point; & leur sterilité provient d'un défaut des œufs qui ne sont point engendrez ou descendus dans la matrice, ou qui ne sont point propres à devenir feconds; le défaut de cela vient de la matiere chileuse dont se forme le blanc, pour ainsi dire, ou l'accroissement de l'œuf, & enfin le manque de matiere qui sert d'aliment au fœtus dans la matrice.

D'autres disent, vulgairement parlant, que les mules ont une intemperie froide & humide de la matrice, ce qui fait qu'elles ne produisent point; d'autres veulent que

la matrice ſoit inondée par des excremens pituiteux qui cauſent cette ſterilité : enfin, de quelque cauſe que cela puiſſe provenir, il n'importe ; la mule n'eſt propre que pour porter & tirer le harnois,& non pour engendrer ; c'eſt-pourquoi on ne l'employe point à cet uſage.

Quelques Auteurs rapportent que les mulets peuvent engendrer à ſept ans ; mais on n'en voit point d'exemple. Ces animaux ſont ſteriles comme les mules ; & naturellement parlant, cela n'eſt cauſé que par un défaut eſſentiel, qui les rend incapables d'engendrer, qui eſt celui de la ſemence, qui peut manquer dans les mulets, ou qui y eſt trop peu ſpiritueuſe, & par conſequent défectueuſe. C'eſt aſſez parler de toutes les parties qui compoſent un Cheval, de la nourriture qui lui convient, des ſoins qu'on lui doit donner d'ailleurs, & comment les pouvoir beaucoup multiplier par le moyen des haras : paſſons à preſent à leurs maladies, & voyons de quelle maniere on peut y remedier, après avoir dit comment on peut faire avoir du lait aux Cavales, lorſqu'elles n'en ont point aſſez.

COMMENT FAIRE AVOIR DU LAIT aux Cavales.

Il eſt conſtant que l'art ſeroit inutile en

bien des choses, si la nature faisoit toujours bien son devoir; mais plusieurs causes étrangeres & inconnuës, qui bien souvent dérangent ses operations, font qu'on a recours à l'artifice pour la secourir.

Quelquefois les Cavales manquent de lait, ou n'en ont pas suffisamment pour nourrir leurs poulains : & comme il y a des remedes qui font qu'après qu'elles ont poulainé, elles leur en peuvent assez fournir, quand il ne vient pas en quantité suffisante; on a cru faire plaisir à ceux qui élevent des poulains, de leur dire là-dessus ce qu'il est besoin de faire.

Le lait est un suc blanc & doux, fait du chyle ou de la lymphe, préparé ou filtré dans les glandes des mamelles de la Cavale pour la nourriture de son petit.

La bonne nourriture & le bon soin qu'on prend des Cavales, contribuent beaucoup à l'abondance de leur lait, soit qu'elles soient au sec, soit au vert; & lorsqu'on leur donnera de bon foin, de bonne avoine, du son moüillé, ou de bonne herbe, elles n'en manqueront point.

Il y en a qui prétendent que la luzerne leur est très-bonne, c'est pourquoi ils leur en donnent tous les jours une grosse botte en vert. Cette herbe, à la verité, est fort substantielle, & a des parties qui se con-

vertissent aisément en chyle, ce qui fait l'abondance du lait.

Mais, comme nous avons dit, tout ne se passe pas audedans de nous ainsi que nous le souhaitons : la nature trouve des obstacles dans ses operations ; & il arrive ici quelquefois que les pores des mamelles d'une Cavale sont trop étroits pour recevoir les parties du chyle : d'autres fois le chyle est trop grossier, & souvent l'une & l'autre cause y contribuent ; c'est-pourquoi on fomente exterieurement les mamelles de la Cavale avec de l'huile de lis, lorsqu'on remarque que malgré les bons soins qu'on prend après elle, elle n'a pas du lait comme elle devroit pour nourrir son poulain, qui amaigrit pour ne pas teter suffisamment.

Il faut que le remede soit chaud, parce que les parties du feu dilatent bien mieux les pores de la partie ; & par le mouvement qu'il donne aux parties du medicament, il le fait penetrer plus avant.

Interieurement on donne à la Cavale une décoction faite avec une poignée de fenoüil & quatre gros de sa graine dans une chopine de vin blanc: il faut que ce remede soit tiede, lorsqu'on le lui fait avaler.

Au lieu de graine de fenoüil, on peut se servir de celle d'anis ou de carui ; elles opereront le même effet. Lorsque le fenoüil est

vert, on en donne de haché parmi l'herbe dont on nourrit la Cavale : cette premiere plante a je ne ſçai quoi de ſubtil qui diviſe les parties groſſieres du chyle,& qui par conſequent l'aide à penetrer plus aiſément dans les mamelles. Tous ces ſoins ſont plus importans qu'on ne croit ; & ſouvent faute d'y faire attention, on riſque un poulain qui eſt une partie du profit qu'on eſpere d'une jument.

Fin du premier Livre.

LA CONNOISSANCE PARFAITE DES CHEVAUX.

LIVRE SECOND,

ontenant generalement toutes leurs maladies ; & les moyens de les en guerir.

CHAPITRE PREMIER.

s ſymptômes ordinaires qui donnent à connoître qu'un Cheval eſt malade, avec un petit traité ſur les medicamens en general, qui conviennent pour les guérir.

LA maladie eſt un déreglement qui arrive dans le corps, qui altere la ſanté, ſoit par la prédomination de quelque humeur, ſoit par re cauſe : ou c'eſt par une indiſpoſition

contre nature, qui blesse immediatemen
l'action de quelque partie. Les animaux
ainsi que l'homme, sont sujets à beaucou
d'infirmitez qui leur sont particulieres. C'e
de celles-ci, dont nous prétendons traiter
laissant les autres aux Medecins qui son
tous les jours dans la pratique.

Un Cheval qui tombe malade par quel
que dérangement d'humeurs malignes, qu
infectent son corps, ne peut pas dire ce qu'
sent; il n'y a que les symptômes qui puisser
lui servir d'interprêtes auprès de ceux qu
le gouvernent : mais il faut que ceux-ci en
tendent ce que ces signes signifient, autre
ment ils seroient inutiles; & quoique la na
ture parlât très-ouvertement, souvent u
Cheval périroit sans cette connoissance
une attention toute particuliere qu'il y fau
joindre. Voyons donc quels sont ces sym
ptômes.

Un Cheval commence à donner à con
noître qu'il est malade lorsqu'il est dégout
ou qu'il ne fait que tâtonner la nourritu
qu'on lui donne; lorsqu'il a la tête pesante
ce qu'on remarque quand il la tient panche
vers la terre; qu'il a l'œil triste ou égare
ou qu'il lui pleure. C'est à travers de
corps diafane qu'on découvre en gros qu'u
Cheval n'est pas bien affecté interieuremen

On lui tâte les oreilles; & s'il les a fro
d

les, c'eſt mauvais ſigne, de même que lorſqu'il a la bouche livide, échaufée, le poil herîſſé aux flancs, & déteint aux extrêmitez plus que de coûtume : tout cela ne ſont que les marques d'une nature dérangée, & qui doivent faire craindre pour un Cheval, ſi on n'y apporte du remede.

Il faut encore obſerver la fiante, & voir elle eſt dure, noire ou verdâtre : toutes es couleurs dénotent des alimens mal digerez ; & l'on juge par l'urine lorſqu'elle eſt cruë, c'eſt-à-dire qu'elle eſt claire & peu chargée, que ce mauvais effet n'a été produit que par une trop grande abondance de ſeroſitez, qui pronoſtiquent quelque fâcheux inconvenient.

Si le Cheval n'eſt pas ferme ſur ſes jambes en marchant, c'eſt une marque de foibleſſe ; s'il eſt lent au travail, ou que le mal qui l'accable, l'oblige à ſe coucher & à ſe relever ſouvent, c'eſt un preſage de maladie.

Il eſt bon encore de lui mettre la main ſur le cœur, pour ſentir s'il ne lui bat point outre meſure : s'il eſt agité des flancs, & demeure comme immobile, quelque choſe qu'on lui faſſe pour l'animer ; tous ces ſymptômes ſont très-fâcheux, & l'on n'en peut guerir les cauſes que par des médicamens qui leur conviennent.

Voici encore d'autres ſymptômes très-fâcheux, & qui ſont preſque toujours des avantcoureurs de la mort; comme par exemple, quand un Cheval qui veut piſſer, le fait ſans ſe camper à l'ordinaire, qu'il ſe neglige, & que lorſque l'urine tombe, elle ſemble tomber d'elle-même goute à goute, ſans aucune expulſion naturelle; ſi arrachant le crin de la queuë ou d'autres parties, il ſe détache ſans difficulté, c'eſt encore un ſigne de mort: on eſt pour lors bien embarraſſé, & c'eſt un bonheur quand on tire un Cheval de ce mauvais pas. Car quand le mal eſt trop violent, il faut lui ceder, il n'y a point de remede; car comme dit le proverbe:

Contra vim mortis nullum eſt medicamen in hortis.

Quand un Cheval malade ne ſe couche point, cela ne vaut rien; ſi on l'entend plaindre, & qu'il montre le blanc de ſes yeux, c'eſt une marque qu'il ſent de la douleur: mais comme ces marques ſont generales, & que chaque maladie a des ſymptômes qui lui ſont particuliers, on ne peut trop s'étudier à les démêler, & encore un coup cette connoiſſance ne s'acquiert que par une longue experience qu'on a en cela. C'eſt beaucoup quand on peut connoître la cauſe du mal, & c'eſt le moyen d'y apporter les remedes convenables.

ES MEDICAMENS EN GENERAL.

Les médicamens ſont des compoſez qui ıangent la mauvaiſe diſpoſition de notre ɔrps en une meilleure. On les diviſe en *nples* & *compoſez* : les ſimples ſont ceux qui ennent d'eux-mêmes ſans le ſecours de :rt ; les compoſez ſont ceux qu'on fait & ı'on mêle de pluſieurs drogues differentes. eſt aujourd'hui une queſtion, ſçavoir leſ-ıels de ces médicamens ſont les plus eſti-ez : il y a des Medecins qui eſtiment plus premiers ; parce, diſent-ils, que la nature rop aimé l'homme pour commettre à ſa ible raiſon le ſoin de ſe guerir & de guerir autres ; qu'elle lui a donné des ſpecifi-es pour chacune de ſes infirmitez, & qu'il plus facile de connoître ces ſpecifiques, e d'inventer des mêlanges & des prépa-ions. Les autres qui ſont pour les mé-camens compoſez, répondent que la na-re ne nous a pas donné tout ce qui nous néceſſaire, & qu'elle a voulu que notre ſon nous aidât à tirer d'elle ce que nous ɔns beſoin pour nous ſoulager dans nos ux.

Les médicamens ſimples, ou pour mieux e, naturels, parce qu'ils ſont produits la ſeule nature, ſont les mineraux, les

vegetaux, les animaux, le feu, l'eau, l
terre, ou les choses qui viennent naturell
ment d'eux : il n'y a rien parmi tout cel
qui ne puisse servir pour guerir un Cheval
c'est-pourquoi on les emploie lorsque l
maladie le permet, & qu'on juge qu'ils lu
peuvent être propres.

Pour les médicamens composez, nou
avons déja dit que c'étoit ceux qui étoien
mélangez de plusieurs ingrediens differen
ils ont leur effet particulier aussi-bien qu
les premiers, & on peut les mettre en usag
avec autant de succès.

Les Chevaux, ainsi que les hommes, son
differemment affectez ; & cependant quo
qu'animaux d'espece diverse, leurs maladi
sont toutes conformes : car, par exemple
la fievre dans un homme & selon son espec
n'aura pas d'autre cause que celle qui su
vient à un Cheval ; un mal de tête pe
provenir à celui-ci par la même humeur
qui causera ce mal à l'homme ; ainsi d
reste : c'est-pourquoi il ne faut pas s'étonn
si l'on donne aux Chevaux les mêmes rem
des qu'aux hommes, aux doses près, qu'o
donne bien plus fortes aux premiers.

On ne donne jamais de médicame
qu'on n'en sçache la vertu, & cette vert
ne se peut connoître que par la raison &
l'experience, & par un mèlange de la raiso

: de l'experience : l'une ſans l'áutre fait ›uvent que nous nous trompons dans nos onjectures.

Entre ces deux premiers principes, l'expeence roule ſur pluſieurs manieres de déouvrir les vertus des médicamens : l'analyſe ı'on en fait, donne à connoître les princies dont un mixte eſt composé. Le mêlange u'on peut faire des remedes, ou de leurs rincipes, au ſang, à la lymphe & au fiel : quelques animaux, eſt encore une expeence qui nous apprend ce que nous ne avons pas, ainſi que les ſecondes qualitez es médicamens, qui ſont le goût, l'odoıt, &c.

Sous le goût on entend l'acide & l'amer rec quelque matiere étrangere ou terreſtre, : qui fait ou le ſalé ou le doux, ou l'acerbe ı l'auſtere, &c. Les médicamens amers ont ıe vertu aperitive ; ils tüent les vers, ils ıvrent l'orifice des vaiſſeaux, font perır les abcès, purifient & détergent les ulıres, & emportent les matieres épaiſſes & naces.

A l'égard des acides, leur proprieté eſt : fermenter avec les alkalis, dont les pores, ›ur bien faire, doivent être tellement pro›rtionnez aux pointes des acides, que ceux- puiſſent s'introduire dans ceux-là avec ıelque difficulté.

Tels sont une partie des effets des médicamens dont on vient de parler, & tels sont d'eux la plûpart qu'on employe pour guerir les Chevaux de leurs maladies. Il n'y a que les vomitifs seuls qui ne sont point ici d'usage, parce qu'on ne sçache point que jamais Cheval ait vomi. Descendons à present dans le détail de chaque maladie en particulier, & voyons ce qu'elles sont par elles-mêmes, quels en sont les symptômes, & de quelle maniere on peut les guerir. Nous commencerons par les differentes fievres dont un Cheval peut être atteint.

CHAPITRE II.

Des differentes fievres dont un Cheval peut être atteint, comment l'en guerir & le gouverner apres qu'il en est gueri.

LA fievre n'est autre chose qu'une chaleur contre nature, qui se répand dans tout le corps par le moyen des parties du sang qui fermente avec trop de violence: d'où il s'ensuit que tous les remedes qui le peuvent arrêter, sont febrifuges: mais comme souvent ces fermentations ne sont que des mouvemens de la nature pour jetter dehors un ennemi qui la détruit, tou

les remedes qui calment les mouvemens ſans détruire l'ennemi qui nuit, produiſent de très-mauvais effets : c'eſt-pourquoi il faut prendre garde quand on veut guerir un Cheval qui a la fievre, de lui donner les médicamens qui peuvent agir au dedans de lui avec efficace.

Symptômes qui font connoître qu'un Cheval a la fievre.

Un Cheval tourmenté par la fievre a la tête peſante & immobile, les yeux enflez, ne les ouvrant qu'avec peine, & toujours pleurans ; il a les lévres flaſques & pendantes, l'haleine brûlante, & on lui voit ſur les jambes certaines puſtules, qui ſont des marques d'un ſang extravaſé par la trop grande agitation qui ſe fait de toutes ſes parties, lorſqu'il circule.

Outre ces ſignes, on voit qu'il a peine à uriner, qu'il ſemble ſe plaindre, qu'abattu qu'il eſt par le trop grand mouvement des humeurs, il ſe couche par terre & ſe releve incontinent, ne pouvant trouver une ſituation qui le mette en repos.

Le Cheval febricitant a quelquefois peine à reſpirer ; & ſi on lui porte la main ſur le cœur, on ſent qu'il bat avec excès ; & cette pulſation frequente, ſans aucune cauſe

manifeste, est ce qui démontre la fievre en general : c'est pourquoi, selon les Medecins, on peut l'appeller le signe patognomonique & univoque de toutes les fievres.

Si pourtant on en croit les Medecins modernes, la chaleur n'est point de l'essence de la fievre, puisqu'elle ne convient ni à la fievre seule, ni à toutes les fievres, ni toujours ; c'est seulement, disent-ils, un symptôme qui l'accompagne le plus souvent. Mais quoiqu'il en soit, & comme on ne peut guéres autrement juger de cette maladie dans un Cheval, il faudra examiner avec attention quelles en sont les autres marques.

S'il y a quelque chose qui excite la fievre, c'est la rétention de l'insensible transpiration ; car ce qui doit transpirer étant retenu, regorge nécessairement dans la masse du sang, où étant ramassé en assez grande quantité, il excite une fermentation & une effervescence qui fait bientôt une fievre ardente.

Comme la difference des fievres ne vient que des diverses humeurs qui les causent, elles demandent aussi plusieurs considérations à leur égard. Il y en a de plus malignes l'une que l'autre, & de plusieurs sortes au sujet des hommes ; mais pour ce qui regarde les Chevaux, on n'en connoît que deux ou trois qu'on puisse entreprendre de guerir : nous les distinguerons le mieux qu'il

nous sera possible, afin qu'on aille d'ordre dans les remedes qu'on y voudra apporter.

Le premier régime qu'on doit suivre, lorsqu'un Cheval a la fievre, est de lui diminuer sa nourriture & d'essaïer à lui faire manger quelque chose de lui-même. Il ne faut pas s'étonner s'il est vingt-quatre heures & quelquefois trois jours sans manger; il n'en vaut que mieux, supposé que cela vienne de lui-même; le levain qui cause la fievre, en est moins irrité. Qu'on se donne de garde de lui rien faire prendre pour lors avec la corne; car c'est forcer un Cheval de prendre de la nourriture qui lui est préjudiciable: trois jours de diette, encore un coup, ne sont pas une chose à alarmer à l'égard d'un Cheval febricitant; il seroit fâcheux aussi que cela allât plus loin, car pour lors il y auroit danger qu'il ne mourût.

Quand on a remarqué qu'un Cheval a la fievre, on le saigne au cou, & on lui tire environ trois livres de sang le matin; puis deux heures après on lui donne un lavement dont voici la composition.

LAVEMENT.

Ayez des mauves, des guimauves, de la bourache, de la buglose, de chacune une

poignée ; faites-les boüillir dans de l'eau ; étant boüillies, passez-les à travers un linge ; il faut une pinte de cette décoction.

Cela fait, ajoûtez-y deux onces de catholicon, délayez bien le tout ; & quand il sera tiede, vous le ferez prendre au Cheval. Il faut, une heure après qu'il l'aura rendu, lui faire avaler deux onces de racine d'*Asarum* bien pulverisé, & boüilli dans de l'eau simple, environ une pinte. Ce remede est diuretique & un veritable febrifuge.

BOISSON POUR UN CHEVAL FEBRICITANT.

Pendant que le Cheval a la fievre, on lui donnera pour boisson de l'eau, dans laquelle on aura fait boüillir de la racine de fraisier, de chiendent & d'oseille, de chacune quatre onces ; on la passera, puis on y ajoûtera de l'esprit de vitriol jusqu'à une légere acidité ; on la blanchit avec du son, puis on la fait boire au Cheval. Cette boisson est specifique dans l'inflammation des fievres où les souffres sont trop exaltez : l'esprit de vitriol a la proprieté de les raprocher, & dégage la partie sereuse de ses liens.

Si c'est en Eté qu'un Cheval se trouve atteint de la fievre, on pourra lui donner pour nourriture de l'herbe fraîche ; si c'est

en hiver, du bon foin qu'on moüillera un peu pour en émousser la matiere la plus volatile.

Il faut absolument priver d'avoine le Cheval febricitant ; elle met trop les parties du sang en mouvement & y cause une trop grande fermentation, de maniere qu'il seroit à craindre quelque desordre dans le corps, & auquel il seroit difficile de remedier.

Si trois jours après que le Cheval a la fievre l'appetit ne lui revient point, on prendra de la farine d'orge qu'on délayera dans de l'eau tiede : il faut y en mettre un peu épais, de sorte néanmoins qu'on puisse la faire avaler au Cheval avec la corne ; deux pintes d'eau suffisent pour chaque repas, & cela deux fois par jour soir & matin.

Si le mal ne se rallentit pas, on pourra réïterer la saignée & les lavemens ; ils ne pourront que débarrasser les visceres des obstructions qui leur nuisent, & par consequent soulager les Chevaux malades.

Si la fievre est causée de lassitude, donnez souvent à boire au Cheval de l'eau tiede avec de la farine d'orge mêlée,& de la nourriture ainsi qu'on l'a dit ; & pour lui desopiler les jambes, on les lui frottera d'un onguent dont voici la composition.

ONGUENT
POUR LA LASSITUDE.

Prenez des panais, pilez-les & en tirez une once de ſuc, que vous mettrez dans quatre onces d'huile de laurier, autant d'iris & de caſtoreum, quatre onces d'huile d'olive ou huile de noix vierge, & demie livre d'abſinthe : mêlez bien le tout enſemble, faites-le boüillir ; & quand il ſera réduit en onguent, vous en frotterez les jambes du Cheval febricitant.

Outre la fievre dont on vient de parler, qui eſt la plus ſimple de toutes celles qui attaquent les Chevaux, il y en a une qui eſt plus aiguë, & qu'on peut nommer telle par les douleurs exceſſives qu'elle cauſe par tout le corps.

CE QUE C'EST QUE LA FIEVRE aiguë.

On connoît auſſi cette fievre ſous le nom de *fievre ardente* : elle dépend de la conſtitution viciée du ſang, qui eſt ſi rempli de ſel volatile, âcre & ſouvent en même tems huileux, que dabord elle conçoit une efferveſcence contre nature ; & comme la chaleur ne conſiſte que dans le mouvement, les par-

ties huileuſes s'échauſent alors extrêmement & communiquent une chaleur fievreuſe à tout le corps.

Le ſel volatile qui ſurabonde, produit une chaleur âcre & grande à proportion qu'il eſt huileux ; les battemens des flancs ſont frequens, & d'autant plus que la maſſe du ſang eſt plus huileuſe.

Cette fievre attaque ordinairement les jeunes Chevaux en Eté, ſur-tout ceux en qui la bile abonde & qui ſont trop gras.

Les ſymptômes qui démontrent cette fievre, ſont lorſque le Cheval a la langue & le palais noirâtres, & qu'il y a beaucoup d'aridité, qu'on ſent par tout ſon corps une chaleur exceſſive, qu'il a la tête panchée à terre, les yeux peſans & enflammez, l'haleine brûlante, que le cœur lui bat, & qu'il chancelle en marchant.

Tout cela ne vient que d'une tranſpiration empêchée par les ſuperfluitez retenuës qui gonflent la maſſe du ſang, & lui ſervent de levain pour la faire fermenter avec vehemence ; c'eſt-pourquoi il faut dabord ſaigner le Cheval malade, pour en rallentir la grande fermentation : cette ſaignée même ſe doit réiterer fréquemment, tantôt à une partie, tantôt à l'autre, c'eſt-à-dire aux tempes, aux larmiers, aux arcs, au cou ou au flanc ; le tout ſelon qu'on le juge à propos.

Il ne faut point lui épargner la boiſſon, s'il paroît alteré : la boiſſon, principalement celle qui n'eſt pas beaucoup chargée de ſucs de plantes, n'eſt capable que d'écarter & d'entraîner les levains qui ſont fermenter le ſang, ſi bien qu'on pourra faire boire au Cheval malade l'eau compoſée, que voici.

EAU POUR UN CHEVAL febricitant.

Prenez deux pintes d'eau que vous ferez boüillir pendant un quart d'heure; laiſſez-la un peu refroidir : mettez-y après infuſer deux onces de jalap pendant une nuit, ſur les cendres chaudes; verſez le tout dans un ſeau d'eau, que vous blanchirez avec de la farine d'orge : cela fait, donnez-en à boire au Cheval tant qu'il voudra.

On peut une fois ou deux y ajoûter deux onces d'antimoine diaphoretique, diſſous à chaud dans une pinte d'eau, qu'on mêlera dans d'autre eau, comme on vient de le dire. Ce remede a des parties propres à combattre les levains de la fievre, qui ne conſiſtent pas comme ceux-ci dans un ſimple acide, mais ſouvent dans un certain âcre, qui peut être corrigé par les acides de l'antimoine, qui eſt un veritable febrifuge.

Pour la nourriture du Cheval, autant qu'il en voudra prendre, ou qu'on pourra lui en faire prendre, sera la même que celle dont on a déja parlé.

Comme il est à propos dans la fievre aiguë, de chercher à temperer l'ardeur qui l'accompagne ordinairement, il faut donner au Cheval le lavement que voici.

LAVEMENT REFRIGERATIF.

Vous prenez des guimauves, de la mercuriale, de la parietaire & des feüilles de violettes, de chacune une poignée, une demie poignée de camomille, & faites une décoction de toutes ces herbes dans deux livres pesant d'eau commune.

Ensuite vous y mettrez dissoudre une demie livre de catholicon, quatre onces de miel mercurial, & autant d'huile de noix; mêlez le tout ensemble, & en composez un lavement que vous donnerez tiede au Cheval : cela lui fera du bien, si les humeurs malignes ne sont point opiniâtres.

FIEVRE CONTAGIEUSE.

On appelle *fievre contagieuse* (ou *pestilentielle*, c'est la même chose,) celle dont la malignité est dans le sel volatile âcre de la

masse du sang, qui brise & énerve l'acide, d'où s'ensuit la dépravation de la consistance naturelle, & celle du sang, qui n'ayant plus de consistance ne peut plus se rarefier, ni fermenter dans le cœur, ni engendrer suffisamment d'esprits animaux : de-là viennent les humeurs putrides qui infectent tout le corps du Cheval.

Il faut dans cette maladie donner des acides moderez, comme étant contraires aux sels volatiles âcres, pour les temperer & émousser leurs parties malignes. Les *souffres metalliques* fixes, comme ceux de l'antimoine qui est fort sulphuré, sont recommandables dans la cure de la fievre contagieuse, parce que ces souffres fixent & corrigent le sel volatile malin en expulsant dehors par la sueur. C'est-pourquoi quand un Cheval est attaqué d'une fievre contagieuse, on prendra deux onces de poudre de mercure précipité par lui-même & corrigé avec l'esprit de vin, & trois onces de soufre tiré du cinabre d'antimoine, on mêlera le tout exactement & on le fera sublimer, puis on en donnera deux gros au Cheval dans un demi-septier d'eau commune : ce remede est capable de purifier la masse du sang, de détruire les aigres pestilentiels, & de resister à la malignité des humeurs.

Pou

Pour prévenir les accidens qui peuvent
ıttaquer le cœur dans ces fievres malignes,
l eſt bon de donner au Cheval un gros de
ezoüard mineral, ou bien un verre d'eau
heriacale : ces remedes auront la force de
létruire & les aigres & les âcres volatiles.

On peut au défaut de ces médicamens
mployer l'orvietan ou la theriaque, ou les
onfections ſans muſc ni ambre ; & tout
ela ſe prend dans une eau diſtilée de ſca-
ieuſe, de chardon benit & de veronique, de
hacune une bonne poignée avec une once
'aloës épatique en poudre, & demie once
es drogues, dont on vient de parler.

Ce remede ſe donne au Cheval deux heu-
es après qu'il a été ſaigné. Il faut les jours
ıivans tâcher de débarraſſer le ventricule
: les boyaux des levains étrangers, par le
ıoyen de quelques lavemens faits comme
ous l'avons dit; après cela on peut tirer le
'heval d'affaire, pourvû que les parties
e ſoient point trop affectées de conta-
ion.

Or, comme c'eſt par l'air que la conta-
ion ſe communique plus ordinairement,
ırtout à l'égard des fievres peſtilentielles;
faut ſoigner d'en purger l'écurie par des
ımigations de bonne odeur, & de bien
ıver les mangeoires, & frotter les rateliers :
ıtrement cet air s'inſinuant dans l'eſtomac

des autres Chevaux, y causeroit un levain malin qui les rendroit tous malades.

PURGATIF POUR LES CHEVAUX gueris de la fievre.

La proprieté des purgatifs est d'irriter & par-là d'augmenter le mouvement vermiculaire des fibres des intestins, ou de rendre les excremens plus liquides, soi que par leur liquidité ils augmentent cell des excremens qui s'y mêleut, où qu'en bouchant les pores des veines lactées & empêchant ce qu'il y a de liquide dans le intestins de passer dans le sang, ils conserven davantage d'humidité dans les boyaux, qu par ce moyen versent plus abondammen ce qui est disposé à passer ailleurs.

Il ne faut pas croire, comme il y en beaucoup, que ce soit nos humeurs ni le causes de nos maladies qui sont évacuée par le purgatif; mais notre veritable substance qui a été corrompuë : c'est-pourquo on ne donne les purgatifs qu'après la coctio dans les fievres dangereuses; car la natur qui est déja fort affoiblie par la violenc du mal, seroit par-là entierement abattuë Il faut attendre qu'elle ait triomphé du mal. Ainsi on se donnera de garde de purger un Cheval pendant qu'il a la fievre

ıais toujours après qu'elle eſt paſſée. Voici n purgatif dont on pourra ſe ſervir.

PURGATIF.

Prenez une bonne once de ſcamonée, ıtant de reſine de jalap ; incorporez l'un l'autre dans une demie livre de miel : ıites-le diſſoudre enſuite dans une pinte e vin blanc & autant d'eau, où auront ıfuſé quatre onces de ſené.

Enſuite paſſez le tout, & le donnez à boire ı Cheval, qu'on débridera quatre heures ʼant la priſe, & trois heures après.

Le Cheval ne mangera pas encore d'avoie, on ne lui donnera que du ſon moüillé ; il eſt à propos, vingt-quatre heures après u'il a été purgé, de le promener une heure ırant.

CHAPITRE III.

De la pouſſe & de la morve.

LA pouſſe eſt une difficulté de reſpirer, entretenuë par une matiere vitiée dans poumon & trop gluante, qui s'attachant ıx parois de l'âpre artere, font que l'air ne s peut détacher.

Souvent ces flegmes s'oppoſant à ſon paſſage, & empêchant les fibres des poumons & de la trachée de joüer à leur ordinaire, font que le Cheval n'a pas la reſpiration libre, & produiſent un rallement ou ſiflement qui l'incommode.

On conſidere pluſieurs diſpoſitions que les humeurs du poumon peuvent avoir dans les états contre nature : ces humeurs ſont quelquefois trop viſqueuſes, trop groſſieres & trop gluantes, par une abondance de ſoufres impurs & terreſtres.

Quand les humeurs du poumon & des bronches ſont trop ſubtiles, l'air n'ayant, pour ainſi parler, point de priſe, ne les peut emporter dans l'expiration ; il faut qu'elles ayent un certain état de viſcidité, pour pouvoir être chaſſées : ainſi étant trop ſubtiles elles reſtent dans le tuyau où paſſe l'air, & lui ôtent par conſequent la liberté de ſortir.

Les parties ſalines de ces humeurs aident encore aux parties corroſives de l'air, à picoter les membranes de ce conduit ; d'où vient que le Cheval touſſe, quand il eſt pouſſif. C'eſt-pourquoi l'on doit ſe ſervir alors des remedes incraſſans & mucilagineux, qui s'emparant des ſels de ces humeurs & les rendant plus groſſieres, en procurent la ſorties, & mettent les autres en état d

léfendre la canne des poumons de l'âpreté le l'air.

Si au contraire les poumons ou les bronches ſont remplis de matieres trop gluantes, comme nous l'avons déja dit ; on ſe ſervira les remedes inciſans & attenuans, qui par eurs parties volatiles peuvent mettre les natieres en mouvement, ſans cauſer de grandes agitations dans le ſang ; car ſi le ang venoit à ſe mouvoir avec rapidité dans e poumon, pendant que les bronches ſont mbarraſſées, il pourroit bien ſe faire des mbarras & des ruptures de vaiſſeaux.

On connoît qu'un Cheval a la pouſſe, orſque le battement du flanc lui redouble, qu'ayant aſpiré & tiré ſon flanc à lui, il e relâche tout à coup.

Il faut remarquer auſſi quand le Cheval ire ſon haleine à lui, ſi le battement ſe nanifeſte au haut des côtes, & même juſqu'auprès de l'épine du dos ; tels ſymptômes dénotent aſſurément la pouſſe.

Cette maladie eſt aiſée à guerir, pourvû u'on y remedie dès ſon commencement. e vert, generalement parlant, n'eſt guéres on pour la pouſſe : il ne fait que détremper es humeurs, & leur donner plus de fluidité ; nais ſitôt qu'il eſt ceſſé, les mêmes humeurs e conglutinent, embarraſſent & picotent es conduits de la reſpiration, comme auparavant.

La pousse la plus dangereuse est celle qui provient d'une inflammation causée par un sang acide & visqueux, qui s'arrête dans le poumon, & qui y a été porté par quelque effort violent que le Cheval a fait, comme quelque course extraordinaire, ou bien qu'on l'a laissé morfondre.

Le trop de repos qu'on laisse prendre au Cheval à l'écurie, en mangeant trop de foin ou du sain-foin, contribuë beaucoup à ce mal, comme lorsqu'on le fait boire lorsqu'il a encore trop chaud.

Il est constant que de toutes ces causes que la pousse soit produite, elle peut se guerir, si l'on y remedie de bonne heure : il n'y a que celle qui est inveterée ou hereditaire qui est incurable. Les Chevaux poussifs qui prennent vent par le fondement, ne guerissent encore jamais. Il en est de même lorsque le picotement qui se fait aux membranes, excite la toux ; parce que c'est une marque que le poumon est trop enflammé par le sang qui s'y arrête, & qui y cause des ulceres. Voyons à present les remedes qui y sont propres.

Quand on s'apperçoit qu'un Cheval tire à la pousse, on prévient l'inconvenient, en lui ôtant dabord le foin, & ne le nourrissant que de paille de froment & de son moüillé, mêlé de tems en tems avec une

once de ſperme de baleine & une demie once de ſoufre de cinabre d'antimoine. Ces remedes ſervent à inciter & diviſer les matieres groſſieres & viſqueuſes, contenuës dans le poumon & la trachée-artere; parce qu'ils sont compoſez de parties ſubtiles & volatiles, qui peuvent s'échaper avec l'air dans les poumons, donner du mouvement aux matieres qui en manquoient, & même irriter & mettre en action les fibres charnuës de la trachée & des bronches; ce qui fait qu'elles chaſſent plus promptement cet ennemi.

Ces remedes agiſſent encore en donnant du mouvement, & attenuant les matieres gluantes qui doivent ſe filtrer dans la trachée.

Il y en a qui font prendre au Cheval pouſſif les pillules dont voici la compoſition.

PILLULES.

Prenez une once d'agaric, autant d'aloës en poudre, une dragme de ſcamonée pulveriſée, une livre de beurre frais, autant de miel; pilez & mêlez bien le tout enſemble, formez-en des pillules groſſes comme des noix, & les faites avaler le matin au Cheval dans une chopine de vin.

Il faut que le Cheval ſoit bridé deux heu-

res avant que de prendre ce remede, & trois heures après la prise. On continuë de le gouverner ainsi pendant quinze jours, le nourrissant comme on l'a dit, & lui donnant pour boisson de l'eau blanche avec de la farine de seigle.

Si vous voyez que ce premier remede n'opere point, il faudra recourir à un autre, que vous ferez de la maniere qui suit :

REMEDE POUR LA POUSSE.

Prenez de la grande consoude, des guimauves, de la violette, du tussilage ou pas-d'âne, de l'hisope, du lierre terrestre & du marrube blanc, de chacun trois poignées ; hachez-les menu, mettez-les boüillir dans un chauderon & dans une quantité d'eau suffisante, pendant deux heures.

Cela observé, vous les ôterez de dessus le feu, vous y mettrez un quarteron de mucilage de coins & une demie once de sagapenum ; vous passerez le tout après, vous le laisserez refroidir à moitié: vous y ajoûterez deux livres de miel, avec une demie livre de laudanum.

Le tout étant bien mêlé & bien passé, vous ferez prendre au Cheval le quart de cette décoction, avec les précautions dont on a parlé ; ensuite vous le promenerez une

ſemie heure au pas; puis on lui donnera l'au-
re quart, le promenant comme la premiere
ois ; cela ſuffit pour un jour, & le lende-
nain on lui fait avaler en deux fois ce qui
eſte de la décoction, comme on a fait la
remiere fois.

On laiſſera après cela le Cheval un jour
e repos ; puis on recommencera à lui faire
rendre le même remede, & à le lui donner
uſqu'à dix fois, obſervant de le laiſſer repo-
r de deux jours l'un. Toutes ces drogues
rviront à adoucir les humeurs aigres, elles
eront les âpretez qui peuvent ſe trouver
ans la trachée artere, & épaiſſiront les hu-
eurs qui y ſont ; de ſorte qu'elles en ſeront
us facilement rejettées.

AUTRE REMEDE.

'Ayez deux onces de muſcade, autant de
fran, demie once de gingembre, un quart
nce de canelle, un peu de regliſſe ; pilez
tout enſemble ; ajoûtez-y une chopine de
n blanc & un quarteron de miel, mêlez-le
en, paſſez-le : puis le donnez à boire au
eval avec la corne.

Si l'on remarquoit que le Cheval prenant
a haleine fît deux efforts pour cela, ce
oit une marque que les poumons ſeroient
trêmement deſſechez, & qu'ils adhere-

roient aux côtes. Nous avons dit que cette pousse étoit incurable ; mais comme on souhaite souvent tirer d'un Cheval le plus que l'on peut, quand il s'agit de le faire travailler, on lui donnera le remede qui suit, qui, s'il n'en ôte pas tout-à-fait la cause, du moins adoucira l'aigreur du mal, & fera que le Cheval pourra encore rendre du service, jusqu'à ce qu'il ne soit plus propre qu'à jetter à la voirie.

Autre Remede pour la pousse.

Faites boüillir des figues seches, environ une livre ; pressez-les pour en tirer le suc qu'il y en ait environ un demi-septier ajoûtez-y trois onces de miel, demie livr de beurre frais : mêlez bien le tout dans du son de froment, donnez-le à manger au Cheval pendant quatre jours, une fois pa jour, & pareille dose chaque jour.

DE LA MORVE.

Les signes par lesquels on connoît qu'u Cheval a la morve, est lorsqu'on voit qu' jette par les nazeaux une matiere crasse puante, visqueuse, jaunâtre, quelquefo blanche & verdâtre, qu'il a la tête pesante & qu'il ne respire qu'avec peine : il devien

maigre ; il s'appuye tantôt ſur une hanche, & tantôt ſur l'autre, & ſemble boiter lorſqu'il marche.

La cauſe mediate de la morve vient en partie du vice de la lymphe, qui humecte continuellement la trachée artere ; car celle-ci ayant été corrompuë, elle devient contraire au poumon & l'ulcere.

La morve ſurvient auſſi en partie du vice de la nutrition du poumon, lorſque ſon aliment eſt changé en un ſuc viſqueux & mucilagineux, qui affectant très-mal cette partie, fait qu'il en monte au cœur des vapeurs ſubtiles & malignes, qui venant à s'écouler tombent par les nazeaux du Cheval.

Ces matieres ne ſe manifeſtent point que ſur les Chevaux hors d'âge de jetter leur gourme, & ne ſont point ordinairement accompagnées de toux dans leur écoulement ; c'eſt ce qu'il faut remarquer à l'égard de ce ſymptôme.

Les Chevaux morveux ont encore une ou pluſieurs glandes entre les deux os de la ganache, qui leur ſont fort ſenſibles lorſqu'on les touche, & on remarquera qu'ils ne jettent jamais que d'un côté. Nous avons dit les couleurs differentes dont étoit la morve ; mais on ſera averti que lorſqu'elle eſt blanche & comme de l'eau, il n'y a plus de remede, il faut que le Cheval en meure.

Quand un Cheval a la morve, il eſt bien en danger, & cette maladie ne ſe guerit guéres à moins qu'on ne la ſoigne dans ſon commencement, & qu'elle ne ſoit point maligne ; autrement on ne fait que ſoulager un peu le poumon, qui devenant ulceré de plus en plus, fait que le ſang dans ſa circulation s'arrêtant dans les vaiſſeaux où il ſe trouve embarraſſé, y engendre un catharre, qui, lorſque l'amas en eſt grand, ſuffoque le Cheval.

Les Maréchaux experimentez & habiles en l'art de traiter les Chevaux, commencent à remedier à cette maladie par barrer les deux veines du cou : la pratique apprend comme cela ſe fait. On ſe donnera bien de garde de couper la veine entre les deux ligatures, cette operation eſt trop dangereuſe.

Quant au régime de vivre qu'on doit garder à l'égard du Cheval morveux, c'eſt le même que pour celui qui a la pouſſe, c'eſt-à-dire le ſon moüillé, la paille de froment & l'eau blanchie, comme on a dit.

Il eſt bon de faire fondre deux livres de ſoufre, de le jetter dans la boiſſon du Cheval, & de le retirer après : cela ſe fait deux fois de ſuite, il en reſte l'odeur, & comme le ſoufre eſt un bitume chargé de parties acides & rameuſes ; il agit par les dernieres

ſur les poumons, & par ſes huiles il embarraſſe les acides qui cauſent les ulceres. Si le Cheval repugne à boire de cette eau à cauſe de l'odeur du ſoufre, prenez de la pâte bien levée & prête à mettre au four, délayez-la dans l'eau, remuez bien le tout, & la lui donnez à boire; l'acide de la pâte émouſſe les parties balſamiques du ſoufre, de maniere que le Cheval boit cette eau ſans difficulté.

Il faut prendre le Cheval morveux & le promener de tems en tems, ſur-tout quand il fait ſoleil, & jamais par un tems pluvieux ni morfondant; car il ne faudroit que cela, pour empêcher l'effet des remedes.

Le vin émetique eſt très-excellent pour guerir la morve; il en faut donner tous les jours au Cheval, avec un peu de poudre cordiale mêlée dedans, & ſeringuer de ce même vin dans ſes nazeaux.

Il ne faut point purger les Chevaux qui ont la morve, les purgatifs leur ſont contraires; & quoiqu'on ait parlé ici d'émetique, il ne faut pas croire que ce remede les purge: il ne contribuë qu'à faire tranſpirer les humeurs malignes, & rien davantage.

Il y en a qui avec un plumaceau mettent de l'huile de laurier dans les nazeaux du

Cheval pour aider à l'humeur à diſtiller aiſément, obſervant de le faire manger la tête baiſſée.

Ou-bien, on prend de la ſtaphiſagria une bonne poignée, on la met boüillir dans du vin blanc ; enſuite on prend de cette décoction, on la paſſe dans un linge, on y ajoûte un peu d'huile de chenevi, pour après en ſeringuer dans les nazeaux du Cheval deux fois par jour matin & ſoir, chaque fois plein deux cuilleres d'argent.

CHAPITRE IV.

Des maladies qui ſurviennent aux yeux des Chevaux.

S'Il y a des ſpecifiques pour quelques parties ; il y en doit auſſi avoir pour les yeux ; car leur ſituation & leur délicateſſe ſont fort differentes de celles des autres parties du corps.

De tous les ſens externes, il n'y en a point de plus noble & de plus univerſel, & en même tems de plus néceſſaire, que la vuë, tant dans les hommes que dans les animaux ; c'eſt-pourquoi on ne ſçauroit trop les ſoigner.

Nous ne nous arrêterons point ici à faire

'anatomie de l'œil ; ce détail nous meneroit
rop loin, outre qu'il ne paroît pas ici tout-
-fait néceſſaire: ainſi nous paſſerons dabord
.ux maladies auſquelles il eſt ſujet, & nous
ommencerons par une certaine blancheur
u'on y voit quelquefois, & que les Mede-
ins appellent l'*albugo* ou l'*eucoma*, & le
ulgaire *taye en l'œil.*

De la Taye dans l'œil.

La taye dans l'œil ou l'*albugo*, comme
n voudra dire, eſt une tache blanche ou
ıembraneuſe de la cornée, qui empêche le
aſſage de la lumiere: elle eſt cauſée par une
ıatiere épaiſſe & ſulfureuſe, que l'acide de
ι lymphe a coagulée dans les vaiſſeaux de
ι cornée.

L'*albugo* qui vient d'une cicatrice, eſt
ıcurable; mais ſi ce n'eſt que par une ob-
ruction, les médicamens peuvent y operer
uelque choſe; & cette obſtruction n'étant
u'un épanchement de quelque matiere
raſſe, on la pourra guerir par de bons
eſolutifs: en voici un très-ſpecifique pour
ela.

Collyre reſolutif pour la taye des yeux.

Prenez de l'eau de fenoüil & d'eufraiſe;
e chacune quatre onces, deux gros de

trochifques albirafis,& autant de *Crocus metallorum*, un gros d'aloës, & foixante goutes d'efprit de vin camphré ; frottez-en les yeux du Cheval, & vous en verrez l'effet.

Si la tache eft fur la cornée, il faudra mettre en ufage les purgatifs fondans, & même les fudorifiques. On peut fe fervir encore de quelques eaux où on a diffous quelques remedes rongeans, comme fel ammoniac, airain brûlé, ou vinaigre diftilé.

De l'inflammation des yeux ou fluxion.

L'inflammation qui furvient à l'œil, eft caufée par des obftructions dans la conjonctive, qui n'eft qu'un tiffu de petites veines & arteres. Les principes des liqueurs nourricieres s'exaltent par la fermentation ; ils deviennent âcres, & irritent les fibres nerveufes des membranes de l'œil.

Cette irritation fait couler les efprits animaux dans les mufcles en fi grande quantité, que ces mufcles par leur gonflement preffant les vaiffeaux fanguins, il fe doit faire encore de nouvelles obftructions; ainfi le fang & toutes les autres liqueurs ne pouvant circuler librement, elles s'amaffent de plus en plus dans la partie : c'eft ce qui produit la tumeur, la douleur, la chaleur & la rougeur.

Le

Les ſignes de l'inflammation ſont, lorſ-
qu'un Cheval a les yeux rouges, qu'ils lui
leurent, & qu'il ſemble en ſentir de la dou-
eur; on voit deplus qu'il a peine à ouvrir
es yeux: ſi les larmes ſont âcres & tenuës,
comme corroſives, l'inflammation en eſt
lus dangereuſe; ce qu'on peut remarquer
a un Cheval, en y faiſant un peu d'attention.

Quelquefois les larmes ne ſont point cor-
oſives; on voit alors que les paupieres ſe
ollent enſemble, parce que la lymphe
acrymale eſt épaiſſe & viſqueuſe: ce der-
ier ſymptôme n'eſt pas ſi dangereux que
premier.

Quand la fluxion n'a que des ſignes exter-
es, c'eſt-à-dire, ſi les yeux ne ſont qu'hu-
ides, un peu rouges, enflammez de même
peu douloureux; on guerit ce mal en peu
tems, pourvû qu'on employe des remedes
btils & pénetrans, qui diſſolvent le ſang
e l'acide a coagulé dans les petits vaiſ-
aux de la conjonctive; tels que ſont l'eau
plantin, le criſtal mineral, le nître rafiné,
lun, le blanc d'œuf, le vitriol blanc & le
legme d'alun. On pourra heureuſement
ſervir du Collyre que voici.

Collyre pour les inflammations.

Prenez deux onces d'eau-roſe, autant de

celle de plantain, deux gros de salpêtr rafiné; laissez dissoudre le tout ensemble cela fait, frottez-en les yeux du Cheval, i en guerira.

Car on peut dire que la plus grande par tie de ces remedes agissant en resserrant le pores, & en coagulant les matieres qui e fermentant font l'inflammation, la dimi nüent dabord.

Si c'étoit en hiver que cette inflammatio arrivât, & qu'elle ne fût causée que parc qu'on auroit laissé le Cheval exposé à u vent froid & piquant, il faudroit bien s donner de garde de se servir d'aucuns de ce remedes, qui la feroient durer plus longtem on se donneroit seulement patience un pe de tems sans y rien mettre, & la chaleur c l'écurie rétabliroit ce mal.

On peut encore se servir dans les inflam mations de la décoction d'iris de Florenc ou de solution de sel ammoniac, ou bien l'eau celeste, qu'on fait en cette maniere.

Eau celeste.

Prenez de la premiere ou seconde e de chaux, ajoûtez-y deux scrupules de ammoniac, & laissez le tout en un vaisse de cuivre jusqu'à ce qu'elle devienne bleu ensuite passez-la à la chausse, & vous

ervez après : il faudra en frotter l'œil du
Cheval avec une plume.

De la Cataracte.

Les Chevaux ne ſont pas moins ſujets aux
ataractes, que les hommes : on l'appelle
utrement *ſuffuſion*, & ce mal n'eſt autre
hoſe qu'une petite pellicule membraneuſe
ngendrée dans l'humeur aqueuſe, entre la
runelle & l'humeur criſtalline, laquelle
mpêche le paſſage de la lumiere.

La cataracte eſt produite naturellement,
rce que l'humeur aqueuſe & la vitrée
ont pas leur tranſparence, & que les hu-
eurs deviennent troubles par de petites
rties groſſieres & branchuës qui nâgent
dans : c'eſt ce qui fait ſouvent que les
hevaux ſont ombrageux ; car pour lors il
ur ſemble voir pluſieurs objets extraor-
naires, qui viennent des refractions que
lumiere fait en paſſant au travers du
agulum.

Voilà ce qui arrive dans le commen-
ment ; enſuite la vûë s'obſcurcit peu à
u, & la prunelle eſt d'une couleur verte
bleuâtre.

Quand la cataracte eſt formée, la vûë ſe
rd entierement, & la prunelle reſſemble
un verre taché, obſcur & un peu dia-

phane ; enfin elle devient blanche , noire ou de quelqu'autre couleur.

Moins la cataracte est vieille , plutôt o peut en esperer la guerison ; & plus elle e inveterée , plus elle est incurable ; plus au elle est blanche , plus il y a d'esperance quand elle est noire , il n'y a rien à faire.

Il faut pour guerir la cataracte , se serv de remedes qui puissent un peu subtilis cette humeur , racler & enlever des parti de cette excroissance. L'huile de semence d lin qu'on tire par distilation , la thutie e poudre & l'huile de papier sont specifiqu pour la cataracte. Il y a encore une ea merveilleuse pour cela : la voici.

Eau pour les cataractes.

Prenez quatre gros d'aloës pulveris trois gros de *crocus metallorum* , deux g de sucre candi , un gros de thutie préparé ajoûtez-y huit onces de vin blanc , aut d'eau de fenoüil , deux de celle d'éclair laissez macerer le tout vingt-quatre heur puis frottez-en l'œil du Cheval : il faut le frottant remuer la bouteille.

Le premier régime de vivre qu'on d observer à l'égard d'un Cheval qui a r aux yeux , est dabord de lui ôter l'avoi lui donner du son moüillé , de bon foin ,

ui laiſſer prendre du repos. On prendra garde encore que l'eau ne ſoit point trop chaude, parce que cette chaleur eſt nuiſible aux yeux, & en augmente le mal. Le froid y eſt auſſi contraire.

Si le Cheval n'a qu'une fluxion ſur les yeux, on ne le ſaignera point, on ſe contentera de lui barrer les veines au larmier, c'eſt à faire aux Marêchaux à s'acquiter de cette operation.

Un peu de criſtal mineral comme environ une once, eſt très bonne, miſe dans du ſon moüillé; cette nourriture rafraîchit le Cheval, & empêche que les eſprits animaux ne ſe portent avec trop de violence dans la partie affectée de l'œil. Si l'on remarquoit que le Cheval s'abbatît trop en prenant cette nourriture, & qu'il s'en dégoutât, il faudroit lui donner du foye d'antimoine, comme on a dit, juſqu'à ce qu'il eût recouvré l'appetit.

Remede pour un Cheval qui a la vûë foible.

Prenez une demie-once de ſel ammoniac, un gros de ſel gemme, autant de ſemence de criſtal, pareille doſe de thutie preparée, deux gros de tartre pulveriſé, & demie once d'anis vert, réduiſez le tout en poudre,

& en souflez deux fois par jour dans les yeux du Cheval.

Pour un coup sur l'œil du Cheval.

Si c'est un mal qui soit venu d'un coup qu'on ait donné dans l'œil du Cheval.

Remede.

Vous prendrez de l'eau rose, de l'huile rosat, & du sucre candi, de chacun une once, vous battrez le tout ensemble, & en frotterez l'œil malade du Cheval.

Dans les coups qui arrivent aux yeux l'on se sert d'ordinaire d'adoucissans, tels que peuvent être le sang de pigeon chaud ou le lait de femme, où l'on dissout tant soit peu d'encens mâle, cela adoucit le mal.

Voici quelques symptômes qui peuvent donner à juger bien ou mal d'un coup qu'un Cheval aura reçu dans l'œil, par exemple lorsque ce Cheval commence à ouvrir l'œil qu'il avoit toujours tenu fermé par la violence du coup qu'il a reçu, & que cet œil paroît opaque en dedans, & d'une couleur verdâtre; cela ne vaut rien.

C'est aussi un mauvais presage, lorsque la vitre de cet œil paroît comme parsemée de rougeurs d'un sang figé, ainsi que lors

qu'elle eſt bleſſée ; telles bleſſures quelquefois ſe gueriſſent, mais il en reſte toujours une vilaine tache ſur l'œil qui dépriſe un Cheval.

La meurtriſſure dans l'œil d'un Cheval eſt ordinairement cauſée par un épanchement de ſang entre la conjonctive & la cornée, & qui ſort des veines dont l'orifice s'ouvre, ou bien lorſque les veines ſe rompent par le coup : il faut faire ſon poſſible, lorſque cela arrive, de reſoudre ce ſang extravaſé, de crainte qu'il ne ſupure, & que l'ulcere enſuite ne devienne fiſtuleux, ce qu'on previent par la ſaignée, qui ſe fait au larmier, ou au cou du Cheval en abondance.

Quelquefois le Cheval n'eſt attaqué aux yeux, que d'une inflammation ſereuſe, qui eſt une diſtillation continuelle & abondante de larmes, qui ſont tantôt âcres, & excitent par conſequent de la rougeur, de l'ardeur & du picotement, & tantôt elles ſont plus douces, c'eſt un vice habituel de la lymphe trop âcre, & d'un acide trop ſalé qui ronge & picote les yeux, & y produit à cette occaſion toujours une plus grande abondance de ſang & de lymphe.

Les remedes dont on a parlé pour les fluxions, ſont ſpecifiques pour cette derniere maladie, où l'on ſe donne de garde de ſaigner le Cheval.

Pour les Chevaux lunatiques.

On ne ſçait que dire poſitivement d'une certaine fluxion qui tombe tous les mois ſur les yeux des Chevaux, & que quelques-uns attribuënt aux effets de la lune, lorſqu'elle eſt en ſon décours; & comme il n'eſt pas queſtion ici de combattre ce ſyſtême, nous en laiſſons croire ce qu'on voudra. Venons au fait.

Nous avons dit dans la premiere partie de ce Livre, comment on connoiſſoit qu'un Cheval étoit lunatique, & cette maladie n'eſt autre choſe qu'une fluxion qui ſe jette ſur l'œil du Cheval: cette partie eſt pour l'ordinaire enflammée, enflée, & toujours humide; l'œil eſt obſcur, couvert, & de couleurs feuille-morte ſous la prunelle, dans le temps de la fluxion ſeulement.

On obſervera le même regime de vivre pour le Cheval lunatique, que pour celui qui eſt attaqué d'une fluxion ſur l'œil, c'eſt-à-dire, point d'avoine, mais du ſon moüillé, de bon foin, & de la paille de froment.

La ſaignée eſt contraire à ces Chevaux, il n'y a que la fiévre ou autres maux de cette nature, qui demandent qu'on évacuë le ſang, qui puiſſent y obliger.

Il y en a, lorſqu'il fait beau temps, qui font mettre coucher le Cheval lunatique au

erain : la methode en eſt bonne, & il faut
que l'écurie où il eſt, ne ſoit point trop
haude;la trop grande chaleur eſt contraire
cette fluxion.

Le ſeton eſt ſpecifique pour cela, lorſ-
u'on l'applique au haut de la tête entre
s deux oreilles. Ce médicament eſt pour
ordinaire âcre, & a des parties en un mou-
ement très-rapide ; c'eſt-pourquoi il fait
éparer la cuticule d'avec la peau, & rompt
tiſſure des vaiſſeaux lymphatiques. Par le
noyen de ce ſeton, il ſort quantité de ſero-
tez qui gueriſſent, ou du moins qui ſoula-
ent la cauſe du mal.

Il eſt bon encore de barrer la veine au
irmier, cette operation eſt du reſſort d'un
abile Marêchal, mais il faut qu'il ne la
iſſe que lorſque la fluxion eſt paſſée ; & le
neilleur remede qu'on puiſſe éprouver pour
s yeux d'un Cheval lunatique, eſt, lorſque
mal le tient, de les lui frotter d'huile de
aturne ; on en trouve chez les Apoticai-
es : ou bien prendre deux gros de ſel de
aturne, le faire diſſoudre dans une once
eau d'éclaire, & en frotter les yeux du
heval. Voici preſentement ce qu'il eſt bon
e faire pour purger le Cheval.

Pilulles pour un Cheval lunatique.

Prenez trois onces d'agaric, autant de

turbit, de l'aloës lucide deux onces, un
poignée de feüilles de gentiane & une livr
de beurre: il faut que toutes ces drogue
soient pulverisées, puis les incorporer en-
semble, & en former des pilulles, qu'or
donnera au Cheval trois heures après qu'i
aura été tenu bridé : il faut le promener
après la prise pendant une bonne heure.

On prétend que cette fluxion vient aux
Chevaux, ou pour avoir été engendrez d'un
vieux étalon ou d'un Cheval poussif, ou par
quelque coup de tonnere qui sera survenu
& qui leur aura dérangé toutes les fibres du
cerveau, ou pour avoir trop travaillé étan
jeunes.

On ne sçauroit trop menager un Cheva
lunatique, le travail excessif, le trop d
chaleur, & le froid trop violent, le ren
aveugle. Ainsi ces avis serviront à ceux qu
seront amoureux de leurs Chevaux, & qu
ne voudront pas les perdre sitôt.

CHAPITRE V.

De la gourme & du morfondement.

LA gourme se dit de certaines humeu
impures, qui se forment dans le cor
des poulains de trois à quatre ans, & do

a ſupuration ſe fait par les nazeaux, ou par
les glandes ſituées entre les deux os de la
ganache.

A dire poſitivement d'où provient cette
orruption d'humeurs, c'eſt ce que l'on ne
ait pas; mais de quelque ſource qu'elle
uiſſe partir, il eſt conſtant que c'eſt un
rand ſoulagement pour un Cheval, quand
a gourme qu'il jette eſt parfaite, c'eſt-à-dire
uand il la jette bien.

Les Chevaux qui jettent par les glandes
ont on a parlé, & où il ſe forme une tu-
ieur pour cela qui vient à la ſupuration,
e s'en portent que mieux après. Il y a de ces
ımeurs qui ne ſupurent point, mais qui ſe
iſſoudent par une inſenſible tranſpiration:
ur guériſon eſt plus longue que celle des
remieres, & cauſent bien plus d'incom-
odité au Cheval.

Ces dernieres tumeurs qui ne font que
ıttenuer, ſont ordinairement remplies
humeurs trop groſſieres, qui ſe ſubtiliſent
éanmoins à l'aide de quelques ſels acides,
ui en diviſent ce qu'il y a de plus groſſier,
maniere que la matiere tranſpire après
rt aiſément.

On remarquera encore que les jeunes
hevaux jettent leur gourme par d'autres
ırties que celles dont on vient de parler;
mme par exemple, par un jarret, une

épaule, un pied, & pardeſſus le rognon, ou par quelqu'autre endroit qui ſera bleſſé.

La gourme que les Chevaux pouſſent dehors par les nazeaux, n'eſt pas dangereuſe, non plus que celle qui prend ſon écoulement par les glandes de la ganache, qui viennent à ſupuration.

Quand les Chevaux ſont au vert, ils ont bien plus de facilité à jetter leur gourme ; parce que cette nourriture qui détrempe les humeurs, en aide beaucoup plus l'évacuation que lorſqu'ils ſont au ſec. Ce n'eſt pas que celui qui par cette raiſon mettroit un Cheval qui auroit la gourme, & qui vivroit au ſec, dans une prairie, pour lui faire prendre l'herbe, agiroit très-mal ; parce que la gourme qui ne veut que le chaud, ſeroi dangereuſe à ſe convertir en morve ; & s'i y a des poulains qui la jettent au pré, c'eſ qu'ils ſont accoutumez à cet aliment.

La gourme ne vient pas aux Chevaux e tous Païs ; ce n'eſt pour ainſi dire, que dan les climats temperez où cet écoulemen d'humeurs leur arrive ; car dans les Pa chauds, elle s'en va par inſenſible tranſp ration.

Il y a une gourme qu'on appelle *impa faite* ou *fauſſe gourme*, dont il ne s'eſt ſubtili qu'une partie de matiere qui s'eſt échapée & l'autre s'eſt endurcie ; ce qui cauſe un d

rangement terrible, à cauſe de la reſolution qui n'a pû s'en faire. Le levain qui en reſte, fomente les humeurs, les met en mouvement, & les oblige à s'écouler, ou par les nazeaux, ou entre les deux os de la ganache, de la même maniere qu'on l'a déja dit.

Ces humeurs ſuperfluës & malignes ne ſe déclarent que ſur les Chevaux de huit, dix ou douze ans.

Quand le Cheval commence à avoir la gourme imparfaite, on voit qu'il a de la peine à reſpirer, & que le flanc lui bat : pour les autres ſymptômes, ce ſont les mêmes qu'à la gourme veritable.

Cette gourme imparfaite eſt bien plus dangereuſe pour les vieux Chevaux, que n'eſt l'autre à l'égard des poulains ; car ſouvent elle dégenere en morve, ſi on n'y remedie promptement & à propos. Mais c'eſt aſſez parler des deux eſpeces de gourmes & de leurs ſymptômes : voyons à preſent quels ſont les ſecours qu'on peut donner aux Chevaux en cette occaſion.

Des moyens de guerir de la veritable gourme.

On ſuppoſe ici qu'on traite un Cheval qu'on nourrit à l'écurie ; & ſe reſſouvenant qu'on a dit qu'il falloit le tenir chaudement, on prend une peau de mouton dont on lui

enveloppe la tête, la laine contre le poil.

Enſuite on lui frotte tous les jours la glande & le tour des mâchoires d'un onguent fait ainſi.

Onguent pour la gourme.

On prend du beure frais, de l'huile de laurier à égale doſe, & deux fois autant d'althea ; on bat le tout à froid, puis on s'en ſert. Ce reſolutif eſt compoſé de parties ſubtiles & volatiles, qui ſubtiliſant les matieres, & dilatant les pores, fait que les humeurs qui gonfloient cette partie, ſe diſſipent.

Il y en a qui au lieu de beure, prennent du ſaindoux ; & lorſque la tumeur paroît en maturité, y appliquent un bouton de fil : c'eſt l'affaire d'un Marêchal expert, qui prendra garde de faire cette operation en courbant le fer, crainte d'offenſer le goſier.

Quand on a ouvert la plaie, on y met un plumaceau induit d'huile d'olive mélée d'un peu de vin chaud, ou pour mieux dire de *baſilicum*, qui eſt un onguent qui ſe vend chez les Apoticaires. Voici un autre onguent en faveur de ceux qui ne ſont point à portée des Villes où il y a des Droguiſtes, & de ceux qui font proviſion de ce qu'ils croyent avoir beſoin.

Autre Onguent.

Prenez quatre jaunes d'œufs avec au-
ant de terebentine, & pour un ſol d'huile
oſat ; mêlez le tout enſemble : cela fera un
nguent, dont on ſe ſervira au lieu de *baſi-
cum.*

Quelques-uns employent *l'Egiptiacum* &
eau-de-vie mêlez enſemble, pour manger
es chairs baveuſes qui croiſſent ſur la plaie :
faut s'en ſervir juſqu'à ce que le Cheval
oit gueri.

Il eſt avantageux pour un Cheval de jet-
er parfaitement ſa gourme par les nazeaux,
ar alors il ne ſouffre point de mal ; on n'a
u'à le tenir chaudement & prendre garde
ue ſes nazeaux ne ſe bouchent point.
Quand cela arrive, on prend du ſuc de
eüilles de bette, ou de celui de racine de
oncombre ſauvage, avec un peu d'eau-de-
ie, & on en ſeringue dans le nez du Cheval.
Ce petit remede évacuë merveilleuſement
ien les matieres épaiſſes qui ferment les
onduits des nazeaux. On peut au lieu de
es ſucs, prendre de l'huile d'olive.

Si l'on remarque que le Cheval ait peine
jetter, il faudra lui donner une demie
nce de theriaque dans une chopine de vin,
de la perunche, qui eſt une herbe, hachée
enu, & mêlée dans le ſon moüillé, dont

on le nourrira ; tout cela contribuëra beau-coup à le faire jetter.

On se sert encore à cette occasion de plumaceaux, qu'on met dans le nez du Cheval, frottez d'huile d'olive & de poudre composée en cette sorte :

Poudre sternutatoire.

Prenez une demie once de nicotiane en poudre, un gros d'ellebore blanc aussi pulverisé, quinze grains d'esprit volatile de sel ammoniac ; mêlez le tout ensemble : ce sternutatoire excite puissamment.

Au lieu de cette poudre, on se servira simplement, si on veut, de tabac en poudre ou de poivre moulu. Il faut continuer ses soins jusqu'à ce que le Cheval soit tout-à-fait hors d'affaire.

Quelques-uns, pour faire abondamment évacuer le Cheval par les nazeaux, prennent gros comme un œuf de beurre frais qu'ils font roussir : ils le mêlent avec une demie once de bon vinaigre & trois pincées de tabac rapé, ou de bon poivre ; puis ils le font prendre chaudement au Cheval par le nez avec une corne, en lui levant la tête, moitié de la liqueur de chaque côté.

Cela fait, il faut le couvrir, afin de le tenir chaudement, puis après le tenir en main un

ıne demie heure entiere, le Cheval battra lu flanc comme s'il vouloit crever; mais ın ne s'en étonnera pas, c'eſt l'effet du emede, qui après jette en abondance.

On ſoignera de ſéparer le Cheval qui ette ſa gourme, de ceux qui ne la jettent as; parce que ceux-ci pourroient prendre ı morve à l'odeur ſeulement de cette gourıe, dont les parties ſont ſi volatiles, qu'elles communiquent aiſément.

Un Cheval qui jette, eſt en danger auſſi e devenir morveux, ſi l'on n'a ſoin de netyer avec du foin ſes nazeaux par où humeur s'écoule; parce que comme elle eſt npreinte d'un ſel qui lui fait plaiſir, ce heval la leche à ſon dommage.

S'il arrivoit que le Cheval vînt à s'affoilir à force de jetter, de maniere qu'il en erdît l'appétit, il faudroit lui faire prendre poudre cordiale, ou bien de l'opiat de ermes: vous en mettrez un quarteron dans ıe pinte de vin blanc, que vous laiſſerez fuſer toute la nuit, pour la donner le atin au Cheval, qu'on aura tenu bridé eux heures avant la priſe, & qu'on tiendra ıcore ainſi deux heures après. Tous ces medes ſe préparent & ſe vendent chez les poticaires.

Comment guerir la fausse gourme.

On guerit cette gourme comme la précedente. Il est bon de tems en tems de donner quelques lavemens au Cheval attaqué de la gourme ; ces remedes agissent en irritant la membrane des intestins, ou en délayant les excremens : on peut en donner un composé de cette sorte.

Lavement pour un Cheval qui jette une fauße gourme.

Prenez des mauves, des guimauves, de la mercuriale, de la parietaire & des violettes de Mars, de chacune une poignée, une demie poignée de camomille ; faites une décoction du tout avec de l'eau ordinaire, au poids de deux livres, mettez dissoudre dedans une demie livre de catholicon quatre onces de miel, & autant d'huile de noix.

Cela observé, vous donnerez le lavement au Cheval : il faut que le remede soit tiede, il ne pourra que le soulager beaucoup.

Si vous voulez aider aux glandes que le Cheval peut avoir sous la ganache, à venir à supuration, il n'est rien de meilleur que les pilulles cordiales, on en donne trois prises

comme on l'a dit ci-dessus, à trois differentes fois.

Si la glande est rebelle à ce premier remede, il faudra y mettre un emplâtre de *diachilum magnum*; il se vend chez les Apoticaires.

DU MORFONDEMENT.

On appelle *morfondement* à l'égard des Chevaux, ce qu'on entend par rhume au sujet des hommes; & ce morfondement n'est autre chose qu'une affluence d'humeurs vitiées & superfluës, qui tombent sous la gorge des Chevaux, ou sur d'autres parties de leurs corps. Cette maladie arrive souvent à un Cheval, lorsqu'ayant été travaillé excessivement, on le laisse refroidir trop tôt, soit à l'air qui est froid, soit dans une écurie. Le sang se coagule pour lors; & s'arrêtant dans sa circulation, laisse plusieurs parties du corps dénuées d'esprits animaux: d'où il arrive que le sang n'y fermentant plus à son ordinaire, ces parties sont comme en défaillance, & ne font plus leurs fonctions qu'imparfaitement.

Un Cheval est encore sujet au morfondement, lorsqu'ayant trop chaud, on a l'imprudence de le laisser boire de l'eau froide ou qui est trop cruë; ce qui fait que le sang

coagulé s'arrête dans le poumon de la pleu
vre, y ferme le passage à celui qui circule
& l'oblige à fermenter & à irriter les mem
branes de la trachée artere : d'où vient qu'
s'y forme des obstructions qui empêchen
le Cheval de respirer, lui causent la toux
& le font jetter par les nazeaux une humeu
verdâtre ou blanche.

Les symptômes qui donnent à connoîtr
que le Cheval est morfondu, c'est donc lors
qu'on lui voit couler des nazeaux cette li
queur dont on vient de parler, lorsqu'il es
dégouté, qu'il a les deux côtez des nazeau
enflez, le gosier sec & dur lorsqu'on l
manie.

Un bon remede pour un Cheval mor
fondu, sont les pilulles que voici.

Pilulles pour un Cheval morfondu.

Prenez un gros de beure frais, quatr
gros de sucre, deux gros de reglisse, un gr
de poudre cordiale, une once d'agaric c
sené, de la scammonée & du miel, de chacu
un gros ; pulverisez subtilement le tout,
l'incorporez avec le beure, puis formez-e
des pilulles que vous donnerez au Cheval

Breuvage pour un Cheval morfondu.

On prend deux gros de poivre, une on

de canelle, autant de gingembre; deux gros de girofle, deux gros de muſcade, & une once d'huile d'olive : réduiſez toutes ces drogues en poudre, & les mêlez avec l'huile; ajoutez-y une chopine de vin blanc, & le donnez à boire au Cheval; puis vous le promenerez une bonne heure.

On voit quelquefois des Chevaux morfondus qui ſont ſi oppreſſez des flancs, qu'ils en ont la fievre, & ne peuvent reſpirer que très-difficilement; parce que le ſang qui eſt coagulé, eſt dans une fermentation aſſez grande, pour qu'il s'arrête dans la pleuvre & dans le poumon; de maniere que les parties n'ont pas aſſez de reſſort pour reſiſter à l'impulſion des liqueurs : c'eſt-pourquoi il eſt bon pour lors de ſaigner le Cheval à la veine du cou; & au cas que la premiere ſaignée n'ait pas tout l'effet qu'on en eſpere, il faudra la recommencer juſqu'à ce qu'on voye que les ſymptômes diminuent; car ce n'eſt que par-là qu'on juge de la plus grande partie des maladies des Chevaux : ſi pourtant après ces ſaignées le mal ne ſe calmoit pas, le Cheval ſeroit en danger de mort.

Au reſte quand un Cheval eſt attaqué du morfondement, on le traite comme un autre qui a la gourme, & on lui fait prendre de bons cordiaux.

Si le Cheval ſe trouve morfondu en hiver,

faites lui prendre le breuvage que voici.

Breuvage pour un Cheval morfondu en hiver.

Prenez une chopine de bon vin blanc, demie once de poivre long, six onces de jus de cerfeüil, de la gomme adragan, de la semence de fenoüil ou d'anis, & des bayes de laurier, de chacune deux onces, & six onces de miel; mêlez le tout ensemble, & le donnez au Cheval avec la corne: ce remede est très-efficace. En voici un autre, qu'on prépare de la maniere qu'on le va dire, pour un Cheval qui a le morfondement en Eté, accompagné d'une forte toux.

Breuvage en Eté.

Il faut prendre une chopine d'eau-rose, demi-septier d'eau de chicorée, & y ajoûter une poignée de sucre ou de castonade.

Après cela ayez de la canelle, de la muscade, de l'anis & de la coriandre, de chacune un quarteron; pulverisez bien le tout, mêlez-le bien; & tous les matins l'espace de huit jours, vous en mettrez dans les liqueurs ci-dessus, cinq pincées pour chaque prise.

Il faut, le jour que le Cheval prendra ce breuvage, qu'il demeure bridé une heure

devant, & une heure après l'avoir pris ; & lorſqu'on le débridera, au lieu d'avoine, on lui donnera du ſon, puis ſon avoine à l'ordinaire.

LAVEMENT.

Les lavemens ramolliens ſont merveilleux pour les morfondemens : ils ſe font avec des guimauves, de la mercuriale, de la parietaire, des violettes de Mars & de la camomille, de chacune une poignée ; on compoſe une décoction du tout dans deux livres d'eau commune.

Enſuite on prend cette décoction, on y met diſſoudre quatre onces de lénitif, demie livre de miel, quatre onces d'huile de camomille ou huile de noix ; puis on fait tiedir le tout, & on le donne au Cheval en lavement.

La theriaque, l'orvietan & la confection de Kermes ſans muſc, ſont des cordiaux ſpecifiques pour les Chevaux morfondus, il en faut donner demie once dans une chopine de vin. Tels ſont les remedes qu'on peut donner aux Chevaux dans le morfondement. Nous allons voir ce que c'eſt que le farcin, & quels ſont les remedes qu'on y peut apporter : cette maladie eſt fort dangereuſe pour les Chevaux, & quelquefois incurable, quand on s'y prend mal, ou qu'on a laiſſé inveterer le farcin.

CHAPITRE VI.

Des remedes contre le farcin.

LE farcin eſt un changement general & entier de toutes les liqueurs nourricieres, comme du ſang, de la lymphe & des eſprits, qui conſiſte dans une acidité volatile; car on ſçait que le farcin ſe communique aux autres Chevaux, lorſqu'ils approchent de ceux qui en ſont infectez: c'eſt-pourquoi il eſt facile aux particules de ces humeurs de paſſer à travers les pores d'un corps, & enſuite de ſe mêler avec le ſang & la lymphe, & de circuler dans toutes les parties, auſquelles leurs ſels âcres communiquent bien-tôt leur caractere; les liqueurs nourricieres s'aigriſſent alors, & deviennent de la nature du levain.

Comme donc le farcin eſt un virus qui conſiſte en un acide corroſif, il faut chercher des remedes qui puiſſent rompre les pointes de ce diſſolvant, ou tout au moins les émouſſer, ou enfin qui les puiſſent faire évacuer.

Avant que de venir aux remedes ſudorifiques, il eſt bon de s'en ſervir qui ſoient capables de mortifier ces levains, tels que

euvent être l'antimoine diaphoretique, le
inabre d'antimoine,& plusieurs autres dont
ous parlerons,& qui par leurs parties étant
iétalliques, penetrent jusques dans la masse
u sang, & adoucissent le virus qui y fait du
esordre.

Nous avons dit que le farcin se contra-
oit par la frequentation qu'un Cheval sain
iroit avec un autre qui est attaqué de ce
al. Il provient encore de plusieurs autres
ıuses; comme, par exemple, de trop manger
avoine, sur-tout lorsqu'elle est nouvelle,
ı du nouveau foin avant qu'il ait sué.

La trop grande abondance de nourriture,
ns exercice, peut causer le farcin, ainsi
ıe les fatigues excessives qu'on fait pren-
e au Cheval. En Eté, ce virus provient
ıcore aux Chevaux, lorsqu'ils sont trop
aigres & trop échaufez, ou qu'on leur
nne trop de travail, sans les bien nourrir:
est-pourquoi il ne faut pas s'étonner si
ıez la plûpart des Laboureurs on voit
nt de Chevaux attaquez du farcin. Les
ıevaux de voiture y sont encore fort sujets.

On compte de quatre sortes de farcins:
farcin cul-de-poule, le *farcin cordé*, &
nterieur, & le *farcin volant*. Ce dernier est
moins dangereux, parce qu'il n'a pas
n siege dans la masse du sang, & que les
prits volatiles ne se portent encore que

ſuperficiellement, & croît vîte & en quantité, ſi l'on n'y remedie.

Le farcin cordé.

Le farcin cordé ſe nomme ainſi, à cauſ de certaines manieres de cordes qui s'éle vent entre cuir & chair, & le long des vei nes, & toujours ſur les cuiſſes, le long d ventre, ſur les arcs & ſur l'encolure ; c'eſt là la marque qui le diſtingue des autres & qui le donne à connoître pour tel. C farcin eſt plus fâcheux que le précedent & l'ulcere des boutons qui y naiſſent, plu difficile à guerir.

Le farcin cul-de-poule.

Pour le farcin cul-de-poule, il a ſon vic plus pernicieux ; parce que la lymphe q arroſe toutes les parties, eſt plus âcre & pl corroſive, & par conſéquent y cauſe bie plus d'inflammation, & une ulcere bie moins curable. La figure avec laquelle cro cette eſpece de farcin, lui a acquis ſon nor

Le farcin interieur.

Quant au farcin interieur, on peut y r medier quand on y ſoigne de bonne heur

l vient un bouton entre chair & cuir, semblable à des cloux; il tient à la peau & est ixe. Il y en a d'autres de même espece, qui oulent & qui croissent au poitrail, ces erniers se guerissent aisément. Mais voions omment on peut parvenir à guerir les ns & les autres.

Pour bien guerir le farcin, il faut dabord ller à la source, c'est-à-dire, évacuer les umeurs peccantes qui en forment interieurement le levain. Ce n'est rien d'en avoir ôté s apparences, si l'on n'en détruit la cause. es onguens qu'on applique dessus, ces achets & autres especes de talismans qu'on end au cou du Cheval, & à d'autres pares, si tant est qu'ils ayent l'effet qu'on leur ttribuë, ne peuvent que suspendre le mal non pas le guerir: il est nécessaire absolument d'en extirper la racine, & il n'y a dabord que les purgatifs & la saignée qui puissent corriger la masse du sang corrompuë.

On commence par saigner le Cheval farcineux à la veine du cou, puis le lendemain n le purge en cette maniere.

Purgatif pour le farcin.

Prenez une demie once d'agaric, autant e mercure préparé, & pareille dose de acine de jalap, trois gros de scammonée,

une once & demie d'aloës ſuccotrin, &
autant de theriaque ou d'orvietan; faite
un breuvage du tout, avec une pinte de vi
blanc & le donnez au Cheval le matin.

Il faut qu'il ait été bridé trois heure
avant la priſe, & quatre heures après ſan
manger ni boire: il eſt bon de promener l
Cheval pendant deux heures; ce mouve
ment agite les eſprits, & fait que ce qu'il
a de volatile dans le remede, ſe porte en plu
grande abondance aux matieres malignes
dont il débarraſſe plutôt les parties in
fectées.

Le lendemain matin on donnera a
Cheval le lavement qui ſuit.

LAVEMENT.

On fera une décoction avec des mauves
de la parietaire, boüillon blanc, melilot
camomille, de chacun une poignée; il e
faut une pinte, dans laquelle on mettra u
gros de bezoüard mineral, un quarteron
miel, deux onces de *diaphœnicum* & dem
livre d'huile d'olive: on mêlera le tout, pu
on le fera prendre au Cheval.

Pendant tout le tems que le Cheval eſt da
les remedes, il ne vivra que de ſon moüill
dans lequel on mettra à chaque fois u
once de poudre de racine de bardan

u de salsepareille ; on lui ôtera aussi le oin, & on ne lui donnera que de la paille le froment.

Pilulles pour le farcin.

Prenez deux onces de mercure préparé ; utant de therebentine de Venise, quatre ros de scammonée, & pareille dose de rhuarbe ; mêlez le tout dans une livre de lard apé & dessalé, formez-en des pilulles, & les aites prendre au Cheval, que vous gouvernerez comme s'il avoit pris un remede.

Quand le Cheval est bien saigné & purgé, n peut lui donner tous les matins trois hopines de vin émetique : ce remede agit uissamment, & le Cheval le prend sans égoût ; il faut que ce soit à jeun, & ne lui lonner de la nourriture que deux heures près la prise.

Il ne faut point exterieurement appliquer le remede sur le farcin, qu'il ne soit en naturité : on doit le laisser sortir tout-à-fait le crainte qu'il ne rentre ; & après cela, on e frotte de l'onguent dont on va parler.

Onguent pour le farcin.

Prenez de la racine d'*enula campana* ; aites-la boüillir, pilez-la après dans deux

onces de saindoux, & du vif argent, puis vous en frotterez le farcin.

Le farcin le plus dangereux est celui qui fait jetter par le nez; car les Chevaux n'en échapent jamais, il faut qu'ils en crevent: celui qu'on voit paroître au train de derriere près des pâturons ou sur les boulets, est encore de très-difficile cure, de même que le farcin, dont les boutons, au lieu de venir à supuration, ne poussent que de la chair d'un rouge brun.

Le farcin qui pousse à la tête, se guerit bien plus aisément; au lieu qu'on a de la peine à venir à bout d'ôter celui qui fait la corde dans le foureau, ou qui creve en cul-de-poule sans supurer.

Quand on s'apperçoit qu'un Cheval a le farcin, on doit bien en examiner l'espece, afin d'y apporter les remedes convenables.

Il y en a, lorsque les boutons sont crevez, qui les remplissent de sublimé en poudre, ou du réagal, qui est un mineral: d'autres y appliquent des onguens: d'autres enfin ont recours aux *caustiques*; parce qu'ils font des écharres, & attirent à maturité les boutons de farcin, tant par le cours du sang & des esprits qu'elles y poussent, que par leurs sels qu'ils y mêlent: en voici quelques-uns.

Caustiques.

Prenez de l'huile d'antimoine caustique, ou du beure d'antimoine, ou du sublimé corrosif en poudre, détrempé dans de l'esprit de vin.

Si le farcin n'est pas beaucoup dangereux, on pourra le frotter de l'eau qui suit.

Eau pour le farcin.

Prenez trois gros de vert-de-gris, une once & demie d'alun, trois gros de vitriol, & autant de minium, faites cuire le tout dans trois quarterons de vin blanc, & une once & demie d'eau-de-vie; laissez-le reposer, & vous en servez après.

On se souviendra toujours de saigner le cheval farcineux & de le purger avant que de le traiter par la voie des médicamens; & si après avoir fait tout ce qu'on a déja dit, le farcin ne se guerit pas, on lui donnera trois ou quatre prises de pilulles de cinabre: en voici la composition.

Pilulles de cinabre.

Prenez du mercure précipité par lui-même, & corrigé avec l'esprit de vin, & quatre onces de soufre tiré du cinabre d'antimoine; mêlez le tout exactement, & le

faites ſublimer: puis réduiſez-le en poudre & le mettez dans une demie livre de beur frais; pétriſſez-le bien, & en formez de pilulles pour donner au Cheval: la force d ce remede lui ouvrira les pores, & guerir le mal par inſenſible tranſpiration.

Quand les boutons du farcin ſeront ſortis percez-les vous-même, s'ils ne percen naturellement; puis vous y mettrez de l poudre que voici.

Poudre admirable pour le farcin.

Il faut prendre une once d'arſenic, d vif-argent & de l'alun, de chacun deu onces, autant de couperoſe, & demie onc de vert-de-gris: pulveriſez toutes ces dro gues chacune à part; mêlez enſuite ces pou dres, & ſerrez le tout dans quelque boët pour s'en ſervir au beſoin.

Quand on voudra en uſer, il faudra bie nettoyer les boutons, faire ſortir le pus d dedans, puis prendre du coton, & avec u petit bâton pointu en faire entrer dans l farcin: on continuë d'en agir de la ſorte meſure que les boutons percent, & par c moyen le Cheval guerit.

On ſe ſert encore de pluſieurs ſimpl pour la guériſon du farcin; comme, pa exemple, on prend de la racine d'*enula cam*

pan

ana, qu'on fait boüillir ; on la pile avec
leux onces de ſaindoux & de vif-argent :
on en fait un onguent, dont on frotte les
outons de farcin, quand il eſt venu à ma-
iere ; cela ſe fait deux fois le jour, l'eſpace
le cinq jours.

Le *marrube* boüilli avec de l'huile d'olive
ſt ſpecifique pour le farcin ; il en faut
indre les parties du Cheval affectées. Les
acines du *ſceau de Salomon*, celles de *la*
rande ſcrofulaire, ou de *la reine des prez*,
oupées par morceaux & mêlées parmi le
on qu'on donne au Cheval, gueriſſent le
arcin, en purifiant la maſſe du ſang.

La *centaurée* eſt encore ſpecifique : on la
ait tremper avec de bon vinaigre, puis on
n frotte le farcin : ſi cela n'opere rien, c'eſt
que les ſels que contient cette plante, n'ont
as aſſez de force pour faire eſcarre ; & pour
ors vous prendrez une once de vif-argent,
utant de ſuif, vous les incorporerez enſem-
ble ; vous y ajoûterez deux onces de beurre,
une once de ſalpêtre & deux onces d'huile
l'olive : vous mêlerez le tout enſemble
froid, puis vous en frotterez le Cheval
l'endroit où eſt le farcin, une fois le jour
eulement.

Quand c'eſt à la tête que le Cheval eſt in-
ecté de farcin, on prend de l'*ariſtologe ronde*,
n la pile dans un mortier ; puis on prend le

marc & le jus, qu'on met dans l'oreille du Cheval, prenant cette partie & la frottant avec la main jusqu'à ce que l'herbe soit seche, & alors on l'ôte pour y en remettre d'autre. On réitere cette manœuvre jusqu'à cinq ou six fois; après quoi on en met encore dans les oreilles, qu'on plie & qu'on lie avec des bandes le plus serré qu'il est possible: on laisse ainsi ce simple quatre ou cinq jours sans y toucher; au bout de ce tems on l'ôte, & le Cheval est gueri.

Ptisane pour guerir le farcin.

Prenez bois de gaïat, salsepareille & saxafras, de chacun une once & demie, une once de mercure crud, autant d'antimoine crud pulverisé; faites boüillir le tout dans un pot de terre non-vernissé, avec trois pintes d'eau & trois pintes de vin blanc, qu'on laisse réduire à la moitié: cela fait, on bride le Cheval à cinq heures du matin, & à huit on lui donne une chopine de cette ptisane puis on le tient encore bridé trois heures après la prise. On continuë ainsi pendant cinq jours.

On a, ce semble, assez donné de remedes pour guerir un Cheval farcineux, ou pour tâcher de le guerir; car on n'y réussit pas toujours, y ayant des especes de farcin qui

ont incurables. On a employé toutes les lrogues qu'on y a jugé nécessaires, & tous es simples & les purgatifs qu'on a cru pou-'oir combatre ce venin & le détruire. Il ne ious reste plus qu'à mettre le feu en usage our cela, & de sçavoir comment cela se fait.

Comment guerir le farcin par le feu.

Sitôt qu'on voit que le farcin commence à aroître, on en environne les cordes, & on es barre avec une raie de feu sans percer le uir : souvent le farcin en demeure là.

Mais s'il croît davantage & que les bou-ons viennent à supuration, on les perce vec un bouton de feu : il faut aller jusqu'à a matiere, sans crainte de blesser le Cheval n aucune partie où soit le farcin ; mais uand on voit le pus qui sort, on doit s'en enir là & n'enfoncer pas plus avant le outon.

Quand on a barré les cordes comme on a it, on saigne le Cheval en abondance ; puis n le purge comme on a dit : on n'y oubliera oint le mercure ou le cinabre.

Le farcin qui vient à un Cheval, n'y pa-oît pas tout d'un coup également partout ; 'est-pourquoi on est obligé d'y appliquer à lusieurs fois les boutons de feu, à mesure ue chaque tumeur vient en maturité : il est

vrai que cela fatigue terriblement un Cheval ; mais qu'y faire ? On risque tout, quand le mal est dangereux.

Si les boutons ne viennent point à supuration, après le tems qu'on a jugé qu'ils y devoient être, on ne laisse pas que d'y appliquer le feu : si l'écharre tombe ensuite, c'est bon signe ; mais s'il renaît interieurement de nouvelles chairs, c'est une marque que la guerison de ce mal est presqu'impossible : il n'y a que les caustiques après cela, ou le feu même, qui puissent extirper ces chairs étrangeres.

Supposé qu'après avoir mis le feu à des boutons de farcin, l'écharre en soit tombée, il faut prendre de l'urine & en nettoyer les plaies, puis les frotter avec quelqu'onguent pour achever de les guerir.

On ne dit rien ici de la maniere d'appliquer le feu aux boutons de farcin ; c'est l'affaire d'un Marêchal, qui, pour peu qu'il soit versé en son art, en vient toujours à bout, à son honneur. Finissons cet article, & passons à d'autres infirmitez ausquelles les Chevaux sont sujets.

CHAPITRE VII.

De la gale des Chevaux, des ébullitions de sang & des démangeaisons qui leur infectent la peau.

LA gale est un ulcere qui ne vient que de sels âcres ou acides, qui s'attachant la peau, y fixent le sang & les humeurs ui y circulent, & y produisent ces petites ustules, qui sont plus ou moins grosses, & lus ou moins douloureuses, que les sels ont lus ou moins d'acrimonie, & suivant que s humeurs y tiennent coagulées.

On connoît qu'un Cheval a la gale, quand se frotte aux jointures, aux jambes ou au rin; puis on tâche d'y apporter du remede.

Pour y réussir, l'on commence à disposer s humeurs par la saignée, afin d'arrêter s parties du sang, qui fermentant alors vec trop de violence, se portent toujours e plus en plus aux parties affligées, & igmentent le mal, si l'on n'en arrête le ours.

Il faut après donner au Cheval des pur-atifs qui peuvent émousser les acides, tels ue sont ceux qui sont préparez avec l'aloës, coloquinte, la confection hamec, le

hiera piera, le précipité blanc de couleur de rose, le mercure doux, & toutes les préparations de mercure qu'on prend interieurement; parce que tous ces remedes précipitent les sels acides, ils les amortissent, & les peuvent même tout-à-fait détruire.

Il y a de deux sortes de gales : la *gale farineuse*, & l'*ulcerée*. La premiere est plus difficile à guerir que l'autre, & on les traite néanmoins toutes deux avec les mêmes remedes.

Quand le Cheval a été saigné de la veine du cou, il faut songer à le purger; & pour cela :

Purgatif pour un Cheval galeux.

On prend trois chopines de petit lait, deux onces d'aloës sucrotin, une once de confection hamec, demie once d'anis, deux onces de scammonée, & deux onces de coloquinte pilée : on laisse infuser le tout ensemble; on le passe après, & on le donne au Cheval le matin, cinq heures après avoir été bridé : on le laissera ainsi deux heures après la prise.

Quand le remede aura operé, & que la fermentation du sang sera rallentie, on songera aux remedes exterieurs : en voici quelques-uns.

Onguent pour la gale des Chevaux.

Prenez une demie livre de ſaindoux, une ꞏemie once d'eau forte, autant de mouches ꞏantarides, & deux onces de ſoufre ; mêlez ꞏe tout enſemble, incorporez-le bien, & en ꞏaites un onguent, dont vous frotterez la ꞏale du Cheval.

Entre tous les remedes qui emportent le ꞏnieux la gale, on reconnoît que le tabac, ꞏe ſoufre & le mercure y ſont plus efficaces ꞏue les autres ; c'eſt-pourquoi l'onguent ꞏue voici réuſſira à merveille pour la gale ꞏa plus dangereuſe.

Autre onguent pour la gale.

Vous prendrez un demi-ſeptier de vinaiꞏre, quatre onces de ſoufre vif en poudre, ꞏrois onces de mercure vif, une once de ꞏouperoſe, demie once de vert-de-gris, & ꞏuatre onces de cantarides : vous mettrez ꞏoüillir le tout enſemble dans un pot neuf, ꞏien couvert, l'eſpace d'environ deux heuꞏes, ou pour mieux dire, juſqu'à ce qu'on ꞏoye que toute la mixtion ſoit réduite en ꞏonſiſtance d'onguent ; après cela on s'en ꞏervira pour frotter la gale du Cheval.

Si la gale n'eſt que légere, on ſe ſert de la

patience & de l'*aunee* : ces deux ſimples contiennent des alkalis, dont la vertu eſt d'appaiſer la douleur.

Le tabac infuſé dans du vin blanc eſt ſpecifique pour la gale : il eſt chargé de ſels volatiles ; & quand on en frotte cet ulcere, il le deſſeche & le guerit ; ſon eſprit & ſon huile ont la même proprieté.

Le ſoufre eſt un bitume chargé de parties rameuſes, par le moyen deſquelles il guerit la gale ; c'eſt-à-dire, que par ſes huiles il embarraſſe les acides qui cauſent cette maladie : il agit plus puiſſamment, ſi l'on en fait un cinabre avec le mercure ; ce qu'on conſeille de faire pour plus de ſureté.

L'argent vif, dont on ſe ſert pour guerir la gale, eſt une liqueur minerale très-capable de ſe charger d'acides quand elle rencontre. Quand on veut s'en ſervir, on l'amortit avec le ſoufre & la terebentine, & on la mêle aux onguens pour la gale. Outre les drogues dont on vient de parler, on peut encore ſe ſervir de ſel de Saturne, de ſel de tartre & d'autres alkalis : tout cela paroît un peu extraordinaire à bien des gens, qui ne ſont point au fait de la Medecine ; mais pour ôter l'eſprit de tout embarras là-deſſus, on n'a qu'à s'adreſſer à un Apoticaire, il compoſera les remedes comme il faut, & tels qu'on les lui demandera.

L'herbe eſt très-propre pour les Chevaux
qui ont la gale ; c'eſt-pourquoi au ſortir de
l'hiver, & lorſque les prez ont jetté raiſon-
nablement, il faut les y mettre nuit & jour
après les avoir ſaignez & purgez.

Le Cheval galeux doit être ſevré d'avoine;
& ſi on lui en donne, il faut que ce ſoit par
néceſſité & lorſqu'il eſt obligé de travailler,
encore eſt-il bon de la lui moüiller pour en
rallentir les parties volatiles.

Sa nourriture à l'écurie doit être de ſon
moüillé, dans lequel on mettra pendant
quinze jours deux onces de foye d'antimoine
pulveriſé ſubtilement, ou du ſoufre d'anti-
moine, il n'importe.

Il y en a en Eté, qui parmi leur ſon moüillé
leur donnent de la chicorée ſauvage, ou
de la fumeterre, ou bien de la ſcabieuſe ha-
chée menu, une bonne poignée; cela fait
merveille.

Nous avons dit qu'il y avoit une *gale fa-
rineuſe* dont les puſtules ſont larges & ron-
deantes, & qui naiſſent comme des pailles
de ſon : cette gale vient bien ſouvent de la
diſpoſition du ſang & des autres liqueurs,
ou du déreglement du régime de vivre, ou
des reſtes de quelques maladies mal gueries.

Les ulceres de cette gale ſont produits
par une lymphe ſubtile, coagulée par l'acide
dans les glandes cutanées de la peau. Les

parties ſubtiles de cette lymphe s'étant évaporées, ce qui reſte s'épaiſſit, & ſe deſſeche en écailles farineuſes. Telle eſt la cauſe de cette gale, qui ſe guerit plus difficilement que l'autre.

Des ébullitions de ſang, & comment y remedier.

Il ne faut pas s'étonner ſi quelquefois on voit des ébullitions de ſang ſur la peau des Chevaux, qui forment comme des manieres de tumeurs par tout le corps, ſemblables à du farcin, de ſorte qu'il y en a bien ſouvent qui les traitent de même.

Ces ébullitions ſont cauſées par une grande abondance d'un ſang trop en mouvement, & par l'obſtruction des pores & des canaux excretoires de la peau, qui ne permettent pas une libre tranſpiration; c'eſt pourquoi les vapeurs qui ne peuvent ſortir s'aſſemblent ſous la peau, ou entre les muſcles, dans leſquels elles forment les tumeurs dont on parle, & qui ſe manifeſtent au dehors.

Quand on s'apperçoit de cette maladie il faut ſaigner abondamment le Cheval; & ſi ces tumeurs pour une premiere fois ne s'amortiſſent point, il faudra réiterer la ſaignée, c'eſt ordinairement à la veine du cou. Le ſang qu'on aura tiré, rallentira ſan

oute la fermentation de celui qui reste, & es tumeurs se resoudront.

Pour faire qu'on ne se méprenne point ans la connoissance de ces tumeurs d'avec elles qui sont causées par le farcin, c'est ue les ébullitions du sang viennent toutes n une nuit, qu'elles ne tiennent point au orps, & qu'elles sont molasses, qui sont des arques contraires au farcin, outre que ans le soin qu'on en prend, la guerison en t prompte.

Quelquefois le trop de précipitation u'on a de saigner les Chevaux atteints des ullitions de sang, fait que les humeurs alignes qui devroient transpirer, se mêlent ıx esprits du sang qui circule, & causent ır-là du desordre au corps.

Lorsque cela arrive, il est bon de donner ı Cheval un lavement laxatif, composé omme on le va dire.

Lavement laxatif.

Prenez des feüilles de mauves, de guisauves & de parietaire, de chacune deux oignées; faites-les boüillir dans deux ntes d'eau commune; passez la décoction, en prenez trois chopines, dans lesquelles ous dissoudrez une demie livre de miel rdinaire: vous y ajoûterez deux onces de né, qui aura boüilli avec la décoction

auparavant que d'avoir mis le miel ; puis vous le ferez prendre au Cheval, & une heure après vous lui donnerez une once d'orvietan, ou de theriaque si vous en avez, dans un demi-septier de vin blanc. Ces derniers remedes expulseront au dehors les humeurs qui étoient rentrées.

Le foye d'antimoine s'employe dans les ébullitions de sang ; il en corrige la masse, & l'on en met chaque jour une once & demie dans le son moüillé, qui sert pour lors de nourriture au Cheval.

Ceux qui sont amateurs de leurs Chevaux, préviennent cet inconvenient, en leur donnant du cristal mineral parmi du son moüillé, au poids d'une once & demie. Ce remede pousse doucement par les urines, en donnant de la liquidité au sang : il tempere les visceres, parce qu'il fixe les soufres trop exaltez du sang & de la bile, empêchant leur mouvement par leurs parties irregulieres.

On peut encore, après que ces ébullitions sont passées, purger le Cheval avec un purgatif rafraîchissant.

DES DE'MANGEAISONS qui surviennent aux Chevaux.

Les démangeaisons dont les Chevaux sont quelquefois beaucoup tourmentez

proviennent des particules fines & délicates, que le ſang qui paſſe dans la partie, met en agitation, en les faiſant heurter les unes contre les autres; & tout cela n'a ſa ſource que d'une intemperie des viſceres, & d'un ſang corrompu qu'il faut purifier.

Il y a des démangeaiſons plus grandes les unes que les autres; ce qui arrive ſur-tout lorſqu'on eſt échaufé, parce que tout le corps alors tranſpire davantage, & que les liqueurs arrêtées en quelques endroits fermentent extraordinairement; ce qui fait que les petites parties longues & pointuës, fichées dans les glandes de la peau, doivent recevoir beaucoup d'agitation.

Cette démangeaiſon arrive quelquefois à la tête & par tout le corps d'un Cheval, de maniere que les parties qui en ſont attaquées ſe pelent preſque toutes: il n'y a rien qui rende un Cheval plus mépriſable, que cela, ni en même tems qui ſoit plus incommode, que cette maladie.

Pour y remedier, on recommande beaucoup les pilulles de cinabre dont nous avons déja parlé. On prend ſoin auſſi de ſaigner le Cheval, & de le rafraîchir par quelques lavemens: au reſte la nourriture ſera de ſon moüillé, point d'avoine pendant que la démangeaiſon durera, & un bon purgatif lorſqu'elle ſera paſſée.

efferveſcence, & s'aigrit de même ; c'eſ
pourquoi il faut prendre garde, quand o
leur en donne, de leur diſtribuer ces grai
avec prudence.

Quand donc on voit que le Cheval
tourmente ainſi, on commence par lui fai
prendre un lavement carminatif, dont
compoſition eſt telle:

Lavement carminatif pour les tranchées venteuſes.

Prenez trois chopines d'urine d'homm
ſain, faites-y diſſoudre de benedicte lax
tive quatre onces, avec une chopine de v
émetique ; laiſſez tiedir le tout, & le donn
au Cheval.

Pendant que le Cheval aura le laveme
dans le corps, juſqu'à ce qu'il l'ait rend
on le laiſſera de repos ; mais il faudra apr
lui faire prendre le breuvage qui ſuit.

Breuvage pour les tranchées venteuſes.

Prenez une pinte de bon vin, des ſem
ces de carvi, de daucus, de cumi
d'anis, de fenoüil & d'anet, de chacun d
gros ; que le tout boüille & ſe réduiſ
moitié ; faites-y après diſſoudre une o
d'orvietan ou de theriaque ; laiſſez refr

lir la mixtion, puis vous la donnerez au Cheval.

Si la douleur ne se passe pas, & que vous voyiez que le Cheval se donne toujours des mouvemens extraordinaires, vous le tiendrez bien couvert, vous le promenerez hors l'écurie, l'empêchant de se coucher; puis vous lui échauferez le ventre avec une bassinoire pleine de feu, ou à ce défaut d'une brique bien chaude, ou de quelqu'autre chose de cette nature.

Souvent il y a des vents dans d'autres parties que l'estomac & les intestins, qui causent beaucoup d'incommoditez au Cheval : ils peuvent être entre la pleuvre & les muscles intercostaux; ce qui cause des douleurs de côtez errantes. Ce ne sont pas là les tranchées les plus dangereuses.

Ces vents sont quelquefois enfermez dans la vessie ou dans les vaisseaux sanguins: cette espece de tranchées est plus aiguë que les précedentes; & dans toutes ces rencontres, les diaphoretiques pris par la bouche sont capables de dissiper les humeurs gluantes, & par conséquent de faciliter la sortie de l'air qui y est enfermé.

Pour guerir encore les tranchées causées par les vents, on saigne les Chevaux aux flancs & sous la langue, & on promene beaucoup le Cheval. Il y a encore plusieurs

autres lavemens carminatifs, dont on peu
se servir pour les tranchées venteuses,& qu
nous donnerons dans le chapitre de la com
position des médicamens pour les Chevaux

Seconde espece de tranchées.

A l'égard des tranchées qui viennent pa
des matieres pituiteuses & à demi coagulées
ou par un chile aigre & mal cuit, on se ser
dans ces tranchées de carminatifs qui abon
dent en parties volatiles & sulphureuses, o
simplement en matiere alkalis, comme d
girofle, de la muscade, du clou, du macis
de la canelle, de la semence de daucus, d
carvi, d'anet, de cumin, de fenoüil, d'anis
de coriandre, de l'esprit de vin, de la camo
mille, de l'aunée, de l'orvale, de l'ail, d
l'absynte, du sperme de baleine, & d'un
infinité d'autres qu'on donnera, tant par l
bouche qu'en lavemens, & qui peuven
détruire la viscosité de ces matieres en l
volatilisant, & absorber les acides qui e
sont la cause.

Cette maladie, proprement parlant, e
un *tenesme*, c'est-à-dire, une envie con
tinuelle que le Cheval a de fienter sans e
pouvoir venir à bout, ou ne faire que pe
d'excremens.

Outre ces signes, l'on voit encore

heval ſe coucher & ſe lever incontinent,
:garder ſes flancs ſans vouloir manger.

Les douleurs de ces tranchées ſont per-
intes & recommencent frequemment, à
uſe de l'irritation continuelle du rectum
ui fait des contractions, & excite des envies
aller; car les moindres matieres qui ſont
ıns le rectum, le pouſſent incontinent à
en décharger.

C'eſt un bonheur dans cette eſpece de
anchées, quand la fievre ne ſurvient
oint aux Chevaux; car ſi elle leur vient,
ſont en danger, l'inflammation ſe met
l'anus, où il ſe forme un ulcere ſordide
ı'on ne peut guerir.

Pour remede, il faut dabord commencer
r les lavemens adouciſſans; & pour cela:

Lavement adouciſſant pour les tranchées.

Prenez une décoction de mauves, de
imauves, poirée, autrement bettes blan-
es, camomille, de chacune deux poignées;
ites-les boüillir dans trois pintes d'eau,
ie vous laiſſerez réduire à deux; enſuite
ſſoudez-y quatre onces de diaphenis,
oûtez-y cinq onces d'huile de noix, & le
onnez au Cheval.

Si ce premier lavement n'opere rien, il
ut recommencer trois heures après, &

ajoûter à ce remede deux onces d'antimoin
diaphoretique: c'eſt un puiſſant ſudorifiqu
qui agit ſans cauſer beaucoup de mouvemen
au ſang.

Monſieur Soleyſel ordonne le remede qu
ſuit, & dit qu'il ne conſeille point les for
médicamens pour un Cheval attaqué de
tranchées dont on parle. Voici quel eſt c
remede.

Remede anodin pour les tranchées pituiteuſes

Prenez, dit-il, deux livres d'huile, mo
tié roſat & moitié huile commune, hu
onces de ſucre fin, une chopine d'eau roſ
mêlez le tout, & en donnez au Cheval u
verre avec la corne, de trois heures en tr
heures.

Il faut après chaque priſe promener
Cheval au pas, un quart d'heure en mai
ſans néanmoins l'échaufer.

Autre eſpece de tranchées cauſées par les ve

Il y a encore une autre eſpece de tra
chées, dont la cauſe vient des vers qui s'e
gendrent dans les inteſtins, d'une pitu
douce & viſqueuſe qui ſe corrompt p
l'excès de la chaleur naturelle ou étrange
introduite dans ces parties.

On connoît que les tranchées proviennent es vers, lorſque le Cheval, que la douleur reſſe, ſe mord les flancs juſqu'à emporter ɔuvent la peau, ſe les regarde & ſuë parɔut le corps, ſe levant & ſe couchant par ɛrre à tous momens, en ſe débattant : la auſe de cette douleur ſont les vers qui piotent les inteſtins, & les percent.

Pour guerir ces tranchées & ôter la cauſe u mal, c'eſt de détruire les vers par quelque emede puiſſant, tel que peut être le ſuivant.

emede pour les tranchées cauſées par les vers.

Vous prendrez une once & demie de theiaque, une muſcade rapée, autant peſant e gingembre, le tout bien pulveriſé, que ous mettrez dans une chopine de bon vin ouge.

Cela obſervé, mêlez bien le tout, faites-e tiedir, & le donnez à boire au Cheval vec la corne, & une heure après ce breuage on lui donnera le lavement qui ſuit.

LAVEMENT.

Prenez deux pintes de petit lait, une poignée d'aigremoine, autant de pourpié, aites boüillir le tout ; diſſoudez-y enſuite lemie livre de miel & un quarteron de ſucre,

& y ajoûtez douze grains de coloquinte ; après cela vous passerez la décoction, & la ferez prendre tiede au Cheval.

On peut encore lui donner quelques poudres propres à détruire les vers.

Esprit specifique pour arrêter toutes sortes de tranchées.

Prenez deux onces de racine d'angelique, de celle d'imperatoire & de galanga, de chacune trois onces, des feüilles de romarin, de marjolaine, de rhuë de jardin, de basilicon, des sumites de petite centaurée, de chacune deux poignées, six onces de bayes de laurier, de la semence d'angelique, de levisticum, d'anis, de chacun trois onces ; de gingembre, de la muscade, de chacun une once, trois onces de canelle, & une demie once de cloux de girofle ; coupez grossierement le tout, battez-le, & versez pardessus cinq livres d'esprit de vin : laissez le macerer pendant deux jours, & distilez à siccité.

Il faudra remêler au marc ce qu'on aura distilé, puis le laisser encore macerer pendant deux jours ; vous en retirerez par la distilation environ trois quarts de ce que vous aviez tiré la premiere fois. Cet esprit est excellent ; on peut y ajoûter deux gros

l'eſprit de nitre. Il eſt vrai qu'un tel remede n'eſt pas commun, qu'il ne ſe donne qu'aux Chevaux de prix, & que peu de perſonnes ont de quoi le faire. Nous avons encore une eſpece de tranchées, qui proviennent de retention d'urine : voyons ce que c'eſt, & comment y remedier.

De la retention d'urine, ou tranchées cauſées par ſuppreſſion.

La retention d'urine cauſe des tranchées aux Chevaux fort violentes ; & cette ſuppreſſion n'eſt autre choſe qu'une obſtruction dans le conduit urinaire ou uretaire par la grande tumeur du pubis où la veſſie eſt ſituée, & par une ſenſation douloureuſe dans la veſſie.

Cette obſtruction ſe fait quelquefois par des grumeaux d'un ſang coagulé, & c'eſt ce que le commun appelle *les tranchées ſanguines* : elles ſont fort dangereuſes, & quelquefois très-difficiles à guerir.

Nous n'avons que les diuretiques dont on puiſſe ici ſe ſervir avec ſuccès, encore faut-il que les tranchées ne ſoient pas trop violentes.

Tous les diuretiques doivent augmenter les ſeroſitez du ſang, ou mettre en mouvement les humeurs de notre corps, ou

ſubtilement, mêlée au poids de quatre onc
dans une pinte de vin blanc, qu'on fer
boüillir, & qu'on paſſera après dans u
linge, eſt un breuvage ſpecifique pour fai
uriner un Cheval.

Il y en a, pour faire uriner un Cheval
qui le mettent dans une étable à brebis, l
laiſſent tout débridé ſentir le fumier, s
veautrer ſi bon lui ſemble, & qui diſent q
cela le fait uriner. Cela eſt bon, je croi
lorſque la veſſie n'eſt pas beaucoup obſtr
ſe; car quand le ſang ou quelqu'hume
pituiteuſe y eſt trop coagulée, ce reme
n'a pas aſſez de force. Tandis que no
voici ſur les conduits de l'urine, voyons
que c'eſt que le flux d'urine involontair
que les Medecins appellent *diurie*.

CHAPITRE IX.

De l'incontinence, ou flux involontaire d'uri ſes remedes, & comment ſecourir le Cheval qui piſſe le ſang.

L'Incontinence ou flux involont
d'urine par le vice de la veſſie,
lorſque le Cheval ne peut retenir ſon ur

Cet inconvenient arrive aux Chev
par une trop grande fermentation de ſa

ui causant une trop grande inflammation
ıns les reins, empêche que les serositez
ɔrès avoir dissoud les parties salines qu'elles
rencontrent, n'entraînent avec elles les
ırticules du sang qui ont été moins pro-
'es à la nourriture de nos membres, par
s conduits ordinaires de l'urine : d'où il
:rive que ces serositez qui sont dans les
:ines, venant à se précipiter dans la vessie
ns être filtrées à l'ordinaire, font que tout
que le Cheval boit ou mange passe, &
convertit en une eau qui sort à tous
ɔmens.

Quelques Anatomistes modernes disent
:e le flux d'urine est le défaut de constru-
:on du spincter qui manque par la resolu-
ın, lorsque les nerfs relâchez ne peuvent
ıs servir de chemin aux esprits animaux
r où ils doivent être apportez, & qu'en
t état le spincter étant lui-même relâché,
ıpeut plus fermer la vessie : mais comme
:te raison ne dit rien par elle-même, &
:'elle a une cause principale qui la fait
ir, & qui est celle qu'on doit consulter
ur la guerison de cette incontinence,
us nous arrêterons à la disposition où
ıt les humeurs, lorsqu'un Cheval en est
aqué.

Comme donc le principe de cette mala-
ne consiste que dans une trop grande

fermentation du ſang, & que les alimen
remplis d'eſprits volatiles lui ſont contrai
res, on nourrira le Cheval de ſon moüillé
& de paille de froment ; on lui ôter
l'avoine : puis on commencera par lu
donner un lavement rafraîchiſſant e
cette maniere.

Lavement rafraîchiſſant.

Prenez guimauves, boüillon blanc
camomille, melilot, des laituës dans l
ſaiſon, ou des feüilles de poirée, dit
bettes blanches, de chaçun une bonne po
gnée ; faites-en une décoction dans deu
pintes d'eau, réduites à trois chopine
ajoûtez-y un quarteron de miel, autar
d'huile d'olive, demi quarteron de ſucr
& une once de *diaphœnicum* ; faites tied
ce lavement, & le donnez au Cheval.

Il faudra le lendemain lui tirer du ſan
& le lendemain de la ſaignée encore
lavement de même que le précedent, po
le jour ſuivant une autre ſaignée, & un la
ment le lendemain : ces ſaignées ne doive
pas aller à plus de deux pintes chacune.

Les Chevaux qui ont le flux d'urine, ſc
ordinairement beaucoup alterez ; & po
boiſſon ſoir & matin, on prend deux pin
d'eau commune, qu'on fait boüillir, & da

ıquelle on met une poignée de bol du Levant pulverisé ; puis on jette cette mixtion ans un seau d'eau, ensuite on la fait boire ı Cheval : il ne faut point la lui épargner, : même il est à propos de lui en presenter ›ujours accommodée comme on a dit ; plus en boira, plutôt le flux se passera : la ıeilleure maxime est de donner cette eau :ede.

Lorsqu'on verra que les remedes auront peré, on commencera petit à petit à remettre le Cheval à sa nourriture ordinaire ; à ne le faire travailler que moderement ; . cause de cette incontinence ne venant ›uvent que de l'excessif travail qu'on lui onne, & d'être refroidi par les pluies :hiver.

Il y en a à la campagne, lorsque ce mal rrive aux Chevaux en Eté, qui leur donent pour nourriture de la vesce en vert, & our boisson de l'eau blanchie où il y a une oignée d'anis bien pilé. Ils continuent ce égime jusqu'à parfaite guerison.

Pour le Cheval qui pisse le sang.

Quand un Cheval pisse le sang, c'est une ıarque qu'il est extrêmement échaufé, & ette chaleur ne provient que d'une grande bondance des esprits du sang qui fermente

Quelques-uns appellent cette maladi *avant-cœur* ou *anti-cœur*, parce qu'elle f forme en la poitrine vis-à-vis du cœur, & quelquefois même à la membrane qui ser d'enveloppe au cœur.

Si le vice du ſang ſe joint à la ſincope o défaillance, c'eſt un pronoſtic fâcheu pour un Cheval; c'eſt ce qui lui cauſe f chûte: car comme non-ſeulement la circu lation du ſang eſt néceſſaire pour ſouteni tout le corps, mais qu'il faut outre cel que les raïons de l'eſprit vital ſoient en voyez du cœur dans tout le corps ſar interruption; il arrive que ce ſang s'épaiſ & ſe coagule, & empêche par conſéquer que le cœur ne faſſe ſes fonctions; parce qu dès que le ſang ne fermente plus, le mou vement du cœur ceſſe ou eſt interrompu & avec lui toutes les facultez néceſſair ment.

On voit donc par-là que l'avant-cœur e fort périlleux, ſi l'on fait tant que de négl ger un Cheval qui en eſt atteint; c'eſt u mal qui preſſe & qui demande un prom remede, ſoit qu'il rentre, ou qu'il vienne ſupuration.

Avant que d'en venir aux remedes q font ſupurer; il faut dabord chercher défendre le cœur du venin de cette hume maligne, & pour cela avoir recours a

laveme

ıvemens & aux cordiaux. Pour les lave-
ıens propres pour cette maladie, en voici
n qui sera très-bon.

LAVEMENT.

Prenez des feüilles de melisse, de sca-
euse, de chardon benit & d'imperatoire,
: chacun une poignée; faites-en une dé-
ıction, mêlez-y deux onces de sel poli-
:este en poudre; passez le tout après qu'il
ıra boüilli, faites-y dissoudre une once de
l nitre, ajoûtez-y un quarteron de beure
ais; & après que le tout sera passé, don-
:z-le tiede au Cheval: il faut qu'il en
:enne tous les jours un, soir & matin.

Cela observé exactement, on rase le poil
ıi couvre le bas de la tumeur, & on frotte
t endroit d'un retoire composé comme il
ıit.

Retoire.

Il faut prendre un demi quarteron de
ɪntarides, autant d'orpin, & pareille dose
:uforbe, le tout subtilement pulverisé, &
ıjoûter un quarteron d'huile de laurier;
is on bat le tout ensemble, & on en frotte
partie affligée.

Ce retoire fera sortir des eaux rousses de
tumeur, ou fera venir l'avant-cœur à
puration, ce qui sera un bon signe.

Il y en a, au lieu de retoire, qui prennent une demie livre de graisse de porc, autant de vieux oing & de *basilicum*; ils battent le tout à froid, & en frottent le mal à plusieurs fois jusqu'à ce qu'il veüille percer; & pour lors quand la tumeur paroît grosse, on prend une aleine, on en perce la superficie en travers, entre chair & cuir, on y passe de la racine d'ellebore gros comme une aiguille à coudre, puis on frotte cette tumeur d'*Egyptiacum* ou d'*altea*, la matiere s'y forme; & on a éprouvé plusieurs fois que la methode en étoit très-bonne.

Mais comme nous avons dit que l'avant cœur étoit un mal dangereux pour les Chevaux, & qui étoit sujet à les faire tomber en défaillance, il faut chercher des moyens de leur fortifier le cœur; & pour cela, on leur fera prendre quelques cordiaux specifiques, comme par exemple, une once de theriaque, ou de bon orvietan delayé dans une pinte de bon vin, ou dans une pinte d'eau cordiale faite ainsi.

Eau cordiale.

On prend de la canelle pulverisée une once, de la racine d'angelique deux onces, une poignée de feüilles de melisse, autant de celles d'*alleluia*, & pareille dose de cell

e chardon benit ; on laiſſe infuſer le tout
endant vingt-quatre heures, puis on le
oule pour le donner après au Cheval ; du
our le mieux, on lui fait prendre ce cordial.

Autre eau cordiale.

Prenez racines d'angelique & d'impera-
ire, de *vincetoxicum*, de chacune ſix onces,
ois poignées de feüilles de chardon benit,
oisonces de theriaque vieux ; faites macerer
tout pendant quatre jours dans trois pin-
s de bon vin, que vous ferez diſtiler au bain
vapeur ; puis vous en donnerez au Che-
l ſix onces, dans une chopine de bon vin.
Ces breuvages cordiaux ſe doivent pren-
e deux heures après qu'on a donné le
vement au Cheval. Il eſt bon de ſaigner
peu le Cheval qui a l'avant-cœur, c'eſt-
dire, de lui tirer une livre & demie de ſang
la veine du cou : ſi après cette ſaignée, le
al preſſoit beaucoup, il ſeroit à propos de
i tirer encore une livre de ſang, & réiterer
lavemens dont on a parlé.
l eſt bon de donner un peu de mouvement
Cheval, c'eſt à-dire, de le promener en
ain, afin d'agiter les eſprits animaux, &
r-là d'aider à la nature à expulſer ce qui
i eſt contraire.
Si c'eſt en hiver que le Cheval ſe trouve

atteint de l'avant-cœur, ou en quelqu'autr
ſaiſon qui ſoit froide, on ſoignera de le teni
toujours chaudement, afin que les remede
agiſſent plus efficacement.

Pour la nourriture du Cheval, on lu
donnera du ſon moüillé avec une once d
ſoufre d'antimoine mêlé parmi : s'il eſt ſ
dégoûté, qu'il faſſe difficulté de le manger
vous prendrez environ un verre de vinaigr
ou de verjus, dans lequel vous ferez diſſou-
dre deux onces de theriaque, que vou
donnerez au Cheval ; ce dégoût ne peut pa
durer longtems, d'autant qu'il faut que l
Cheval gueriſſe bien-tôt, ou qu'il meure
ou bien donnez-lui une panade, dont il e
parlé dans le chapitre qui traite du Cheva
dégoûté, ou de l'armure que vous y trou
verez.

Les Marêchaux ont coûtume d'enviro
ner la tumeur d'une raie de feu, de fair
une croix au travers du cercle, & d'appli
quer un bouton de feu au milieu : nous n
dirons point ici la maniere de le faire, to
Marêchaux qui ſçavent leur métier, n'ign
rent point cette operation ; mais cette vo
n'eſt pas la plus certaine, ni la meilleure.

De la palpitation du cœur.

La palpitation du cœur eſt un mouveme
déreglé, forcé & vehement, cauſé par to

:e qui eſt capable d'irriter en quelque ma-
ıiere les muſcles du cœur, & les nerfs qui
ſont portez à exciter une conſtriction
léreglée ſans intermiſſion.

Tout ce mouvement n'a pour principe
u'une fermentation dépravée du ſang, qui
rrite ces parties plus impetueuſement que
e coûtume, & qui par conſéquent fait que
e cœur bat extraordinairement.

La grande effervescence du ſang cauſe
es vapeurs malignes qui s'emparent du
œur, & qui proviennent en partie d'une
ile noire, lorſqu'elle ſejourne dans les
eines.

Les Chevaux gagnent ce mal lorſqu'on
es outre au travail, ou qu'ils ſont trop
tiguez, ou bien quand on leur donne de
auvaiſe nourriture. La palpitation de
œur aux Chevaux eſt aſſez viſible.

Pour guerir cette incommodité, on com-
ence par ſaigner le Cheval & par lui tirer
eux livres de ſang : ſi le battement ne ſe
llentit point par cette ſaignée, il faudra
 réiterer ſans craindre d'affoiblir trop le
heval ; puiſque, commme on a dit, ce
'eſt que par une trop grande effervescence
u ſang, que cette palpitation eſt cauſée.
'eſt aux arcs ou au plat des cuiſſes, que ſe
it cette ſaignée, ſi le Cheval n'eſt point
rop oppreſſé ou peut s'en paſſer.

Les cordiaux sont encore fort nécessaires; ce sont les médicamens principaux qu'on donne dans les affections du cœur: les eaux cordiales, dont nous avons parlé dans ce chapitre, y sont très specifiques.

Si l'on veut détruire la cause, en absorbant les acides qui fixent l humeur peccante d'où provient la vapeur, on se sert avec succès d'alkalis, tels que sont la theriaque, le mitridat, l'orvietan & la confection d'alkermes sans musc, détrempée dans quelque liqueur comme du vin, ou dans l'une des eaux cordiales ci-dessus. Ces compositions dégagent peu à peu la masse des humeurs des levains qui les entretiennent, & par conséquent lui font reprendre son état de liquidité.

On doit donner tous les jours de ces cordiaux, jusqu'à ce qu'on voye le battement fini. Voici un breuvage qu'on peut encore donner au Cheval, & qui pourra rallentir la palpitation.

Breuvage pour la palpitation.

Prenez du sirop violat & rosat, de chacun quatre onces, un verre d'eau de plantain, de l'eau-rose, de celle de choux sauvage, de chacune environ quatre onces, trois onces d'eau de pourpier, six onces de miel rosat, autant de conserve de rose, demie livre de

asse, & six onces de sucre; faites boüillir e tout ensemble, & donnez ce breuvage u Cheval le matin, & le soir vous lui donerez le lavement qui suit.

LAVEMENT.

Prenez mauves, guimauves, parietaire, iolettes, bourache, bettes, laituës & nercuriale, de chacune une poignée, deux nces d'anis pilé; faites une décoction du out dans trois pintes d'eau réduites à deux; joûtez y une once & demie de policreste n poudre, & donnez ce lavement tiede au Cheval.

S'il est en voyage, il faudra que ses journées ne soient que de trois ou quatre lieuës, & s'arrêter souvent afin de le faire pisser, & 'y inciter même quelquefois par le moyen le l'euforbe en poudre, qu'on lui souflera lans le nez: ce remede est très-bon.

DES AVIVES.

Les *avives* qui arrivent aux Chevaux, ne ont, veritablement parlant, que ce qu'on ppelle *esquinancie* à l'égard des hommes.

C'est une inflammation des muscles du larinx & des autres parties de la gorge, accompagnée de tumeurs assez grosses,

cauſées interieurement par une lymphe âcre ou acide, qui fait des obſtructions dans les petits tuyaux qui compoſent les muſcles, les glandes & les membranes; de ſorte que la circulation étant arrêtée dans tous ces petits tuyaux, c'eſt une néceſſité que ces parties s'enflamment & ſe tumefient, qu'ils compriment la trachée-artere,& empêchent le paſſage de l'air dans cette partie, d'où s'enſuit la ſuffocation, ſi l'on ne la prévient.

Les cauſes externes des avives ſont, lorſque le Cheval qui a trop chaud boit de l'eau trop froide, ou que l'air humide ou pluvieux le morfond trop conſidérablement, ou bien lorſqu'on le ſurméne ou qu'on le travaille trop, & qu'enſuite on neglige de le couvrir: Les alimens pris en trop grande quantité ſont auſſi la cauſe des avives; comme, par exemple, lorſqu'imprudemment on laiſſe trop manger d'avoine, d'orge, de froment ou de ſeigle, à un Cheval.

On remarque qu'un Cheval a les avives, lorſqu'il ſe vautre, qu'il ſe couche & ſe leve ſouvent, qu'il ſe donne d'étranges mouvemens; ce qui ne peut provenir que d'une difficulté de reſpirer, que d'une douleur qu'il ſent au goſier, & d'une ardeur inſupportable qui eſt à la gorge.

Il eſt donc aiſé de juger par ce qu'on vient de dire, que les avives ſont un mal

ort périlleux pour un Cheval, si on n'y
pporte un prompt remede; & pour cela, il
ut commencer par les corrompre; ce qui
fait en cette maniere:

Prenez le bout de l'oreille du Cheval,
iez-la du côté où il a les avives, & à son
xtrêmité est l'endroit où est la tumeur &
nflammation qu'on cherche.

Cela fait, tirez un peu de poil à cet
adroit; s'il s'arrache aisément, c'est signe
ue la tumeur est meure, & qu'il est tems de
corrompre, ou d'en évacuer la matiere,
le cas y écheoit, c'est-à-dire, si l'on voit
ue le Cheval, ayant trop de peine à respi-
r, risque d'être suffoqué; autrement, il
t plus à propos de les corrompre, ce qui
fait en broïant assez longtems les avives
vec la main: ce broïement amollit les
meurs, & empêche que l'acidité & l'âcre-
de la lymphe ne s'introduisent davan-
ge dans les parties où se forment les
vives, & n'y causent tout-à-fait l'inflam-
ation: avant ce tems-là ce mal peut ainsi
dissoudre.

Mais si l'inflammation est formée, &
u'elle y ait coagulé la matiere qui aura
ué dans les glandes, il faudra percer les
vives avec la lancette, pour en faire sortir
matiere qui y est contenuë; puis mettre
ans le trou un grain de sel.

Après qu'on a broïé les avives, ou qu'on y a fait l'operation avec le fer (ce qui est du ressort du Marêchal,) on prend du vinaigre dans sa bouche, qu'on jette dans celle du Cheval & dans ses oreilles, qu'on broïe bien après, pour faire pénetrer cette liqueur.

Quand cela est fait, il faut prendre le Cheval en main & le faire trotter un peu puis lui donner un breuvage en cette sorte

Breuvage pour les avives.

Prenez deux poignées de chenevi pilé mettez-les infuser dans une pinte de vin blanc; passez cette infusion, ajoûtez-y trois gros de bezoüard mineral & six jaunes d'œufs, battez le tout ensemble, & le faites prendre au Cheval, après quoi vous le promenerez encore.

Si l'on remarque que les avives pressent & crainte de la suffocation, le breuvage suivant pourra sauver le Cheval.

Autre breuvage.

Vous prendrez un gros de sel volatile de tartre, une once de theriaque ou d'orvietan mettez-les infuser dans une pinte de vin rouge pendant quatre heures; après ce

élez bien le tout, & le donnez au Cheval
rec la corne.

Les lavemens ſont encore fort d'uſage, pour arrêter les avives : en voici, dont on pourra ſe ſervir avec ſuccès.

LAVEMENT.

Prenez de la parietaire, des feüilles de choux, de la mercuriale, de chacune une bonne poignée ; faites-les boüillir dans deux pintes d'eau juſqu'à la réduction des deux tiers ; puis paſſez cette décoction, & preſſez les herbes, pour en mieux exprimer le ſuc.

Après cela, ayez ſix gouſſes d'ail, pilez-les, laiſſez-les un peu macerer dans la décoction ; repaſſez le tout, ajoûtez-y ſix onces de miel & demie livre d'huile d'olive ; mettez le tout boüillir un boüillon ; laiſſez-le refroidir ; & lorſqu'il ſera tiede, vous donnerez le lavement au Cheval.

Si après ce lavement le Cheval ne fiente pas aſſez, il faut lui tirer la fiente avec la main ; ce qui ſe fait, en la lui introduiſant dans le fondement : les Marêchaux habiles s'acquitent fort adroitement de cette operation.

On peut, ſi l'on veut, ajoûter au lavement précedent une chopine de vin émetique,

& ne le donner néanmoins qu'à la meſure qu'on a dite, c'eſt-à-dire, trois chopines tant de décoction que de vin.

La coûtume eſt de ſaigner abondamment du flanc le Cheval qui a les avives, puis lui donner le lavement dont on vient de parler ou le vuider avec la main : il y en a qui le ſaignent auſſi à la langue.

Voici un lavement pour la commodité de ceux qui ſont en campagne, qui ſe fait à peu de frais.

Autre lavement.

Prenez une once de caſſe, délayez-la dans une pinte de vin blanc ; ayez des oignons blancs, pilez-les dans un mortier avec un peu de vin blanc, exprimez-en le ſuc, mêlez-le dans la premiere mixtion ; ajoûtez-y une livre de miel, autant d'huile d'olive : faites boüillir le tout, & le donnez tiede au Cheval qu'il faudra promener après.

CHAPITRE XI.

Du flux de ventre & du dégoût.

LE flux de ventre vient de la masse du sang, qui se décharge par la fermen-
tion de ses excremens dans les intestins, &
s causes de cette maladie sont les alimens,
ls que le foin qui est mauvais, l'avoine
ermée, l'herbe gelée & autres nourritures
angereuses; ou ce mal provient encore par
n mouvement interne de la nature, ou
uand il boit trop frais.

A l'égard du pronostic, le flux de ventre
ui survient aux Chevaux sains, est utile
our la santé, quand il ne dure pas longtems,
ue les forces ne s'abbattent point, qu'il n'en
rvient point aucun mauvais symptôme, &
ue ce flux enfin n'est qu'une décharge pour
nature, de ce qui lui est incommode; c'est-
ourquoi on ne s'étonne pas si un Cheval en
té en est attaqué: il suffit quelquefois qu'il
t mangé de l'herbe nouvelle, pour qu'il
nde les matieres fort claires, ou bien qu'il
t bû de l'eau froide & cruë; en ce cas le
ux n'est point dangereux.

Quelquefois cette maladie provient par
ntemperie de l'estomac, qui n'a point la
rce de digerer les alimens qu'il reçoit: le

levain manque entierement à cette partie ou est émoussé ; ou bien le pilore est telle-ment relâché,& les autres parties du ventri-cule si fort irritées, qu'au lieu de retenir le alimens, il les laisse sortir & passer plutô qu'il ne les met dehors.

Cette espece de flux de ventre est à crain-dre ; car souvent le mal est si rebelle au remedes, que la nature, qui pour lors es obligée à lui ceder, s'attenuë de manier que le Cheval en meurt.

Pour obvier à cet accident, il faut cher-cher à aider la nature, en rafraîchissant le entrailles du Cheval par le secours des la-vemens, dont la composition sera comm on le va dire.

LAVEMENT.

Prenez six bonnes poignées de feüilles d *tapsus barbatus*, & deux onces d'orge pilé faites boüillir le tout dans trois pintes d'ea jusqu'à consommation d'une pinte, coulez le, & dissoudez-y une once de sucre roug & autant de miel rosat ; puis quand il se tiede, vous le ferez prendre au Cheval.

Souvent cette espece de flux de ventre quelque chose de malin, c'est-à-dire, qu arrive que dans la fievre dont le Cheval e pour lors atteint, l'âcre corrosif & volati qui est dans la masse du sang, ulcere l

›yaux ; d'où vient qu'on voit que les ma-
›eres que le Cheval rend, ressemblent
fectivement à des raclures de boyaux.
Pour lors on peut se servir avec succès
poudre de vipere, & de quelques prépa-
tions sudorifiques d'antimoine : cet absor-
›nt & presque tous les diaphoretiques peu-
›nt détruire, ou faire transpirer les âcres
ıi causent cette maladie.
Si le flux n'est causé que par une pituite,
›itée par quelque mauvaise disposition,
ais légere, qui sera survenuë au Cheval,
après cinq ou six jours d'écoulement, on
i donnera l'opiate que voici.

Opiate pour le flux de ventre.

Prenez de la conserve de cynor-rhodon
ıe demie livre, deux onces de rhubarbe
rrifiée, quatre gros de glands de chêne
lverisez, & deux de canelle rapée, avec
ux onces d'orvietan ; mêlez le tout ensem-
›, de maniere qu'il soit bien incorporé :
rès cela vous prendrez une demie livre
miel, dans quoi vous mêlerez tous ces
›rediens ; puis vous en ferez prendre un
ıarteron dans une pinte de vin rouge.
On recommande fort le foie d'antimoine
poids de deux onces, mis dans du son
›üillé, & dont on nourrira le Cheval,
quel on ôtera l'avoine : le breuvage qui

ſuit, lui ſera merveilleux & lui recouvrera l'apétit, s'il l'a perdu.

Breuvage pour un Cheval qui a le flux de ventre.

Prenez une once de ſang de dragon pulveriſé, deux onces de galle en poudre, quatre onces de farine d'amidon & ſix jaunes d'œufs, détrempez dans une pinte de gros vin rouge; puis vous le donnerez au Cheval le matin, deux heures après avoir été bridé & vous le laiſſerez bridé autant de tem[s] après la priſe.

Si les matieres que rend le Cheval, ſon[t] ſanguinolentes, vous lui donnerez ce lavement-ci.

LAVEMENT.

On prend du boüillon blanc & du genievre de chacun deux poignées; on en fait un[e] décoction dans deux pintes d'eau réduites [à] une; puis on y ajoûte demie livre de bo[n] miel, une once de ſuif de bouc, une chopin[e] de gros vin, deux onces d'huile de rhuë, & trois jaunes d'œufs: puis lorſque le lavemen[t] eſt tiede, on le fait prendre au Cheval.

DU DE'GOUST.

Souvent le ventricule n'eſt empêché d[e] faire ſes fonctions, que par une quantit[é] d'humeu[r]

l'humeurs nuisibles qui relâchent ses fibres, & empêchent l'action du levain stomacal sur les alimens. Soit que ces humeurs soient aigres, soit qu'elles soient ameres, on doit toujours les évacuer; car sans cela, tous les stomachiques ne seront d'aucune utilité : au lieu qu'après l'évacuation de ces humeurs, il reste souvent un relâchement dans les fibres, qui empêche le ventricule de se contracter & de chasser dehors le chile.

Ce relâchement n'arrive guéres quand il y a de la bile dans l'estomac; parce que par ses parties ameres & stiptiques, elle ne le resserre que trop : mais d'un autre côté, cette trop grande approche des fibres fait que l'estomac ne sçauroit se charger que mediocrement d'alimens, sans ressentir de la douleur, & c'est de là que se forme le dégoût que les Chevaux ressentent.

Ce dégoût peut encore provenir d'autres causes; comme, par exemple, pour avoir pris de mauvais alimens, ou être seulement trop échaufez.

On connoît qu'un Cheval est dégoûté, lorsqu'il mange moins que de coûtume, ou qu'il ne fait qu'éplucher son foin, & tâtonner son avoine, en l'écartant dans la mangeoire avec son nez. Si un Cheval ne mange que mollement, c'est un grand acheminement au dégoût : tous ces symptômes ne sont que

trop apparens pour ne les pas connoître ; mais quant au dedans, on ne ſçait pas toujours ce qui cauſe ce dégoût.

Dans ce doute, on ſaigne le Cheval au palais avec une lancette, ou bien on lui donne un coup de corne : c'eſt à faire au Marêchal de s'acquitter adroitement de cette operation, & qui doit ſçavoir arrêter le ſang qui ſort de la piqueure que le Cheval a reçuë. Cette ſaignée n'eſt jamais faite mal-à-propos, quand un Cheval eſt dégoûté ; & comme on ne péche point en cela, on conſeille toujours d'y avoir recours.

Si ce dégoût ne provenoit que d'une cauſe légere, comme il arrive lorſqu'il croît des petits cirons deſſus, deſſous & audedans des lévres des Chevaux, il n'y auroit qu'à couper la premiere peau audedans des lévres, à l'endroit où ſont les cirons, avec un raſoir ou autre inſtrument bien tranchant, & le Cheval recouvrera auſſitôt l'appétit : on remarque qu'il eſt atteint de cette incommodité, quand il ſe frotte continuellement les lévres contre la mangeoire, parce qu'elles lui démangent ; & après qu'on a fait cette légere inciſion, on frotte la plaie avec du vinaigre & du ſel.

Quand les fibres de l'eſtomac ſont reláchées, ce qui d'ordinaire arrive par des flegmes un peu chargez d'humidité, on

ſert de médicamens ſtiptiques & aſtringens qui ont même quelque choſe de volatile, afin de remettre les eſprits en mouvement : c'eſt-pourquoi on donnera au Cheval une chopine de vin blanc, dans laquelle on aura mis deux canelles rapées. On lui fera prendre, ſi l'on veut, une infuſion de lavande dans une chopine de vin blanc ou rouge, avec une once de theriaque ou d'orvietan délayé dedans.

Le Cheval eſt quelquefois ſi dégoûté, qu'il ne veut point manger pendant du tems; & comme il faut néanmoins qu'il ſe ſoûtienne par quelqu'aliment, on lui donne la panade qui ſuit.

Panade pour un Cheval dégoûté.

Prenez une livre d'eau commune, une livre de rapure de pain blanc, deux onces de poudre cordiale, autant de mitridat ou theriaque, un gros de ſafran, trois jaunes d'œufs, & une demie livre de ſucre; faites cuire le tout enſemble en conſiſtance de panade, & la donnez au Cheval.

Les raves ou raiforts leur ſont encore très-bonnes, elles ſont aperitives & recouvrent l'appétit, ainſi que les bettes-raves cuites & marinées dans le vinaigre : on fait encore un noüet d'une once d'aſſa fœtida, & d'autant de ſabine pulveriſée, qu'on atta-

che au maſtigadour pendant deux heures ; il faut recommencer ſouvent. Ce noüet dure longtems, & le Cheval perd ce dégoût par ce moyen.

Il y en a qui font une rotie de pain bien ſeche, qui la réduiſent en poudre, qui la mettent dans un quarteron de miel roſat avec deux verres de vinaigre, puis qui en frottent la langue du Cheval deux fois par jour : il recouvre l'appétit peu de tems après.

Il lui faut donner du ſon moüillé pour nourriture, & mêler parmi une once de foye d'antimoine : nous avons dit en pluſieurs endroits le bon effet qu'operoit ce médicament.

Enfin, comme on ne ſçauroit trop prendre de ſoins pour tâcher de remettre un Cheval en appétit, vous lui donnerez l'armant qui ſuit.

Armant pour un Cheval dégoûté.

Prenez une livre de miel & le faites un peu chauffer, un demi verre de vinaigre, & un peu de farine de froment cuite au four ; faites cuire doucement le tout dans un pot devant le feu, ajoûtez-y une canelle rapée & pour deux liards de girofle battu : quand le tout ſera cuit, vous le ferez prendre au Cheval le mieux que vous pourrez.

Comme un Cheval peut être dégoûté

parce qu'il ſera malade, & que ſi on laiſſoit agir ſeulement la nature, il ſeroit en danger de ſe laiſſer attenuer faute de nourriture; on prend du gruau, ou de l'orge mondé, qu'on fait boüillir dans un pot ſans beure, puis on le donne tiede au Cheval; cela ſuffit pour le ſoûtenir dans ſon mal, & empêcher qu'il ne meure faute d'aliment.

CHAPITRE XII.

Methode pour remedier à la courbature, à la fourbure, & au gras-fondu.

LA courbature vient aux Chevaux pour avoir été trop travaillez, ou eſt cauſée par les mauvais alimens qu'il a pris; ce qui cauſe une intemperie dans les inteſtins, qui venant à s'enflammer par les parties âcres du levain que cette nourriture y a laiſſées, font beaucoup de deſordres dans le corps.

Les Chevaux fourbus ou gras-fondus ſont quelquefois ſujets à la courbature; & ce mal leur vient encore d'un reſte de maladie, dont le levain n'aura pas été bien évacué.

La cauſe interne d'une courbature eſt le vice du poumon, où des ſucs groſſiers, viſqueux & mucilagineux, ſe ſont ramaſſez, & qui s'attachant aux bronchies de cette partie, empêchent l'entrée & la ſortie de

l'air, & interrompent par ce moyen la dilatation & la contraction du poumon.

Ces ſucs viciez naiſſent en partie du vice de la lymphe, qui humecte continuellement la trachée-artere, & en partie du vice de la nutrition du poumon, lorſque ſon aliment eſt changé en un ſuc viſqueux & mucilagineux, qui provient de certaines matieres qui s'arrêtent dans ou proche le poumon, & qui lui ôtent le mouvement libre.

On recommande beaucoup le foye d'antimoine pour la courbature : on en donnne en poudre tous les jours aux Chevaux juſqu'à deux onces dans du ſon mouillé, qu'ils mangent très-bien quand ils ne ſont point dégoûtez ; & au cas qu'ils le ſoient, on leur donnera l'armant dont nous avons parlé, & toujours avec l'antimoine.

Le vert convient encore fort bien aux Chevaux courbatus, quand ils ſont jeunes: c'eſt-pourquoi on les laiſſe nuit & jour aux pâturages, pourvû néanmoins qu'ils n'ayent point la fievre ; car en ce cas, il faut les nourrir à l'écurie, & leur donner les remedes que voici. Premierement vous commencerez par un lavement.

LAVEMENT.

Faites une décoction avec mauves, guimauves, mercuriale, parietaire, violette de

Mars, camomille, de chacune une poignée ; il en faut trois chopines : enſuite faites diſſoudre quatre onces de lénitif, demie livre de miel commun, & une once & demie de policreſte : quand cela eſt fait, vous donnez ce lavement tiede au Cheval. Il faut continuer ainſi pendant quatre ou cinq jours.

Lorſqu'un Cheval eſt courbatu, il faut lui ôter le foin & l'avoine, & lui tirer du ſang au flanc afin d'abattre le grand ferment du ſang. Il eſt bon de promener le Cheval après qu'il a pris ſon lavement ; c'eſt ce qui met les parties du ſang en mouvement, ainſi que celles du remede, & qui font que les mauvaiſes humeurs ſe détachent plutôt, & s'évacuent en plus grande abondance. Le remede qui ſuit, & qu'on donne au Cheval, eſt admirable pour la courbature.

Remede.

Prenez une livre de lard du plus gras, bien deſſalé, lavé en pluſieurs eaux, une once de cardamome, deux onces de fenugrec, demie livre de farine d'orge, & trois onces de miel roſat; pilez bien le tout enſemble dans un mortier, juſqu'à ce qu'il s'en forme comme une pâte, dont vous faites des pilulles groſſes comme une balle à joüer à la longue paume & toutes rondes, que vous

donnez au Cheval deux heures après avoir été bridé ; il reste ainsi autant après la prise : & pour mieux faire avaller ces pilulles, il faudra lui donner une chopine de vin, cela servira pour lui laver la bouche.

Après ce remede, on continuë les lavemens comme dessus, pendant dix ou douze jours ; cela ne peut être que salutaire, pourvû qu'il ne devienne point dégoûté : en ce cas on cessera jusqu'à ce que l'appétit lui soit revenu.

Si les remedes dont on vient de parler, ne réussissent pas, donnez au Cheval de la poudre qui suit.

Poudre pour la courbature.

Prenez deux onces d'*arum*, qu'on ait cueilli avant que la plante ait produit les feüilles ; on le fait tremper dans le vin blanc pendant vingt-quatre heures, après l'avoir coupé par morceaux ; ensuite on le met secher au four, puis on le réduit en poudre ; on y ajoûte demie livre de soufre, & deux onces de tussilage ou pas d'âne, le tout aussi pulverisé : on le mêle, & on en donne deux cuillerées au Cheval dans du son, une heure après avoir été bridé.

Après quelque remede que ce soit, qu'on puisse donner au Cheval par la bouche dans la courbature, il faut, s'il n'en guerit pas,

ui donner toujours des lavemens pendant
e tems qu'on a dit; & si le mal s'opiniâtre
cause de la fievre que le Cheval pourroit
voir, on lui fera prendre de la theriaque
emi gros, & six grains de safran en poudre.

DE LA FOURBURE.

Il y a beaucoup de Chevaux, & sur-tout
s Chevaux d'Allemagne, qui sont sujets à
evenir fourbus. L'origine de ce mal vient
e certaines humeurs âcres & acides, parmi
squelles il se trouve souvent de la pituite.
La fourbure est causée encore par un
hangement prompt d'une trop grande fer-
entation d'un sang extrêmement agité,
u un rallentissement considérable de ses
arties, qui étant arrêtées dans leur circu-
tion ne font point leur devoir; ce qui fait
ue le Cheval fourbu n'a pas l'action de
s membres comme auparavant, & qu'il a
s jambes roides, de sorte qu'il ne peut
archer comme de coûtume.
Et s'il faut enfin parler pour se faire en-
ndre vulgairement, la fourbure vient aux
hevaux pour les avoir laissez refroidir tout
un coup, après avoir été bien chauds.
Ou bien encore ce mal leur arrive, lorf-
'on les fait travailler trop, soit au trait, soit
la course, ou bien lorsqu'on leur laisse

manger trop d'avoine, ou qu'ils en mangent trop lorſque ſans qu'on en ſçache rien ils en trouvent à leur diſcretion.

On connoît qu'un Cheval eſt fourbu quand il eſt peſant par tout le corps, qu'il tient ſa tête baſſe, & veut toujours être couché, qu'il a les jambes roides comme des bâtons quand il marche, que les nerfs lui tremblent, tenant ſes jambes de derrier écartées pour mieux ſoutenir ſon corps, qu'il mange lentement, & bat plus que de coûtume.

Ces humeurs âcres & acides ſe jettent ordinairement ſur les jambes de devant; mais enfin de quelque maniere que ce mal provienne aux Chevaux, & ſitôt qu'on les en connoît atteints, il eſt bon de les mener à la Riviere, de les y faire entrer juſqu'au deſſus du jarret, & de les y laiſſer deux bonnes heures, en les faiſant un peu marcher & tournoyer, & les faiſant boire tant qu'ils voudront.

On n'approuve point ceux qui ont pour maxime de faire marcher par force un Cheval, lorſqu'ils s'aperçoivent qu'il eſt fourbu, non plus que de leur lier étroitement les jambes, pour empêcher, diſent-ils, que la fluxion ne tombe plus bas : c'eſt un abus, cette ligature eſt plus préjudiciable aux Chevaux, qu'avantageuſe.

Le vrai moyen de guerir un Cheval four-
u, eſt dabord de le ſaigner du cou, de pren-
re ce ſang dans une terrine, & d'y mêler
ne chopine d'eau-de-vie, puis d'en frotter
s jambes juſqu'audeſſus des genoux : ou
en on pourra ſe ſervir de la charge qui ſuit.

harge pour les jambes d'un Cheval fourbu.

Prenez ſix pintes de vin rouge, un peu de
ol-Armeni pulveriſé, deux poignées de ſel,
ne poignée de queuës d'ail en vert, ou huit
ouſſes lorſque la ſaiſon en eſt paſſée; faites
oüillir fortement le tout, réduit aux deux
ers : enſuite vous vous ſervirez de cette
harge pour en bien frotter les jambes du
heval. Il faut que ce ſoit le plus chaude-
ent que ſe pourra.

Pour empêcher que les humeurs malignes
ui cauſent la fourbure, n'endommagent
s pieds du Cheval, il faut lui verſer dedans
l'huile de laurier, & au défaut, de l'huile
ommune, avec de la filaſſe & des écliſſes
our tenir le tout en état : il eſt bon même
en frotter la couronne, & de mettre deſſus
la filaſſe qu'on fera tenir avec une bande
toile. On ſe ſervira, ſi l'on veut, de la
arge que voici, pour mettre ſur les pieds
Cheval.

Charge pour les pieds d'un Cheval fourbu.

Ayez de la chaux vive en poudre, quat onces de ſang de dragon, autant de bo Armeni, une poignée de ſel commun, tout pulveriſé & mêlé enſemble; ajoûtez- ſix jaunes d'œufs, & de fin vinaigre ſelo qu'on le jugera à propos: après cela, vo chargerez les pieds du Cheval de cette mi tion, que vous envelopperez & lierez même juſqu'au-deſſus de la couronne.

Mais comme les parties internes du Ch val ſouffrent de cette atteinte, ainſi q celles du dehors, il faut tâcher de les for fier par quelque confortatif qui y convienn Comme, par exemple, on peut lui donn une pinte de vin blanc, dans laquelle aura diſſoud deux onces d'orvietan ou bonne theriaque, avec quatre onces de tartre: ce remede donne de la liquidité ſang qui peut être coagulé, & détruit parties aigres des humeurs qui ſont pour l en mouvement. Il eſt néceſſaire que le C val ſoit bridé deux heures avant que prendre ce breuvage, & deux heures aprè puis lui donner le lavement que voici.

LAVEMENT.

Prenez des mauves, de la parietaire,

olettes, de la mercuriale, de la bouroche, es bettes ou poirées, de chacune trois poinées, du lin, du fenoüil, du ſenegré & de ſemence de lin, de chacun une poignée ; ferez de tout une décoction, dans trois ntes d'eau réduites à deux.

Enſuite vous diſſoudrez dedans quatre nces de ſucre rouge, trois onces de caſſe, eux onces de policreſte, deux onces de *aphœnicum*, & quatre onces d'huile de oix : vous mêlerez bien le tout, & donnerez e lavement tiede au Cheval, que vous nourrez de ſon & de paille, & pour boiſſon, de eau blanchie ; point d'avoine ni de foin.

Le Marêchal expert ordonne pour breuage au Cheval fourbu, ſix gros oignons uits & bien boüillis dant une pinte de vin lanc, puis exprimez pour en tirer le plus e ſuc qu'il eſt poſſible, pour après faire rendre le tout au Cheval.

On ſe ſert encore de fiente de cochon, oüillie dans de l'huile de noix, pour mettre ans les pieds des Chevaux fourbus, ou bien e l'orge cuit. On renouvelle tous les jours es charges, juſqu'à ce que la fourbure ſoit uerie.

Il faut empêcher que les Chevaux fourus ne ſe couchent pendant vingt-quatre eures, car après ils ont très-grande peine ſe relever ; & pour cela, il n'y a qu'à les

tenir attachez courts à la mangeoire : on n
leur épargnera point la bonne litiere, no
pas pour les tenir plus doucement dessus e
s'y couchant, puisqu'on a dit qu'il ne falloi
point les laisser coucher ; mais c'est que le
pieds sont toujours plus à leur aise sur l
litiére, que sur le pavé.

Le gras-fondu accompagne très-souven
la fourbure ; & la marque que ces deu
maux sont joints ensemble, est lorsque l
Cheval fourbu a la fievre : quand cela arri
ve, il n'échape guéres de la mort.

DU GRAS-FONDU.

Les Chevaux de manege, les coureurs &
les Chevaux de carosse sont sujets à cett
maladie ; & le gras-fondu à l'égard des Che
vaux, est ce qu'on appelle *apoplexie* au suje
des hommes.

Le gras-fondu est une privation du mou
vement & du sentiment de tout le corps
qui vient par une obstruction des nerfs d
cerveau, quoique ceux du cervelet reçoi
vent à leur ordinaire les esprits.

Les causes prochaines de l'abolition d
sentiment & du mouvement dans tout l
corps, & de la cessation subite de toutes le
actions animales, est la cessation du mou
vement égal & naturel des esprits animau

ans le cerveau, & de là dans les organes ès ſens & du mouvement, dont les fonctions nimales dépendent.

La ceſſation du mouvement des eſprits nimaux arrive, ou parce que les pores du erveau ſont viciez & le paſſage des eſprits ouché, ou parce que le mouvement cirulaire du ſang au cerveau eſt interrompu, 'ou s'enſuit la ceſſation du mouvement de eſprit animal qui eſt engendré du ſang ans le cerveau.

On diviſe le gras fondu, en gras fondu de ng & en gras fondu de ſerum ou de limphe: premiere ſe fait par une éferveſcence d'une ile âcre & ſubtile, qui mettant le ſang extrardinairement dans l'agitation, en font exravaſer des parties, qui venant à ſe coaguler auſent des obſtructions dans les conduits de reſpiration, & ſuffoquent le Cheval: l'aue gras fondu provient d'une pituite échauée, qui après commet le même deſordre ue le premier.

Bien des gens s'imaginent que le gras fonu eſt une maladie cauſée par un travail vioent, qui a ſi fort échaufé le Cheval, qu'étant op gras, ſa graiſſe ſe fond dans ſon corps, i envelope le cœur & le ſuffoque par ce oyen; c'eſt une erreur, comme on vient e voir, & dont il faut ſe défaire.

Les chevaux qui ſont bien gras, ſont

ſujets à cet accident qui eſt très-aigu & très dangereux : quand le gras eſt violent, il eſt impoſſible de le guerir, & très-difficil quand il eſt leger : le danger de ce mal ſ meſure par la reſpiration, parce que preſ que tous les Chevaux gras fondus meuren ſuffoquez.

Si la reſpiration eſt tellement offenſée qu'outre un râlement qu'on entend, il vien de l'écume à la bouche du Cheval, c'eſ un ſigne mortel & dont peu échapent : ca cette écume eſt une marque infaillible que la circulation du ſang eſt interrompuë dans les poumons ; lequel ſang s'arrêtant pareillement dans le cœur, qui redouble envain ſon battement, jette cette écume dont on vient de parler.

Les autres marques qui donnent à connoître que le Cheval eſt atteint du gras fondu, eſt lorſqu'il ne mange point, qu'il ſe couche & ſe leve, & qu'il regarde ſon flanc

Quand on voit cela, il faut dabord lui mettre la main dans le corps par le fondement, & en tirer de la fiente : ſi elle vient envelopée d'une membrane blanche ſemblable à de la graiſſe, il n'y a point de tems à perdre à ſecourir le Cheval, & cette envelope eſt un effet de la grande efferveſcence des humeurs viſqueuſes, qui ſe ſont jettées dans le ventricule. Mais après avoir fait faire

attention

attention à tous ces ſimptômes, voyons quels remedes on peut apporter au gras-fondu.

Pour le prévenir, il eſt bon, lorſqu'on a des Chevaux trop gras, de les faire ſaigner de tems en tems, principalement lorſqu'ils ſont trop longtems de repos à l'écurie. J'ai vû un Cheval de caroſſe tomber mort tout d'un coup de gras-fondu : on l'ouvrit, & on lui trouva beaucoup de ſang extravaſé & coagulé, tant dans les conduits de la reſpiration, qu'au milieu du cœur ; ce qui l'étouffa incontinent.

Dans cette maladie, on doit toujours tâcher de remuer & d'ébranler les nerfs, de dégager les premieres voies, afin que les remedes les plus ſpiritueux puiſſent penetrer. Mais auparavant, & quand on remarque quelque ſigne de gras-fondu dans un Cheval, il faut dabord courir à la cauſe, c'eſt-à-dire lui faire mettre la main dans le fondement, en tirer la matiere qui y eſt, puis le ſaigner au col : il eſt bon que la ſaignée ſoit ample. Demie-heure après cela, on lui donne un lavement en cette ſorte :

Lavement pour un Cheval gras-fondu.

Il faut faire une décoction avec quelques herbes émollientes, comme mauves, guimauves, poirée, &c. avec ſauge, marjolaine,

pouillot & *camœpetis*, de chacune deux poignées dans trois pintes d'eau réduites à moitié, une chopine de vin émetique : mêle le tout ; dissoudez-y deux onces de *crocu metallorum*, & autant de regule d'antimoine cela fait, & lorsque ce lavement sera tiede vous le donnerez au Cheval.

Une heure après, il faudra lui faire prendre un breuvage, dont voici la composition

BREUVAGE.

Prenez deux onces de foie d'antimoine mettez-les dans une chopine d'urine ; ajoutez-y deux pincées de sel commun, & le faites avaler au Cheval, qu'il faut après promener pendant une heure au petit pas.

Du sang de mouton tout chaud, ou celui de veau, il n'importe, est fort recommandable en lavement pour un Cheval gras-fondu. Voici encore un autre breuvage, dont on peut se servir en pareille occasion.

Autre Breuvage.

On prend trois onces de tartre émetique soluble, qu'on fait dissoudre dans une pinte de vin ; puis on le fait avaler au Cheval. Si tous ces remedes n'operent rien, c'est un Cheval mort.

CHAPITRE XIII.

Des Chevaux fortraits, & de ceux qui sont maigres pour avoir trop souffert de fatigue, avec des moyens pour les engraisser.

LE Cheval fortrait a près des bourses & de chaque côté, deux petits nerfs tendus comme des cordes, & qui lui regnent depuis ses bourses jusqu'aux sangles ; ces nerfs sont si durs, si roides & si sensibles, que le Cheval en perd du corps : cela lui vient pour avoir été outré au travail.

La methode qu'on fait pour guérir un Cheval fortrait, est de commencer par le saigner au cou ; puis le lendemain on frotte l'endroit avec du beure frais & du *populeum* mêlez ensemble : au défaut de cet onguent qu'on peut ne pas avoir à la campagne, on se sert de graisse de chapon, ou de poularde.

Le jour d'après qu'on a frotté ces nerfs, il faut doucement avec le doigt les separer, & tâcher de les étendre : on continuë ce soin jusqu'à ce qu'ils soient allongez, & pour lors la douleur cesse ; ce qui fait que le Cheval reprend du boyau & s'engraisse. Voici le regime de vivre qu'on doit suivre à l'égard du Cheval fortrait.

On lui donne du ſeigle ſur lequel on a jett
de l'eau boüillante, & après que le grain e
égouté & refroidi : cette nourriture lui do
tenir lieu d'avoine. On lui donnera outr
cela tous les jours une jointée de fromen
avant que de boire, ou de l'hidromel dan
du ſon moüillé.

On conſeille de ne nourrir les Chevau
fortraits, que de paille de froment avec le
grains dont on vient de parler ; car le foi
les échaufe trop, & il ne faut que des alimen
qui par leurs parties volatiles ne leur metten
point le ſang en mouvement.

Il arrive quelquefois que ce mal eſt accom
pagné de vers ; ce qu'on ne ſçauroit preſqu
découvrir, & dont on ne peut preſager là
deſſus rien de certain, que lorſqu'aprè
avoir donné tous les remedes précedens, o
voit qu'ils n'ont point operé : alors il faut lu
faire prendre une once de theriaque ou d'or
vietan, ou bien deux onces d'extrait d'aloë
ou une demie once de mercure calciné ſan
addition. Ces remedes détruiſent les vers
& par conſéquent la cauſe du mal.

Pour les Chevaux maigres & travaillez par trop de fatigue.

On voit des Chevaux dont le cuir adhere
ſi fort aux reins & aux côtes, qu'il eſt impoſ

ſible de le pincer, quelqu'effort qu'on faſſe pour cela. Ces Chevaux ordinairement ne vont que trop lentement : ils ne reſpirent qu'avec difficulté, quoiqu'ils ne laiſſent pas que de manger ; mais la nourriture ne leur profite point, ils ſont toujours maigres.

Ce mal leur vient pour avoir trop fatigué, ou pour avoir mangé de trop mauvais alimens, ou enfin pour en avoir manqué ; ce qui arrive bien ſouvent à l'Armée : mais de quelque maniere que ce mal arrive, il faut y remedier promptement, & commencer par lui tirer du ſang de la veine du cou, puis deux heures après lui donner le breuvage qui ſuit.

Breuvage pour des Chevaux maigres de fatigue.

Prenez une pinte de ſang de mouton tout chaud ; mêlez-y ſix jaunes d'œufs, un quarteron d'huile d'olive, autant de ſucre ordinaire, & une once de canelle en poudre : mêlez le tout enſemble & le faites prendre au Cheval avec la corne, qu'on aura tenu bridé quatre heures avant la priſe, & autant après.

Et pour détacher la peau des côtes où elle adhere, il ſera bon de lui faire une fomentation par tout le corps, dont la compoſition ſera telle.

Fomentation.

Il faut prendre de l'huile d'olive, de l'huil de laurier & du vinaigre trois chopines remuer le tout & le faire chaufer, puis o en frotte le Cheval par tout le corps.

La poudre de foie d'antimoine mêlée dan du son moüillé, & donnée tous les jours a Cheval maigre au poids de deux onces, es specifique pour lui faire prendre un bo corps. Si le Cheval se dégoute de son, o pourra lui donner deux onces de cinabr d'antimoine pulverisé subtilement dans un chopine de vin rouge, ou bien du soufr auré d'antimoine au même poids.

Quelque lavement ne sera pas hors d propos, pour détacher les matieres qu pourroient dans la suite mal affecter l corps, si on ne prévenoit ces inconvenien en cette maniere.

LAVEMENT.

Prenez une livre pesant de vin blanc autant d'urine d'enfant qui ait le corps sain ou d'un jeune homme, il n'importe; faites y dissoudre deux onces de terebentine d Venise: ajoutez-y deux onces d'huile d lin, & faites du tout un lavement que vou donnerez tiede au Cheval.

On lui donnera pour nourriture ordinaire du bon foin moüillé, & pour boiſſon on délavera dans un ſeau d'eau tiede une livre de miel, qu'on lui fera boire : il ne faut point lui donner d'avoine, qu'il ne ſoit rétabli de ſa maigreur ; car elle l'échauferoit trop.

Il faut que le Cheval harraſſé & maigre de fatigue ait du repos à l'écurie. On continuë ces ſoins pendant quinze ou vingt jours ; après ce tems, on le laiſſe encore repoſer huit jours ſans le mettre au travail, pendant leſquels on ſe ſert à ſon égard de la fomentation dont on a parlé.

Si les remedes précedens ne ſuffiſoient pas, il faudroit prendre une pinte de vin blanc, une livre d'huile d'olive, une once de terebentine de Veniſe, deux onces de mitridat, autant de caſſonade, pareille doſe de caſſe préparée, & la moitié de demi-ſeptier de bon verjus, & mêler le tout enſemble dans un pot, puis le faire un peu chaufer, & le donner tiede au Cheval : on obſervera de le tenir chaudement.

Quand le Cheval eſt remis de ſa maladie, on a recours à la purgation, pour achever d'ôter le levain qui pourroit déranger les humeurs, & cauſer à tout le corps un nouveau deſordre, & pour cela :

Purgation.

Prenez une demie once d'agaric, un once d'aloë, trois onces de turbit, une onc de sené, deux gros de gingembre, & deu ou trois pincées de canelle : réduisez le tou en poudre & le mêlez ; après quoi vous l donnerez au Cheval dans une pinte de déco ction simple, si vous voulez, ou bien dan une pinte d'émetique.

Il faut toujours se souvenir que tout Che val qu'on purge, doit être tenu bridé cinc heures avant la prise & quatre heures après ou bien ne lui rien donner à manger pendan tout ce tems sans le tenir bridé : c'est aussi l matin qu'on purge les Chevaux.

Enfin, lorsque le Cheval est guéri & qu'or voit qu'il commence à prendre corps, & qu'i a bon appétit, on le menage encore pendan quelques jours au travail, & par ce moyer il se rétablit entierement.

Moyens pour engraisser un Cheval.

Il n'est rien tel que d'avoir un Cheval er bon corps, c'est-à-dire bien rond ; & pour l'engraisser ainsi, on peut en sûreté suivre la methode qu'on va prescrire.

On prend dès le matin un seau plein d'eau,

qu'on fait boüillir ; & à meſure qu'elle bout mettez-y une pinte de ſon de froment, où il y ait un peu de farine : remuez le tout, laiſſez-l'y pendant un demi quart d'heure ; puis ôtez ce ſon du chauderon avec une écumoire, & enſuite donnez tous les matins de cette eau au Cheval, le plus chaudement que vous pourrez : il faut que l'écurie ne ſoit point trop aërée, & bien tenir en hiver le Cheval couvert de quelque couverture : ce ſoin doit durer pendant ſept ou huit jours, & davantage même ſi on le juge néceſſaire.

Si c'eſt en Eté, l'écurie ſera modérement chaude ; car le trop de chaleur en cette ſaiſon met trop les parties du ſang en mouvement, & empêche l'effet des remedes.

Il y en a, au lieu de ſon de froment, qui prennent de l'orge mouluë non blutée, & qui la mettent à froid dans un ſeau d'eau ; il faut environ un boiſſeau de cette farine : on mêle bien le tout avec la main, puis on le laiſſe raſſeoir ; & lorſque toute la matiere eſt au fond du ſeau, on verſe l'eau par inclination dans un autre ſeau, & on la donne à boire au Cheval : il ne lui faut point d'autre boiſſon tant qu'il ait acquis l'embonpoint qu'on eſpere.

Ces nourritures liquefient merveilleuſement bien le ſang, & rompent les acides qui pourroient empêcher les parties du corps

de recevoir autant de ſubſtance qu'il leur en faut pour devenir en bon état.

Quelques-uns, pour ſubtiliſer les humeurs & nettoyer ce qu'il pourroit y avoir de corrompu dans le corps du Cheval, lui font prendre deux onces de la poudre qui ſuit, & qu'ils mêlent dans ſon avoine.

POUDRE.

Prenez du cumin, du ſenegré, de la noix muſcade, du clou de girofle, du gingembre, de la graine de lin, de chacun deux onces, & autant de ſoufre d'antimoine: pulveriſez le tout ſubtilement, & donnez-en tous les ſoirs au Cheval comme on l'a dit.

On choiſira de l'une ou de l'autre de ces methodes: il faudra pendant ce tems lui donner de bon foin & de bonne gerbée. On ſe gardera bien de faire travailler le Cheval, ſi on veut que la nourriture lui profite entierement & autant qu'il eſt beſoin pour le faire engraiſſer.

Si le Cheval engraiſſe bien, ſans qu'il ſoit beſoin de le purger, à la bonne heure; ſinon, & qu'on voye qu'il y ait quelque cauſe interne qui s'oppoſe à l'effet de ces alimens, on en viendra à une purgation legere, comme par exemple:

Purgation.

On prendra un demi gros de rubarbe, un gros de ſcamonée, deux gros d'agaric, une once d'aloë & autant de ſené; on réduira le tout en poudre, qu'on mettra dans une pinte de vin blanc un peu tiede: on donnera ainſi cette medecine au Cheval, quatre heures après avoir été bridé, & on le laiſſera ainſi autant de tems après la priſe.

Quand la purgation aura operé, on continuëra durant huit jours à lui donner de l'eau comme on a dit; après cela il n'y a point de Cheval qui n'engraiſſe.

S'il arrivoit pendant tout ce regime de vivre, que le Cheval perdît l'appétit, on auroit recours à la poudre dont voici la compoſition.

POUDRE.

Prenez une demie once de poudre de roſe, une once de caſſe fraîche mondée, de la flambe de Florence, de la gentianne & du ſafran, de chacune une demie once; pulveriſez le tout ſubtilement, partagez-le en deux portions égales, & en mettez la moitié dans une chopine de vin, que vous donnerez au Cheval, & l'autre moitié le lendemain: cette purgation le fera doucement évacuer, & lui redonnera l'appétit.

CHAPITRE XIV.

De la Toux, & des Vers dont les Chevaux sont attaquez. Comment les en guérir.

LA toux, ſelon Ethmuler, eſt une maniere d'expiration dans laquelle on pouſſe l'air, & quelquefois avec lui les matieres contenuës dans la trachée-artere & dans les parties voiſines, par la bouche, avec des violentes ſecouſſes de tout le corps.

La toux ſe fait lorſque les muſcles qui reſſerent le thorax & pouſſent l'air, ne s'affaiſſent pas naturellement & avec douceur, mais avec violence & promptitude, & par une contraction momentanée, ſouvent réiterée & très-courte à la fois; d'où vient que la toux eſt plutôt un mouvement convulſif, qu'une veritable convulſion.

Les Chevaux ont la toux à cauſe de certaines matieres groſſieres, ou tenuës, qui ſortent plus ſouvent du ventricule que du poumon, ſurtout quand il n'y a point de peine de reſpirer; car il eſt impoſſible qu'il ſorte beaucoup de muſcoſité du poumon, ſans un grand obſtacle à la reſpiration.

D'autres veulent que ce ſoit un mouvement extraordinaire des parties qui ſervent

à la reſpiration, par le moyen duquel la nature cherche à pouſſer au-dehors ce qui lui nuit dans le poumon : ce qu'on peut diſtinguer par le bruit que le Cheval fait en touſſant ; parce qu'il y a autant de differens ſons dans la toux, qu'il y a d'endroits où la matiere reſide ; & la diverſité même de la matiere, eſt ſuivie de la diverſité du ſon.

Si le ſon vient de loin & comme du fond de la poitrine, la cauſe eſt dans l'eſtomac ; au lieu que quand le ſon eſt ſuperficiel, le mal eſt dans les bronches du poumon. Cherchons à expulſer la cauſe de la premiere toux.

Il eſt bon de ſe ſervir de medicamens ſtiptiques & aſtringens pour abſorber les acides & les humiditez qui détruiſent le reſſort des fibres ; & pour cela,

Prenez ſix onces de ſafran, trois onces de canelle en poudre, deux onces d'eſprit de vitriol, ſix onces de ſemences de fenugrec, & cinq onces d'iris de Florence ; pilez le tout dans un mortier, & le paſſez au tamis : puis étant mêlé enſemble, on en donne deux onces aux grands Chevaux, qu'on fait infuſer à froid pendant ſept ou huit heures dans une pinte moitié vin moitié eau : il n'en faut qu'une once & demie pour les Chevaux de moyenne taille, & une once ſeulement pour les petits. Ce remede ſe donne

deux heures après avoir été bridé, & autan
de tems après la prise: on continuë de traite
ainsi le Cheval, tant qu'on voye que la tou
diminuë.

Si on ne veut pas donner cette poudr
comme on vient de dire, on pourra la fair
prendre dans du son moüillé; il en faut un
once à chaque fois.

Pour ce qui regarde la seconde cause d
la toux, qui peut provenir des flegmes qu
embarassent les conduits du poumon, i
faudra se servir de remedes bechiques, pou
rendre les matieres contenuës dans cett
partie & la trachée-artere, capables d'êtr
rejettées.

Il n'est rien de meilleur pour appaiser la
toux, que les pilulles bechiques, elles ôten
les âpretez qui peuvent se trouver dans la
trachée-artere, & elles épaississent les hu-
meurs qui y sont, de sorte qu'elles sont plus
aisément rejettées en toussant. Voici comme
elle se font.

Pilulles bechiques.

Vous prendrez une livre d'amidon, autant
de gomme adragan, & pareille dose de poli-
crête, quatre onces de reglisse pilée menu
& presqu'en poudre, avec une livre de miel
mêlez bien le tout ensemble: ajoûtez-y qua-
tre onces de mucilage de semence de coing

ait dans l'eau rose ; faites une masse ; ensuite
prenez-en quatre onces, que vous mettrez
dans une pinte de vin, que vous ferez avaler
au Cheval le matin, quatre heures après
avoir été bridé : il faut le laisser ainsi autant
le tems après la prise.

La toux est fâcheuse pour les Chevaux ;
lorsqu'on la laisse inveterer, il est dangereux
qu'elle ne dégenere en pousse : c'est-pourquoi
on ne sçauroit trop-tôt y remedier. Voici
quelques remedes fort simples, dont on
pourra se servir, avec les précautions qu'on
doit prendre dans quelqu'espece de toux
que ce soit.

Primò, il faut absolument priver d'avoine
le Cheval, parce qu'elle a des parties trop
volatiles, & qui par conséquent irriteroient
trop les endroits où la toux reside.

2°. On soignera de moüiller le foin qui lui
sera donné pour nourriture, pour la même
raison qu'on vient de dire.

3°. On nourrira le Cheval qui a la toux,
de son moüillé : cet aliment adoucit l'âcreté
des humeurs qui picotent l'estomac ; ce qui
cause la toux aux Chevaux.

Quand un vieux Cheval tousse, il faut
examiner quelle espece de toux ce peut être,
si elle est simple, ou si c'est la pousse. Quant
à celle-ci, nous avons dit quels en étoient
les simptômes, & elle se manifeste encore

lorsquelle est seche & souvent réiterée alors on doit de plus près faire attention a Cheval.

Quelquefois l'avidité avec laquelle l Cheval mange, fait qu'il s'y extravase que que particule de nourriture, qui au lieu d descendre par le conduit ordinaire, entr dans la trachée-artere, y cause une extrêm irritation & engendre une toux opiniâtre mais qui n'est point dangereuse, & qui n que ses premiers efforts d'incommodes, parc qu'elle se passe bien-tôt elle-même & sa remedes.

Les toux inveterées sont dangereuses sujetes à rendre un Cheval poussif. Le vi de leur temperament peut encore causer toux aux Chevaux, comme lorsqu'ils o souffert trop de froid en hiver ; parceque nutrition de la trachée-artere est déprav par la rigueur ou la mauvaise qualité l'air, & que l'humeur nourriciere degene en une gelée ou mucilage visqueux, q induit & irrite la trachée-artere, & cau la toux : voilà les causes differentes d' provient ce mal aux Chevaux. Il est tr nécessaire de les bien approfondir, a d'y apporter une guérison plus promp Mais avant que de finir cet article, on bien aise de donner encore ici quelq remedes simples pour appaiser la toux lo

qu'e

qu'elle n'eſt pas bien opiniâtre, comme par exemple:

DIVERS REMEDES POUR LA TOUX.

On prend du chenevi une poignée, on le met tremper dans du vin après l'avoir concaſſé, & on l'y laiſſe pendant une nuit; puis on fait boire ce vin au Cheval.

On prend, ſi l'on veut, ſix onces de regliſſe, demie livre de miel, deux onces de bayes de laurier, autant peſant de marjolaine, quatre onces d'origan, une once de ſucre-candi, & quatre onces d'aſarum : on pile le tout enſemble, & on en fait une eſpece d'opiat qu'on diviſe en trois parties, & qu'on donne au Cheval à trois differentes fois, avec une chopine de vin tiede. Voici encore un autre remede, qui a été éprouvé pluſieurs fois avec ſuccès.

On prend une livre de vieux lard, qu'on lave bien & qu'on ratiſſe de même; il ne faut point qu'il ſoit entrelardé : on le pile bien dans un mortier, puis on le met dans un pot, avec une chopine de vin blanc & deux livres de ſafran : enſuite on donne ce remede au Cheval, qui ne doit manger que quatre heures après. Vous le nourrirez comme on a dit.

DES VERS.

Il s'engendre ſouvent dans l'eſtomac & dans les boyaux des Chevaux, des vers, quand les fermens qui diſſoudent les alimens n'ont pas aſſez de force pour trancher les œufs qui ſe rencontrent avec eux. Pour lors il arrive que le chile étant trop groſſier pour paſſer dans les lactées, il y ſejourne & s'aigrit & par ce moyen produit des vers.

Les vers les moins dangereux ſont ceux qui s'engendrent dans les boyaux, parce que la nature ſouvent s'en décharge par les fientes : ceux-là ſont blancs pour l'ordinaire, longs & pointus. Il y en a d'autres qui ſont plus longs & plus petits de corps, & de couleur de ſang : ces derniers ſont à craindre, ſouvent les Chevaux en meurent.

Les vers qui naiſſent dans l'eſtomac, ſont les plus mauvais ; parce qu'ils ne ſe manifeſtent point au-dehors, & qu'il faut deviner ſi ce ſont ces inſectes qui rendent le Cheval malade. En voici les ſimptômes.

Un Cheval atteint de ces inſectes dangereux, amaigrit tous les jours de plus en plus ; il devient lâche au travail ; il regarde ſes flancs, à cauſe de la douleur que lui cauſent ces vers qui lui picotent l'eſtomac. Tels Chevaux ſouvent ſont grands mangeurs, &

ne profitent point du tout ; parce que les vers consomment la plus grande & la plus succulente partie de la nourriture qu'ils prennent.

Ces Chevaux ont encore le poil herissé, l'œil triste, & on les entend souvent se plaindre.

Quand on veut tuër les vers, on doit ôter les matieres qui empêchent les fermens d'agir, & mêler des remedes qui par des parties inegales & tranchantes rompent la substance molasse de ces animaux, & absorbent les acides du chile.

La plûpart des choses ameres conviennent à toutes ces indications, comme l'aloë, la coloquinte & la rhubarbe, qui par leurs parties âcres s'attachent à la substance des vers qu'ils dissoudent ; ils peuvent même, comme alkali, absorber les acides. Voyons donc quels sont les remedes dont on peut ici se servir.

Lorsque les vers s'engendrent au fondement du Cheval, on lui fait mettre la main dans le corps pour les tirer ; & pour cela, il y en a qui graissent leurs mains d'huile de *petroleum* : ces vers, comme on a déja dit, ne sont point dangereux, & on les détruit en peu de tems.

Une once de précipité blanc, mis dans l'avoine d'un Cheval un peu moüillée, est très-specifique ; le mercure calciné sans

addition opere le même effet : ou bien on prend une demie livre d'eau de centaurée, ou quatre onces d'extrait d'aloë, qu'on fait avaler au Cheval.

Un des meilleurs remedes pour tuër les vers, est le mercure doux, mêlé à quelques purgatifs en forme solide ; le mercure crud seul peut même, étant avalé, tuër les vers : on peut le faire boüillir dans l'eau, sans le prendre en substance, & en arroser l'avoine du Cheval. Voici des pilulles qui sont merveilleuses pour les faire mourir.

Pilulles pour les Vers.

Prenez de l'aloë, de la myrrhe, de la rhubarbe & du sel-gemme, de chacun deux onces, une once de zedoaire ; mêlez le tout, pilez-le bien, & le faites prendre au Cheval dans une chopine de vin blanc : ces pilulles se prennent trois heures après l'avoir bridé, & on le tient ainsi autant de tems après la prise.

Le mithridata, l'orvietan ou le theriaque, sont encore très-specifiques pour faire mourir les vers : il en faut donner une once au Cheval, dans laquelle on aura incorporé six dragmes de poudre de cinabre. On se servira aussi de la poudre qui suit, si on le juge à propos.

Poudre pour les Vers.

Prenez de la ſemence de lupins, de pourpier, de citron, des feüilles de pêcher, menthe ſauvage, autrement pouliot; faites ſécher le tout; faites-en une poudre, que vous donnerez au Cheval dans une pinte de vin blanc, où vous aurez mis infuſer deux gros de ſcammonée & autant de coloquinte: ce remede le fera évacuer admirablement bien, & fera mourir les vers qu'il aura dans l'eſtomac ou ailleurs.

Et pour faire ſortir les vers qui ſont morts dans le corps, on fait prendre au Cheval un lavement compoſé ainſi:

LAVEMENT.

On fait une décoction d'orge, dans laquelle on met infuſer deux onces de theriaque, & fondre un quarteron de beure frais; ou bien on y met autant d'huile d'olives ou de noix: après quoi on donne ce lavement tiede au Cheval; il en faut une pinte.

On tient que le ſeigle boüilli, & donné au Cheval tous les jours environ un picotin, eſt ſpecifique pour faire mourir les vers. Finiſſons ce chapitre; en voici aſſez de dit ſur cet article, pour ſoulager un Cheval qui ſeroit attaqué des vers.

CHAPITRE XV.

REMEDES contre la Rage des Chevaux, les Descentes ou hergnes ausquelles ils sont sujets, & les Testicules enflez.

LA rage est une maladie qui dérange tout le naturel d'un Cheval, & qui le rend tout à fait feroce.

On n'a pû jusqu'à present expliquer veritablement les causes de la rage : Quelques Auteurs néanmoins ont tâché de le faire par le moyen des idées, & semblent avoir touché le plus près du but ; mais ils ne satisfont pas un esprit amateur d'une Philosophie nette & sensible.

Les signes qui démontrent qu'un Cheval a la rage, est lorsqu'il rompt son ratelier, sa mangeoire & tout ce qu'il trouve à sa rencontre ; ou bien lorsqu'il se mord soi-même, & qu'on voit sa bouche & ses naseaux remplis d'une certaine matiere visqueuse & écumante, qu'enfin ses yeux sont de travers, rouges & enflammez. Il faut surtout se donner de garde d'en approcher qu'avec précaution.

Ce mal est très-difficile à guérir ; son levain qui reste longtems dans le corps, tuë

à la fin : cependant il y en a qui prétendent avoir guéri des Chevaux enragez, par les remedes que voici.

REMEDES POUR LA RAGE.

Prenez de la rhuë ou de l'absinte, de l'alun, des marguerites sauvages & de gros sel, de chacun une demie poignée ; mettez tremper le tout dans une pinte de vin blanc l'espace de vingt-quatre heures : cela fait, coulez cette infusion, & la faites avaler au Cheval.

S'il y a playe, il faudra prendre de ces mêmes herbes, les bien piler dans un mortier, puis prendre tout le marc & l'appliquer sur les blessures.

D'autres prennent une once de jus de ciguë, qu'ils détrempent dans deux verres de vin blanc, & qu'ils donnent au Cheval ; puis ils ont de la rhuë, qu'ils pilent & qu'ils mêlent avec du jus précedent, dont ils font un frontal au Cheval qu'ils couvrent d'une bonne couverture, & qu'ils mettent après dans une écurie bien chaude, afin de faire sortir le venin de la rage par transpiration.

Autrement.

Prenez neuf grains de geniévre, autant de bayes de laurier, pilez le tout ensemble ;

mêlez-le dans une chopine de vin rouge avec deux onces de theriaque, & le donnez au Cheval.

Autrement.

Si vous êtes en païs où il y ait des écailles, vous en prendrez quatre ou cinq, que vous ferez bien calciner ſur des charbons ardens: vous les réduirez en poudre, & les ferez prendre au Cheval dans de bonne huile d'olives.

CONTRE LES DESCENTES.

Les deſcentes, ou hergnes, ſont les principales maladies du peritoine: elles ſont preſque toujours cauſées par la dilatation de cette partie; car le peritoine, qui eſt une membrane épaiſſe, humide & molle, peut aiſément ſe dilater; enſorte que cette partie ſe relâchant entre les anneaux des muſcles, forme une poche qui s'allonge plus ou moins, ſuivant que l'impulſion des parties a été plus ou moins forte.

Les cauſes des hergnes ſont donc tout ce qui peut donner occaſion au peritoine de ſe relâcher; comme, par exemple, les trop grands efforts qu'on fait faire aux Chevaux, ſoit au trot ou à la courſe.

Elles ſont cauſées interieurement par les

bſtructions du peritoine, qui font que les etits tuyaux de cette membrane ſe relâhent ; c'eſt-pourquoi le peritoine au moinre effort peut s'alonger : on voit donc par-ı, la conſéquence qu'il y a de ménager les hevaux dans le travail.

Les hergnes des Chevaux ſe connoiſſent la vuë & au toucher : on voit une groſſe ımeur qui deſcend dans le ſcrotum, appellé ulgairement *bourſe* ; ce ſont l'épiploon & s inteſtins qui la forment. Cette tumeur eſt uelquefois groſſe comme la tête.

Le Cheval ne ſent quelquefois point de ouleur dans ſes hergnes ; quelquefois il en nt une qui le pique à l'aine, ſurtout au ommencement qu'il eſt attaqué de ce mal.

Dans les grandes hergnes, le ventre eſt ujours pareſſeux ; & crainte que les maeres retenuës ne lui cauſent quelques oliques, il faut lui donner un lavement xatif de tems en tems.

Lavement laxatif.

Prenez de la parietaire, du meliſot, & de camomille, de chacune trois poignées ; ettez-les dans deux pintes d'eau, que vous rez boüillir & réduire à moitié : coulez tte décoction ; ajoûtez-y une demie livre uile d'olives, une chopine de verjus, un

quarteron de miel & deux onces de caſſe
mêlez le tout enſemble, & donnez ce lav
ment tiede au Cheval.

Quand on a donné ce remede au Cheva
on ſe met en devoir de faire rentrer les pa
ties tombées : cette operation de la ma
eſt du reſſort d'un Marêchal ; & ſi les i
teſtins ſe replacent aiſément, il n'y a rie
à craindre ; & pour lors on fera la fomen
tation qui ſuit, qu'on appliquera ſur l
bourſes du Cheval.

Fomentation.

Prenez demie livre de cendre de farmen
quatre onces d'huile d'olives, trois onc
de miel, ſix ou ſept échalotes, deux onc
de beure frais, quatre onces de plantai
deux onces de ſuif & deux livres de v
blanc, ou décoction de pois chiches : fai
chaufer le tout en le remuant bien ; pu
le plus chaudement qu'on pourra, on l'a
pliquera ſur les bourſes du Cheval, en cet
maniere :

Il faut faire un brayer, qui ſe fait comm
un ſac en rond, dans lequel on met d
étoupes tout-autour, & ſur ces étoupes
la fomentation dont on a parlé ; elle ſuf
pour en appliquer trois fois ſur les partie
enſuite on met les bourſes du Cheval da

ſac ; & pour le ſoutenir, on y attache
ıatre couroies ou bandes de toile, il n'im-
ɔrte, deux deſquelles on paſſe par les flancs
ɔur les venir lier ſur les reins ; puis les deux
ıtres, on les fait paſſer entre les cuiſſes &
ɛs deux côtez de la queuë, après cela on
s attache à celles qui ſont liées ſur les
ıins.

Si les inteſtins ont reſté longtems dans
tumeur, & qu'ils ſoient fort étranglez
ır les anneaux des muſcles, & qu'on ne
ıiſſe les faire rentrer, le Cheval eſt en
ınger de ſa vie.

TESTICULES ENFLEZ.

Les teſticules des Chevaux ſont ſouvent
availlez d'inflammation, de contuſions
ı d'ulceres. On reconnoît l'inflammation
ır la tumeur qui eſt fort rouge, par la
ugeur & l'enflure des bourſes, du côté
ı teſticule malade.

L'inflammation & la tumeur des teſticules
: à craindre pour les Chevaux, à cauſe
s accidens qui l'accompagnent ; car ſi on
y prend garde, il en arrive ſouvent un
cès & un ſchyre, pour n'avoir pas dabord
ıployé les reſolutifs, ſur quoi l'on ne
ıuroit trop avertir ceux qui ont des Che-
ux attaquez de cette maladie ; car la

plûpart des Marêchaux sont si accoûtum
de se servir dans les commencemens d
inflammations, de remedes froids, qu'i
appellent *defensifs*, que ces astringens so
le plus souvent cause de tous les accide
fâcheux qui surviennent aux tumeurs.

Ces défensifs ordinaires & dangereux
sont de mener le Cheval à l'eau sitôt qu'o
s'apperçoit de l'enflure, sans considerer s'
y a inflammation ou non. Ce remede fro
n'est bon que lorsque ce ne sont que des ven
qui causent l'enflure; en ce cas on peut fai
baigner le Cheval jusqu'aux bourses, &
laisser un peu de tems dans l'eau, qui par
froideur, fera remonter l'humeur qui
décharge dans ces parties.

S'il y a inflammation, il faut user d
resolutifs; & par médicamens resolutifs
on entend un composé de parties subtil
& volatiles, qui subtilisant les matieres
dilatant les pores, fait que les humeurs q
gonfloient une partie se dissipent. Le cata
plasme qui suit est merveilleux pour cela.

Cataplasme pour resoudre les fluxions.

Prenez demie livre de jus de feüilles
poireaux, deux pincées de sel commu
quatre onces de levain, autant de vie
oing, demie livre de vinaigre, & de la fari

'orge à diſcretion : il faut délayer le levain vec le vinaigre & le jus de poireaux, puis mettre le ſel & le faire cuire en conſiſtance e boüillie; enſuite vous y ajoûterez le vieux ing : vous mêlerez bien le tout en le re- nuant, puis après vous en ferez un cata- laſme que vous appliquerez ſur les bourſes u Cheval. On continuë ce remede pendant uatre ou cinq jours; ſi ce n'eſt ſimplement u'une inflammation, le mal ceſſera.

Il ne faut pas negliger l'inflammation des eſticules; parce que lorſqu'elle ſe termine n un abcès, on en doit apprehender la angrene, qui néanmoins n'arrive pas ſi acilement à la ſubſtance des teſticules, omme elle fait aux bourſes.

Il arrive ſouvent, quoique l'inflammation oit ceſſée, que l'enflure ne l'eſt pas, & que es bourſes pendent toujours beaucoup, arce qu'elles ſont pleines d'eau; & cette naladie s'appelle une *hydrocelle*, qui n'eſt utre choſe qu'une tumeur aqueuſe du crotum, cauſée par la rupture des vaiſſeaux imphatiques : ce qui peut venir d'une con- uſion; parce que le ſang s'arrêtant & crou- piſſant dans ces parties, donne lieu à la eroſité de s'en ſéparer.

On pourroit encore conjecturer que les lifferentes circonvolutions des veines ſper- natiques en peuvent auſſi être la cauſe,

parce que ces differens détours s'oppose[nt] en quelque maniere à la prompte circulatio[n] du ſang ; ce qui donne le tems à la ſeroſi[té] de ſe ſéparer du ſang, & de ſuinter dans l[es] bourſes.

Elle ſurvient quelquefois à l'aſcite, no[n] pas parce que l'eau coule toujours par l[es] productions du peritoine ; car ſi cela étoit il ne s'en trouveroit que dans la tuniqu[e] vaginale : mais il faut croire qu'elle s'écoul[e] entre les muſcles & le peritoine, & qu'ell[e] tombe dans le ſcrotum.

Quelquefois l'eau eſt contenuë entre le[s] membranes propres des teſticules, ou bie[n] elle eſt renfermée dans un kiſte ; quelque-fois auſſi elle eſt en partie dans le ſcrotum & d'autres fois dans une membrane particu-liere attachée au ſcrotum ou bourſes : ce qu[i] fait une double hydrocelle.

Lorſque les bourſes du Cheval ſont enflées on connoît que c'eſt une hydrocelle, quan[d] la tumeur ne diminuë point de groſſeur e[n] la comprimant, mais qu'elle change ſeu-lement de figure : elle eſt pour l'ordinaire molle, égale & ſans douleur, à moins que la lymphe n'ait de l'âcreté ; ce qui ſe remar-que, lorſqu'en maniant cette partie le Che-val ſe tourmente, parce qu'il y eſt ſenſible. Si l'eau eſt renfermée dans un kiſte, la tumeur eſt ronde & plus petite ; mais ſi

'eſt dans la vaginale, la tumeur eſt ovale.
De quelque maniere que ce ſoit que l'eau oit contenuë au-dedans du ſcrotum, il n'y point d'autre remede pour la faire écouler, que de châtrer le Cheval au plutôt ; car ſi ette eau y ſejournoit longtems, il ſeroit angereux que la gangrene s'y mît. Le Cheval après cela guerit aiſément de ſa hâtrure, par le moyen des ſoins qu'on y pporte & des remedes qu'on y applique.
La tumeur des teſticules vient auſſi quelquefois de contuſion, comme lorſqu'un Cheval ſe trouvant embaraſſé dans quelque iece de bois, ſe débat extraordinairement our pouvoir s'en débaraſſer.
Quand la contuſion eſt conſidérable, & que la ſubſtance du teſticule eſt ouverte à endroit des vaiſſeaux, le Cheval ſent une rande douleur à cauſe de la vaginale qui nvelope les teſticules & les vaiſſeaux ſpernatiques. Cet inconvenient eſt fort dangeeux, parce qu'il en peut reſter une humeur chyreuſe qui incommode ſouvent le Cheal ; & ce qu'il y a de plus à craindre, c'eſt a mort.
Pour ces tumeurs qui viennent de quelque coup, ſoit coup de pied de quelqu'autre Cheval ou autrement, il faut dabord calmer a fluxion & la douleur de l'enflure, puis hâtrer le Cheval, crainte de quelqu'ulcere

qui se formeroit à ces parties, & qui y cause-
roit ensuite la gangrene: Les remedes qu'on
y applique, sont tels que les voici décrits
ils sont de Monsieur Soleysel : c'est assez en
dire, pour les croire merveilleux.

REMEDE.

On prend une chopine de suc choux-verts, une livre de miel, autant de beure frais, un quarteron de savon noir, & une livre de farine de féves : on fait fondre le beure & le savon noir ; on mêle le tout ensemble, on le bat à froid ; puis on en fait un cataplasme, qu'on applique sur le scrotum en maniere de brayer.

Autrement.

Prenez une pinte de vin, une bonne poignée de cumin, avec un quarteron de farine de féves ; faites boüillir le tout ensemble: mêlez-y une demie livre de sain doux, & en formez un cataplasme, que vous appliquerez sur les bourses du Cheval par le moyen d'un brayer, comme on l'a déja dit. Ces remedes pourront guerir l'enflure, si la contusion n'est pas bien violente ; mais si l'inflammation passée, on s'apperçoit encore qu'il y a tumeur à la partie ou dureté,
on

on ne balancera point de châtrer le Cheval.

Si néanmoins la tumeur paroiſſoit en quelque façon vouloir venir à matiere, il faudra faire une emplâtre d'un onguent fait avec de la terebentine, de l'huile d'olives & de la graiſſe, ou bien prendre du *diachilum*.

Et comme la fermentation du ſang eſt trop grande dans ces ſortes de maux, & qu'on ne peut la calmer qu'en en diminuant le volume, il faut ſaigner le Cheval au commencement de la cure, & lorſqu'elle eſt finie, lui donner du ſon tous les jours, mêlé de deux onces de criſtal mineral; cela diminuëra l'inflammation dès ſa ſource, en rafraîchiſſant les viſceres.

Il eſt néceſſaire de prendre garde à quel endroit la matiere ſe ſera fait jour pour s'écouler, afin que ſi elle alloit plus haut qu'il ne faut pour s'évacuer aiſément, ſans rien endommager de la partie qui eſt audeſſous, il faudroit percer l'abcès, & mettre dedans une tente de *baſilicum*, & pardeſſus l'emplâtre dont on a parlé.

CHAPITRE XVI.

Des maux de tête.

LA douleur de tête eſt externe ou in-
terne : l'externe occupe le pericrane
& l'interne les deux meninges ; celle-l
s'irrite en renverſant le poil, & en tou
chant la tête du Cheval, & celle-ci s'ap
paiſe en la preſſant : au reſte l'une & l'autr
douleur s'étendent juſqu'aux yeux, & fon
beaucoup de mal, parce qu'ils reçoiven
des meninges leurs membranes cornées &
uvées, & du pericrane la conjonctive.

Comme les douleurs de tête des Chevau
viennent quelquefois de ce que le ſang étan
un peu épaiſſi, ne circule pas librement dan
les vaiſſeaux des meninges ou du pericrane
& que par conſéquent en étendant leurs fi
bres il y cauſe de la douleur ; il faut à cauſ
de cela, donner au Cheval malade des re
medes capables de mettre le ſang en mou
vement, & de détruire les coagulation
C'eſt pourquoi on commence par ſaigne
le Cheval, puis trois ou quatre heures aprè
la ſaignée, on lui fait prendre le remede ſu
vant.

Remede pour le mal de tête.

Prenez de la ſauge, de la marjolaine, de chacune une bonne poignée; une once de gayac, demie once d'*aſſa fœtida*, mettez le tout infuſer du ſoir au matin, donnez-le au Cheval trois heures après avoit été bridé, & le laiſſez bridé trois heures après la priſe. Les aromates contiennent des ſouffres qui ſe volatiliſent aiſement, & qui ſont fort capables d'embraſſer les aigres, qui peuvent être la cauſe de cette indiſpoſition.

Sur le ſoir vous ferez prendre un lavement au Cheval: en voici la compoſition.

Lavement.

Vous ferez une décoction avec de bonnes herbes émollientes, il en faut trois chopines; vous y mettrez trois onces de ſené, & paſſerez le tout par un linge; enſuite vous y ajouterez une demie livre de vin émetique, & trois onces de hïere & de coloquinte; donnez le tout tiede au Cheval, & reïterez ces lavemens tous le ſoirs juſques à ce que le Cheval ſoit gueri.

Comme les Chevaux qui ont mal à la tête, ſont ordinairement dégoutez, & qu'il eſt beſoin néanmoins qu'ils prennent de la nourriture pour ſe ſoutenir, on leur donne l'armant qui ſuit.

Armant pour un cheval dégouté.

On prend demie livre de miel rosat, un livre de mie de pain émieté fort menu demie once de muscade, autant de poudr cordiale & pareille dose de canelle; on m le tout en poudre, on le mêle avec un pe de vinaigre, puis on le donne à plusieurs fo à mâcher au Cheval au bout d'un nerf d bœuf : ce remede réiteré quelquefois ser capable de lui recouvrer l'appétit.

Mais avant que de passer à d'autres re medes, il est à propos de sçavoir quels so les simptômes qui démontrent qu'un Chev a mal à la tête: on le connoît quand il a l'œ triste, la tête baissée à terre, & qu'il ne da gne pas regarder son avoine pour la manger alors & sans laisser inveterer le mal, on l fera prendre dans une chopine de vin un once de sel de verre, autant d'alun brulé e poudre, & deux onces de sucre-candi au pulverisé subtilement.

Il est bon, comme on a déja dit, de tir du sang au Cheval; parce qu'il peut avo la tête malade par le vice de la masse d sang, lorsqu'étant trop abondant & agi par une effervescence contre nature, distend les petits vaisseaux des meninge alors la douleur est jointe à certain sentime de pulsation à la tête, qui rend le mal pl

ou moins grand, à proportion du gonflement du ſang. C'eſt ce qui fait que ſouvent les Chevaux amaſſent le mal de tête lorſqu'on les laiſſe en Eté, & ſurtout durant les jours caniculaires, trop longtems expoſez au ſoleil attachez à quelque choſe, ou attelez à quelque voiture; car le ſoleil où l'on demeure longtems en repos, fait rarefier le ſang: ce qui cauſe le mal de tête.

Il peut arriver que la lymphe viciée, ou qui croupit en quelqu'endroit de la tête, ou que quelqu'humeur viſqueuſe & acide, qui ſe ramaſſe de la nutrition viciée des membranes, ou diſpoſée dans la tête de quelqu'autre maniere, excite des maux de tête aux Chevaux très-douloureux & beaucoup dangereux: alors dans le doute même où l'on peut être de la cauſe veritable de ce mal, les préparations de mercure ſont très-bonnes; parce qu'elles diſſolvent & attenuënt la matiere qui occupe la tête.

On n'oubliera point de donner des lavemens au Cheval atteint du mal de tête; & de quelque cauſe qu'il puiſſe provenir, ſi le Cheval en guerit, il ſera bon de le penſer après, afin de purifier la maſſe du ſang & d'achever d'ôter le levain qui pourroit y reſter, & laiſſer par-là le Cheval gueri imparfaitement. Ainſi donc vous purgerez le Cheval comme on le va dire.

Purgatifs.

Prenez trois gros de ſcamonée, autant de reſine de jalap, quatre onces de caſſe mondée & deux gros de rhubarbe ; mettez infuſer le tout ; coulez-le, & le mettez dans une chopine de vin émetique, que vous ferez prendre au Cheval : au défaut de vin émetique, vous prendrez du vin rouge.

Quand le Cheval commencera à ſe purger, on ſoignera de le promener, pour mettre en mouvement les parties du ſang, afin que celles du remede agiſſent plus efficacement. Reſte après cela, quand le Cheval eſt gueri, de le menager au travail.

CHAPITRE XVII.

Des Morſures de bêtes venimeuſes, de l'Atteinte & du Javart, & de la maniere d'y remedier.

LEs playes des animaux venimeuſes ſont dangereuſes ; & ſi on n'y remedie pas dabord, elles cauſent la mort. Les Chevaux ſont ſujets à être piquez quelquefois de certaines petites ſouris qu'on trouve dans la paille pourie, & qui s'introduiſent dans la litiere, de maniere que ces petits animaux les piquent quelquefois aux pâturons ou au

boulet, ou bien au ventre, lorſque les Chevaux ſe couchent.

Souvent auſſi les Chevaux qui ſont dans les pâtures, ſont piquez des ſerpens, lorſque par malheur ils viennent à marcher ſur la queuë de cet inſecte ; & en quelqu'endroit qu'ils ſe trouvent mordus, dabord la playe enfle, & l'enflure montant & ſe manifeſtant de plus en plus, gagne les parties nobles, & fait mourir ces Chevaux en vingt-quatre heures.

Les inſectes qui piquent avec aiguillon, verſent une liqueur corroſive comme de l'eau forte, & cet aiguillon eſt dur comme la corne ; ce qui fait qu'il entre fort avant dans les nerfs, les tendons, ou dans les parties membraneuſes : cet aiguillon, diſent quelques Anatomiſtes, eſt creux comme une petite ſeringue, par où l'inſecte chaſſe liqueur en piquant.

Sitôt qu'on s'apperçoit qu'un Cheval eſt piqué, il faut dabord faire une ligature au-deſſus de la playe, afin de fermer le paſſage au venin, qui cauſeroit un deſordre terrible dans ſon corps. Cette ligature doit être fort ſerrée : les Marêchaux ſçavent comment cela ſe pratique.

Il eſt bon de frotter la playe avec du vinaigre, où l'on aura laiſſé diſſoudre un peu de ſel ou de l'alun. Il y en a qui la

frotent d'orvietan quand ils en ont, ou de theriaque ; après quoi on fait avaler au Cheval une once de l'une ou l'autre de ces drogues, délayée dans une chopine de vin.

Après avoir à deux fois donné ce breuvage au Cheval, & l'avoir froté de même, vous délierez la playe & la froterez du léniment qui ſuit, pour la faire deſenfler.

LENIMENT.

Prenez de l'eſprit de vin & d'urine, de chacun trois onces, de l'huile de laurier & de vers, de chacune quatre onces ; agitez bien le tout, & en huilez la partie à froid : mettez deſſus une veſſie de cochon, & par-deſſus un linge, afin que celui ci ne s'imbibe point de toute la liqueur ; ce qui diminuëroit beaucoup de la force du remede.

Et pour preſerver le cœur du Cheval, outre les antiveneriens dont on a parlé, on peut encore donner interieurement au Cheval du ſel volatile de vipere, de l'eſprit de gayac ou de chardon-benit, après néanmoins en avoir mortifié les levains par le foie d'antimoine, qu'on lui fera prendre dans du ſon. Il faut deux onces de ce remede à chaque fois.

DE L'ATTEINTE.

Une atteinte eſt un coup que ſe donne ıi-même le Cheval quand il travaille, ſoit ans un manege ou au trait: cela lui arrive uand il s'attrape lui-même les pieds de de- ant avec ceux de derriere, ou bien lorſqu'il heurte les uns les autres ſur la couronne u pied, & qu'il s'emporte la piece.

Quoique le mal ſemble dabord peu de hoſe, cependant il devient important dans ı ſuite, ſi l'on n'y remedie promptement. n'y a point d'autre connoiſſance de l'at- einte, que l'entamure de la chair qu'on oit ſur la couronne du pied. Quand cette laye eſt ſimple, c'eſt-à-dire, qu'elle n'a ue la ſeule diviſion recente des chairs, ſans tre accompagnée d'aucun accident, on en eut aiſément venir à bout: au contraire, uand elle eſt compliquée, on la guerit plus ifficilement.

Quand l'atteinte eſt fraîchement arrivée, n nettoye l'ordure avec du vinaigre & du el, & on laiſſe deſſus pendant vingt-quatre eures une compreſſe qui en eſt toute imbi- ée: s'il y a quelque lambeau de chair qui oit meurtri & dérangé, il faudra le couper, uis mettre ſur la playe de la ſuje de chemi- ée, délayée avec des blancs d'œufs & du

poivre : on bandera ce cataplaſme ſur l'at-
teinte ; & le lendemain, ſi ce mal ne ſe guerit
pas, il faudra continuer juſqu'à la gueriſon.

Si l'atteinte vient de quelque crampon,
ainſi qu'elle peut arriver en hiver, que les
Chevaux ſont cramponnez, ou de quelque
clou de glace,

Prenez de la terebentine, faites-la fondre,
ayez des étoupes, trempez-les dedans, & les
appliquez chaudement ſur la playe avec un
bandage.

L'atteinte peut à la verité ne pas guerir
avec tous ces remedes, parce qu'il y aura
complication, c'eſt-à-dire que le Cheval
aura le tendon de la partie bleſſé ; ce qui y
aura laiſſé une enflure par le dérangement
des parties, qui font que les humeurs s'y
amaſſent, & pour lors la corne du Cheval
ſe reſſerre & le pied s'étraiſſit.

Pour remedier à cet accident, on ſonde
dabord la playe pour être plus certain de
l'endroit où le mal eſt ſitué ; & comme,
lorſque le tendon eſt bleſſé, il eſt dangereux
de renfermer, comme on dit, le loup dans
la bergerie, on fait une inciſion avec le
raſoir, pour après ſonder davantage le mal
& le guerir plus parfaitement : on appelle
cela une *Atteinte encornée*, ou *Atteinte ſourde*
ſelon quelques-uns.

Quand on ſonde un Cheval pour une

:teinte, il faut prendre garde juſqu'où la
›nde penetre ; ſi elle deſcend profondement
ıtre la corne & le petit pied, ſi le trou
›nduit la ſonde bien bas, & bien avant
ıtre le petit pied & le ſabot, il n'y a point
autre remede dabord qu'à deſſoler le Che-
ıl, pour faire tomber le tendon bleſſé &
:xtirper ; autrement le mal s'aigrit, la
ıngrene s'y met, & le Cheval en meurt.
Quand il s'agit de deſſoler un Cheval &
:tirper un tendon bleſſé, c'eſt l'affaire
un Marêchal, qui lorſqu'il eſt habile fait
ès bien cette operation. Il n'eſt plus queſtion
ıe de l'emplâtre qu'il faut appliquer alors
ır ce mal.
Comme après que le Cheval eſt deſſolé,
ı fait une ouverture avec un bouton de feu
›ur penetrer juſqu'au tendon, on met dans
trou une petite boule d'une compoſition
ite avec ſix gros de ſublimé corroſif, deux
:os d'aloë ; le tout pulveriſé ſubtilement,
détrempé avec de l'eſprit-de-vin.
Sur cette boulette vous mettrez une tente
: filaſſe bien frotée de la compoſition pré-
:dente, & de *baſilicum*. Il faut après que
›peration eſt faite, & que les emplâtres
nt appliquées, laiſſer ainſi le Cheval cinq
ı ſix jours ſans le panſer : le lendemain on
ſaignera du cou ; on lui donnera le ſoir
ı lavement d'une bonne décoction d'herbes

émolientes, ainſi que nous l'avons dit plu
ſieurs fois.

Pour ſa nourriture, on lui donnera du
ſon moüillé, mêlé de deux onces de foi
d'antimoine en poudre. Il pourroit arrive
que le Cheval battroit du flanc, à cauſe du
mal violent qu'il reſſentiroit ; ce qui lu
donneroit la fiévre : mais ſi le mal n'eſt poin
trop opiniâtre, les lavemens diſſiperont en
peu de tems ces accidens.

Mais ſi par bonheur le tendon n'étoit pa
bleſſé, & qu'après avoir ſondé le Cheval
on connût qu'il y eût du pus dans la playe
on la laveroit avec du vin chaud, & on
mettroit deſſus une emplâtre d'*unguentum
bellicum* : il ſe fait de cette ſorte.

Unguentum bellicum.

Prenez ſix onces de terebentine de Veniſe
demie once de poix-reſine, une once d
gomme élemy ; & demie once d'ariſtoloch
longue, & deux gros de ſang de dragon
en larmes : pulveriſez toutes ces drogues
& les mettez boüillir dans la terebentine
puis faites une emplâtre, & l'appliquez ſu
le mal.

DU JAVART.

Le javart eſt une tumeur au pâturon

accompagnée de chaleur & de douleur, causée par un long acide, & coagulé avec un chyle épais & grossier.

On compte de trois sortes de javarts ; le *simple*, le *nerveux*, l'*encorné*. Le javart s'amasse par des meurtrissures ou des heurts que se font les Chevaux en marchant, ou bien ce mal leur vient par la négligence de ceux qui les gouvernent, & qui leur laissent amasser de la crasse dans le pâturon, manque de le bien nettoyer.

Le javart simple est aisé à guerir ; & pour cela, il faut appliquer un resolutif tel que peut être celui-ci.

Resolutif pour les javarts.

Prenez une demie douzaine d'oignons de lis, cinq ou six poignées de mauves & guimauves : hachez le tout menu, pilez-les dans un mortier, & les mettez après dans un pot avec une pinte de bierre ou vin blanc au défaut ; ajoûtez-y du vieux oing, miel, terebentine commune & beure frais, de chacun un quarteron : laissez boüillir cette mixtion pendant une heure ou davantage même, jusqu'à ce que cela ait fait une maniere d'onguent ; & quand vous voudrez le tirer du feu, vous le laisserez un peu refroidir, jusqu'à ce que vous puissiez seule-

ment y endurer la main : cela fait, vou appliquerez le cataplasme sur le javart que vous banderez bien ; il faut le renouveller de vingt-quatre heures en vingt quatre heures : cette espece d'onguent fai supurer le javart.

Quand la matiere viendra, il ne faut pa seulement se contenter de la nettoyer ; i est nécessaire encore absolument d'ôter l bourbillon.

Le même onguent peut aussi servir, lors que le bourbillon est sorti, pour achever de guerir le Cheval ; puis lorsque le ma aura jetté entierement sa matiere, & que la chair sera vive, on le bassinera deux foi le jour avec un demi-septier de vin ou de vinaigre, y ajoûtant la grosseur d'un œuf d'alun de roche, & faisant boüillir cette liqueur l'espace d'une demie heure ; & lorsquelle sera tiede, on en étuvera le mal, & on continuëra ce soin jusqu'à ce que la playe soit entierement consolidée.

On se gardera bien de mener le Cheval à l'eau, tant qu'il aura des javarts aux pieds ; cela ne fait qu'irriter l'humeur.

Pour venir à present au *javart nerveux*, qu'on appelle ainsi parce qu'il naît audessous, ou dessus, ou à côté des nerfs : s'il se forme sous un des nerfs du pâturon, il est

fort dangereux, & la cure en eſt toujours extrêmement difficile. Le javart qui vient ſur un des nerfs du pâturon ſe guerit plus facilement, & preſque de la même maniere que le javart ſimple.

Pour la troiſiéme eſpece de javart, qui croît plus haut que le boulet à côté du gros nerf aux jambes de derriere, il eſt très-dangereux, & les Chevaux en demeurent ſouvent eſtropiez, après avoir été longtems traitez de ce mal.

Pour le *javart encorné* dont on a parlé, il eſt très-difficile à guerir, & met le Cheval en riſque d'être perdu; & ſans qu'il ſoit beſoin de dire comment on y remedie, on n'a qu'à voir à l'atteinte encornée; c'eſt la même choſe: les remedes qui guériſſent le premier mal, ſont très-propres pour l'autre. Voici quelques ſpecifiques pour le *javart nerveux*, & ſurtout une emmielleure qui eſt merveilleuſe.

Emmielleure pour le javart nerveux.

Prenez du cumin, gomme-adragan, camomille, de chacun deux gros, quatre gros de terebentine, une once de farine de lin, autant de lard, & ſix gros de miel: broyez le tout enſemble dans un mortier, mêlez-y deux pintes de vin; faites boüillir

le tout en consistance de boüillie & l'appli
quez sur le pied du Cheval, avec un bo
bandage, le plus chaudement qu'il est pos
sible. Cette emmielleure est un resoluti
admirable.

En quelqu'endroit qu'on voye que l
javart veüille venir à matiere, il faudr
y appliquer le bouton de feu, & y intro
duire après un plumaceau de *basilicum*; 8
pardessus, de l'emmielleure ci-dessus, e
guise de cataplasme: ou bien on pourra s
servir de l'emplâtre blanche, dont voic
la composition.

Emplâtre blanche.

On prend demie livre de farine de lin
autant pesant de miel, avec deux pintes d
lait; on délaye le tout comme pour faire d
la boüillie; on le fait cuire: étant à dem
cuit, on y ajoûte un quarteron de tereben
tine, un demi quarteron d'huile d'olive, &
on acheve de faire boüillir cette mixtio
jusqu'à consistance d'onguent, dont o
se sert chaudement pour appliquer sur l
javart.

Il est à propos de charger la jambe d
Cheval, d'une charge faite avec du gro
vin rouge & quelques herbes aromatiques
comme thin, sauge & autres; cela aide à fair
transpire

ranſpirer les humeurs qui peuvent avoir leur paſſage à travers les pores de la chair.

Le Cheval en cet état doit être privé d'avoine ; on ne doit le nourrir que de ſon moüillé, de bon foin, & pour le mieux de bonne gerbée, dans le tems.

Pour la ſeconde eſpece de *javart nerveux*, on ſe ſervira de l'onguent dont on va parler,

Onguent.

On prend du ſain de porc ce qu'on juge à propos, & des oignons de lis de même ; on les fait boüillir dans un pot, puis on en met tout chaudement ſur des étoupes, qu'on applique ſur le mal, qu'on bande bien : on continuë tous ces remedes juſqu'à ce que le javart ſoit venu à ſupuration & que le bourbillon en ſoit dehors ; alors on ſe ſert d'*egyptiacum* avec l'eau-de-vie & des plumaceaux frotez de cet onguent, qu'on met dans la playe.

Autre Supuratif.

Il faut prendre demie livre de ſain de porc, du blanc de poireaux, un quarteron de miel, une poignée d'oſeille de la grande eſpece, & deux onces de terebentine, faire boüillir le tout enſemble, & l'appliquer tout chaudement ſur le mal, avec des étoupes. Tous ces ſupuratifs ſont des médicamens qui

s'appliquant aux pores des playes, y retiennent les humeurs, jusqu'à ce que par leur sejour en fermentant, elles soient changées en un pus.

Quand le javart a jetté son bourbillon par le moyen des remedes qu'on y a appliquez, & qu'on voit que les chairs sont belles & bien consolidées, on y met quelque bon dessicatif; comme, par exemple, de la couperose brûlée & pulverisée, & de la cendre tamisée avec du jus d'éclaire.

Si les chairs de la playe paroissoient baveuses, il faudroit se servir de quelque mondificatif pour ôter les humeurs acides, qui peuvent arrêter quelques autres humeurs, & empêcher ainsi la nature d'engendrer des chairs: un des meilleurs remedes pour cela est celui-ci.

Baume pour mondifier les playes.

Prenez quatre onces de cire neuve, autant de poix de Bourgogne, & pareille dose de poix-resine, deux gros de vert-de-gris, une livre & demie de beure frais: il faut dabord faire fondre la cire & la poix, & ajoûter ensuite le beure & le vert-de-gris en remuant. L'*unguentum Apostolorum* est encore très bon pour cela, ainsi que l'urine, l'eau de chaux & le mondificatif d'ache.

Le javart nerveux de la troisiéme espece, peut se guerir par les remedes dont on vient de parler. Ce javart est extrêmement douloureux, & souvent cause la fievre au Cheval & le dégoût : deux inconveniens très-fâcheux pour lui, & qui le mettent en danger de mourir, si on n'a soin de le traiter dans les formes.

Pour y réussir, il faut saigner le Cheval au cou, afin que les esprits du sang qui fermente, n'entraînent point avec eux trop de mauvaises humeurs en les faisant tomber sur la partie malade, qui est ordinairement au-dessus du boulet sur le nerf, ou à côté aux jambes de derriere.

Comme le Cheval peut être dégoûté, ainsi qu'on l'a dit, on aura soin de lui donner à manger avec la corne, tantôt d'une panade dont nous avons déja parlé, & tantôt de son moüillé, dans lequel on aura mêlé deux onces de foie d'antimoine pulverisé.

Les lavemens rafraîchissans sont très-nécessaires pour les Chevaux atteints du avart nerveux : il faut, pour bien faire, y nettre du policreste. Si on remarquoit que es chairs des playes s'opiniâtrassent à surnonter, on employeroit quelque corrosif ›our les manger. Ces remedes ont des parties ranchantes, qui peuvent inciser & rompre es humeurs gluantes & les chairs baveuses :

tels ſont l'alun brûlé, le ſel marin, la chaux vive, l'airain brûlé & la poudre de ſabine.

Il y a encore une operation qu'on fait de la main pour guerir le javart nerveux, lorſque la force du mal ſurmonte la vertu des médicamens qu'on y applique ; mais comme cela eſt entierement du reſſort des Marêchaux, on la leur laiſſe faire, eſperant qu'ils s'en acquiteront très-bien, s'ils ſont habiles en leur métier.

Puiſque nous voici ſur les maux qui arrivent aux jambes des Chevaux, & que nous avons déja traité de javarts, nous allons voir à preſent quels ſont ceux auſquels ces parties ſont ſujetes, pour tâcher d'y remedier.

CHAPITRE XVIII.

Des Bleymes, Entorſes ou diſlocations du boulet, & des Encloüeures & Chicots.

DES BLEYMES.

C'EST un mal qui vient ordinairement aux Chevaux qui ont le talon bas & encaſtelé, & qui craignent le travail, parce qu'ils ont coûtume d'avoir le talon mou, & trouvant le pavé ou le païs trop rude, il s'engendre une corruption en cette partie qui eſt proche de la ſole.

Cette corruption vient dabord d'une inflammation, causée par un ſang meurtri dans le dedans du ſabot : elle eſt très-dangereuſe & ſujete à eſtropier un Cheval, ſi l'on n'y remedie promptement ; car pour guerir une bleyme, on eſt quelquefois forcé d'en venir juſqu'à deſſoler le Cheval, & l'obliger à faire quartier neuf.

Pour découvrir ce mal, on remarquera quand le Cheval feindra du devant, & qu'ayant manié ſon pied on n'y trouvera point d'enflure ; alors on lui fera parer le pied, & trouvant comme des meurtriſſures dans le ſabot, on jugera que ce ſont des bleymes.

On ſe diſpoſera alors de les ouvrir juſqu'au vif, d'en faire ſortir la matiere, & de mettre dedans l'onguent qui ſuit.

Onguent.

Prenez une livre de ſang de cochon, autant peſant de ſuif & pareille doſe de cendre de ſarment : faites fondre le ſuif, mêlez-y la cendre parmi, & le ſang après ; & quand le tout ſera bien cuit, vous l'appliquerez ſur les ſoles le plus chaudement que vous pourrez, & banderez bien le pied après l'avoir rempli de fiente de Cheval : cela empêchera que la matiere ne ſoufle au poil ; ſi l'accident pourtant étoit arrivé, il faudroit ſe ſervir d'eau vulneraire.

Si on a négligé ou mal pansé les bleymes, de maniere qu'on y ait laissé croupir la matiere; il faut, si on ne veut point perdre le Cheval, lui dessoler le pied malade, ouvrir la bleyme jusqu'au poil, & mettre dessus une cuillerée d'huile de merveille toute chaude, ou bien de quelque bon onguent chaud, enveloper bien le tout de filasse, & mettre pardessus une rémolade faite ainsi.

Rémolade.

Prenez du jus d'absinte, jus de plantin, jus de roses, de bourache & de guimauves, de chacun trois onces; deux livres de vinaigre, demie livre d'huile d'olives, six petites poignées de farine de froment & demie livre de branche ursine: faites boüillir le tout ensemble & le mettez sur le pied du Cheval.

Il faut renouveller tous les jours cette rémolade, & songer en pansant la playe, de bien nettoyer la matiere. Voici un onguent merveilleux pour les bleymes.

Onguent pour guerir les bleymes.

On prend une livre d'huile d'olives, une pinte de vin rouge, feüilles de romarin & feüilles d'orties griesches, de chacune quatre onces; on met le tout dans un pot de terre

verni, dont la moitié reſtera vuide : couvrez-le bien avec de la pâte, & laiſſez boüillir cette mixtion à petit feu de charbon pendant ſix heures : enſuite laiſſez le refroidir à demi, & le paſſez à travers un linge ; ajoûtez-y ſix onces de cire neuve coupée par morceaux, laiſſez refroidir le tout. Cet onguent s'applique chaudement.

La bleyme eſt quelquefois encornée, & pour lors il faut agir comme au javart encorné ; auquel on peut recourir, ſans qu'il ſoit beſoin ici d'uſer de redite : ce mal eſtropie ſouvent un Cheval ou le fait mourir.

La cauſe exterieure des bleymes eſt l'atteinte que les Chevaux reçoivent quelquefois, ou bien de petites pierres ou du gravier enfermé entre la ſole & le fer qui la foule & la meurtrit : un fer mal poli cauſera auſſi cet accident à cette partie.

Les bleymes ſont cauſe ſouvent que les Chevaux font quartier neuf ; ce qui fait qu'après ils ne ſont plus propres qu'à labourer la terre.

Quand les bleymes commencent à ſe former, & qu'il ne s'y eſt point encore formé de matiere, on ſe contente de parer le pied pour découvrir le mal, & d'ôter toute la ſole meurtrie ; au lieu que s'il y a matiere, on ſoignera d'en déterger la playe, & d'y appliquer enſuite du baume de merveille.

ENTORSES ou DISLOCATIONS DU BOULET.

Il arrive bien ſouvent qu'en marchant, un Cheval fait un faux pas, ſoit pour avoir poſé le pied à terre en un endroit raboteux, ou pour ſe l'être pris en quelqu'orniere & l'avoir voulu ôter avec violence; ce qui fait que le boulet ſe tourne à côté, & qui eſt cauſe du relâchement des ligamens de la jointure du pied.

Il y a des entorſes bien plus difficiles à guerir les unes que les autres: on en voit qui ſe paſſent par le moyen du repos ſeul, & d'autres qui ſont peu de choſe à la verité, ſi l'on n'y remedie de bonne heure; mais qui étant négligées, ſont capables d'eſtropier un Cheval.

Les luxations qui ſe font aux jambes de derriere, ſont beaucoup plus dangereuſes que celles des jambes du devant. Voyons quels remedes on peut apporter à ces entorſes ou mémarchures differentes, comme on voudra les nommer, puiſque ce ne ſont que termes ſynonimes.

Pour faire que le Cheval guériſſe promptement, & ſitôt qu'on s'apperçoit qu'il s'eſt donné une entorſe, il faut le prendre en main, & incontinent qu'il eſt arrivé à l'écurie, avant que le pied ſoit refroidi, lui froter le

)oulet de couperoſe diſſoute à froid dans
ıne pinte d'eau, & appliquer après pardeſſus
ıne compreſſe en quatre, avec un bandage
)our la faire tenir. Il faut renouveller cette
riction de ſix heures en ſix heures, & le
Cheval guérira en deux jours: qu'on ait ſur-
out pour avertiſſement de ne point laiſſer
efroidir le pied du Cheval; car la guériſon
près en eſt bien plus longue, puiſque ce
'eſt que le ſel des eſprits beaucoup agitez,
ui opere le plus en cette occaſion. Au défaut
e couperoſe, on peut ſeulement ſe ſervir
'eau de vie ou d'eſprit de vin en cataplaſme,
ıit ainſi :

Cataplaſme.

Prenez une chopine de vin blanc, demie
cuelle de farine de froment; ajoûtez-y
emie livre de miel & trois onces de ſain-
oux: faites boüillir le tout enſemble, &
ıppliquez chaudement.

Autrement.

Vous prendrez trois gros oignons, dont
ous ôterez les envelopes du dedans, & ne
ſſerez que celles du deſſus; vous remplirez
cavitez de poudre d'encens, & mettrez
rès ces oignons dans trois ou quatre groſſes
ignées d'étoupes, puis le tout entre deux

cendres chaudes & couvertes d'un peu de braise: laissez cuire ainsi ces oignons.

Etant cuits, ôtez-les du feu, prenez-les avec les étoupes de dessous seulement, & les appliquez ainsi chaudement sur le boulet où ils resteront deux jours entiers.

Autrement.

On prend une livre de gaudron & une chopine d'eau-de-vie, qu'on met boüillir ensemble pendant un quart d'heure; on y ajoûte deux onces de bol fin pulverisé, & de la farine autant qu'il en faut pour réduire ce remede en consistance de boüillie: après quoi on jette le tout sur des étoupes, puis on l'applique chaudement autour du boulet. Ce dernier remede est meilleur de tous, & fort aisé à composer.

Si l'entorse du Cheval ne guerit pas après tous ces remedes, c'est une marque que la nature est foible en cet endroit, & que le mal surmonte les proprietez des médicamens qu'on y applique: c'est-pourquoi on a recours au feu, qui est un puissant resolutif; & pour cela, on environne le boulet de rayes de feu, sans percer le cuir, avec un ceroüene pardessus, tel que celui qui suit.

Ceroüene.

Prenez de l'huile de laurier, huile rosat

de cumin, & de camomille, de chacune trois onces; demie livre d'huile d'olives, autant pesant de sain-doux; terebentine & huile d'aspic, de chacune une once: faites fondre toutes ces drogues à petit feu, en les remuant avec une spatule ou autre utencile semblable; étant fonduës, vous en frotterez chaudement le boulet du Cheval. On applique ce ceroüene tous les deux jours, jusqu'à ce que les chairs soient tombées.

Ensuite on frote les playes que le feu a faites, avec de l'eau-de-vie ou de la poudre d'alun brûlé: on continuë ce soin jusqu'à parfaite guérison.

L'entorse du boulet peut se remettre avec les mains, de la même maniere qu'on remet un pied démis; après quoi on bandera le pied du Cheval qu'on aura froté d'eau-de-vie: il sera bon aussi d'y appliquer quelqu'un des remedes dont on a parlé, pour fortifier la partie.

La charge que voici est très-bonne pour froter les jambes du Cheval, & particulierement celles de derriere, si par malheur l'entorse y est survenuë. Voici quelle est cette charge.

Charge.

Il faut prendre une livre de semence de

lin, la pulveriſer, autant de miel & pareille doſe de terebentine; faire boüillir le tout enſemble dans deux pintes de gros vin, juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en conſiſtance d'onguent, dont vous froterez les jambes du Cheval.

Il eſt à propos de ſaigner le Cheval à la veine du cou, pour arrêter l'effervefcence du ſang, qui dans ſon mouvement cauſeroit du deſordre au boulet; & quand le Cheval eſt gueri, il faut le ménager au travail, crainte d'un plus grand inconvenient.

DES ENCLOUEURES.

Le mot d'*encloüeure* s'entend aſſez de lui-même, ſans qu'il ſoit beſoin d'en donner d'autre définition. Pour guerir ce mal, vous vous ſervirez de l'onguent ſuivant, ſuppoſé que le coup ſoit récent.

Onguent pour l'encloüeure.

Prenez de la cire neuve, de la gomme elemi, de la poix de Bourgogne & de la terebentine de Veniſe, de chacune une once du maſtic, du benjoin & du ſtorax liquide de chacun deux gros: pilez le tout enſemble dans un mortier chaud, & en faites un onguent, que vous appliquerez ſur le mal.

Autrement.

Vous prendrez de l'huile de terebentine, & la ferez fondre dans le mal : au défaut de cette huile, vous vous servirez d'huile de noix, ou d'huile de millepertuis, ou de celle de petréole ou de camomille ; toutes ces huiles sont propres pour les chicots, les encloüeures & clous de ruë, étant mises le plus chaudement qu'il sera possible.

Si on est à la campagne & qu'on ne soit pas à portée de toutes ces huiles, on prendra de l'ortie griesche & du sel, à dose égale ; on pilera le tout dans un mortier ; étant pilé, on le mettra dans la playe, après en avoir ôté l'ordure, le pied se portera mieux, si l'on y met le cataplasme précedent. Page 393.

Quand un Cheval est encloüé, il faut dabord le déferer pour mieux voir où est le mal ; mais si l'encloüeure ou le chicot avoit causé une playe où il y eût de la matiere, il faudroit sonder la profondeur du mal, & ôter l'ordure le mieux qu'il seroit possible, puis verser dedans avec une cuillere de fer de la terebentine chaude, avec le cataplasme ci-dessus.

Ou pour le mieux, si l'on voit que le mal augmente & resiste à ces remedes, on le traitera comme les bleymes encornées : voyez l'article.

DES CHICOTS.

Les Chevaux prennent les chicots dans les tailles nouvellement coupées ; ils leur offenſent la ſole, & penetrent quelquefois juſqu'au petit pied. Ces playes ſont dangereuſes, & ſouvent très-longtems à guerir. Il faut ſe comporter à leur égard comme aux encloüeures, & on réuſſira dans leur cure.

Pour la nourriture du Cheval atteint de clous de ruë, ou de chicots, on lui donnera du ſon moüillé mêlé de deux onces de foie d'antimoine en poudre, & le jour d'après autant peſant de poudre cordiale.

CHAPITRE XIX.

Comment remedier aux Nerfs foulez, aux Courbes & aux Eparvins.

NERFS FOULEZ ET PIQUEZ.

LA foulure des parties tendineuſes ou nerveuſes, vient toujours de quelque cauſe violente : d'où vient qu'elle arrive aux Chevaux dans les courſes trop rudes, & les efforts extraordinaires qu'on leur fait faire, & qui dérangent ou rompent les

petites fibres nerveuſes, de maniere que les eſprits animaux ne ſçauroient plus paſſer.

Les cauſes les plus ordinaires de la courbure des jointures, ſont la contraction des ligamens & des tendons des muſcles, qui retirent les parties, & qui les tiennent racourcies.

Les Chevaux ſe bleſſent les nerfs des jambes, lorſqu'ils ſe les attrapent des pieds de derriere, ou bien même des pieds de devant; & comme l'uſage des nerfs eſt de pouſſer les eſprits animaux aux parties, afin que par le moyen de leur influence ordinaire & continuelle, la nutrition ſe faſſe, il arrive que lorſqu'ils ſont bleſſez ou foulez, étant dans l'impuiſſance de faire leurs fonctions, ces mêmes eſprits qui ne peuvent plus avoir leur cours ordinaire, s'y amaſſent en foule, & cauſent l'enflure aux parties offenſées.

Ces nerfs qui auparavant faiſoient mouvoir les jambes du Cheval, & qui les ſoûtenoient, ſe relâchent après le coup, par le défaut des eſprits qui ne peuvent couler dans les petites fibres du ligament; ce qui gâte leur reſſort.

Ces coups ne ſont quelquefois rien dans leur commencement, mais d'autres fois auſſi ils ſont fort dangereux, & capables de rendre un Cheval eſtropié, ſi on n'y ſoigne; l'en-

flure qui croît à ces parties foulées, cause de la douleur au Cheval & le fait boiter.

Mais comme on ne sçait souvent d'où vient que le Cheval boite, parce qu'on n'a pas vû comment le Cheval s'est blessé, il faut examiner la jambe boiteuse, passer la main dessus; & où l'on sentira qu'il y aura dureté & enflure, & que le Cheval sera sensible à cette partie, à cause de la douleur qu'il y sentira, ce sera là que sera le mal, qu'il faudra panser de la maniere que voici.

On se sert d'huile d'olives, dont on frote la partie blessée, en approchant une pelle rouge tout contre pour mieux faire penetrer les parties de cette huile : il faut du moins tenir ainsi cette pelle un bon quart d'heure; quand la contusion est fraîche, cela suffit pour la guerir.

Si par négligence ou autrement, on la laisse un peu meurtrie, on se servira de la charge qui suit.

Charge.

Prenez quatre onces de semence de lin en poudre; du miel & de la terebentine, quatre onces de chacun aussi : faites boüillir le tout ensemble dans une pinte de gros vin, & le laissez réduire en consistance d'onguent; ensuite appliquez chaudement cette charge sur le mal avec des étoupes, & le bandez

bandez bien, crainte que le remede ne tombe. Vous laisserez ainsi le Cheval pendant deux jours, puis vous y remettrez de la charge comme auparavant, & continuërez jusqu'à quatre fois: le Cheval guerira.

Il y en a pour dissiper l'enflûre qui est venuë à la partie bleslée, qui scarifient cette enflûre, & qui après appliquent dessus un pigeon vif coupé en deux, qu'ils lient avec une bonne bande de toile ; ils l'ôtent vingt-quatre heures après, & frotent la partie avec de l'eau de vie ou de l'esprit de vin: ces remedes suffisent pour guerir un nerf foulé. Voyons à present quelle est la cure des courbes.

DES COURBES.

La courbe est un amas d'humeurs flegmatiques, qui forment une tumeur grosse & dure dans la jointure du jarret ; ce mal n'est que trop apparent aux Chevaux pour ne pas s'en appercevoir.

Le remede le plus assuré pour guerir la courbe, est d'y appliquer le feu, encore souvent cette tumeur ne se dissipe pas ; mais du moins cette opperation empèche qu'elle ne grossisse, & la resserre un peu: on laisse ce travail aux Marêchaux habiles qui s'en acquiteront trés bien.

Il y en a qui s'imaginent guerir les courbes en arrêtant la veine de la cuisse par le moyen d'une ligature qu'ils y font, puis y appliquant un dessicatif : mais plusieurs experiences ont fait voir que c'étoit inutilement tenter cette voye, d'autant que cela ne peut arrêter l'humeur qui se décharge par d'autres conduits sur la partie affligée.

Comme les courbes sont des tumeurs faites par des humeurs acides, coagulées & enfermées d'ordinaire dans un kiste particulier, si la courbe commence, qu'elle soit petite, que son kiste ne soit pas encore bien épais, on peut se servir de résolutifs, comme de l'emplâtre de mercure, d'une lame de plomb frotée de vif argent, ou de quelques emplâtres où l'on ajoute le mercure : ces remedes s'insinuant dans la tumeur, divisent les humeurs qui commencent à se condenser, & en leur donnant du mouvement les font dissiper.

Quand le kiste est plus condensé, c'est à-dire qu'on a laissé croître la courbe, on employe des remedes plus puissans, qui peuvent par leurs parties âcres rompre un kiste moyennement dur, & faire sortir les humeurs ; on se sert des emplâtres de *galbanum*: on peut même y ajoûter l'antimoine en poudre, parce que par ses parties regulieres & metalliques, il peut beaucoup servir à

la division des parties grossieres qui se rencontrent. Ces sortes d'emplâtres font venir plusieurs pustules sur la tumeur, qui font sortir des eaux.

Lorsque le kiste est extrêmement épais, on ouvre la tumeur avec des caustiques, l'on mange le kiste, & l'on traite la courbe comme un ulcere.

Les Chevaux de trait sont plus sujets aux courbes que les autres, à cause de l'effort que les jarrets font en tirant; on peut si l'on veut, appliquer le retoire que voici sur les courbes lorsqu'elles sont recentes.

Retoire.

Prenez du verd de gris, du mercure, du soufre, de chacun trois gros, deux gros de cantarides & autant d'euphorbe, mettez le tout en poudre, incorporez-le avec huile de laurier, & faites du tout un onguent que vous appliquerez sur la courbe. Il faut bien bander le jarret, crainte que l'emplâtre ne tombe: si le feu & tous ces remedes ne font rien à la courbe, le Cheval est bien en danger d'avoir cette tumeur pendant toute sa vie.

DES EPARVINS.

Il y a de deux sortes d'éparvins, l'*éparvin*

ſec & l'*éparvin de bœuf* : le premier n'eſt pas ſi dangereux que l'autre ; cependant ſi on le neglige, il peut rendre un Cheval eſtropié.

Le ſeul remede qu'on y peut apporter, eſt d'y appliquer le feu quand on l'a découvert. C'eſt ordinairement au jarret que ce mal arrive ; & on remarque qu'un Cheval eſt atteint d'un éparvin ſec, quand en marchant il leve la jambe tout à coup, & la hauſſe plus que de coutume. Ce ſymptôme eſt fort aiſé à remarquer pour peu d'application qu'on y veüille faire.

Le feu donc eſt le ſeul remede qu'on y peut apporter ; & quand il ſera appliqué, on en agira comme aux courbes.

L'*éparvin de bœuf*, ainſi appellé, à cauſe que les bœufs y ſont fort ſujets, eſt une humeur qui naît au bas & au dedans du jarret. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on connût dabord quand cette groſſeur commence à ſe former: peut-être par le moyen des remedes dont on vient de parler, pourroit-on la guerir.

Cette humeur fait quelquefois boiter les Chevaux, quelquefois auſſi ils n'en boitent pas, c'eſt ſelon le plus ou le moins de douleur qu'ils en reſſentent ; ces Chevaux ne ſont guéres d'un bon ſervice, à quoi qu'on puiſſe les employer : c'eſt pourquoi ils diminüent beaucoup de prix quand on les achete. Au

reste, c'est un mal fort incommode pour un Cheval qu'un éparvin, & dont la gueriſon, pour parler nettement, eſt fort douteuſe.

CHAPITRE XX.

Des ſoins qu'on doit apporter après les Sur-os, les Fuſees, les Oſſelets, Mollettes & Veſſigons.

DES SUR-OS.

ON appelle Sur-os certaines tumeurs dures & calleuſes qui ſe forment ſur l'os du canon. Il y en a de trois ſortes, ſçavoir, les *ſur-os ordinaires*, les *fuſées* & les *oſſelets*. Parlons dabord des premiers; il n'y a point d'autres ſymptômes de ce mal, que la groſſeur qu'on voit à la partie dont on vient de parler.

Le ſur-os vient aux Chevaux ou pour avoir trop travaillé, ou pour quelque coup qu'il ſe ſont donné ſur l'os du canon. Il y en a de plus dangereux les uns que les autres; mais de quelque nature qu'ils puiſſent être, & lorſqu'on a découvert ce mal, il faut avec le manche du brochoir frapper deſſus juſqu'à ce que la tumeur ou le calcul ſoit ramolli, puis lui donner des coups de flam-

mes tout au tour & au milieu jusqu'à ce qu'il saigne, & en tirer le plus de sang qu'on pourra.

Ensuite frottez le sur-os de sel, de sorte qu'il entre dans toutes les ouvertures que la flamme a faites, essuyez bien le sang ; puis vous ferez boüillir de l'huile de noix, dans laquelle vous mettrez une gousse d'ail que vous retirerez & que vous appliquerez aussi-tot sur le sur-os, le plus chaud qu'il sera possible ; il faut toûjours continuer jusqu'à ce que le sur-os soit amolli.

Après cela ayez de l'ail crud, pilez le & l'appliquez sur l'endroit brulé ; liez-le avec une ligature faite en façon de sangle ; il ne faut laisser cet ail que vingt-quatre heures sur la tumeur, & l'attacher si haut, que le Cheval n'y puisse porter la dent.

Au bout de ce tems on ôte le bandage, & six jours après on mene, si l'on veut, le Cheval à l'eau ; & au retour il faudra à chaque fois laver les playes d'eau de vie jusqu'à ce qu'elles soient refermées, & menager après le Cheval au travail.

Autrement.

Après que le sur-os est ramolli, on le frotte d'un onguent, dont voici la recette.

Onguent pour le sur-os.

Prenez du mercure & du soufre, de chacun trois gros, deux gros d'euphorbe, & autant pesant de cantarides, réduisez le tout en poudre & l'incorporez dans l'huile de laurier & un peu de beurre salé.

On met de cet onguent sur une compresse, on l'applique sur le sur-os, & on l'y laisse durant vingt-quatre heures seulement; ensuite on bassine le mal soir & matin avec de l'eau fraîche, prenant garde que le Cheval n'y puisse approcher la dent.

Quelques-uns, après avoir amolli le sur-os, y appliquent un bouton de feu, tandis qu'ils tiennent dessus une coëne de lard large & épaisse comme une piece de quinze sols, observant de mettre le gras en dehors; puis ils en font chaufer un autre qu'ils appliquent sur un autre endroit de la coëne, & toûjours sur le sur-os: on continuë d'en agir ainsi, jusqu'à ce que le sur-os soit dissipé.

Autre remede.

Vous prendrez des mouches cantarides pulverisées subtilement, deux gros d'eau forte, deux onces & demie de beurre frais, & ferez un onguent à froid de toutes ces drogues; après cela vous vous en servirez

en emplâtre que vous mettrez sur le sur-os avec un bandage pour le tenir en état.

Laissez cette emplâtre sur le mal pendant vingt-quatre heures, ôtez la après, & pressez le mal avec les doigts en descendant en bas pour en faire sortir des eaux rousses: il faudra après rebander le mal, & y remettre du même onguent jusqu'à ce que le sur-os soit fondu.

Autre remede.

Pelez le sur-os avec une tuile chaude, ou avec un rasoir; battez-le jusqu'à ce qu'il soit amolli avec un petit bâton de coudre; fendez le cuir ou le scarifiez avec une lancette, puis mettez dessus de la *tapsus barbatus* la largeur seulement du sur-os; il faut ne l'y laisser que pendant douze heures: cette herbe est corrosive, & mange la substance endurcie du sur-os.

A l'égard des *fusées*, ce sont des especes de sur-os qui sont longs & dangereux, parce qu'ils montent dans la jointure des genoux, ce qui est cause que le Cheval boite tout bas: sa cure est semblable à celle des sur-os précedens: ou bien si vous voulez, quand la fusée ou tumeur voudra s'ouvrir, après avoir été amollie, comme on a dit, vous appliquerez dessus une emplâtre de l'onguent que vous ferez en cette sorte.

Onguent pour les ſur-os.

Prenez une once de beurre, autant d'on-
guent *marcianum* & *d'althea*, & pareille doſe
d'huile de laurier, avec deux rognons de
mouton bien rôtis; pilez-les bien dans un
mortier, mêlez-le tout, pilez-les derechef,
incorporez-les & les mettez boüillir dans un
petit pot, juſqu'à ce que le tout ſoit bien
mêlé.

Enſuite raſez la fuſée,& mettez deſſus une
emplâtre de cet onguent: réiterez cette em-
plâtre juſqu'à ce que la tumeur ſoit venuë à
matiere. Si elle ne s'ouvre d'elle-même, il
faudra la percer avec la lancette. On traite
les *Oſſelets* de la même maniere que les ſur-
os & les fuſées, n'étant que termes ſynoni-
mes: quand on panſe les tumeurs, il faut
toûjours attacher le Cheval de maniere qu'il
ne puiſſe porter la dent ſur le mal.

DES MOLLETTES.

La mollette eſt une tumeur molle, groſſe
comme une noiſette, qui ne fait point de re-
ſiſtance au toucher, & qui arrive à côté du
boulet au dedans de la jambe, quelquefois
en dehors.

La cauſe de la mollette eſt une limphe
âcre ou acide qui ronge les vaiſſeaux lim-

phatiques de la peau, cette liqueur souleve l'épiderme en de petites tumeurs, desquelles il découle une serosité jaune ou blanchâtre.

Quoique les mollettes soient sans danger, elles ne laissent pas de causer des ulceres rongeans, quand on ne les a pas bien traitées ou qu'on les a negligées.

C'est l'ordinaire des bons Chevaux quand ils sont vieux, d'être sujets aux mollettes : la cause vient des grands efforts qu'ils ont fait en travaillant.

Quand on voit un Cheval atteint d'une mollette & qu'elle est récente, on prend de la mie de pain toute chaude, gros comme le poing, on l'imbibe d'esprit de vin, puis on l'applique chaudement sur la mollette avec un bandage. On laisse ce restrinctif vingt-quatre heures sur la tumeur, ce temps suffit pour la resserrer.

Si on imbibe une compresse d'esprit de vin, de vitriol ou d'alun, cela operera le même effet; parce que ces parties agissent en faisant separer la partie sereuse & fibreuse : on doit préferer l'esprit de nitre dulcifié à tous les autres.

Autre remede.

Il faut pendre une pinte de bon vinaigre, quatre onces de galbanum pilé, qu'on laiss-

sera infuser dedans sur les cendres chaudes pendant quatre heures.

Cette infusion faite, mettez dedans une livre de terebentine commune,& faites cuire le tout à feu lent l'espace d'une demie heure ; ajoutez-y trois onces de mastic en poudre, une livre de bol fin ; mêlez bien la composition & en faites une charge que vous appliquerez sur la mollette.

Le retoire dont on a parlé à la page 403 ,est excelent pour les mollettes;d'autres y appliquent le feu, & d'autres percent adroitement la pellicule, par ces ouvertures en font tomber les eaux, puis frotent la playe d'esprit de vin, ou d'eau de lessive, & la mollette se dissipe.

Le plus sûr remede pour les mollettes, est d'y appliquer le feu, la mollette ne revient plus. A l'égard des mollettes nerveuses, elles se guerissent aussi par le feu : il faut le leur donner bien vivement, sans percer néanmoins le cuir ; si ce mal est recent, le remede l'emportera ; mais si on le laisse vieillir,le suc nourricier ronge par son acrimonie les vaisseaux limphatiques de la peau, fait que les sucs s'extravasent & se coagulent par l'acide en substance spongieuse & molasse d'abord,mais qui dans la suite endurcit.C'est alors que les mollettes sont difficiles à guerir ou quelquefois incurables.

Les Chevaux en boitent tout bas, parce qu'elles sont enracinées dans les tendons, ce qui fait qu'on ne les sçauroit guerir sans exposer le Cheval au danger.

VESSIGONS.

Les vessigons sont des enflûres molles, qui viennent à droite & à gauche du jarret du Cheval ; & pour parler medecin ce sont des tumeurs enkistées, c'est-à-dire, qui renferment une humeur particuliere dans une membrane propre. Les Medecins l'appellent *meliceris*, parce que l'eau qui en découle, a la couleur de miel.

Ces tumeurs enkistées ne viennent que de la dilatation de quelque vaisseau limphatique, où la limphe se coagule & se change en une matiere telle que nous venons de le dire : & les Chevaux ont des vessigons pour avoir été frappez au jarret ; ou bien pour avoir fait quelque effort qui rompt ou qui affoiblit un vaisseau limphatique.

Toutes ces tumeurs sont difficiles à guerir quand on n'y remedie pas de bonne heure ; elles ne se resoudent que très difficilement, à cause de la viscosité de la limphe ; & quoique d'elles mêmes elles soient presque toûjours sans danger, on ne doit pas comme on a dit, les negliger ; parce qu'il en peut

arriver des ulceres, des excrescences & d'autres difformitez qui diminuent beaucoup de prix un Cheval: quelquefois aussi il en devient estropié, quand le mal est trop enraciné.

Pour guerir les vessigons, il faut dabord en raser le poil & fendre superficiellement & adroitement la peau du côté du jarret. Cela fait, on decouvre une pellicule pleine d'une eau rousse, qu'on perce avec la pointe de la lancette, afin d'en faire couler toute l'humeur, & l'enflûre cessera.

Après cela, on prend de la terre sigillée pulverisée, du bon vinaigre & un blanc d'œuf, on bat le tout ensemble & on en fait des petites boulettes qu'on met dans la playe, qu'on bande ensuite d'une compresse. On continuë ces soins jusqu'à la guerison du mal.

Mais si la tumeur avoit été negligée & qu'il se fût formée une dureté, il faudroit traiter ces vessigons comme les mollettes. Consultez l'article.

CHAPITRE XXI.

De la cure des Malandres, Solandres, des Grampes & du fardon, Capelets, coups de pied & enflures en consequence, ou autres qui surviennent aux jambes des Chevaux.

DES MALANDRES.

LEs Malandres ſont des eſpeces de crevaſſes qui viennent au pli du genoüil des Chevaux: ce mal tient un peu dans l'épaiſſeur de la peau; il vient d'obſtructions qui ſe ſont faites dans les rameaux capillaires qui aboutiſſent à la peau, par quelques acides qui y ont coagulé les humeurs. Le ſang qui demeure, s'y fermente par l'exaltation de ſes principes, & produit de la douleur qui fait ſouvent boiter un Cheval, ou du moins qui lui tient les jambes roides.

Si l'on veut remedier aux malandres qui ſe connoiſſent aux jarrets par une humeur qu'on en voit découler, il ne faut point fermer la crevaſſe, parce que le Cheval ſe purge par cette ouverure; mais ſe ſervir d'alkalis fixes pour abſorber & émouſſer les acides, ſans leur donner aucun mouvement & ſans y exciter beaucoup de fermentation.

On pourroit auſſi ſe ſervir de ſoufres fort exaltez, pourvu qu'il n'y ait que des ſels alkalis fixes & point de ſels volatiles ; c'eſt pourquoi on ſe contente de bien netoyer les playes, & de les frotter après de précipité blanc, de teinture d'antimoine, de ſel de tartre dans de l'eau de vie, ou de ſuye de cheminée : ou bien on prend du verd de gris détrempé dans du vinaigre.

Il y en a qui frottent le mal de ſavon noir pour le netoyer, puis qui lavent la partie avec de l'urine, ou du leſſu, ou eau de leſſive.

L'huile de papier & l'huile de tartre ſont très-ſpecifiques pour les malandres, ou bien l'huile de lin mêlée également avec de l'eau de vie.

Autre remede.

Prenez du meilleur vinaigre que vous ayez, de la moutarde & de la ſuye de cheminée ; broyez le tout enſemble, faites-en un onguent dont vous frotterez la malandre.

DES SOLANDRES.

Les Solandres ſe manifeſtent au pli du jarret & ont leurs cauſes ſemblables à celles des malandres : c'eſt pourquoi la cure n'en eſt point differente. Les dernieres ſont plus dangereuſes que celles-cy, & arrivent auſſi

plus rarement. Si elles causent de l'enflûre, & tiennent par-là le jarret du Cheval tendu, il n'y a point d'autre remede que d'y appliquer le feu en forme de fougere. Passons aux *grampes* ou *crampes*.

DES GRAMPES.

Cette maladie n'est pas difficile à connoître ; & on s'apperçoit qu'un Cheval en est atteint, quand au sortir de l'écurie, on lui voît traîner la jambe sans la plier : cela provient d'une foiblesse de nerf au jarret qui est roide ; & pour y remedier, prenez la jambe de derriere du Cheval, faites-lui avec un peu de violence plier le jarret, & la grampe cessera : ou bien frottez la partie avec de l'esprit de vin.

JARDON.

Cette incommodité est plus à apprehender qu'on ne s'imagine : elle peut estropier un Cheval, & le rendre inutile.

L'aliment trop alteré sans être corrompu, excite ce jardon, qui est une excrescence calleuse, qui presse les nerfs & les tendons qui font le mouvement de la jambe.

Cette tumeur suivant l'alteration de l'aliment qui se philtre au travers de diverses membranes, & qui s'y fixe par quelques acides, on a besoin de resolutifs pour guerir les

les jardons: voici ceux dont on peut ſe ſervir.

Emplâtre reſolutive ſans attirer à matiere.

Prenez quatre onces de gomme ammoniac, faites-la delayer dans une ſuffiſante quantité de vinaigre ; ajoûtez-y trois onces d'antimoine reduit en poudre très-ſubtile, & faites une emplâtre de cette compoſition. Elle n'agit pas d'abord, elle fait élever des puſtules & tire quelques eaux ; enſuite on voit tout d'un coup le jardon diſparoître.

DES CAPELETS.

Le capelet eſt une tumeur qui vient à la pointe du jarret : elle paroît en cet endroit groſſe & detachée de l'os, & n'eſt point douloureuſe.

Quand le capelet eſt recent, on peut le guerir ; & pour cela on ſe ſert du leniment que voici pour frotter la partie tumefiée.

Leniment.

Prenez de l'eſprit de vin, ou de l'eau de vie ſimplement deux onces, trois onces d'huile de laurier ; agitez bien le tout & en huilez le capelet, ſur lequel on mettra une veſſie de cochon, après l'avoir bien frotté avec la main : au défaut d'huile

de laurier, on se servira d'huile de noix.

Les huiles sont mises pour empêcher la dissipation des parties spiritueuses; on se sert de la vessie, parce qu'elle fait que le bandage qu'on applique dessus ne s'imbibe pas de toute la liqueur, & l'on frotte la partie pour aider à la penetration des parties volatiles.

Quand cela est fait, on rase le poil, on applique dessus l'emplâtre resolutive, dont on a parlé ci-dessus.

Si pourtant le capelet a été negligé, & que la douleur y soit survenuë, il n'y a point d'autre remede que le feu; encore la cure en est douteuse: mais lorsqu'on a rien à se reprocher là dessus, on se console plus aisement de la perte d'un Cheval.

Le trop grand travail, les fatigues extraordinaires, ou lorsque le Cheval se frotte rudement contre quelque chose de dur, tous ces mouvemens sont la cause de ce mal.

Des coups de pied & enflures qui viennent aux jambes des Chevaux.

Les jambes des Chevaux sont sujettes à plusieurs sortes d'enflures: les unes viennent de contusion, comme pour avoir reçû rudement quelque coup de pied de Cheval, ou par un écoulement de mauvaises hu-

meurs, qui tombent ſur les jambes & qui les gorgent.

Dans le premier cas, la tumeur qui ſe forme eſt un *phlegmon*, où les fibres de la partie meurtrie ſont comprimées & ſe ſerrent en s'approchant les unes auprès des autres; le ſang & les autres liqueurs nourriſſieres ſont chaſſées de leurs tuyaux, & ſe repandent dans l'interſtice des fibres.

Dans cette forte expreſſion du ſang & des autres liqueurs, la ſituation & l'arrangement des autres particules n'étant plus de même, les pores des particules alkalines par où la matiere ſubtile avoit auparavant un cours libre, changent de figure, deviennent obliques ou plus étroits dans leur milieu qu'à la ſuperficie; ou bien ces pores ſont occupez par les ſels acides qui ont rompu leurs liens.

La matiere étherée qui coule ſans interruption par tous les pores de nos parties, trouvant ces chemins retrecis, elle entre avec effort dans les pores alkalins du ſang; trouvant d'abord un obſtacle qu'elle ne peut ſurmonter, elle eſt repercutée dans le ſang qu'elle agite extraordinairement; & cette agitation inegale & irreguliere dure autant de tems, que la matiere ſubtile trouve des obſtacles qui l'empêchent de continuer ſon mouvement auſſi vîte que de

coûtume ; c'eſt-à-dire, tant que les acides ſe trouvent engagez dans les pores des alkalis.

Lorſque les alkalis & les acides ſe ſont mêlez enſemble, les ſouffres qui étoient joints aux premiers, reſtent ſeuls dans la ſeroſité. C'eſt pourquoi le phlegme les preſſant de tous côtez, unit enſemble leurs petits rameaux, ce qui compoſe enſuite des grumeaux, qui étant pouſſez dans l'ouverture des tuyaux, les bouchent, enſorte que le ſang & les autres liqueurs ſe coagulent & s'y arrêtent ; de maniere que cet endroit enfle, & qu'il s'y forme une tumeur par ce moyen.

Cette tumeur ſe guerit en appliquant deſſus l'emmiellure, dont voici la compoſition.

Emmiellure.

Prenez de la poix reſine, de la poix de Bourgogne, de l'althea, de l'huile de laurier, de la farine de feves, de la camomille, de chacune quatre onces, ſix onces de miel, deux onces de terebentine de Veniſe, autant d'alun, du bol d'Armenie & du ſang de dragon, de chacun une once, avec ſix livres peſant de vin rouge : reduiſez toutes les drogues en poudre, & les mettez dans un pot verniſſé : faites boüillir le tout ; étant boüilli & reduit en conſiſtance d'onguent,

frottez-en la tumeur le plus chaudement que vous pourrez, une fois par jour seulement, jusqu'à ce que l'enflure soit dissipée.

Il arrive quelquefois qu'il y reste encore quelque enflure aux jambes: alors on pourra se servir du remede qui suit.

Remede pour l'enflure aux jambes.

Vous prendrez un bon demi seau de lie de vin rouge, une pinte de vinaigre, deux poignées de racine d'orties griesches bien découpées, & une livre de miel. Vous ferez boüillir le tout ensemble, avec une chopine de farine de seigle: ensuite vous en chargerez les jambes enflées du Cheval tous les jours une fois seulement, jusqu'à parfaite guerison.

Cette charge est merveilleuse pour les autres enflures, qui peuvent arriver à un Cheval; mais si on avoit négligé une enflure, & qu'on voulût après la traiter, il faudroit employer de puissans resolutifs, c'est-à dire, qui penetrassent bien avant à travers les pores, pour dissiper les humeurs arrêtées en cet endroit, si bien que le remede suivant seroit très-propre pour cela.

Resolutif.

Prenez une chopine d'urine d'un homme

ſain, demie once de ſel de tartre & un gros de gomme ammoniac ; mettez bouillir le tout, juſqu'à ce qu'il ſoit réduit à un demi ſeptier : après cela, vous frotterez l'enflure de cette compoſition ſoir & matin, juſqu'à ce que le mal ſoit guéri.

Il y a des Chevaux qui pour avoir trop travaillé, ou pour avoir fait de trop longues courſes, ont les jambes enflées deux heures après qu'ils ſont arrivez à l'écurie. Cette enflure n'eſt point dangereuſe, & le remede précedent peut la diſſiper. On pourra y ajoûter, ſi l'on veut, quatre onces d'eſprit de vin. Ce reſolutif eſt auſſi très-ſpecifique pour prévenir l'enflure, & il ſeroit bon d'en avoir toûjours de tout préparé, quand on va en campagne.

Voici un autre remede qui eſt très-bon pour diſſiper une enflure aux jambes, provenant d'un coup de pied.

Remede.

On prend du miel commun, on en charge toute la jambe enflée, après avoir fortement frotté l'endroit avec de l'eau de vie, le lendemain on refrotte encore le mal comme auparavant, ſans néanmoins ôter le miel ; on continuë ainſi ce ſoin pendant ſept jours, une fois tous les jours, ſoignant

chaque jour d'envoyer deux fois le Cheval à l'eau.

Il reste quelquefois aux Chevaux qui ont été fourbus, des enflures aux jambes ; parce que les parties du sang n'ont pas encore assez de fluidité pour passer à travers les pores de la chair ; ce qui fait qu'il s'y en amasse beaucoup : ce qui cause la tumeur qu'on voit ; & si l'on veut y remedier,

Il faut prendre demie douzaine de petits chiens de lait, les faire cuire dans la lie de vin rouge, jusqu'à ce que la chair se separe des os ; ensuite on prend de toutes sortes d'herbes aromatiques, comme du thim, de la lavande, de la sauge, du melilot, du millepertuis & de la marjolaine, avec des mauves, des feüilles de poirées, & autres herbes émollientes, si on en a ; on met tout cuire avec les chiens pendant trois heures ; on remet de la lie à mesure qu'elle diminuë en boüillant, puis on l'ôte du feu : ensuite ajoûtez-y six onces d'huile de laurier, une livre de terebentine commune & deux livres de miel, mêlez bien le tout, & tandis qu'il est chaud frottez-en les jambes du Cheval pendant quinze jours, & mettez dessus un bandage, crainte que la composition ne tombe. Voilà dequoi guerir bien des enflures differentes, qui

ſurviennent aux jambes des Chevaux, ſoit par coups de pied ou autrement. Et comme il nous reſte encore quelques incommoditez de jambes à traiter, diſons la maniere avec laquelle on y réuſſit.

CHAPITRE XXII.

De pluſieurs autres incommoditez qui naiſſent aux jambes des Chevaux.

DES JAMBES CASSÉES.

LA jambe d'un Cheval peut recevoir fracture, lorſque le tibia eſt ſeulement rompu, il ſe trouve au dedans de la jambe; le péroné qui eſt entier, empêche qu'il ne ſe jette en dehors, parce que le tibia étant ſain, ne lui permet pas de le faire; mais ſi tous les deux ſont rompus, ils ſe peuvent auſſi bien rencontrer en devant qu'en derriere.

La fracture du tibia eſt plus dangereuſe que celle du péroné, parcequ'il eſt plus gros & qu'il ſoûtient tout le corps; au lieu que le petit ne ſert qu'à ſoûtenir les muſcles de la jambe, qui font les mouvemens du pied: mais lorſque tous les deux ſont rompus, la réduction en eſt bien plus difficile.

Bien des gens ont crû jusqu'ici, qu'il n'y avoit point de remedes aux jambes cassées ou disloquées : mais l'experience nous a appris qu'on pouvoit les remettre comme aux hommes, & qu'après cela ils ne laissent pas de rendre de bons services & long-tems. Il est vrai qu'il y reste un calus qui rend la partie difforme, mais ce n'est pas une affaire.

On met à ces Chevaux des éclisses avec un bon bandage pardessus, puis on les laisse dans des pâtures où ils vont à trois jambes, & à la fin, quand la fracture est bien remise, la nature opere d'elle-même, & le Cheval guerit.

DES JAMBES USÉES PAR LE TRAVAIL.

Quand un Cheval a les jambes usées pour avoir trop travaillé, il faut se servir de l'emmiellure que voici ; elle peut fort bien les rétablir & les fortifier.

Emmiellure.

Il faut prendre un bon litron de farine de froment, & la delayer dans trois pintes de gros vin rouge, comme pour faire de la boüillie ; ajoûtez-y du senegré, semence de lin, bayes de laurier, de chacun deux onces

un quarteron de bol d'Armenie; il faut que toutes les drogues ſoient pulveriſées très-finement, & paſſées au tamis, puis les delayer avec la farine & le vin, & mettre le tout ſur le feu, le remuant toûjours avec une cuillere; & ſi l'on voit que l'emmiellure épaiſſiſſe trop, il faudra y ajoûter du vin raiſonnablement.

Etant à demi cuite, vous y ajoûterez un quarteron de terebentine, deux onces d'huile de laurier, une chopine d'eſprit de vin, & continuërez toûjours à remuer; puis lors qu'elle ſera cuite, vous l'augmenterez d'une once d'huile d'aſpic, & la tirerez. Il faut que le pot où elle cuit, ſoit verniſſé & bien bouché, afin que les parties volatiles du remede qui doivent agir, ne s'exhalent point.

Pour bien appliquer cette emmiellure, il faut auparavant que d'en frotter la partie mal affectée, la bien frotter avec la main, afin de mettre les eſprits en mouvement, & les pores en état de recevoir & donner paſſage aux parties du remede, pour agir efficacement; on continuë ce ſoin pendant dix ou douze jours une fois tous les jours.

Il n'y a rien de meilleur en Eté pour fortifier les nerfs des jambes d'un Cheval, que de le mener deux heures entieres au courant de l'eau juſqu'au deſſus du jarret: on le fait

encore, si l'on veut, coucher à la rosée pendant tout le mois de May. L'esprit de vin, mêlé avec un peu d'huile de lin, est merveilleux, pour fortifier un nerf d'une jambe, qui est travaillé.

On peut encore se servir du bain que voici; & pour le bien faire.

Bain pour les jambes des Chevaux.

On prend de toutes sortes d'herbes aromatiques, comme thim, sauge, lavande, &c. feüilles de camomille, de mercuriale, racines de violettes, d'orties, feüilles de lierre, rhuë, absinte, bettes blanches, autrement poirées, & lierre, autant de l'un que de l'autre, on fait boüillir tout cela ensemble avec de la lie de vin.

Etant bien boüilli, on l'ôte de dessus le feu, & on le laisse refroidir jusqu'à ce qu'on puisse y endurer la main; puis on prend de ces herbes, on en frotte les jambes des Chevaux, qui dans la suite s'en trouvent très-bien.

Autre.

Ou bien, on prend une livre de miel, quatre onces de beurre, on les fait boüillir ensemble; après quoi on prend du son, &

on en met telle quantité qu'on juge à propos pour en faire une emplâtre, qu'on applique sur la jambe du Cheval : si cette dose ne suffit pas, il faut l'augmenter.

Le bain precedent peut servir pour les épaules & hanches disloquées. S'il y a chaleur à la partie, il faudra auparavant que de faire une lotion du bain, mettre quelque onguent pour dissiper l'inflammation, & après cela le bain fera merveille.

CHAPITRE XXIII.

Ce que c'est que Varisses, Crevasses, Poireaux, Crapaudine, Fics, Seimes & Quarte. Leurs remedes.

DES VARISSES.

LEs varisses ne sont autre chose qu'une dilatation & circonvolution des veines, qui arrivent principalement aux jambes des Chevaux. Leur cause interne est souvent un sang trop grossier, à qui les acides ont donné une consistance épaisse ; de sorte que le sang coagulé venant à s'arrêter dans quelques rameaux de veine, il y empêche la circulation, & le sang poussant continuellement pour se faire passage, c'est

une néceſſité que la veine ſe dilate & s'enfle par les efforts que le ſang fait pour paſſer.

Ces tumeurs ſont de groſſes veines enflées, que quelques ignorans prennent pour des courbes ; elles viennent à côté de la courbe & un peu plus bas. Quand on appuye ſur la tumeur, elle diſparoît, mais elle revient auſſi-tôt ; au lieu que la courbe eſt une tumeur dure & qui n'obéït point ſous le doigt : cette difference eſt aſſez ſenſible, pour ne s'y point tromper.

On remedie à cette incommodité en arrachant un pan de veine, c'eſt-à-dire, la maîtreſſe veine de la cuiſſe, depuis un demi pied au-deſſus du jarret juſqu'environ quatre doigts au-deſſous. L'operation en eſt très-bonne, mais fort difficile à faire, à qui n'y eſt pas verſé : cependant un habile Maréchal ne doit pas l'ignorer.

Il y en a qui frottent l'enflure avec de l'huile de laurier : cette huile y fait très-bien, & il faut barrer la veine au-deſſus & au-deſſous du jarret. Toutes ces operations regardent un Maréchal qui ſçait ſon métier : c'eſt pourquoi en pareilles rencontres il ſuffit de dire ce qu'on doit faire. & en laiſſer l'operation aux maîtres de l'art.

La maniere de panſer les variſſes, ainſi qu'on vient de le dire, eſt bien plus ſure

que le feu, que la plûpart des Maréchaux y donnent; ainsi on conseille de s'en servir.

DES CREVASSES.

Les crevasses sont des indispositions qui viennent aux plis des pâturons des Chevaux & qui font bien de la peine. Elles se font connoître par des ulceres, d'où il coule une serosité, ou plûtôt une limphe aigrie par la fermentation, & qui sent très-mauvais.

Lorsque les crevasses ne sont accompagnées d'aucune enflure, on pourra les frotter avec l'onguent que voici.

Onguent pour les Crevasses.

Prenez quatre onces de terebentine, six onces de cire neuve, autant d'huile de laurier & pareille dose de souffre vif, deux onces de miel, une once d'alun; mêlez & incorporez le tout ensemble; faites-en un onguent dont vous frotterez tous les jours les crevasses, après avoir coupé le poil qui est sur le mal. Cet onguent les dessechera.

DES POIREAUX.

Les poireaux ne sont produits que par quelques humeurs fixées par quelques aci-

des dans la membrane reticulaire de la peau. Il faut pour les guerir uſer ou d'émolliens, ou de remedes qui grattent, & enlevent peu à peu les particules endurcies de la tumeur.

Ces poireaux naiſſent ordinairement, ou ſur le boulet ou aux pâturons des Chevaux, juſques près des fourchettes aux pieds de derriere ; & pour les guerir, on ſe ſert d'eſprit de nitre, de pierre de vitriol, de ſel avec l'ail broyé, ou d'oignon pilé, ou de crotte de chevre avec le vinaigre.

Il y en a qui coupent les poireaux avec le feu juſqu'à la racine, & appliquent deſſus l'onguent que voici.

Onguent pour les Poireaux.

Prenez du mercure, de la *ſtaphiſagria*, qui eſt une herbe, & des cantarides, de chacun quatre onces, ſix onces d'ellebo-re noir, autant d'euforbe, deux onces de vitriol vert, une once de ſel nitre, & deux livres & demie de ſain-doux ; reduiſez tou-tes les drogues en poudre, faites fondre le ſain, mêlez le tout enſemble, remüez-le, & en faites un onguent, que vous appli-querez ſur le mal. Il faut que l'onguent ſoit chaud, afin qu'il penetre davantage ; & après avoir réïteré cette emplâtre trois

ou quatre fois, vous baſſinerez les poireaux d'urine, où vous aurez diſſous de la couperoſe.

Cet onguent eſt encore bon pour la galle & le farcin : il faut en frotter les boutons qui ſont percez.

Quand on coupe ſimplement les poireaux, ils reviennent ſouvent par le ſang qui eſt pouſſé : c'eſt pourquoi pour prevenir cet inconvenient, il y en a qui ſe ſervent de la pierre infernale, ou de quelque bon cauſtique pour les déraciner tout à-fait ; ou bien, ſi l'on voit que l'humeur s'opiniâtre & reſiſte aux remedes precedens, on prendra trois onces d'eau forte, & on y mêlera une once de vif-argent. Il faudra laiſſer agir l'eau forte ; après cela on en frottera avec un pinceau les poireaux, qui feront eſcharre pour ne plus revenir : puis on deſſechera le mal avec quelque bon deſſicatif.

DE LA CRAPAUDINE.

La crapaudine eſt un ulcere qui vient au-devant des pieds des Chevaux, & plus haut que la couronne ; les jambes du devant & celles du derriere y ſont également ſujettes.

Voici comment ſe gueriſſent ces ulceres, au cas qu'il y ait inflammation ou enflure.

Remede.

Remede pour la Crapaudine.

Prenez quatre onces de cumin, huit gros de terebentine, autant de gomme Arabique, de la farine de lin, & du vieux lard, de chacun deux onces, de la gomme adragant, de la camomille & des roses, de chacune quatre gros, & une demie livre de miel, il faut reduire toutes les drogues en poudre, les mêler avec tout ce qu'on vient de dire, puis les faire cuire dans deux pintes de vin, qu'on laissera réduire jusqu'à consistence d'onguent, qui servira pour en frotter le mal soir & matin le plus chaudement qu'on pourra,

Le savon noir avec l'esprit de vin est merveilleux pour guerir la crapaudine. Il faut avoir soin de bien enveloper ces remedes sur le mal avec une bande.

On se sert encore heureusement de l'eau, dont voici la composition.

Eau dessicative.

Prenez une livre de couperose blanche, ou de vitriol, autant de salpêtre; mettez-les dans un pot vernissé avec quatre pintes d'eau, que vous laisserez consumer jusqu'à la moitié, faisant boüillir le tout à gros

boüillons, après quoi vous gardez cette eau pour en user, jusqu'à ce que la crapaudine soit guerie.

DES FICS.

Le fic, que quelques-uns prennent pour une espece de poireau, est une petite tumeur, d'ou il s'écoule beaucoup de sang, lorsqu'on la coupe, & même en plus grande abondance que le tubercule ne paroît en contenir. Il en arrive des excroissances; & c'est ce qu'à l'égard des hommes, les Medecins appellent *thimus*, parce que ce mal ressemble à la fleur du thim.

Les causes du fic proviennent d'une lymphe acide & visqueuse, qui s'embarasse dans le tissu des glandes de la peau qu'elle fait grossir. Ce mal naît dans les pieds des Chevaux qui les ont profonds, & c'est au haut ou à côté de la fourchette qu'on le voit.

Les fics sont dangereux quand ils ont été negligez, ou mal pansez: il en arrive souvent un ulcere opiniâtre, à cause du long sejour de la matiere qui a le tems de se déveloper, & d'acquerir une âcreté corrosive, comme de l'eau forte; d'où il s'ensuit un grand desordre dans le pied du Cheval.

Pour donc empêcher ce fâcheux incon-

venient, il faut si-tôt qu'on s'apperçoit que le pied d'un Cheval est atteint de fics, qui y paroissent comme une maniere de poireaux à la fourchette, bien faire parer le pied, puis avec un bistouri couper la sole, jusqu'à ce qu'on trouve de la cavité pardessous ; autrement ce ne seroit que traiter superficiellement ce mal, & laisser croître les racines.

Onguent pour les Fics.

Quand donc le mal a été ainsi découvert, on prend quatre onces de souffre, autant de vif-argent, demi-septier d'esprit de vin, de la couperose & du verd-de-gris, de chacun quatre onces ; reduisez toutes ces drogues en poudre, puis vous mettrez le tout dans un pot vernissé, & le ferez cuire sur un petit feu.

Cela fait, & lorsqu'après avoir toûjours remué, on sent que l'onguent s'épaissit, on l'ôte de dessus le feu, on le laisse refroidir, tandis qu'on a des plumaceaux tout prêts pour les en remplir, & les appliquer ensuite sur le mal.

Autrement.

Prenez du vif-argent sublimé, alun de glace, verd-de-gris, couperose, de chacun

ſix onces: pulveriſez ſubtilement ; ajoûtez un quarteron d'huile de laurier, autant d'althea, demie livre de ſain doux, & autant de cire neuve: mettez le tout en un pot ; & dès qu'il aura un peu boüilli, retirez-le du feu, laiſſez-le refroidir: & quand il ſera tiede, qui eſt l'état où il faut que cet onguent ſoit toûjours appliqué, vous en couvrez des plumaceaux d'étoupes, que vous mettez ſur les fics.

Il faut prendre garde, quand on veut extirper des fics, de n'y point laiſſer venir le ſang, s'il eſt poſſible ; mais en cas que cela arrive, on mettra deſſus de la ſuye de cheminée, avec de la terebentine bien incorporées enſemble.

Quand après ce premier appareil levé, on voit que le ſang eſt arrêté, on ſe ſert des remedes precedens ; le premier s'employe à froid, & l'autre tiede: il faut bien bander le pied ; cela contribuë à reſſerrer les canaux par où le ſang pourroit ſe jetter ſur le mal.

Il eſt neceſſaire que le Cheval qui eſt atteint de fics, ſoit dans une écurie qui ſoit ſéche, parce que l'humidité eſt extrêmement contraire à la gueriſon des fics: les plumaceaux couverts, comme on a dit, reſtent ſur le mal deux fois vingt-quatre heures, & on continuë de traiter ainſi ces

maux juſqu'à ce qu'ils ſoient gueris, obſervant à chaque fois qu'on panſera le Cheval, de bien laver la playe avec du vin tiede; & comme il s'y forme des eſcarres, il faudra adroitement les faire tomber ſans faire ſaigner le mal, ſi l'on peut. Toute cette operation au reſte dépend de l'adreſſe d'un Maréchal qui ſçait ſon métier. Voilà comme on traite les fics quand ils commencent à naître, & qu'on peut les guerir.

Mais quand par malheur ils ont été negligez, & qu'ils ſont attachez au tendon ou au petit pied, c'eſt bien un plus grand danger pour le Cheval, il faut alors appliquer ſur le tendon de la ſabine en poudre, ou de l'alun brûlé: ou bien on ſe ſert, ſi l'on veut, d'*égyptiac*, de precipité rouge, de ſublimé corroſif, ou d'eſprit de vitriol, tous ces remedes nettoyent cet ulcere, en rongeant & corrodant les chairs baveuſes.

On peut même ſe ſervir de quelques puiſſans acides, comme d'eſprit de nitre, d'eau forte, ou d'huile de vitriol; parce qu'en faiſant une eſcarre, leurs pointes s'émouſſent & enlevent les autres, qui pourroient ſe rencontrer dans la partie. Ces ſortes de medicamens produiſent une eſcarre legere, & quaſi imperceptible, en touchant les pores des chairs exterieures des fics: ce qui empêche que les nouveaux

fics ne s'y insinuent ; de sorte que l'esquille qui s'y est formée, tombe, ce qui fait de très-bons effets.

Pour en venir à cette operation, il faut dessoler le Cheval, sans cela il est impossible ; & après cela on employe, si on le juge à propos, le rasoir, pour faire tomber le tendon, ou un bouton de feu, & jamais de caustiques. Voici une eau très-specifique pour guerir un tendon atteint du fic.

Eau verte pour guerir des fics survenus au tendon.

Prenez quatre gros de verd-de-gris, deux onces d'alun, du vitriol & du nimium, de chacun quatre gros, faites cuire le tout en une livre de vin blanc & deux onces d'esprit de vin : on le laisse reposer pour s'en servir. Cette eau ne fait qu'une escarre legere au tendon, & guerit le fic sans danger.

Un Cheval peut se dégoûter lorsqu'il est attaqué de ces sortes de fics dangereux, pour lors on lui donne pour nourriture du son moüillé, mêlé de deux onces de foie d'antimoine ; & pour rallentir le ferment du sang, on lui donnera quelques lavemens jusqu'à ce qu'il ait recouvert l'appetit.

M. Soleysel est d'avis qu'après la cure

on barre les veines dans les pâturons du pied, où les fics sont attachez. Beaucoup de Maréchaux, dit-il, condamnent cette operation ; mais il ajoûte que c'est parce qu'ils ne la sçavent pas faire, & qu'elle est absolument necessaire. Il faut en croire cet habile Ecuyer, & suivre son sentiment.

Il ne reste plus quand la playe a été traitée, & qu'on voit que les chairs en sont belles & vermeilles, qu'à consolider ces chairs ; & pour cela, on se sert de remedes cicatrisans, c'est-à-dire, on met dessus de la litarge en poudre, & on remplit cette plaïe d'étoupes bien démêlées : on peut, si on veut, employer la ceruse, l'airain brûlé ou la poix-resine simplement.

Quand enfin les chairs sont consolidées, qu'il n'y reste plus qu'une certaine croute à la cicatrice, on l'ôte aisément avec la chaux vive en poudre, delayée dans de l'eau de vie.

DES SEIMES.

La seime vient ordinairement aux Chevaux de legere taille qui sont vifs, & qui ont le pied delicat. Il y a de deux sortes de seimes, la *seime simple*, & *la quarte.*

La simple vient ordinairement sur le milieu du sabot, & tient à la couronne, & la quarte croît à côté du pied, & bien souvent fait quartier neuf.

La cauſe de ce mal provient de l'alteration du ſabot, c'eſt-à-dire, par les parties volatiles d'un ſang trop agité, qui s'extravaſant, cauſe l'inflammation à la partie, & enſuite un ulcere dangereux, ſi on n'y remedie promptement.

Les Chevaux reſſentent beaucoup de douleur des ſeimes, qui ſaignent ordinairement, quand le Cheval travail, au lieu que la quarte ne donne aucune apparence de ſang, parce qu'elle n'eſt pas tant travaillée. Il n'y a point d'autre connoiſſance pour les ſeimes & les quartes, qu'une chair qui ſe trouve meurtrie entre le petit pied & la corne, ce qui incommode beaucoup le Cheval & le fait boiter.

La ſeime ſimple & la quarte doivent ſe traiter comme une atteinte encornée. Il eſt inutile de repeter les remedes qui y ſont propres, on peut conſulter l'article.

CHAPITRE XXIV.

Des maux auſquels la couronne du pied du Cheval eſt ſujette, des eaux dangereuſes qui tombent ſur les jambes & les pieds des Chevaux, des formes, des maladies de la fourchette, comme teignes, excroiſſances de chair, & la methode de remedier à tous ces accidens.

DES PLAYES DE LA COURONNE.

LA couronne eſt la partie la plus baſſe du pâturon du Cheval, elle regne le ong du ſabot, & ſe diſtingue par le poil qui 'environne & qui le couvre.

La couronne eſt ſujette à certaines plaïes, qui lui arrivent des reſtes de quelque autre accident ſurvenu au pied du Cheval : cette partie eſt nerveuſe & beaucoup tendineuſe, ce qui fait qu'elle eſt fort ſuſceptible l'alteration.

Suppoſé donc qu'il y reſte quelque playe, mbibée encore de quelque lymphe âcre, qui pourroit dans la ſuite cauſer un plus grand mal, il faut ſoigner à la deſſecher : voici quelques médicamens propres pour cela.

Remede deſſicatif.

Prenez de la cendre de papier & du tabac

rapé à dose égale, mêlez ces poudres avec de l'huile d'olive, selon que vous jugerez à propos, incorporez bien le tout en le remuant, & l'appliquez à froid sur le mal, & de la filasse par dessus, ou bien vous en imbiberez la filasse en guise de plumaceau, que vous mettrez sur la playe.

Autre remede.

Prenez des feüilles de camomille, racines d'orties & feüilles de lierre, autant de l'un que de l'autre, une livre d'huile d olive & un verre d'esprit de vin ; faites cuire doucement le tout ensemble, ajoûtez-y du verd-de-gris & de la noix de galle pulverisée subtilement, mêlez bien le tout ensemble, & achevez de le faire cuire à petit feu : étant cuit en consistance d'onguent, vous en frotterez la playe.

Des eaux préjudiciables aux jambes des Chevaux.

Les eaux qu'on voit couler aux jambes des Chevaux, ne sont autre chose qu'un pus âcre & puant, qui sort d'un ulcere formé par une acrimonie acide & contenuë dans le sang & les autres liqueurs, laquelle corrompt l'aliment propre de la partie, & le

change en pus qui consume & corrode peu à peu ses fibres & sa substance charnuë.

Les eaux ou pus qui découlent de ces sortes d'ulceres, sont ordinairement jaunes: cette couleur vient d'un mélange des particules volatiles exaltées des liqueurs nourricieres, avec d'autres liqueurs acides & huileuses. La puanteur du pus ne vient que de la fermentation qui fait évaporer les sels volatiles, ensorte qu'il n'y a que les sels fixes qui restent & les soufres grossiers qui blessent l'organe de l'odorat; & selon le sentiment des Medecins modernes, cette humeur s'apelle l'*ichor*: elle est claire, sulfureuse & salée; c'est pourquoi on se sert d'acides pour la guerir; mais avant que d'en venir à ces remedes, & comme le trop grand ferment du sang contribuë à la sortie de ces eaux, il faut au commencement qu'on s'apperçoit de ce mal, saigner le Cheval à la veine du cou, puis lui faire prendre tous les matins pendant huit jours de suite, une décoction de saxafras ou salsepareille, il en faut environ dix onces dans quatre pintes d'eau, qu'on met dans un pot bien bouché & qu'on laisse infuser sur les cendres chaudes pendant douze heures; après quoi, on fait cuire cette décoction à feu lent jusqu'à diminution d'un quart, pour ensuite la couler, & en donner une pinte chaque

jour au Cheval. C'eſt un ſudorifique qu
n'eſt point chargé de beaucoup de ſels vola
tiles, & qui conſomme interieurement l'hu
meur maligne qui découle de l'ulcere, pui
on purge le Cheval. Il faut après frotter l
mal de l'onguent qui ſuit.

Onguent pour deſſécher les eaux.

Prenez de la poudre à tirer, du verdet &
de la couperoſe, de chacun quatre onces
deux onces de noix de galle pulveriſée ſub
tilement, mêlez le tout enſemble, mettez
le dans deux livres de vieux oing; faite
cuire cette compoſition que vous remuere
bien: ajoûtez-y une once de ſublimé corro
ſif & deux verres d'eſprit de vin, laiſſez ré
duire le tout en conſiſtance d'onguent &
vous en ſervez.

Tels ſont les remedes dont on peut uſe
à l'égard des eaux malignes, qui infecten
les jambes des Chevaux. C'eſt ordinaire
ment aux pâturons, au boulet, & quel
quefois entierement ſur la jambe que ce
ulceres ſe manifeſtent. Il faut bien ſe don
ner de garde de les laiſſer envieillir: ca
alors elles changent d'eſpece, & dégene
rent en des poireaux ou crevaſſes, dont l.
cure eſt bien plus difficile & de plus lon
gue durée.

Il feroit à propos, quand on voit de jeunes Chevaux qui y font fujets, de les traiter d'abord comme on a dit, pendant deux années de fuite: ces Chevaux feroient garantis d'un mal, qui peut beaucoup les incommoder, & diminuer de leur valeur.

Comme ces eaux font prefque toûjours précedées d'enflure & de douleur, il eft bon, quand cela eft, de frotter cette enflure d'une décoction de fouffre avec l'urine, l'un & l'autre font capables de détruire les aigres & de redonner de la liquidité aux liqueurs.

Eau merveilleufe de Monfieur de Soleyfel pour deffecher les mauvaifes eaux.

On prend quatre pintes & demie d'eau qu'on met dans un pot verni, on y mêle une livre & demie de couperofe blanche & autant d'alun, on laiffe boüillir le tout, & réduire à moitié, puis on fe fert de cette eau pour baffiner les ulceres jufqu'à ce qu'ils foient gueris,& ils gueriront en effet, quand il y auroit enflure & douleur.

DES FORMES.

La forme eft une tumeur caufée par des humeurs acides coagulées & enfermées

d'ordinaire dans un kiste particulier ; cette tumeur naît sur le pâturon entre la couronne & le boulet, sur l'un des deux tendons qui aboutissent à cette partie ; c'est ainsi qu'on connoît ce mal.

Si la forme commence, qu'elle soit petite, que son kyste ne soit pas encore bien épais, on peut se servir de resolutifs, comme d'emplâtre de mercure, de décoction d'hiebles, & de cataplâmes avec des feüilles d'ache : ces remedes s'insinuent dans la tumeur, divisent les humeurs qui commencent à se condenser, & en leur donnant du mouvement, les font dissiper ; mais il faut auparavant que d'appliquer ces remedes, raser le poil qui couvre la tumeur.

Mais si les formes sont endurcies, soit par negligence ou autrement, il n'y a point d'autre remede que de dessoler le Cheval, puis raser le poil tout au tour de la forme, & mettre dessus une lame de plomb frottée de vif argent, ou bien une emplâtre de gomme ammoniac, ou de galbanum : on peut y ajoûter l'antimoine en poudre. Il y en a qui se servent d'huile de laurier avec de la filasse par dessus. Tout cet appareil se met artistement, c'est l'affaire au reste d'un habile Maréchal.

D'autres, après avoir dessolé le Cheval & levé le second appareil au bout de six jours,

appliquent le feu ſur les inciſions qu'on y a faites avec un biſtouri, puis entourent la playe de plumaceaux de filaſſe garnie de terebentine chaude, avec un bon bandage pardeſſus, ou bien on employe l'onguent qui ſuit.

Onguent pour les formes.

Prenez une livre de miel, demie livre de terebentine, quatre onces de galbanum, demie once d'encens, une livre de poix noire, & demie livre de farine de féves. Il faut mêler toutes ces drogues enſemble, les faire boüillir dans un pot; & y ajoûter quatre onces de fort vinaigre. Quand le tout eſt réduit en conſiſtance d'onguent, on l'applique ſur la forme juſqu'à ce que les eſcarres ſoient tombées.

Toutes les fois qu'on panſera le Cheval, on ſoignera de laver la playe avec de l'urine, ou avec de l'eau de chaux: voici comment elle ſe fait.

Eau de Chaux.

On prend deux ou trois livres de chaux vive qu'on fait éteindre dans cinq pintes d'eau commune; après cela & lorſqu'elle eſt repoſée, on la verſe par inclination

dans quelque vaisseau ; puis on la passe à la chausse ; ensuite on y ajoûte un demi-septier d'esprit de vin, une once d'esprit de vitriol, & autant de sublimé corrosif en poudre. Cela fait, on serre le tout dans une bouteille pour s'en servir.

Cette eau est chargée de sels volatiles & dissicatifs, renfermez dans la chaux, & est par consequent très-capable de détruire les levains aigres des formes incisées ; & quand elles sont gueries, on soigne à guerir la sole, comme on le dira dans l'article qui en traite en particulier.

Lorsqu'on a dit qu'il falloit se servir du feu pour guerir les formes, on remarquera qu'il suffit que la lame qu'on y appliquera soit rouge, & non étincelante. Il est encore d'autres particularitez qu'on observe en dessolant le Cheval pour guerir des formes, comme de fendre la fourchette du pied, la tenir toûjours ouverte pendant la cure, & autres choses qu'un bon Maréchal doit sçavoir, ce qui fait qu'on a cru inutile d'en parler ici.

DES MALADIES DE LA FOURCHETTE.

On appelle fourchette une partie du pied du Cheval. C'est une espece de corne tendre qui fait une espece d'arrête sur le milieu de la sole

la ſole, & qui ſe partage en deux branches vers les talons en façon de fourche. Il vient pluſieurs maladies dangereuſes à la fourchette d'un Cheval, comme les encloüeures, les chicots, les fics, les teignes & excroiſſances de chair: on peut voir ce qui a été dit des trois premieres. Reſte donc les deux dernieres, dont voici la cure.

DES TEIGNES.

Cette maladie venant d'acides qui ont coagulé des matieres tartareuſes dans la fourchette du Cheval, elle ne peut être guerie que par des alkalis puiſſans.

Les teignes cauſent de grands deſordres à la partie où elles ſe jettent, la fourchette en tombe par morceaux, & ſont trés-incommodes au Cheval, qu'elles font boiter par la demangeaiſon exceſſive qu'elles y excitent; ce qui fait que le Cheval bat ſouvent du pied.

Les ſymptomes des teignes, avant même qu'elles ſoient formées, eſt une odeur de vieux fromage tout-à-fait puant, & qui frappe l'odorat, pour peu qu'on approche du Cheval: ſi bien que ſi-tôt qu'on s'en apperçoit, il faut y apporter les remedes neceſſaires. L'on commence d'abord par parer la fourchette avec le bouton; puis on

frotte les teignes d'esprit d'urine, ou bien on y applique des emplâtres avec les gommes ammoniac, *galbanum*, *sagapenum*, oponax, & autres qui contiennent des sels detersifs & penetrans.

On se sert aussi d'emplâtre avec le mercure, ou bien de la poix de Bourgogne, ou bien on fait éteindre de la chaux vive qu'on fait boüillir dans de fort vinaigre, qu'on coule, pour après en frotter les teignes, ou bien enfin on employe la couperose blanche & l'alun boüilli dans l'eau.

Pour ôter la cause interieure des teignes, il est à propos de saigner le Cheval à la pince, & de lui faire prendre interieurement un purgatif, qui puisse émousser les acides, comme ceux qui sont preparez avec l'aloë, la coloquinte, le précipité blanc, ou le mercure doux; parce que ces remedes précipitent les sels acides, ils les amortissent, & enfin les peuvent tout-à-fait détruire.

On peut encore donner au Cheval un remede capable d'adoucir & embarasser les acides, comme les fleurs de souffre dans une infusion de scamonée.

Il se peut qu'avec toutes ces précautions, les teignes reviennent après avoir été gueries: quand cela arrive, on se sert de l'onguent que voici.

Onguent pour les teignes.

On prend deux livres de vieux oing, on le fait fondre dans un pot vernissé, on y mêle quatre onces de couperose blanche, deux onces de macis, autant d'alun brulé, & quatre onces de verdet, le tout pulverisé très-subtilement; on fait cuire le tout sur un feu clair, en le remuant continuellement jusqu'à ce qu'il ait pris corps; étant fait & refroidi, on y ajoûte deux onces d'eau forte, après quoi on le serre pour s'en servir & en frotter les teignes. Cet onguent est encore admirable pour dessécher les eaux des jambes des Chevaux, pour les playes sordides & la galle.

DES EXCROISSANCES DE CHAIR *qui croissent à la fourchette.*

Ces excroissances paroissent sur la fourchette du pied du Cheval comme des especes de verruës de la grosseur d'une cerise: elles ne sont produites que par le suc nourricier, qui ronge par son acrimonie les vaisseaux limphatiques de la peau, les sucs s'extravasent, & se coagulent par l'air en une substance spongieuse & mollasse.

Il y a des excroissances qui sont faciles

à guerir ; celles qui ſont enracinées dans les tendons, ſont trés-dangereuſes : car alors on ne ſçauroit les ôter entierement, qu'on ne deſſolle le Cheval, & que par conſequent on ne l'expoſe à un grand danger.

Les excroiſſances ordinaires, & qui viennent ſeulement par quelques humeurs fixées par quelques acides dans la membrane reticulaire de la peau, ou que la chaleur trop grande de l'écurie a obligées de ſe fixer ainſi, ne ſont pas les excroiſſances les plus à craindre, il y en a neanmoins qui ſont douloureuſes, & font boiter le Cheval tout bas, elles paroiſſent à côté de la fourchette. Pour les guerir, on commence par les couper avec une lame de feu, & à en arrêter le ſang avec le même inſtrument, puis d'appliquer ſur le mal de l'onguent pour deſſécher les eaux : voyez cy-devant page 444.

On laiſſe cet appareil trois jours entiers ſur le mal ; & pour le mieux faire agir, on met pardeſſus des plumaceaux garnis d'un autre onguent que voici.

Onguent pour les excroiſſances de chair.

On prend ce qu'on ſouhaite de terebentine de Veniſe, du fort vinaigre avec de l'alun pulveriſé, on fait cuire le tout lentement, puis on s'en ſert, comme on a dit.

Si malgré ces remedes réïterez à plusieurs fois le mal s'opiniâtre, & que les tumeurs reviennent de nouveau, il faut se servir encore des lames de feu, du même appareil & de pareil onguent. Il y en a qui avec ces remedes frottent encore le mal d'esprit de vitriol, & appliquent le reste pardessus: mais cet esprit ne s'employe qu'après qu'on a levé le premier appareil, puis on continuë jusqu'à parfaite guerison.

Ces excroissances surviennent encore au bout de la fourchette des pieds de derriere, ce qui fait boiter aussi le Cheval; on se comportera à leur égard, comme au sujet de celles dont on vient de parler; les mêmes remedes les gueriront.

CHAPITRE XXV.

Médicamens pour les Mules traversieres, Queuës de rat, ou Arrêtes, Peignes & Loupes.

DES MULES TRAVERSIERES.

LEs mules traversieres sont causées par des acides de l'air qui sont fichez dans la peau, & qui en ont écarté les fibres avec violence.

Cette indisposition vient au pli du boulet

qui eſt au derriere, elle cauſe de la douleur au Cheval, & l'oblige ſouvent à boiter. Voici un deſſicatif merveilleux pour le guerir.

Poudre à deſſécher les mules.

Prenez de la chaux vive, pulveriſez-la, & la paſſez au tamis ; il en faut une livre, autant peſant de miel, mêlez le tout enſemble, faites-en une eſpece de pâte que vous mettrez dans un pot ſur un feu moderé, & que vous remuerez inceſſamment avec une ſpatule ou autre choſe pour le faire ſécher, de maniere que cette compoſition ſe puiſſe piler & pulveriſer très-finement ; puis vous vous ſervez de çette poudre pour en mettre ſur les mules.

On peut ſe ſervir ſimplement de charbon pilé, de ſavates brulées, ou de ſauge deſſéchée & miſe en poudre, ou bien de pluſieurs autres deſſicatifs dont il eſt un nombre infini.

S'il paroît enflure à la partie affectée, on ſe ſert avec ſuccès de gros vin rouge, où l'on a fait boüillir de la ſauge l'eſpace de demie heure, dont on lave le mal chaudement. Cet alkali eſt penetrant, & eſt néanmoins embarraſſé, afin qu'il ne ſe diſſipe point & qu'il n'agite pas trop les acides contenus dans la peau. On y employe auſſi

fig 2 p 455

le blanc rasis & le pompholix mêlé avec un peu d'esprit de vin, pour empêcher la gangrene.

Les Chevaux de carosse sont très-sujets à ce mal, à cause de l'acide des bouës qu'ils amassent au pli du boulet, ce qui leur cauterise la peau. Voici encore un remede dont on use heureusement en cette occasion.

Prenez de l'ocre pulverisé, de la farine de lin & du fénugrec, de chacun deux onces; quatre onces de terebentine de Venise: vous reduisez le tout en poudre; ensuite vous avez une demie livre de poix noire que vous faites fondre: vous y mêlez & incorporez toutes les drogues cy-dessus, vous les faites cuire à feu lent; après cela vous y ajoûtez demie once d'huile d'aspic, une once d'huile de lin, & quatre onces d'eau de vie: laissez achever le tout sur le feu en consistance d'onguent, & vous en servez en cataplâme sur des étoupes, & un bandage pardessus. Il faut laisser deux jours entiers cet apareil, & le réïterer jusqu'à trois fois.

DES ARRETES OU QUEUES DE RAT.

Pour guerir les arrêtes il faut prendre quatre onces de miel, verd de gris & couperose, de chacun deux onces, & compo-

ſer un onguent du tout, puis en frotter le mal juſqu'à ce qu'il ſoit gueri.

Les arrêtes viennent le long & au côté du nerf de la jambe du Cheval, beaucoup audeſſous du jarret, & deſcendent juſqu'au boulet. Elles ſe manifeſtent en cet endroit par des calus élevez & dégarnis de poil, ce qui rend la partie qui en eſt attaquée très-diforme.

Des Peignes.

On appelle peignes, certaines gratelles farineuſes qui croiſſent ſur le pâturon des Chevaux, quelquefois même elles s'étendent juſqu'au boulet. Ces peignes ſont cauſez par une humeur âcre qui fait tomber le poil des endroits où elle ſe jette. Pour guerir ce mal, on fait une poudre en cette maniere.

On prend de la chaux vive & du miel, de chacun quatre onces: on les mêle enſemble, & on les met dans un pot de terre neuf, qu'on couvre bien & qu'on lute de même avec de la terre graſſe; il faut qu'il y ait un petit trou audeſſus du couvercle: puis on met ce pot ſur le feu, & on laiſſe cuire ce qui eſt dedans juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en cendre, pour en faire une poudre dont on frotte les peignes. La poudre de tabac y eſt encore très-bonne: ou

bien on se sert d'esprit de vitriol: ce reme-de est specifique.

DES LOUPES.

Les loupes sont des tumeurs causées par les humeurs acides, coagulées & enfermées l'ordinaire dans un kyste particulier. Elles croissent sur les jambes des Chevaux ; & lorsqu'elles ne font que commencer & que le kyste ne s'est pas encore bien endurci, on peut se servir pour les guerir de resolutifs, comme d'emplâtre de mercure, d'une lame de plomb frottée de vif-argent, d'emplâtre & mucilage de décoction d'hiebles, en y ajoûtant le mercure. Ces remedes s'insinuant dans la tumeur, divisent les humeurs qui commencent à se condenser, & en leur donnant du mouvement, les font dissiper. Quand le kyste est plus épais, on se sert de resolutifs plus puissans, d'emplâtres avec la gomme ammoniac, ou galbanum: on peut même y ajoûter l'antimoine en poudre; & enfin si le kyste est extrêmement endurci, on ouvre la tumeur avec des caustiques, & l'on traite après les loupes comme des ulceres. Voilà toutes les maladies ausquelles les Chevaux sont sujets, & les remedes qu'on y peut appliquer. Voici une figure d'un Cheval qui marque les endroits

où naissent une partie de ces maladies.

1. *Galle.*
2. *Mal au garot.*
3. *Mal de flanc.*
4. *La Pousse.*
5. *Avives.*
6. *Etourdissement de tête.*
7. *La Morve.*
8. *Avant-cœur.*
9. *Sur-os.*
10. *Courbes.*
11. *Eparvins.*
12. *Javart.*
13. *Bleymes.*
14. *Grappes.*
15. *Loupes.*
16. *Testicules enflez ou meurtris.*
17. *Courbes du tra[in] de derriere.*
18. *Crevasses.*
19. *Battement [d]e cœur.*
20. *Boulet disloqu[é].*
21. *Crapaudine,*
22. *Formes.*
23. *Malandres [e]t Solandres.*
24. *Molettes.*
25. *Peignes.*
26. *Poireaux.*
27. *Queuë de ra[t] ou Arréte.*

Voilà les maladies qui se peuvent dé[-]
montrer au dehors, & qu'on a été bie[n]
aise de faire voir sur la figure d'un Che[-]
val, afin que ceux qui ne sont pas tout-à[-]
fait versez dans la connoissance des Che[-]
vaux, puissent connoître d'un coup d'œi[l]
où est situé le mal qu'ils ressentent. A l'é[-]
gard des maladies interieures qu'on ne peu[t]
marquer, ainsi que les precedentes, on s'e[st]
assez étendu dans cet ouvrage sur les sim[-]

ptomes qui les donnent à connoître, pour n'y point être trompé. Au reste, on espere que le Lecteur sera content de tout ce qui a été dit sur cette matiere.

FIGURE II.

Après avoir parlé de tout ce qui regarde les Chevaux, tant à l'égard de la connoissance qu'on doit y avoir, & pour n'être point trompé dans le choix qu'on en fait, que des maladies qui les concernent; on vient à l'art de monter à Cheval, dont on ne sera pas moins satisfait; puisqu'on peut dire qu'il est écrit & extrait des meilleurs Auteurs, qui ayent traité de cette matiere.

Fin du second Livre.

L'ART DE MONTER À CHEVAL.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE PREMIER.

Des qualitez que doit avoir celui qui veut apprendre à monter à Cheval, & comment il y doit être.

IL faut tomber d'accord que l'art de monter à Cheval est un des plus nobles exercices qu'il y ait : la passion qu'on a pour cela n'a rien que de grand, tout y flatte ; de maniere qu'il n'y a presque personne qui ne souhaite s'y instruire, pour peu que sa

naiſſance & ſes moyens le lui permettent.

Cet exercice eſt neceſſaire non ſeulement pour le corps, mais encore pour l'eſprit. A l'égard du premier, il en corrige les défauts qui ſautent aux yeux, & le conduit à ſa perfection, pour peu qu'il y ſoit diſpoſé; & au ſujet de l'autre, on peut dire qu'il le reveille & le rend propre aux grandes entrepriſes.

Il ſeroit à ſouhaitter que celui qui veut apprendre à monter à Cheval, fût naturellement diſpos de ſa perſonne, bien proportionné en toutes les parties de ſon corps; & qu'il eût l'eſprit bon, c'eſt-à-dire, capable de raiſonnement, & de juger qu'ayant à conduire des Chevaux, qui ſont des animaux irraiſonnables, il doit s'abandonner tout à la raiſon, pour la leur faire entendre en quelque façon.

La taille la plus avantageuſe pour un Ecuyer, eſt la moyenne; tels hommes ſont pour l'ordinaire fermes & très-diſpoſez à ſe mouvoir: outre que les aides qu'ils donnent à un Cheval, ſont toûjours très-fines, ce qui fait bien du plaiſir à cet animal; les grandes perſonnes ſont plus ſujettes à ſe deſarçonner, & aident moins le Cheval à travailler à propos, & à lui faire marquer ſes tems avec juſteſſe: d'où vient auſſi que ſous les Cavaliers de cette ſorte, il ſe manie avec

noins de plaiſir, & qu'il arrive de-là que 'homme ni le cheval ne font rien de bonne grace.

Les petits hommes, il eſt vrai, ſont les plus fermes à cheval; mais c'eſt tout l'avantage qu'ils ont, parce que leurs aides étant très-foibles, lorſqu'il eſt beſoin qu'ils es donnent, le Cheval ne s'employe que nollement ſous eux, ne ſentant pas alors ıvec aſſez de force, ce qui doit l'animer.

Enfin un homme qui veut apprendre à être bon Ecuyer, quand il en a toutes les qualitez requiſes, doit ſe contenter de tirer de bonne grace d'un Cheval tout ce qu'on lui a appris pour cet exercice, lors qu'on l'a dreſſé, ſoit pour la guerre, pour e plaiſir de la carriere, ou pour toute autre occaſion où l'on ſe trouve.

Quant aux habits, chacun s'habillera à a fantaiſie & ſelon les coutumes des pays où l'on eſt, obſervant néanmoins d'être vêu le plus à la legere qu'il eſt poſſible. & ſuivant les ſaiſons. Ordinairement ceux qui ont l'exercice du manége montent à Cheval en veſte avec de petites botines fort legeres, & garnies d'éperons, le chapeau enoncé dans la tête raiſonnablement, de crainte qu'il ne tombe, ce qui embroüille e Cheval, & lui divertit l'eſprit de ce qu'il oit faire, parce qu'il oublie alors ce qu'on

lui demande par le moyen de l'houſſine.

Il faut qu'un homme qui s'exerce au ma nege, ſoit bel homme de Cheval, c'eſt-à-dire, qu'il ſe place bien ſur le Cheval; qu'en le faiſant marcher, il ait un air à faire plaiſir, & qu'il ſoit ferme, de maniere que ſa contenance ne ſoit point déconcertée, quelque rude maniment que puiſſe avoir ſous lui un Cheval qui ſera dreſſé.

S'il étoit bon homme de Cheval, il en vaudroit encore mieux, puiſqu'on peut dire que ces deux qualitez jointes l'une à l'autre, rendent un Ecuyer parfait; & on entend par ce terme, un homme qui a la pratique des Chevaux, qui ſçait les conduire, & les dreſſer à toutes ſortes d'airs & de maneges, qui connoit leur force, qui étudie leurs inclinations, leurs habitudes, leurs perfections & leurs défauts, & en un mot, qui prend ſoin d'en approfondir à fond la nature.

Qui dit bon homme de Cheval, ſignifie encore celui, qui s'applique à connoître à quoi un Cheval peut être propre, afin de n'entreprendre ſur lui que ce qu'il pourra executer de bonne grace; & celui qui poſſede ce talent, quand il eſt une fois à Cheval, doit achever le Cheval avec la même douceur, la même force, & la même patience qu'il l'a commencé.

Outre

Outre cela, pour bien monter à Cheval, il faut tenir les resnes de la main gauche, le pouce dessus, & le petit doigt pardessous entre deux, pour les separer, lever le bout des resnes en haut, à bras ouverts, afin de bien ajuster la bride dans la main, ensorte qu'elle ne soit ni trop longue ni trop courte.

Un bon homme de Cheval doit sçavoir serrer la main de la bride, & la remettre en sa place, qui est environ trois doigts au dessus du pommeau de la selle. Il est bon qu'il ait une physionomie gaye, & qui paroisse riante, quand il regarde la compagnie, sans pourtant qu'il y ait aucune affectation en cela, ni qu'il semble embarrassé.

Qui sçait bien monter à Cheval, doit être placé droit dans le fond de la selle, de maniere qu'il n'en touche presque que le milieu, & doit prendre garde de rencontrer l'arçon de derriere, crainte d'être assis, cette posture a très-mauvaise grace.

Il faut qu'il ait les deux coudes libres, un peu éloignez du corps, & à égales distances, qu'il ait les deux épaules justes, l'estomac avancé, avec un petit creux au dos près de la ceinture, & le poing droit fort proche du gauche d'environ quatre ou cinq doigts. C'est dans le premier qu'il doit tenir la houssine par le bout, la pointe éle-

vée en haut, & un peu panchée vers l'oreille gauche du Cheval.

Quand on eſt à Cheval, il faut que les jambes d'un Cavalier ſoient portées de biais, que la pointe du pied regarde l'oreille du Cheval, & que le bout ſoit appuyé fermement ſur l'étrier proche l'épaule, faiſant enſorte que les talons ſoient un peu en dehors, de crainte que la molette des éperons étant tournée du côté du Cheval, il ne s'en ſente piqué mal à propos, ce qui ſans doute cauſeroit quelque contretems. Et on appelle cela en terme de manege, *dérober les éperons.*

Pour ſe tenir ferme à Cheval, il faut ſerrer les genoux de toute ſa force. Il n'y a point d'autre moyen que celui-là, quand il eſt beſoin de le faire, & l'on ne doit pas en attendre d'ailleurs, ſi ce n'eſt le contrepoids du corps qui y contribuë encore. Telle eſt la preſtance neceſſaire à un homme qui commence à apprendre l'exercice du manege, & qui veut devenir un bon homme de Cheval. Telle eſt la fermeté qu'il doit avoir ſur la ſelle, & qu'il faut qu'il ait toûjours, quelque choſe que faſſe l'animal qu'il monte: ſi ce n'eſt quand il manie: étant beſoin alors de changer à propos les aides tant de la main que de la houſſine.

Il ſe ſouviendra encore de tourner les

fig.3.p.466.

ongles de la bride en haut, & de laiſſer tomber la houſſine de travers ſur le cou du Cheval, pour l'en fraper dans le beſoin ſur l'épaule gauche, afin de le faire relever du devant, s'il ſe rend pareſſeux, obſervant néanmoins de ne point hauſſer le coude, ni mettre le poing hors de ſa ſituation.

Le poing de la bride qu'il tient de la gauche, doit toûjours être fort droit, & le tirant un peu du même côté, il preſentera de l'autre la houſſine au Cheval & auprès de l'œil droit, pour lui apprendre, qu'il doit changer de main; & pour lors on frape le Cheval ſur l'épaule droite, & au ventre ſous la botte, d'un coup ou deux ſeulement, ſe tenant toûjours fermement appuyé ſur les étriers, enſorte que le Cheval ne puiſſe déplacer ſon Cavalier du milieu de la ſelle, ni lui faire quitter ſa bonne contenance.

Il eſt bon pour faire un bel homme de Cheval, & un bon homme de Cheval, de commencer par dreſſer l'homme, puis après le Cheval; parce que celui-ci étant ſans raiſon, doit obéïr au premier, & ſçavoir auparavant ce qu'on lui demande: ſi bien qu'il eſt bon que l'un & l'autre ſoient dreſſez; car qui monteroit un Cheval ignorant, & que l'homme qui le monteroit ne ſçût

point ſon métier, celui-là ſans doute riſqueroit de ſe bleſſer ; & l'autre en incommodant ſon Cavalier, ne pourroit que prendre de très-mauvaiſes habitudes.

Il arrive cependant quelquefois qu'on met un homme tout neuf ſur un Cheval, qui n'entend point le manege ; mais alors, & pour ne courir aucun danger, on proportionne le Cavalier au Cheval, & le Cheval au Cavalier, c'eſt-à-dire, on connoît auparavant quelle eſt la portée de l'un & de l'autre, & on prévient par là les accidens qui en peuvent naître.

S'il arrive pourtant qu'on veüille donner un Cheval ſans inſtruction, à un Cavalier novice, voici en cela la précaution qu'on doit prendre : Il faut d'abord tâcher de connoître le naturel de l'écolier, le ſonder à fond, enviſager ſa phyſionomie, l'entendre parler & le mettre enſuite ſur un Cheval dont on ſoit aſſuré, pour connoître la force & la fermeté qu'il peut avoir à ſe tenir deſſus.

Là, & avant que de mettre le pied dans l'étrier, il jettera l'œil ſur la bride, pour voir ſi elle eſt placée dans la bouche un peu au-deſſus des crochets ; ſi la gourmette n'eſt point entortillée, ou ſi elle eſt trop lâche ou trop ſerrée, & conſiderera ſi les ſangles & le reſte du harnois eſt en bon état.

Une pareille attention eſt plus neceſſaire qu'on ne penſe, puiſque la vie d'un Cavalier ſouvent dépend de la négligence qu'on y peut apporter ; ce qui arrive preſque toûjours à gens ignorans à monter à Cheval, & qui y montent très-peu ; & tout cela ſe fait preſque en un moment, quand on y eſt verſé.

Quand donc le Cavalier a remarqué que tout eſt comme il le ſouhaite, il avancera proche l'épaule gauche du Cheval ; & ayant pris les deux reſnes de la bride, & le pommeau de la ſelle de la main gauche, il mettra le pied dans l'étrier ; puis s'appuyant de la droite ſur l'arçon de derriere, il s'élevera, & ſe placera ſur la ſelle.

Le bon Cavalier doit faire ce mouvement avec tant de legereté, que le Cheval ſe ſente fort peu du poids de ſon corps, enſorte qu'il ne l'intimide & ne l'incommode en aucune maniere. Enſuite, & lorſque les étriers ſeront ajuſtez comme il faut, il mettra les pieds dedans, pour après s'appuyer deſſus, & y tenir la poſture dont on a parlé.

Il prendra garde, pour avoir cette poſture de tirer un peu le dos en arriere, quand il arrêtera ſon Cheval ; ce mouvement eſt toûjours très-neceſſaire, ſoit qu'on arrête de pas, de trot, de galop, à toute bride, ou à quelqu'autre air que ce ſoit. Le Cavalier

en a toûjours bien meilleure grace, & c'eſt auſſi un avantage pour le Cheval, qui met plus commodément les hanches ſous le ventre, à cauſe du contrepoids que ſon homme fait ſur les reins du Cheval, en ſe panchant ainſi le corps.

Il n'y a rien au contraire qui ait ſi mauvaiſe grace qu'un Cavalier, qui pour arrêter ſon Cheval, panche la tête près du crin, & l'eſtomac près du pommeau de la ſelle: car outre la mauvaiſe figure que cela donne à un homme, c'eſt qu'il eſt à craindre pour lui, que le Cheval venant à faire quelque ſaut, ou à donner quelque tour d'eſquine, il ne bleſſe celui qui eſt monté deſſus. Il faut avoüer auſſi qu'il ne ſçauroit y avoir que des ignorans à monter à Cheval, auſquels peut arriver un tel inconvenient.

Il faut encore que le Cavalier ſe ſouvienne de bien ſerrer les cuiſſes & les genoux. quand ſon Cheval marchera ſoit au pas, au trot ou autrement, s'il veut garder la bonne contenance qu'il doit avoir deſſus, & d'y executer de bonne grace toutes les inſtructions qu'on a données là-deſſus.

La figure ſuivante fait connoître quelle eſt la poſture que doit tenir le Cavalier à Cheval.

FIGURE III.

CHAPITRE II.

De l'importance qu'il y a de connoître un Cheval de manege à fond, avant que de le faire travailler. Comment cette connoißance s'acquiert. De quelle maniere il faut dreßer le Cheval, & quel il doit être.

IL n'eſt pas moins important auſſi d'examiner le Cheval dans ſes yeux, pour juger de ſon naturel ; & il eſt à propos de le faire remuer doucement quelques fois, & d'autres de le traiter avec plus de vigueur, & même d'y apporter un peu de ſeverité, pour éprouver à fond quelle eſt ſa volonté; voir s'il eſt fougueux, & de quelle maniere il ſe gouverne dans ſa fougue ; ſonder quelles ſont ſes défenſes, les mouvemens qu'il ſe donne avant que de ſe mettre en furie, & ceux qui l'agitent pendant le tems qu'il y eſt, & conſiderer tout ce qu'il fait quand il revient à ſoi, afin qu'ayant connoiſſance de toutes ces differentes actions, on puiſſe, comme on a dit, proportionner l'homme au Cheval : c'eſt le moyen de bien réuſſir.

Celui qui veut ſe mêler de dreſſer un Cheval, doit avoir beaucoup de patience,

de resolution & de jugement : de la patience, en souffrant quelques défauts du Cheval, jusqu'à ce qu'il voye qu'il commence à s'en corriger : sa resolution paroîtra, à ne rien craindre quand il sera dessus : & son jugement, à passer à ce Cheval quelques petits desordres, pour mieux le ramener après.

Il faut bien se donner de garde de le châtier mal-à-propos, & de le battre sans necessité, sur tout lorsqu'il n'a besoin que des aides : on s'abstiendra aussi de lui donner de l'éperon, de le houssiner, & de le tourmenter de la bride & du cavesson au moindre manquement qu'il fait ; il faut en venir à de plus doux expediens pour le corriger des fautes legeres, & reserver le châtiment pour de plus grandes. Car en agir autrement, c'est être ignorant dans la maniere de dresser les Chevaux : ces châtimens doivent être à propos, & non sans raison.

Il y a des Chevaux de plusieurs sortes, dont on se peut servir dans les maneges. Nous avons les Chevaux d'Espagne, ceux de Turquie, & les Barbes, qui y sont les plus communs & les plus propres à faire quelque chose. Il nous vient aussi des Chevaux de Flandre, d'Allemagne & d'Angleterre, qui sont très-bons ; mais il n'est tel qu'un Cheval Barbe pour la carriere ; &

ſi la Gaſcogne, l'Auvergne, le Limoſin, le Poitou, la Normandie, la Bretagne & la Bourgogne nous en fourniſſent, il peut y en avoir de ces Provinces qui ſoient bons & eſtimez ; mais ils ne valent pas les Barbes dans un manege, tant pour l'inſtinct qu'ils ont à bien manier avec adreſſe, que pour la bonne grace qu'ils ont au-deſſus des autres.

Quand on veut dreſſer un Cheval, on obſerve donc d'abord ce qu'on a déja dit là-deſſus, puis tantôt on le fait manier à courbettes par le droit, après cela on lui fait faire deux voltes à main droite, autant à gauche, & tout cela d'une haleine, ſans ſortir d'un rond à peu près de la longueur du Cheval. Enſuite on le fait manier en avant, en arriere, de côté, deça & delà, & à une place : puis faiſant faire à ce Cheval une courbette de côté, & changeant tout en l'air, on le fait retomber de l'autre côté, autant de fois qu'on le juge à propos, & quelquefois auſſi on lui fait faire des paſſades relevées avec la meilleure grace qu'il eſt poſſible.

Tout cela ne ſe pratique point ſans peine, ni ſans une grande attention à cet exercice, & on ne peut appeller un Cheval dreſſé, que lorſqu'il eſt parfaitement obéiſſant à la main & aux deux talons, qui ſont les

deux points principaux, ausquels il se faut butter pour réduire les Chevaux.

Or pour y réussir, voici la methode qu'on doit y garder. Il faut d'abord donner au Cheval les leçons qui sont les plus difficiles, comme par exemple, de lui travailler la tête, plus que les reins & les jambes, prenant garde neanmoins de ne point le rebuter, ni alterer sa bonne grace; car elle est aux Chevaux, ce qu'est la fleur sur les fruits, où elle ne revient plus, si-tot qu'elle est ternie: & comme la plus grande difficulté d'un Cheval est de tourner pour faire de bonnes voltes, terre à terre, on commence à instruire par-là le Cheval ignorant, après lui avoir mis un filet dans la bouche, pour lui apprendre peu à peu à souffrir le mors, & un cavesson de corde, dont on attache les deux bouts justes, & qu'on fait tenir par un homme, tandis qu'un autre ayant en main une chambriere, marche à côté, & lui fait peur, pour l'obliger d'aller en avant, & tourner hors du rond, de la longueur des cordes avec la croupe, tellement que par cette methode, la tête est toûjours dans la volte, & le Cheval obligé à regarder le milieu, ce qui est une très-bonne habitude.

Il est donc constant, que la plus grande difficulté qu'ayent les Chevaux dans un ma-

nege, eſt celle de tourner ; que ſouvent on en voit qu'on fait échapper ſans ſelle & ſans bride ; & qui en s'égayant, partent de la main, & s'arrêtent ſur les hanches, prenant un quart de volte, ou une demie, ſans jamais tourner.

Ces Chevaux échapez feront même deux ou trois courbettes par le droit ; d'autres qui ſeront plus vigoureux, trouſſeront autant de caprioles ou de balotades : ce qui oblige à croire que chaque Cheval a naturellement un air particulier, ſans avoir celui de tourner, ſi on ne l'y inſtruit.

On apprend aiſément à un Cheval à tourner, ſi on le met autour d'un pilier, & qu'on l'y faſſe marcher au pas deux ou trois jours ſans le battre, puis au trot pendant dix ou douze, après quoi ce Cheval fait connoître quel eſt ſon inſtinct, ſa force & tout ce qu'il peut avoir de bon en lui ; & c'eſt de-là qu'on juge à quoi il eſt propre, & quelle conduite on doit avoir avec lui.

Cette connoiſſance du Cheval s'acquiert bien plûtôt en un lieu où il eſt retenu, que ſi on l'abandonnoit à lui même avec un Cavalier ſur lui, parce que dans ces commencemens l'inſtinct du Cheval eſt d'employer toute ſa force & toute ſon induſtrie pour pouvoir ſe délivrer de la gêne où

l'homme le tient: en quoi ſouvent il réuſſit lorſqu'on ſe ſert d'une autre methode qui de celle dont on vient de parler.

Durant le tems qu'il ira au pas ou au trot, on obſervera de ne le point preſſer juſqu'à ce qu'il marche & trote facilement, & qu'il s'accoûtume à débarraſſer ſes jambes, de peur qu'en le preſſant, le pied du dedans de la volte, ne heurte la jambe, & que la douleur qu'il en ſentiroit, ne l'obligeât à chercher à ſe défendre, & ne l'empêchât d'obéïr.

Mais quand ce Cheval va librement le trot ou le pas, on peut ou par la peur, ou par un coup de chambriere, le pouſſer au galop, où étant aſſuré il ſera loiſible de l'animer davantage, pour l'obliger, en ſe mettant ſur les hanches, à manier ſeul, & faire quelque tems terre à terre: ce qui ſe doit pratiquer plûtôt à gauche qu'à droite.

Il n'eſt rien tel que la douceur pour bien dreſſer un Cheval; & ſi l'on pouvoit s'abſtenir de le battre pendant tout le tems de ſon exercice, il n'en apprendroit que mieux les leçons qu'on lui donneroit. La rigueur ne fait ſouvent que rebuter les Chevaux, étant certain d'ailleurs, qu'un Cheval qui manie par plaiſir, va bien de meilleure grace, que celui qu'on inſtruit par la force.

CHAPITRE III.

omment gouverner les Chevaux au manege; chacun ſuivant leur genie particulier.

LOrſqu'un Cheval eſt rétif à l'obéïſſance, il faut que le Cavalier qui le mon-e, conſidere prudemment ce qui l'en em-êche. S'il eſt impatient, méchant, ou co-ere, on ſe donnera bien de garde de le bat-re, ſurtout s'il va en avant; parce qu'é-ant retenu de court, cette gêne ſuffit pour : châtier, outre que les cordes du caveſ-on le châtient aſſez à propos durant ces ſcapades, & dans le tems qu'il s'efforce e s'échaper.

S'il arrive que le caveſſon l'incommode e maniere, qu'il s'arrête pour chercher uelqu'autre défenſe, ſoit en allant en ar-iere, ou en ſe jettant contre le pilier, ors il ſera bon que celui qui tiendra la ıambriere, l'intimide un peu, & lui en onne un coup; s'il voit que le Cheval ſe éfende contre, il faudra redoubler juſ-ı'à ce qu'il aille en avant, puis le careſ-r, s'il obéït; & continuant ainſi à l'in-uire avec toute la prudence requiſe, le heval ſe rendra docile aux leçons du maî-

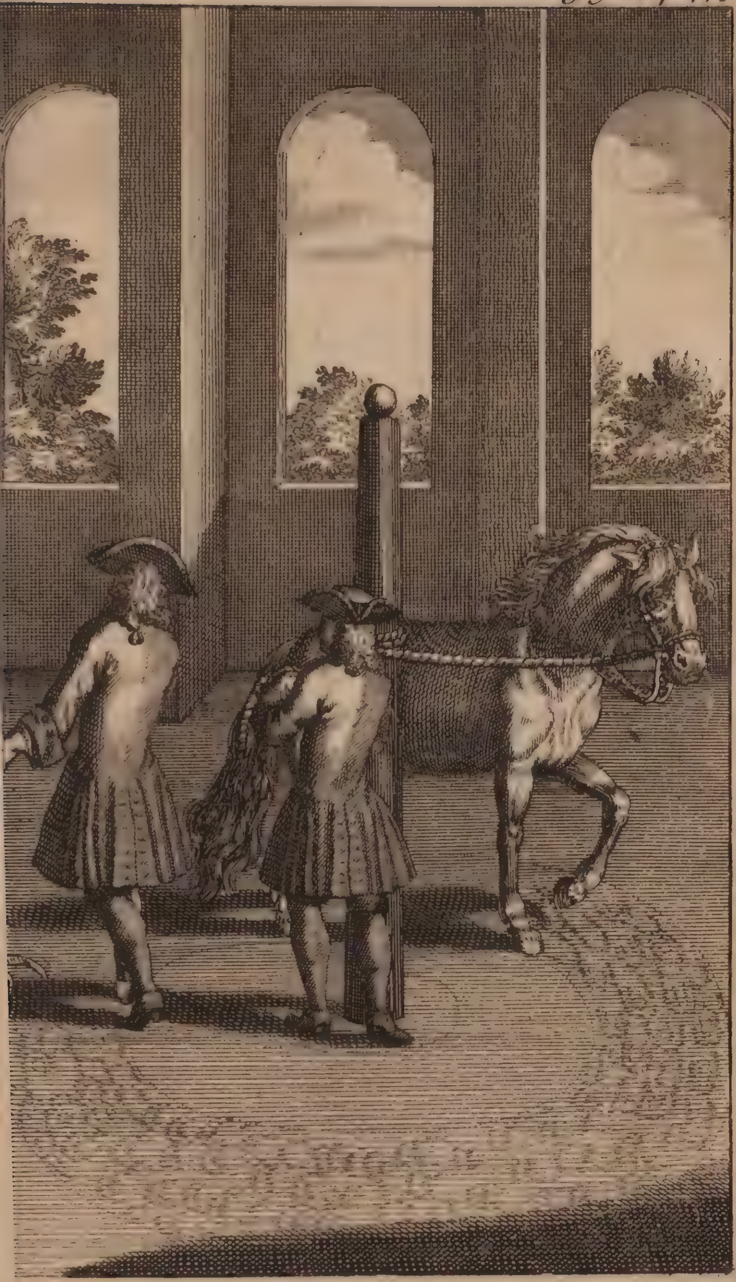
tre, & executera tout ce qu'on demande de lui.

Si le Cheval qu'on veut dreſſer, eſt quelquefois pareſſeux & lâche, ce qui fait qu'il ne veut point obéïr, pour lors il faut à ſon égard employer vigoureuſement la chambriere, ſoit en lui en faiſant peur, ſoit en lui en donnant quelques coups, obſervant neanmoins d'uſer de ce dernier remede avec tout le jugement poſſible, & aux extrémitez ſeulement, lorſqu'on s'appercevra que par malice il cherche à faire du mal à ſon Cavalier.

Si le Cheval a la bouche mauvaiſe, comme il s'en trouve aſſez ſouvent de cette nature, il ſe défend toûjours plûtôt én avant, qu'en arriere, en forçant la main de celui qui le dreſſe; mais lorſqu'on s'apperçoit de ce défaut, il faut bien ſe donner de garde de le corriger par les coups, mais au contraire le retenir & le careſſer, pour lui faire prendre un appui qui ſoit juſte, & le mettre ſur les hanches: cela lui rompra l'habitude qu'il a de s'appuyer ſur la bride, & de forcer la main; & pour lors il ſe mettra à troter & a galoper au même pilier avec beaucoup de facilité: & ce manege durera juſqu'à ce qu'il ſçache entierement ſa leçon.

Si le Cheval eſt peſant, & que ſa peſan-

fig. IV. p. 478.



eur lui empêche d'obéïr à ce qu'on lui
demande, il faut le dresser, comme on
vient de l'enseigner dans l'article ci-dessus,
de crainte que si on le pressoit avant que
de lui avoir donné allegerie du devant, ou
l'avoir accoûtumé à se mettre sur ses han-
ches, il ne s'apuyât sur ses épaules, de
maniere qu'il fût après fort difficile de le
relever.

On voit souvent des Chevaux, qui avec
leur pesanteur, sont encore malicieux: on
se donnera de garde alors de les presser,
avant que de les avoir allegez, crainte de
l'inconvenient dont on vient de parler; &
d'un autre encore bien plus dangereux, qui
est, qu'en le pressant trop, avant que de
l'avoir rendu leger, il ne manque pas de
mettre sa malice en usage, pour se défen-
dre: d'où il arrive que n'étant pas secondée
ni par la force, ni par l'allegerie, il est à
craindre que ce Cheval, étant attaché à
terre à cause de sa pesanteur, & voyant
que sa force ne suffit pas pour le défen-
dre, ne se jette contre terre; ou que
tâchant de faire quelques élans, il ne vien-
ne à tomber, ou à se renverser, ou quel-
quefois même à se coucher.

Mais lorsqu'on remarque qu'un Cheval
qu'on dresse, obéït franchement à la pre-
miere leçon qu'on lui donne, soit de pas,

de trot, ou de galop, & qu'il se presente bien pour manier terre à terre; il faut tâcher de plus en plus, en l'instruisant, de lui donner quelque nouvelle impression: & voici une conduite qu'on peut tenir à l'égard d'un Cheval qu'on veut dresser.

Après avoir commencé à lui donner sa leçon autour du pilier, on l'attache ensuite entre deux autres; puis étant derriere, on lui apprend avec le manche de la houssine, ou celui de la chambriere, à fuïr les coups, le faisant marcher doucement, & de côté, deça & delà.

On sçaura qu'en cet endroit, plus qu'en pas un autre, le caveſſon tient toujours le Cheval contraint: c'est pourquoi on doit prendre garde de le travailler alors le plus doucement qu'il est possible, afin de l'accoûtumer à souffrir en obéïssant, & surmonter sa colere entre ces deux piliers.

Si le Cheval refuse d'obéïr, ce qui se trouve rarement, il est bon de le ramener autour du pilier, racourcir la corde du caveſſon: & lui tenant la tête proche de ce pilier, le faire marcher des hanches tout doucement avec le manche de la houssine ou de la chambriere: car il est constant que cet animal connoîtra bien plûtôt ce qu'on lui demande en cet endroit, où il est plus libre, qu'au milieu de deux piliers, où il

il ſe trouve plus contraint.

Cette methode qu'on vient de preſcrire pour dreſſer un Cheval, eſt très-ſinguliere, ſurtout pour trois avantages qui en reſultent.

Premierement, que jamais un Cheval conduit de cette maniere, n'eſt fort en bouche.

Secondement, que cela l'empêche d'être rétif, qui eſt un grand point en fait de Chevaux.

Et en troiſiéme lieu, c'eſt qu'ils ne peuvent devenir entiers, opiniâtres & revêches à tourner à droite & à gauche, qui ſont les plus grands défauts qui peuvent ſe rencontrer dans un Cheval novice au manege, parce qu'il eſt contraint d'aller en avant, & que lui faiſant voir la chambriere, il s'arrête tout court; au lieu qu'un Cheval entier ne veut pas tourner, que le rétif refuſe d'aller en avant, & que celui qui eſt fort en bouche, n'arrête que quand il plaît au Cavalier.

On voit donc par tout ce qu'on vient de dire, qu'il eſt important de ſçavoir travailler un Cheval avec jugement, quand on le dreſſe, & de ne rien entreprendre là-deſſus mal-à-propos; puiſque c'eſt de-là que dépend la maniere de réſoudre & d'ajuſter la tête, & de diſpoſer du reſte de ſon corps à toutes ſortes d'airs.

La figure qui suit represente en partie ce qu'on vient de dire.

FIGURE IV.

CHAPITRE IV.

Du tems auquel on doit monter un Cheval qu'on dresse, & de quelques observations là-dessus.

SUpposé donc qu'on ait suivi la methode qu'on vient de prescrire, où jusques-là le Cheval n'a eu personne de monté sur lui, on peut après quatre ou cinq jours de leçons, le monter avec la selle & la bride, pourvû que le Cavalier veüille le travailler avec jugement; autrement, c'est risquer de gâter le Cheval, & de s'attirer soi-même quelque inconvenient fâcheux.

Avant que de monter personne sur un Cheval qu'on dresse, il faut que ce Cheval obéïsse sans repugnance aux leçons qu'on lui donne; après cela, & lorsqu'on le voit ainsi assuré, il n'y a rien à craindre pour un Cavalier.

Quand on travaille un Cheval avec la

ſelle & la bride ſeulement, ſans que perſonne ſoit monté deſſus, il faut ſoigner d'abattre les étriers pour deux raiſons, & ſurtout pour les Chevaux qui ſont ſenſibles, & qui en ont bien beſoin.

La premiere, afin que ces étriers en battant contre leur ventre, les accoutument à leur choc, & que par-là ils ne ſortent point hors d'eux-mêmes, lorſque quelque autre choſe les touche.

L'autre raiſon eſt, que cela leur donne occaſion de tenir leur queuë ferme plûtôt que de la remuer, à quoi il eſt bon de prendre garde; d'autant qu'il n'y a rien de plus deſagréable dans un Cheval, que lorſque cette queuë va de côté & d'autre.

Un Cavalier qui eſt leger, & qui ſe tient ferme, fatigue moins ſon Cheval, qu'un autre qui ſe laiſſe appeſantir deſſus; parce que le premier eſt toûjours plus en état que le ſecond, de ſouffrir avec jugement la gaillardiſe ou la défenſe malicieuſe du Cheval.

Il faut que celui qui monte un Cheval qu'on commence à dreſſer, ôte ſes éperons, & qu'il prenne garde, lorſqu'il eſt deſſus, de ne point remuer du tout, ni lui faire ſentir la bride; parce qu'il ſuffit que le Cheval ſçache qu'il porte ſon homme, qu'il s'accoûtume à le porter volontaire-

ment, & que celui qui tient la chambriere, continuë à lui donner la leçon, en le faisant manier ou par la peur, ou par quelque coup appliqué à propos. Cinq ou six jours de leçons ainsi données, suffisent pour faire connoitre à un Cheval, que celui qui le monte ne lui cause aucun mal, ni aucune incommodité: d'où il arrive que cet animal s'en laisse approcher aisément, & monter de même.

Quand le Cheval est accoûtumé à porter l'homme, & à obéïr sous lui sans resistance, il faut lui donner alors un Cavalier, qui entende un peu le manege, & qui ait de la pratique à la main & au talon.

Ce Cavalier commencera sans toucher le Cheval des talons, par tenir courtes les resnes de la bride, afin que peu à peu le Cheval sente la main, & qu'il s'accoûtume à s'y laisser conduire, le caveson en cette occasion est toûjours d'un grand secours, comme on a dit. Remarquez qu'il faut que celui qui tient la chambriere, ne s'éloigne point du Cheval.

Si le Cheval a tant soit peu de force, il maniera tout seul, & commençant à prendre l'apui de la main, il faut continuer cette leçon, jusqu'à ce qu'en maniant, il souffre la main & s'y laisse conduire.

Celui qui le monte, doit prendre garde

à ne lui donner cette leçon qu'avec diſcretion & prudence, ſans l'incommoder de la bride, mais en lui lâchant ou rafermiſſant la main ſelon le beſoin & l'état où ſe trouvera le Cheval; après quoi, & ſelon qu'il aura paru obéïſſant au pilier, on le renvoyera entre les deux autres, où finit ſa leçon; on le fera marcher de côté deçà & delà, ſans lui toucher des talons, dont on ne ſe ſert point ordinairement, qu'auparavant il ne ſouffre la bride, & ne s'y laiſſe conduire aiſément, mais en le touchant du manche de la houſſine ou de celui de la chambriere, obſervant de ne le point animer par trop.

Un Cheval s'inſtruit toûjours bien, quand on commence par le faire obéïr à la main plûtôt qu'aux talons; parceque'il ſuffit que le Cheval qui va en avant, s'arrête & tourne ſans autre juſteſſe, & pour lors un Cavalier peut s'en ſervir au beſoin.

CHAPITRE V.

De quelques points essentiels à un homme qui veut dresser un Cheval, & comment l'obliger à prendre une cadence terre à terre.

QUAND le Cheval souffre la main, & y obéit au gré de celui qui le monte, il faut en s'affermissant sur les étriers, que le Cavalier fasse quelque mouvement pour animer son Cheval à manier ; mais s'il se presente de lui-même, sans le secours de la chambriere, le Cavalier aussi-tôt prendra cette occasion pour lui insinuer davantage cette leçon, en le caressant, & l'entretiendra dans cette cadence de fois à autre par les justes contrepoids de son corps, par la vigueur du gras de ses jambes, & par la fermeté de ses cuisses, en l'égayant quelquefois de la voix.

Si par hazard ce moyen ne suffisoit pas au Cheval pour le faire obéïr, il faudra que celui qui tient la chambriere, lui fasse peur, & que le Cavalier en même tems le frappe de la houssine sous la botte, en lui parlant, afin que ce Cheval connoisse qu'il faut qu'il manie pour celui qui le monte, comme pour celui qui tient la chambrie-

re. Le Cheval comprendra bien-tôt ce qu'on lui demandera, si on le lui fait entendre distinctement & à propos; & lorsqu'il aura obéï à l'entour du pilier, & qu'il aura parfaitement bien contenté son Cavalier, il pourra le renvoyer à l'écurie, pour le payer de son obéïssance.

Si au contraire le Cheval a manqué à son devoir, soit pour avoir oublié les instructions qu'il a reçûës, ou autrement, on l'attachera entre deux piliers, sans descendre de dessus, ni y remonter, au cas qu'on en fût descendu, afin que celui qui tient la chambriere, le traite comme on a déja dit, & que celui qui est dessus, approche doucement la houssine de côté & d'autre, & oblige de même le Cheval à obéïr.

Si on a dit qu'il falloit se servir de la houssine, & en fraper le Cheval sous les talons, c'est qu'il faut sçavoir pour bonne maxime, qu'on n'employe les talons que dans la derniere extrémité, & qu'il seroit desagréable dans l'exercice de monter à Cheval, si l'on étoit obligé toûjours à donner de l'éperon. Lés Chevaux de manege doivent se conduire autrement: outre qu'un Cavalier n'a jamais bonne grace, quand il est obligé de battre souvent son Cheval.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des occasions où il ne faille presser le gras des jambes

& les talons ; mais par exemple, c'eſt lorſqu'on voit le Cheval aſſûré au pas, au trot, ou au galop, & jamais terre à terre ; quand il eſt autour du pilier, ou bien lorſqu'il ſouffre l'homme ſur lui ; qu'il obéït à la bride & s'y laiſſe conduire ; qu'il manie pour la crainte qu'il a de la chambriere, & de la gaule ; qu'il connoît l'une & l'autre, & qu'il va de côté entre les deux piliers, lorſque celui qui le monte lui montre la houſſine.

S'il arrive que l'approche des talons l'oblige à ſe défendre, il ne faut pas pour cela redoubler les éperons, mais lui faire ſeulement ſentir un coup de chambriere, ou lui en donner la peur.

Après qu'il aura pris haleine, & qu'il aura marché de pas, celui qui tiendra la chambriere ſera tout prêt à l'en intimider, tandis que le Cavalier ſerrera les deux gras des jambes & les talons pour faire partir le Cheval ; & au cas qu'il ne partît pas, la peur & le coup de la chambriere l'obligeroient de le faire, avant qu'il pût ſonger à ſe défendre.

Si au contraire le Cheval eſt des plus dociles, & que la gaule ſeule & la voix, à l'aide des talons, ſuffiſent pour le déterminer, il faut que celui qui a la chambriere ne s'en ſerve point, & laiſſe faire l'homme qui eſt

fig V. p. 489

deſſus : car il l'obligera de tout ſon pouvoir à manier de bonne grace.

Comment obliger le Cheval à prendre une cadence terre à terre.

Quoiqu'il y ait des Chevaux qui obéïſſent à la main & aux talons, & qu'ils s'y laiſſent conduire au pas, au trot, au galop, & à toute bride, ce n'eſt pas à dire pour cela, qu'ils puiſſent prendre tous une cadence terre à terre : or pour les y inſtruire voici ce qu'il convient faire.

Il faut que ces Chevaux ſoient ſans force, peſans & naturellement deſunis. Cela étant, il faut que le Cavalier, après avoir fini ſa leçon, faſſe attacher ſon Cheval entre les piliers, & qu'après l'avoir fait aller de côté, deça & de là, il deſcende pour lui fraper doucement la poitrine avec la houſſine, & lui apprendre à faire des courbettes à l'aide de ſa langue, qui eſt un bruit qu'on ne peut exprimer, & qu'on a coûtume de faire, lors qu'on veut reveiller un Cheval.

Si le Cheval qu'on inſtruit, ne répond point à ce qu'on ſouhaite de lui, & qu'il y ſoit rétif, ce qui arrive ordinairement aux Chevaux coleres & ſtupides, que la moindre nouveauté trouble, le Cavalier ne manquera point de le fraper de la houſſine ſur

une jambe de derriere, ou ſur toutes les deux, pour le faire ruer. Alors le Cheval, pour peu qu'il ſoit ſenſible, s'appercevra bien qu'il lui faudra lever les jambes & la croupe même ; de ſorte qu'après il ne refuſera plus à lever le devant, qui eſt l'action qu'on demande d'abord.

Mais ſi malgré ces ſoins, ces moyens n'operoient rien, & que le Cheval fut tellement attaché à terre, qu'il ne voulût point le lever, il faudroit faire tenir un gros bâton haut de terre d'environ un pied & demi ; & tenant une des cordes du caveſſon, obliger le Cheval à ſauter par deſſus: & quand il s'en approchera, il faudra que l'homme qui ſera deſſus, lui aide de la langue & de la houſſine ſur l'une & ſur l'autre de ſes épaules. Voilà ſans doute le moyen d'apprendre à un Cheval à bien faire une courbette ; outre qu'on doit encore l'aider & le careſſer à propos, à toutes les fois qu'il obéït, & même quand il ſemble ſeulement le vouloir faire, étant certain que les Chevaux ne peuvent rien entendre de ce qu'on leur demande, ni y obéïr que par les careſſes de la langue & de la main, en leur preſentant quelque friandiſe, comme de l'herbe, du pain, ou quelqu'autre choſe dont on ſçait qu'ils ſont frians.

Au contraire, quand les Chevaux s'ac-

quittent mal de leur devoir, il faut être prompt à les redresser de la voix, de la houssine, de l'éperon ou de la chambriere, un coup de chacun ou deux tout au plus. Après cela, si le Cheval obéït, & qu'il fasse une bonne courbette, on sera content; & pour prix d'avoir si bien réüssi, on le caressera aussi-tôt. On appelle une bonne courbette, quand le Cheval la fait librement, à l'aide de la langue seule, toutes les fois qu'il plaît à celui qui est dessus, de la lui demander, & qu'il accompagne bien ensemble le devant & le derriere.

Après tout ce qui vient d'être dit des instructions qu'on doit donner à un Cheval; pour le dresser & luí donner une cadence terre à terre, il ne dépend plus que de la prudence du Cavalier à sçavoir le faire obeïr à propos.

Il est bon qu'il fasse la guerre à l'œil: car il y a mille rencontres differentes qui se trouvent lorsqu'on travaille un Cheval, & qu'on ne peut dire que lorsqu'elles se presentent. Ainsi on doit juger par-là combien la pratique en cette science est necessaire, & quel jugement il faut y apporter.

La figure qui suit, donne une idée de ce qu'on vient de dire.

FIGURE V.

CHAPITRE VI.

De ce qu'on peut ſouhaiter dans un bon Cheval, apres qu'il ſçait faire trois ou quatre bonnes courbettes.

UN Cheval qui ſçait faire une bonne courbette, eſt bien capable d'en faire trois ou quatre, & même tant que ſon haleine lui pourra fournir, ſuppoſé qu'on le travaille avec diſcretion & ſans l'irriter. Après cela, & lorſqu'il obéït de plein gré aux leçons qu'on lui a données, il faut faire allonger les cordes du caveſſon, & continuer la même leçon pendant quatre ou cinq jours, afin que le Cheval prenne un bon appui dans la main.

Lorſqu'on connoît que le Cheval en maniant s'appuye ſur les reſnes, & non pas ſur le caveſſon, on le fait marcher de côté, deça & delà, des hanches ſeulement, en approchant les talons tantôt l'un, tantôt l'autre, & de pas: puis faire de même à courbettes deux ou trois de chaque côté, ſelon qu'il plaît au Cavalier, qui arrêtera ſon Cheval avec beaucoup de careſſes, pour lui apprendre à manier de côté pour les talons, lorſqu'il s'appuye de la main, & en l'aidant de

là houssine, au cas qu'il ne se leve pas assez devant & derriere.

S'il arrivoit qu'un Cheval vigoureux, ou quelqu'autre que ce soit, fût rétif aux leçons dont on vient de parler, il faudroit considerer sa défense ; s'il va en avant, & qu'il se défende seulement de son esquine, faisant des sauts au lieu de courbettes, il ne faudra point le souffrir ; il suffira qu'il aille bien à toute bride, quand il plaît au Cavalier, mais il sera à propos d'entretenir ce Cheval à la cadence qu'il prendra lui-même, soit caprioles, soit balotades, ou croupades ; d'autant qu'il n'est rien de plus vrai que chaque Cheval naît avec un air qui lui est particulier, & auquel il faut toûjours l'instruire pour bien faire. C'est pourquoi il est de la prudence de celui qui veut se mêler d'en instruire, de s'y étudier.

Qu'il se donne bien de garde encore de battre son Cheval quand il prend quelque cadence, soit de bonne volonté, ou par défense, quoique ce ne soit pas celle qu'il souhaite, & qu'il observe s'il se défend des sauts, de le faire sauter & de l'y maintenir : car c'est assez qu'il prenne une cadence & qu'il obéïsse, étant très-certain que si le Cheval manque de force pour continuer ces caprioles, balotades & croupades, il se rabaissera tout doucement de lui-même à courbet-

tes, ou terre à terre; & qui agiroit autrement, obligeroit un Cheval vigoureux & plein de feu à commettre plusieurs desordres, qui retardant le bon effet qu'on attendroit des soins qu'on prend à le dresser, causeroient à ce Cheval & à celui qui le monte, quantité d'accidens très-fâcheux.

Lors donc que le Cheval fait quatre ou cinq courbettes en une place, & autant de chaque côté, s'appuyant doucement sur les rênes, & non sur le cavesson, on continuë toujours & on finit sa leçon entre les deux piliers, comme étant le seul endroit où l'on trouve tout ce qui est necessaire pour le bien instruire, & que toutes les justesses dépendent de celle de ferme à ferme.

La meilleure leçon qu'on puisse donner à un Cheval, pour lui affermir promptement la tête, lui faire prendre bon appui à la main de la bride, & lui gagner l'haleine sur les courbettes, supposé qu'il ne s'appuye ni ne tire point sur le cavesson, c'est de l'attacher entre les deux piliers avec les longes d'un filet qu'il aura dans la bouche au lieu de bride, & de le faire manier là sans selle, & l'y châtier soi-même.

S'il arrive au contraire qu'il branle la tête, & qu'il s'appuye trop ou trop peu, il faut lui faire peur de la chambriere; en la lui montrant par derriere, & l'en fraper

même, s'il eſt beſoin, avec prudence neanmoins, & pour lors ce Cheval craintif ſe trouve obligé à manier ſur les hanches, & de prendre le bon appui.

Lorſque le Cheval eſt rendu docile aux leçons dont on vient de parler, & pour lui donner plus de pratique ſur les voltes, on le fait remettre autour du pilier, avec une longe attachée au banquet du mors, comme une fauſſe rêne, & on l'oblige là à lever le devant, & chaſſer fort en avant, qui eſt une action moitié terre à terre, & moitié à courbettes, & qui contribuë beaucoup à le reſoudre & le déterminer à bien embraſſer la volte.

CHAPITRE VII.

De l'utilité qu'il y a de faire lever un Cheval demi à courbettes, & demi terre à terre, & de ce qu'on doit faire pour l'accoûtumer à ſouffrir les talons.

IL y en a peut-être qui pourroient croire, que la methode de faire lever un Cheval demi à courbette & demi terre à terre, le feroit rabaiſſer, & oublier de lever haut devant, ce qui contribuë tout-à-fait à ſa bonne grace; mais c'eſt une er-

reur : & tant s'en faut que telles cadences soient préjudiciables au Cheval, en le rendant pesant, qu'au contraire ; & lorsqu'on se sert à propos de cette leçon, elle le releve & l'allege davantage, en ce qu'elle le resout & l'affermit plus sur ses hanches, & l'assure bien mieux dans sa cadence, d'autant qu'il reçoit alors franchement les aides de la main, des talons & de la houssine, ce qui le rend souple & prompt à donner tout ce qu'on lui demande.

Quand on a dit qu'il falloit mettre à propos cette methode en usage, c'est qu'on a supposé que ce n'étoit que lorsqu'on verroit le Cheval manquer de resolution, & s'entretenir sur ses courbettes, sans être assuré de sa cadence, de son appui & de ses aides.

Mais si au contraire on remarque que sa vigueur le rende assez resolu, & qu'il soit necessaire de se servir de cette methode, on n'en fera nulle difficulté ; & quand ce Cheval y sera réduit, pour peu qu'on lui soutienne un peu davantage la main, il maniera après à courbette ou à caprioles, si c'est l'air qui lui est naturel, & apprendra à faire de bonnes voltes, obéïssant entierement à la main, & souffrant peu à peu les talons, ausquels il est bon de l'accoutumer.

De ce qu'on doit faire pour accoutumer un Cheval à ſouffrir les talons.

On ſuppoſe qu'on ait un Cheval fort ſenſible à inſtruire, ſans parler de ceux qui ſont durs à l'éperon, & lorſqu'on veut lui apprendre à les ſouffrir, & qu'on ſçait que ce Cheval eſt bien aſſuré dans ſa cadence à courbettes, on lui fait commencer ſa leçon au pilier ſeul; & là, le faiſant aller ſur les voltes de ſon air, & lorſqu'il eſt en train, on tâche tout doucement à le pincer d'un talon ou de l'autre, ſelon le beſoin, ou de tous les deux enſemble, en un tems ou deux ſeulement.

Si le Cheval alors ſouffre le talon, il eſt bon avec des careſſes de lui faire connoître que c'eſt ce qu'on demande de lui: ſi au contraire il ſemble s'en fâcher, on arrêtera l'aide, & on achevera la volte pour le remettre dans la cadence, étant dangereux pour un Cheval de le laiſſer manier dans une mauvaiſe.

Si donc le Cheval ne veut pas ſouffrir qu'on le pince doucement, il faut l'attacher entre les deux piliers, obſervant de tenir les cordes un peu courtes, & de le pincer délicatement en ſe levant: s'il rompt ſa meſure, faites-le redreſſer par derriere

ſur la croupe avec la houſſine, & en lui aidant de la main: que celui qui eſt deſſus, continuë à le pincer; afin que cet animal remarque qu'il faut répondre à l'aide du talon comme à celui de la houſſine, ce qu'il execute en peu de tems, pourvû que celui qui frape par derriere, & le Cavalier, s'entendent bien.

Pincer un Cheval delicatement & le ſçavoir faire à propos, n'eſt pas une petite ſcience pour un Cavalier, qui apprend le manege; c'eſt une des principales aides, & des plus neceſſaires à ſçavoir à l'homme & au Cheval, & ſans laquelle connoiſſance il eſt impoſſible qu'un Cavalier puiſſe faire manier ſon Cheval de bonne grace.

Il y a quelquefois des Chevaux qui ſont ſi impatiens & ſi ſenſibles, qu'ils ne veulent point du tout endurer les talons, & qui ſe mettent alors tellement en colere, que loin d'obéïr, ils ſont dangereux de cauſer du deſordre. Quand cela arrive, & qu'on remarque que la deſobéïſſance du Cheval eſt trop opiniâtre, & qu'il n'y a pas moyen d'en rien faire de bon à moins que de changer de methode, on le fait attacher entre les deux piliers, tenant les cordes courtes, après avoir commencé ſa leçon autour du pilier ſeul, pour l'entretenir ſeul dans ſa bonne cadence.

fig.VI.p.498.

Après qu'on l'a attaché, on prend deux balles à joüer à la paume, qu'on lie aux deux mollettes des éperons du Cavalier ; & avec ces éperons ainsi couverts, on oblige le Cheval d'aller doucement de côté deça & delà, lui faisant sentir ces balles contre le ventre, pour lui donner à connoître que le mal n'est pas grand.

Quand le Cheval a pris l'habitude d'aller de côté au pas, il faut le tenir droit en une place, & approcher de fois à autres les deux talons ensemble, afin qu'il les sente en même tems ; mais comme il est accoûtumé de les sentir de cette maniere sans manier, on commence à lui donner sa leçon entre les deux piliers, crainte qu'il ne rompe sa cadence, en faisant quelque desordre.

Si le Cheval manie, il faudra lui approcher doucement les talons à tous les tems; & par ce moyen, qui est infaillible, ce Cheval souffrira les éperons, quand ils seront couverts des balles dont on a parlé.

Au lieu de mettre des balles, on pourra ôter les éperons, cela produira le même effet contre le ventre du Cheval ; & lorsqu'il souffrira l'une & l'autre maniere sans se mettre en colere, on prendra des éperons qui ne piqueront point, & continuant les mêmes leçons qu'on lui aura données, on reprendra les éperons ordinaires qu'on lui

appuyera doucement ou un peu plus fort, s'il en eſt beſoin : après cela il n'eſt point de Chevaux impatiens qui ne ſouffre les aides au contentement de ſon Cavalier.

CHAPITRE VIII.

Des inſtructions qu'on doit donner au Cheval accoûtumé à ſouffrir les talons, & comment y rendre ſenſibles ceux qui ne s'en ſoucient point.

QUAND un Cheval eſt réduit au point dont on vient de parler, on commence toûjours à lui donner ſa leçon autour du pilier & ſur les voltes, afin de l'obliger à obéïr de plus en plus à la main pour s'y laiſſer conduire, & à ſe ſoutenir dans ſa bonne cadence à l'aide des talons qu'il ſouffre alors volontiers.

On l'attache enſuite entre les deux piliers, obſervant de tenir les cordes un peu plus longues ; puis on commence à le faire aller doucement de côté au pas, deçà & delà, & à reprendre ſa cadence au ſecours des deux talons, ſans s'arrêter ; & le Cheval qui ne ſçait point manier de côté, n'eſt capable de faire de bonnes voltes que par hazard.

Mais si y étant bien instruit, & qu'allant dessus, il vînt à s'élargir, l'éperon le resserreroit ; & s'il arrivoit aussi que maniant par le droit il se jettât d'un côté ou d'autre, l'un ou l'autre des éperons l'obligeroit d'aller droit : voilà pourquoi l'on veut que les Chevaux sçachent manier de côté.

Il faut remarquer que lorsqu'un Cheval manie à courbettes de la même pile, celui qui le monte doit l'aider des deux talons, pour lui faire porter ses épaules en avant, & appuyer un peu plus ferme celui du côté duquel il se chasse, afin qu'il y obéïsse.

Tous Chevaux veritablement parlant, ne sont pas susceptibles des leçons qu'on leur donne dans un manege, & insensibles aux talons, on en voit qui s'en soucient si peu, qu'on a beau faire, ils ne font chose qui vaille.

Il y en a de si stupides, de si pesans, & qui ont si peu de force aux reins, aux pieds & aux jambes, que tout ce qu'ils peuvent faire est de faire trois ou quatre lieuës par jour ; tels Chevaux sont plus propres pour la charette que pour le manege : c'est pourquoi on ne les employe gueres à ce dernier exercice.

On en voit d'autres qui sont assez vigoureux, & dont les pieds & les jambes sont très-bons, mais que le peu de courage rend

ſi lâches & ſi inſenſibles, qu'il faut y apporter beaucoup d'artifice pour les reveiller : on y réüſſira cependant, ſi l'on ſuit la methode que voici.

Il faut d'abord commencer par les bien traiter ; puis après qu'ils ſeront en bon état, s'ils paroiſſent toûjours lourds & comme endormis, on les met dans une écurie où l'on ne voit goute, on les y laiſſe durant un mois ou ſix ſemaines ſans les en ſortir, & on leur y donne à manger quand ils veulent. On prétend que cette maniere de les gouverner les reveille, & les rend bons à l'exercice. Cette voïe eſt douce & telle qu'il faut qu'elle ſoit pour bien dreſſer des Chevaux.

Si néanmoins on n'en vient point à bout par là, on mettra le Cheval autour du pilier, où l'on le reveillera avec la chambriere, de la houſſine & de la voix de celui qui le monte, afin de lui donner de la crainte, & que par ce moyen il parte librement pour les talons, & s'y rende plus ſenſible.

Si cette derniere methode n'a pas tout l'effet qu'on en attend, c'eſt une marque que le Cheval n'eſt point propre du tout pour le manege, & que c'eſt tems perdu de vouloir l'y inſtruire davantage.

FIGURE VI.

CHAPITRE IX.

De quelques obſervations à faire quand on veut monter à Cheval.

ON ſuppoſe ſur tout que ce ſoit de ces gens de diſtinction qui ne montent que des Chevaux de grand prix, & deſquels on peut avoir quelque choſe de dangereux à craindre: tellement que pour éviter ce qui en pourroit arriver, voici à quoi il eſt bon de prendre garde.

Il faut d'abord que celui qui amene le Cheval, le tienne droit, afin que ſe trouvant du côté de l'étrier pour le tenir, il puiſſe empêcher que ce Cheval ne faſſe du mal.

Quand le Cavalier veut s'approcher pour monter à Cheval, il obſervera que ce ne ſoit pas droit en viſiere, parce qu'il peut arriver qu'un Cheval fâcheux & alerte ne le frape de l'un ou de l'autre de ſes deux pieds de devant; & comme le derriere n'eſt pas moins à craindre, il a ſoin auſſi de l'éviter, lorſqu'il s'en approche.

Il remarquera donc que pour ne point en cela tomber dans aucun inconvenient, il viendra au Cheval du côté gauche, tirant

un peu plus vers le devant que vers le derriere, & vis-à-vis de l'épaule.

CHAPITRE X.

De certaines instructions necessaires pour achever d'ajuster le Cheval.

QUAND le Cheval est réduit au point où l'on vient de le laisser, & qu'on l'a sorti des piliers, on le fait promener au pas, au trot, ou au galop, selon que celui qui est dessus le juge à propos, afin qu'il apprenne à se laisser conduire de plein gré par la bride, & à s'arrêter droit où l'on veut.

On se souviendra, comme on a déja dit, que l'arrêt se doit faire toûjours à trois ou quatre tems seulement ; mais si le Cavalier trouve de la difficulté en cette conduite, il se servira des deux rênes qu'il tiendra separées dans les deux mains, de la maniere qu'on se sert des longes du caveçon. Cette methode est excellente, pourvû qu'on sçache en user à propos.

Si néanmoins on remarquoit que le Cheval resistât un peu sous la conduite de la bride, pour lui faire souffrir aisément l'embouchure & la gourmette du mors, on se serviroit d'une sequille, pour empêcher que

le Cheval ne branlât la tête, & on lui feroit porter une petite corde grosse comme la moitié du petit doigt, qu'on mettroit autour de la muserole, & qu'on feroit passer par dedans la selle le long du siege, pour après l'arrêter au pommeau, & qu'on ajusteroit à la longueur qu'on souhaiteroit que le Cheval portât sa tête; & de cette maniere on accoûtumeroit le Cheval à aller au pas, au trot, au galop, à courir & à arrêter droit & juste, sans y être contraint au pilier, & sans que l'homme courût risque de rien, puisque peut-être le Cheval executera ce qu'on lui demande, dès la premiere leçon.

Et supposé que cela soit, & que le Cheval obéïsse, on lui apprendra à faire de bonnes passades terre à terre; c'est le meilleur manege que le Cheval puisse faire, & le plus beau à voir, & le plus necessaire, tant pour le Cavalier que pour le Cheval, surtout quand ces passades sont relevées à courbettes, qui est tout ce que le Cheval parfait peut faire de mieux, & tout ce qu'il y a de plus excellent dans l'art de monter à Cheval.

Ces passades sont ordinairement les leçons, par où l'on acheve de quitter un Cheval: c'est un veritable moyen pour éprouver sa bonté, parce qu'en partant on connoît d'abord sa vîtesse; en arrêtant, sa bonne ou mauvaise bouche; en tournant, son

adresse & sa grace, & en repartant plusieurs fois, sa force, sa vigueur & sa franchise.

Pour donc instruire le Cheval dans l'excellence de ce manege, lorsqu'il sçait bien galoper & arrêter droit, il est bon de le faire marcher deux pas, & au second & en même tems qu'il leve le pied droit de devant, le tourner à main droite tout doucement de pas, pour l'obliger à faire la demie volte, toûjours en marchant en avant, & par ce moyen ce Cheval croisera la jambe gauche par dessus la droite de devant. On en fait peu après la même chose à l'égard de celles de derriere, observant de soutenir les hanches dans la justesse & la proportion qui lui est necessaire, avec les jambes & les talons.

Cette leçon ainsi donnée, on en fait de même à l'autre bout de la passade, pour faire faire encore au Cheval une demie-volte à main gauche; ce qu'on continuë ainsi, jusqu'à ce qu'il les sçache bien faire de pas, & on appelle cela *passager la volte.*

Quand donc le Cheval seroit bien instruit là-dedans à la main & aux deux talons, il est très-certain que lorsqu'on le poussera à toute bride, il fera de fort bonnes passades, soit terre à terre, soit relevées, pourvû que le Cavalier ait employé à propos autour du pilier & entre les deux piliers, les leçons dont on a parlé ci-dessus.

CHAPITRE XI.

De quelle longueur & largeur doivent être les passades pour être bonnes : du tems qu'on doit prendre pour faire la demie-volte, & combien il faut de passades pour qu'elles soient de bonne grace.

On mesure ordinairement la longueur & la largeur des passades à la force, à la gentillesse, & à l'inclination du Cheval ; de maniere que s'il étoit engourdi ou pesant, un peu abandonné sur le devant & sur l'appui de la bride, il faudroit tenir la passade des plus courtes, & les ronds plus étroits, que s'il étoit leger & ramingue.

Quand un Cheval est vîte, on peut faire ces passades de trente pas de longueur, & le rond de quatre pas de diametre, coupé par le milieu du centre, pour former la demie volte ; & pour toutes sortes de Chevaux, on trouve que la veritable proportion doit être cinq ou six fois aussi longue que le Cheval ; parce qu'en cette distance on peut aisément remarquer sa vîtesse & sa vigueur ; au lieu que si elles étoient plus longues, le Cheval ne pourroit pas repartir avec tant de vigueur trois ou quatre fois au moins, comme il est besoin qu'il fasse.

Il faut obſerver que la demie-volte qui doit avoir deux pas de largeur ou environ, doit auſſi être ovale, pour obliger le Cheval à toûjours marcher en avant.

Quant au tems qu'il faut choiſir pour faire la demie-volte, c'eſt au troiſiéme tems de l'arrêt du Cheval, après l'avoir pouſſé à toute bride, & c'eſt alors qu'il la fait bonne, à cauſe qu'il ſçait déja manier autour du pilier.

Après avoir fermé à droite de la main & du talon cette demie-volte, on fait repartir le Cheval de toute ſa force, & en arrêtant au troiſiéme tems, on prend la demie-volte à main gauche: & comme on proportionne ordinairement le nombre de ces voltes à la force & à l'haleine du Cheval, on laiſſe à la prudence du Cavalier à en juger, & de ne point obliger le Cheval d'en faire plus qu'il ne peut, afin qu'il les faſſe de bonne grace.

Quatre ou cinq paſſades ſuffiſent dans une carriere: on commencera à main droi-& l'on finira de même; parce qu'alors le Cheval en peut fournir gayement tout d'une haleine juſqu'à ce nombre, ſans ſe faire battre, ni porter des aides du talon & de la main, ce qui fait que le Cavalier peut fort bien reſter en ſa bonne poſture.

Pour faire des paſſades relevées qui ſoient

bonnes & excellentes, il faut que le Chevai, quelque fougueux & plein de feu qu'il ſoit, obéïſſe de maniere qu'il demeure patiemment en une place, & droit; puis qu'il ſçache bien partir de la main ſans aucun deſordre; enſuite qu'il arrête juſte ſur les hanches, & que de la même cadence de ſon arrêt il acheve la demie-volte, dans la main & dans les talons de l'homme, & qu'il ſouffre ſes aides avec patience; & lorſque cette volte eſt fermée, il faut que le Cheval attende ſur les hanches allant à courbettes, dans la même cadence de ſon arrêt & de la demie-volte. Cette action dure tant qu'il plaît au Cavalier, & l'on peut dire que cette ſorte de manege eſt ce qui couronne toutes les plus grandes juſteſſes d'un Cheval.

CHAPITRE XII.

De la maniere de faire partir de bonne grace son Cheval de la main. Combien il doit y avoir de courbettes a l'arrét, & de ce qu'on apprend au Cheval pour le perfectionner dans toutes les justesses du manege.

POUR réüssir dans la premiere leçon, il faut lâcher de trois doigts la main qui tient la bride, presser les talons en l'état où l'on se trouve, sans aller chercher son tems plus loin, & accoûtumer le Cheval à partir de cette maniere, lequel ne se sera pas plutôt apperçû de cela, qu'aussitôt il échapera de toute sa force, pour peu que le Cavalier lâche la main, & approche les deux gras des jambes.

Et supposé que cette peur des jambes ne fit sur lui aucune impression, on peut se servir de l'aide des talons, si on le juge à propos, sans que le Cavalier puisse pour cela gâter sa contenance tant des bras que des jambes.

Il faut bien se donner de garde de faire partir le Cheval de la main d'une autre maniere, comme par exemple, d'ouvrir les jambes & le bras droit. Cette methode est

très-mauvaiſe pour deux raiſons: la premiere, que moins le Cavalier ſe donne de mouvement ſur un Cheval, plus il eſt agréable à voir: & l'autre, qu'il peut arriver qu'on ſurprendra un Cheval ſi fatigué, que s'il ne part pas après ce mouvement, & que celui qui le monte demeure les jambes ouvertes, le bras levé, & ſon Cheval ſans faire ce qu'il lui demande, cela aura très-mauvaiſe grace.

Quant au nombre des courbettes, il en faut neuf, ſçavoir trois en arrêtant, trois dans la demie-volte en tournant, & trois auparavant que de partir, ſuppoſé que le Cavalier faſſe manier ſeul ſon Cheval, car ſi c'étoit dans un tournoi, on en feroit plus ou moins, ſelon que l'occaſion l'exigeroit.

La meilleure leçon dont on puiſſe inſtruire un Cheval, après celles dont on a déja parlé, eſt le paſſage fait à la diſcretion & jugement du Cavalier: il faut s'en ſervir à propos, ſelon les proportions & les diſtances qu'il juge neceſſaires, ſoit en avant, en derriere, de côté, peu ou beaucoup, en tournant peu ou moins legerement de la main, en élargiſſant, ſerrant, avançant l'un ou de deux talons, ſelon qu'il eſt à propos, tantôt à une main, tantôt à l'autre. Ce paſſage eſt le ſeul moyen d'ajuſter les Chevaux à toutes ſortes d'airs, parce que

c'est le plus doux, & que le Cavalier en même tems montre au Cheval toute sa science, qui consiste en la main & dans les talons, sans que le Cheval prenne de-là occasion de se mettre en colere, ce qu'il est bon toûjours d'éviter soigneusement, d'autant que par la force on ne peut presque rien tirer qui vaille du Cheval.

Il est bon de faire travailler les Chevaux, mais il faut que ce soit doucement, peu & souvent: car si le Cheval ne sçait marcher juste au pas de la tête, du corps & des jambes, il est impossible qu'il puisse jamais manier juste.

Ce passage se fait, lorsque le Cheval en tournant ou en marchant de côté, croise les jambes, un peu moins celles de derriere que celles de devant; & pour faire le passage des voltes bien proportionné, il faut que les jambes du devant fassent un cercle à peu près de la longueur du Cheval, & celles de derriere un autre plus petit des deux tiers.

On remarquera qu'il faut user sagement & avec discretion de ce passage, & de travailler toûjours le Cheval, parce que c'est ce qu'il y a de plus difficile à apprendre dans le manege: la methode en est si bonne, que le Cheval par-là obéït franchement à la main, tournant & reculant au gré de celui qui le monte.

Il

Il ſe range de-çà & de-là par la crainte des éperons, & devient capable, ſans repugner à la moindre choſe, de manier à toutes ſortes de mains, ſoit large, étroit, court, long, & en un mot comme il plaît au Cavalier, parce que la parfaite ſcience d'un Cheval qui manie bien, conſiſte en obéïſſant bien à la main, à la bride & aux talons.

Voilà donc quels ſont une partie des effets de la methode dont on a parlé: outre que ce Cheval alors manie toûjours fort bien ſur les voltes & paſſades longues & courtes, s'il ne va que terre à terre; mais ſi ſon air eſt relevé, ou haut, il fait ſelon ce qu'il a de force & de vigueur, tout ce dont eſt capable un bon Cheval de manege, ſoit ſur les voltes redoublées, en avant, en arriere, de-çà, de-là, en ſerpentant, en une place, & de ferme à ferme, & après cela on peut dire qu'un tel Cheval eſt parfait; puiſque alors il obéït à tout ce qu'on lui demande.

CHAPITRE XIII.

Methode pour faire manier les Chevaux aprés avoir appris le passage.

LA premiere leçon qu'on donne au Cheval, lorſqu'il obéït autour du pilier, à la main, aux talons ; qu'il marche bien de pas, de trot, de galop, à toute bride, & de ſon air ſur les voltes ; puis lorſqu'on lui approche la tête contre le pilier, qu'il marche de côté, entre les deux piliers, de côté, deçà & delà, & des hanches ſeulement, & qu'on le ſent ſous le bouton, & en une place dans la main, & dans les deux talons, qu'il ſouffre les aides des jambes & des deux talons au beſoin, & ſans ſe mettre en colere, ſoit au pas, au trot, au galop, à toute bride, par le droit, arrêtant juſte, & prenant une demie-volte terre à terre, repartant & redoublant le nombre des paſſades, que ſa force lui permettent : enfin lorſque le Cheval manie bien dans tous les airs dont on vient de parler, on lui ôte le caveſſon, on le fait promener ſur les voltes, en le ſerrant fort de la main pour lui faire porter les épaules où l'on veut, & connoître ſi hors le pilier, il ne fera nulle difficulté d'obéïr,

ce qu'il executera ſans doute, ſi en travaillant au pilier on l'a ſenti dans la main & dans les talons.

Si le Cheval au contraire fait une mauvaiſe manœuvre des leçons qu'on lui a données à ce pilier, on l'y remettra, crainte de deſordre, & on continuëra de le travailler ainſi, juſqu'à ce qu'on le juge capable de répondre à ce que le Cavalier demande de lui.

Après cela, & lorſque ce Cheval porte ſes épaules où l'on veut, celui qui le monte doit approcher un talon, & puis l'autre: cela contribuë auſſi à le faire marcher des hanches de côté & d'autre, ſans que les épaules changent fort peu de ſituation.

Enfin lorſque le Cheval ſemble obéïr de cette maniere, on peut le faire marcher de côté, à droite & à gauche, de la main & du talon tout enſemble, étant toûjours ſous le bouton, & plus prêt à ſe mettre ſur les hanches que ſur les épaules.

Si après toutes ces leçons on ſentoit que le Cheval s'abandonnât ſur la main plus que le Cavalier ne voudroit, il faudroit alors qu'il arrêtât plus ſouvent le Cheval, qu'il le levât & le tînt ſur les hanches le plus qu'il lui ſeroit poſſible. & en cas de beſoin, qu'il achevât de lui donner ſa leçon entre les deux piliers, pour l'alleger davantage.

Enſuite, & lorſque le Cheval ſçait manier autour du pilier, & obéïr au paſſage, à la main & aux talons, le Cavalier doit le conduire le long d'une muraille, & le promener de pas par le droit deux ou trois tours, pour lui faire connoître la piſte; après cela il lui fera faire trois ou quatre courbettes, puis marcher trois ou quatre pas, & continuëra à travailler le Cheval en levant, & marchant de tems à autre, ſans neanmoins l'ennuyer, tant qu'il ſçache les faire de ſuite, & qu'il manie par le droit, tant que ſon haleine & ſa force le permettront, au cas qu'on le voulût travailler juſques-là, ce qu'on ne doit pas faire, ſurtout au commencement des juſteſſes, crainte de l'ennuyer & de le rebuter.

Si durant cette leçon il lui prenoit quelque caprice, il faudroit l'en corriger vigoureuſement; mais faire attention auparavant, & voir ſi c'eſt malicieuſement qu'il le fait, par ignorance, gayeté, ou par un manque de memoire, afin d'y remedier à propos. Il eſt vrai qu'il eſt difficile de démêler ces differens caracteres dans cet animal, mais l'uſage frequent dans cet exercice, & la grande attention qu'on y apporte, acquiert cette connoiſſance avec le tems.

Il faut remarquer pour maxime generale, après tout ce qu'on vient de dire, que ce

n'eſt qu'avec la patience qu'on doit vaincre le Cheval, ou par la violence, mais toûjours plutôt par la premiere de ces deux voyes.

CHAPITRE XIV.

De ce qu'il faut faire après que le Cheval manie par le droit de ſon plein gré, & comment le faire tourner aiſément, & plier en maniant ſur les voltes.

LORSQUE le Cheval eſt parvenu juſqu'au point de manier par le droit avec beaucoup d'obéïſſance, celui qui eſt deſſus doit ſe promener rondement ſur les voltes du même paſſage dont on vient de parler, obſervant toûjours de ſe ſervir de la main, ſans le trop ſerrer des hanches; parce qu'il ſuffit que dans le commencement il marche une hanche dans la volte, à cauſe qu'il ne ſe ſert toûjours que trop des hanches, & que par ce moyen il ſe rend pareſſeux à plier les épaules.

C'eſt pourquoi il faut auſſi dans ces premieres leçons de juſteſſe ſe ſervir de la main, autant que le Cavalier jugera en avoir affaire: car on remarquera qu'il y a des Chevaux qui ſe ſerrent trop des épaules,

& pas assez des hanches, c'est à ceux-là qu'il faut faire la guerre à l'œil, afin de les obliger à bien entendre, & à bien obéïr à la main & aux talons, avant que de les faire manier; alors le Cheval étant ainsi bien instruit, marchera rondement sur les voltes, sans s'embarrasser les jambes, ni se les choquer en aucune maniere.

Si par hazard le Cheval se presentoit de l'air qui lui est naturel dans la justesse de sa piste, il faudra que le Cavalier prenne ce tems & l'aide tout doucement, pour l'obliger de faire un quart de volte; puis il sera bon de le caresser; s'il obéït, & de continuer ce même passage, prenant de fois à autre le tems qui se presentera.

Mais comme il arrive quelquefois que le Cheval ne se presente pas de lui-même comme on le souhaite, il faut alors que le Cavalier en le passageant, lui fasse sentir, en se retirant doucement sur la selle, tantôt un talon, tantôt l'autre, puis quelque petit coup de gaule pour l'animer, & l'obliger de se presenter.

Lorsque le Cavalier s'appercevra que le Cheval commencera à l'écouter, il pourra s'étendre plus vigoureusemnt sur les étriers & sur la selle; puis prenant le bout des rênes au même tems que le Cheval se presentera, l'aider de la langue & des autres ai-

des, ſelon l'occaſion, pour lui faire faire un quart de volte, ou un peu davantage, ainſi que celui qui ſera deſſus le jugera à propos.

S'il arrive neanmoins que tous ces petits mouvemens ne réüſſiſſent pas pour obliger le Cheval de ſe preſenter, le Cavalier reprendra le bout des rênes, & aidera le Cheval de la langue, & de la gaule ſur le devant: s'il refuſe après cela de ſe lever, il faudra lui donner un bon coup des deux talons, puis recommencer de tems à autre à le châtier de la ſorte, afin qu'il apprenne malgré lui à être toûjours prêt à executer ce qu'on lui demande.

On voit quelquefois auſſi des Chevaux, qui ſe preſentent, comme on vient de dire, pour faire quelques courbettes par le droit, mais qui repugnent à tourner & à plier, en maniant ſur les voltes: voici le moyen dont on ſe ſert pour obliger celui qui a ce défaut, à le faire.

On le promene rondement au pas ſur les voltes; puis ayant partagé la volte en quatre, on l'arrête ſur chaque partie, droit & juſte, & comme il ſera inſtruit dans cet uſage, il faudra à chaque fois que le Cavalier l'arrêtera, qu'il le leve en une place quatre courbettes ſeulement ſans tourner; puis continuer, tournant de pas, arrêtant & le-

vant quatre courbettes en une place, jusqu'à ce qu'il ſçache parfaitement bien cette leçon.

Et lorſque le Cheval eſt arrivé à ce point, au lieu de faire les quatre courbettes en une place, il faut que le Cavalier tourne doucement la main; & s'il aide bien à propos, il pourra inſenſiblement obliger le Cheval à faire les quatre courbettes en tournant.

Il y en a, qui au lieu d'agir, comme on vient de dire, font faire au Cheval une volte carrée, large, de maniere que le Cavalier faſſe marcher ſon Cheval de côté, ſur une des lignes du carré, enſuite que les pieds de devant faſſent un quart de rond pour gagner l'autre face du carré, ſans que les pieds de derriere ſortent de leur place, & qu'ils faſſent un angle preſque droit. On continuë ainſi ſur tous les quatre côtez.

Lorſque le Cheval ſçait parfaitement bien cette leçon de pas, on continuë à marcher de côté de pas, & à tenir les quatre encoignures à courbettes, de la même piſte qu'on les aura appriſes au Cheval, en l'arrêtant au commencement ou à la fin des courbettes. Il faut pourſuivre cette leçon avec prudence, ſans néanmoins ennuyer le Cheval, & juſqu'à ce qu'il obéïſſe franchement & ſans contrainte.

Quand le Cavalier voit ainſi le Cheval inſtruit, & pour le manier davantage dans ce qu'il veut qu'il ſçache, au lieu de la volte juſtement carrée, il fera un carré long, & conduire le Cheval à côté ſur l'une des lignes; & lorſqu'il ſera au bout, il prendra un demi rond des épaules, ſans que les pieds de derriere marchent que fort peu, & juſqu'à ce que la tête ait gagné une autre igne droitement oppoſée; il faudra que le Cavalier continuë de pas, & lorſque le Cheval reconnoîtra bien ſa piſte, il le relevera au bout des lignes à courbettes.

Mais pour bien faire, il ſera beſoin que e Cavalier ſe ſouvienne d'arrêter avant que de commencer ou de finir; & il eſt cerain que s'il met bien le Cheval au fait de es leçons, celui-cy s'accoûtumera à la atience, à porter librement la tête & les paules au gré de l'homme, & à garder la uſte piſte de ſon terrain, en ſe levant ſans epugnance, & maniant toutes les fois u'il y eſt obligé.

CHAPITRE XV.

Comment il faut qu'un Cheval ſoit inſtruit pour être bien ajuſté, & quelle eſt la fin de toutes les juſteſſes.

POUR revenir aux leçons où nous avons laiſſé le Cheval, & ſuppoſant qu'il les ſçache parfaitement bien, le Cavalier pour achever de l'ajuſter, le promenera de pas ſur les demi-voltes, & fera enſorte qu'entre elles il y ait de diſtance deux fois la longueur du Cheval ou environ.

Après l'avoir promené quelque peu, il lui fera faire une demie-volte juſte; puis il continuëra cette leçon juſqu'à ce que ſon Cheval lui réponde ſans héſiter, commençant par une, deux, trois ou davantage de demi-voltes d'une haleine, ſelon qu'il jugera à quoi le Cheval ſera le plus aſſuré, & le mieux inſtruit, quand il ſçaura tout ce qu'on vient de dire; ce qu'on doit toujours lui apprendre avec beaucoup de jugement.

Si l'on a dit de mettre le Cheval ſur les voltes plûtôt que ſur une autre leçon, c'eſt qu'il eſt bien plus facile au Cheval de faire une demi-volte ſeule, qu'une volte entiere,

fig. VII. p. 522.

parce que par le moyen de la premiere leçon on a accoûtumé le Cheval à avoir aſſez de patience & d'obéïſſance pour ſe laiſſer conduire de la main & des talons par le droit, & en tournant à une main & à l'autre dans la juſteſſe de la piſte qu'on ſouhaite.

Il eſt certain que par cette methode, on lui gagne bien plus aiſément l'haleine que ſur les voltes ; car lorſqu'il fait bien une bonne demi-volte, il ſera ſans doute capable d'en faire une entiere, qu'il redoublera autant de fois que ſa force & ſon haleine lui permettront.

Ce n'eſt pas encore aſſez pour rendre un Cheval ajuſté, que faiſant bien une demi-volte, il puiſſe bien manier ſur les voltes, il faut encore lui apprendre à manier ſur le côté : à quoi l'on parviendra aiſément, ſi on le promene de pas, de côté, de la main & du talon ; puis lorſqu'il obéïra de pas, le lever deux ou trois courbettes à la fois, continuer ainſi de pas & à courbettes, ſelon que le Cavalier le jugera à propos, & tant que le Cheval obéïra franchement, & qu'il reprendra d'un talon & de l'autre, ſans s'arrêter.

On lui continuëra encore la même leçon de côté, deça & delà, & en avant, ce qu'on ne doit point faire à la precedente, obſervant que ſi c'eſt à main droite, il faut

porter la main en la ſoutenant, & outre cela ſoutenir le Cheval des deux talons en chaſſant en avant, l'aider du talon droit plus que du gauche, & continuer ainſi à l'autre main, juſqu'à ce qu'il obéïſſe franchement.

L'utilité de cette leçon conſiſte, en ce qu'il eſt beſoin que le Cheval ſçache manier de côté, en allant en avant, parce que ſi maniant par le droit il ſe jettoit ſur un talon ou ſur l'autre, & qu'il ne fût pas accoûtumé à prendre les aides d'un talon ſeul, en allant en avant, on ne pourroit le dreſſer ſans quelque deſordre, & ſans perdre la cadence, d'autant que ſentant approcher un talon plus que l'autre, il croiroit qu'on le voudroit faire aller de côté ſeulement, au lieu qu'étant au fait de prendre l'aide d'un talon ou de l'autre, en allant en avant, cela le redreſſe, & l'aſſûre parfaitement bien, & ſans qu'il manque ni à ſa cadence, ni à ſa bonne poſture.

Pour finir enfin un Cheval, & lui donner les plus grandes juſteſſes, il faut lui apprendre à aller en arriere, & pour cela, celui qui le monte doit le conduire le long d'une muraille, & le tirer de pas doucement en arriere; puis après qu'on le lui a fait reconnoître, le lever deux ou trois courbettes en une place, & davantage ſi

on le veut, & le tirer en arriere deux ou trois pas. Ce manége ſe doit pratiquer à quatre ou cinq repriſes de ſuite.

Pour faire que le Cheval manie bien en arriere, on doit à tous les temps le manier de la main, obſervant comme le devant retombe en terre, de le tirer doucement, & de l'aider des talons un peu plus en arriere, ſans ſe laiſſer aller ſi fort ſur les étriers, & ſans peſer beaucoup ſur les hanches, comme on fait aux autres manimens du Cheval.

Cela executé fort à propos, le Cheval ſans doute ne tardera pas à faire quelques courbettes en arriere ; c'eſt alors qu'il faudra que le Cavalier le careſſe beaucoup, & qu'il prenne garde de l'ennuyer, parce que les Chevaux volontiers ſe rebutent plus de manier en arriere, que de toute autre ſorte de manege.

On continuë cette leçon au Cheval en le déſennuyant, ce qui ſe fait par quelques voltes ou demi-voltes au commencement ; après quoi un Cavalier trouvant ſon Cheval fort obéiſſant à tout ce qu'il demande de lui, peut dire alors qu'il eſt parfaitement ajuſté.

Cependant pour achever de perfectionner encore un Cheval, il n'y a rien de meilleur que les voltes bien rondes, mais elles doi-

vent être larges, moyennes & étroites, autant qu'il plaît au Cavalier ; après cela lorsque le Cheval manie bien sur les voltes, telles que celles dont on vient de parler, on peut dire qu'il possede tous les justesses les plus parfaites. La Figure que voici, donne une idée complete de ce qu'on vient de dire.

FIGURE VII.

Remarques.

Voici quelques Remarques qu'on a été bien aise de faire au sujet de ce qu'on a déja dit, & que le Lecteur ne sera pas fâché de sçavoir.

On remarquera donc qu'il faut d'abord pour conduire son Cheval rondement sur les voltes, qu'il souffre la main, qu'il y obéisse & que son appui soit bon & juste, sans branler la tête pour quoi que ce soit.

Qu'il aille en avant pour les talons, & qu'il s'arrête toutes les fois qu'il plaît au Cavalier.

Qu'il obéisse aux talons de-ça & de-là, qu'il se leve, & prenne une cadence qui soit juste & égale.

Qu'il ſouffre les aides & les châtimens de la main & des talons ; parce que ſi le Cheval qui va ſur les voltes, n'obéïſſoit pas à toutes ces leçons, il ne pourroit pas ſe laiſſer conduire d'une piſte, étant large des épaules & étroit des hanches, large des hanches & plus étroit des épaules, ni lorſqu'il va trop en avant, qu'il eſt retenu & porté en avant, ni changer de main à tous les tems.

En un mot, ſans toutes les perfections dont on vient de parler, le Cheval ſeroit incapable de faire toutes les figures qu'il plairoit au Cavalier ; & ſi l'on n'a point dit ici comment un Cheval pouvoit être inſtruit à changer de main c'eſt qu'il eſt certain qu'il le pourra faire, quand il ira bien par le droit en arriere & de côté, en une place ſur les voltes & ſur les demi-voltes.

On remarquera encore que ſi on ſe ſert quelquefois de lunettes pour faire travailler les Chevaux, c'eſt qu'il y en a qui ſont ſi coleres, impatiens, pleins de feu, ſi rétifs à obéïr, ſi ſenſibles, & qui retiennent ſi peu ce qu'on leur enſeigne, que bien ſouvent ils ſe rebutent, de telle maniere, qu'ils ſe précipitent, quelque danger qu'il y ait, ſans rien craindre. Il eſt vrai qu'il ſe trouve rarement de ces Chevaux, & que quand cela

est, bien ſouvent les lunettes ne ſervent de rien pour les corriger.

On peut dire auſſi que s'il y en a, qui n'étans pas ſi furieux, obéïſſent aſſez bien aux leçons par le moyen des lunettes qu'on leur met, parce que n'étans point alors divertis par aucun objet qui leur faſſe peur, ils apprennent mieux à obéïr à la ronde & aux éperons, que ſi on les inſtruiſoit à yeux découverts; il n'y a que ſur les voltes où il ne faut pas les faire manier à yeux clos, parce qu'il eſt conſtant qu'ils s'étourdiroient & tomberoient à terre.

Un Cavalier peut tirer de l'avantage des lunettes pour ajuſter ſon Cheval : voici comment.

1°. Il le prendra à pied, & d'une main, par une des reſnes tout près de la branche du mors pour le tirer en avant.

2°. Il le fera reculer, le pouſſant ſur la main droite, & le tirant ſur la gauche en changeant de main.

3°. Paſſant de l'autre côté du Cheval, & le pouſſant ſur la main gauche, il le tirera ſur la droite, en le frapant doucement au ventre du manche de la houſſine, pour lui faire faire la croupe de l'autre côté; & par ce moyen il lui apprendra tous les mouvemens de la main qui tient la bride.

CHAP.

CHAPITRE XVI.

De quelques autres airs dont on doit instruire le Cheval, outre celui de terre à terre & de courbettes.

ON admettoit autrefois sept sortes d'airs, qu'on pouvoit apprendre au Cheval ; mais aujourd'hui on n'en pratique que quatre, sçavoir les deux dont on vient de parler, les *cabrioles*, & un *pas*, & un *saut*, qu'anciennement on appelloit *le galop gaillard*.

Les veritables cabrioles ne sont autre chose que les sauts que fait un Cheval à tems, dans la main & dans les talons, se laissant soûtenir de l'un & aider de l'autre, soit en avant, en une place, sur les voltes & de côté.

Tous les sauts néanmoins ne peuvent pas s'appeller *cabrioles*, il n'y a que ceux qui sont hauts & élevez tout d'un tems, & lorsque le Cheval étant en l'air, avant que de tomber à terre, épare entierement du derriere, c'est-à-dire, ruë en étendant les jambes avec violence, de maniere que les jointures des deux jarrets font bruit, ce qu'il continuë tant que son haleine & sa force lui permettent de le faire.

Mais il faut tomber d'accord qu'il se trouve très-peu de Chevaux qui puissent bien manier à cabrioles, parcequ'il faut qu'ils soient très-vigoureux, fort legers, nerveux, & bien fondez sur leurs jambes & sur leurs pieds: car cet exercice les ruine beaucoup plus que tous les autres; & il n'y a que par la methode qu'on va donner, qu'on puisse reduire un Cheval à cette cadence.

On commence par mettre le Cheval au pilier, sans qu'il y ait personne dessus, & là on tâche de le rendre obéïssant au pas, au trot, & à souffrir la main au galop, à s'y laisser conduire, & à fuir la gauche de-ça & de-là, après avoir été attaché entre les deux piliers.

Et lorsque sans danger on peut mettre un homme dessus, on fait faire au Cheval le même manege, qu'on continuë, tâchant de le déliberer terre à terre, de le faire aller en avant par obéïssance, & de fuïr les talons, avant que de le rechercher de plus près.

Quand on juge le Cheval déliberé, & qu'il ne se retient point, il faut le faire lever haut à la fin de la leçon, l'obligeant le plus qu'il est possible, de plier beaucoup les jambes, en frapant doucement dessus, ou bien plus rudement, pour donner à son air

une meilleure grace, qu'elles n'auroient pas, s'il les tenoit roides.

Il arrive aussi quelquefois que le Cheval rendu obéïssant jusqu'à ce point, se défend de l'esquine, & que se fiant en sa force, il s'emporte extraordinairement : c'est à faire alors au Cavalier prudent à juger par son experience de la nature de cette défense.

Si elle se fait en avant, & que le Cheval ne veüille qu'incommoder celui qui le monte, par quantité de sauts, il se donnera de garde de le châtier ; il faudra au contraire qu'il le laisse sauter tant que sa force lui permettra, tâchant seulement parmi ses sauts en avant, de gagner l'appui & l'obéïssance de la main, & à regler une cadence proportionnée à l'air qu'on veut qu'il prenne ; parce que ce sera toûjours autant de gagné sur le Cheval, qui peut-être trouvera de la facilité à executer ce qu'on lui demande, & à le pratiquer sans repugnance : au lieu que si opiniâtrement on vouloit empêcher ce Cheval de faire alors ce qu'il voudroit, on ne feroit rien qui vaille.

Mais si l'on remarquoit que tous ces mouvemens ne se fissent que par malice (ce qu'on connoît aisément quand on est versé dans le manege, & qu'il s'opiniâtrât à ne vouloir pas aller en avant, il faudroit le déberer en lui faisant peur de la chambriere,

ou des talons ; observant qu'il ne faut jamais que le Cheval aille en arriere, si ce n'est que le Cavalier le veüille bien.

Qu'on évite surtout en cette occasion de ne rien demander à un Cheval mal à propos, ce que pratiquent certains écoliers en fait de manege, qui le voulant faire trotter ou galoper, soit qu'il se mette à sauter, & que les sauts soient en avant, le châtient, & veulent le rabaisser, quoiqu'il soit leger & plein de force. C'est une ignorance toute pure, & une erreur qu'on ne peut excuser dans un homme qui se pique d'être bon homme de Cheval : voici comment il faut alors en agir.

Quand le Cheval obéït aux leçons dont on vient de parler, & qu'il est bien déliberé à se lever haut du devant, pliant bien les jambes, on commence sa leçon par le terre à terre ; puis, après l'avoir fait attacher entre les deux piliers, observant que les cordes du cavesson soient un peu courtes, pour lui apprendre à lever le derriere, & ruer des deux jambes à la fois, on le frape de la houssine sur la croupe, pour l'obliger à ruer.

S'il obéït, il faut aussi-tôt le caresser ; si au contraire il fait le fantasque, ou qu'il ne réponde que mollement à ce qu'on lui demande, on lui presente un bâton qui a environ cinq ou six pieds de long, & une pe-

tite pommette de fer au bout, qui sert de mollette d'éperon, & dont on le touche même, s'il en est besoin, & par cette invention il est sûr qu'il n'y a point de Cheval qui n'apprenne à ruer facilement.

Mais, comme il faut que ce soit également des deux pieds de derriere que se fasse cette ruade, on met un bâton de chaque côté jusqu'à ce qu'il le connoisse; pour lors & quand on le verra approcher, il lui obéïra tout d'un coup, sans qu'on l'en frape, pourvû que cela se fasse avec jugement.

C'est pourquoi il est bon qu'on lui apprenne à ruer peu à peu à l'aide de la houssine seulement, soit en l'en frapant legerement, ou seulement par le siflement qu'elle fera.

Si le Cheval aussi faisoit le paresseux, celui qui sera dessus prendra dans sa main droite un petit bâton d'un demi-pied de long, armé à l'un des bouts d'une petite pointe de fer, dont il le piquera sur le milieu de la croupe, de maniere & si prudemment, que le Cheval puisse comprendre, que s'il ne ruë pas, il sera piqué; & que s'il obéït, il ne sentira ni le fer du bâton, ni le bâton: & le Cavalier se contentera pour le coup d'une ruade, jusqu'à ce que le Cheval soit bien assûré à la faire à l'aide seule de la houssine. On prendra garde

auſſi de ne mettre perſonne ſur le Cheval entre les deux piliers, qu'il ne connoiſſe l'aide de la gaule & des bâtons, & qu'il n'y réponde aiſément.

Quand le Cheval ſçait bien ſe lever du devant, plier les jambes, & qu'il ſçait ruer parfaitement bien à l'aide des bâtons, du poinçon & du bruit de la houſſine, il faut que celui qui eſt deſſus, leve devant dans le tems qu'il retombera à terre, & qu'il preſente les bâtons au Cheval, qui les reconnoiſſant, ne manquera pas de ruer en répondant à cette aide, & fera une bonne cabriole, qui redoublant à chaque fois qu'en levant on lui preſentera les bâtons, la fera enfin par le ſeul moyen de la gaule.

Le Cheval étant inſtruit à faire une bonne cabriole, on gagnera peu à peu ſur ſon haleine, qu'il en faſſe deux ou trois ; & l'on continuëra à le travailler de cette ſorte à pluſieurs repriſes & ſans le forcer ; parce qu'il eſt certain que l'air des cabrioles ſe doit faire doucement, & non pas par la violence, comme les autres airs de terre à terre & de courbettes ; & par ce moyen en travaillant le Cheval avec jugement, on l'obligera à faire autant de cabrioles, que ſa force & ſon haleine le permettront.

Tout Cheval qui ſçait faire trois bons ſauts ſans intervalle, entre deux, eſt capa-

ble après cela d'en faire tant qu'il plaît au Cavalier, qui néanmoins doit agir en cela avec prudence, s'il veut que ſon Cheval ſoit bien ajuſté.

CHAPITRE XVII.

De ce qu'il faut faire lorſque le Cheval eſt aſſuré entre les deux piliers à ſe lever devant pour l'aide de la langue & de la gaule.

APRE'S avoir commencé terre à terre autour du pilier ſeul pour dés-ennuyer le Cheval, on le fait attacher entre les deux piliers dont on vient de parler, obſervant de laiſſer les cordes du caveſſon un peu longues; & en le ſoutenant un peu de la la main, on tâchera de lui faire faire un, deux, ou trois ſauts, ſans qu'il s'appuye ſur ces cordes, afin de l'accoûtumer à ſe mettre dans le juſte appuy & de le ſouffrir, ce qu'il n'executera peut-être pas en un jour, mais peu à peu & bien-tôt; pourvû que celui qui l'inſtruit, le travaille avec jugement & diſcrétion, & ſans l'ennuyer.

Cette leçon ſe donne pour mettre le Cheval dans la main; parce que, afin qu'il ſoit dreſſé à toutes ſortes d'airs, il faut qu'il ſoit dans la main & dans les talons: après cela, & lorſqu'il s'y ſoûtient par trois bons ſauts

qu'il fait, toutes les fois qu'on le ſouhaite, avec un appui qui ſoit bon & juſte, on continuë cette leçon ſans paſſer outre, ſinon qu'on le divertit, & qu'on le dés-ennuye tantôt terre à terre, & tantôt en le promenant de pas, pour le faire aprés retrancher entre les deux piliers, le levant devant & derriere avec la gaule & le poinçon, s'il en eſt beſoin.

Il faut encore que celui qui eſt deſſus, approche ſes deux gras de jambes, & que l'en ſoutenant doucement, il l'aide des deux talons le plus délicatement qu'il lui ſera poſſible, & le pince de maniere que le Cheval pour cela ne ſe fâche point.

S'il répond une fois ou deux à cette aide, on le careſſera, afin de l'obliger de faire pour les aides dont on vient de parler, la même choſe que pour les bâtons & le poinçon; de maniere qu'après cela, le Cheval fera ces ſauts égaux dans la main, ſans s'abandonner ſur les cordes du caveſſon.

Il ne faut point laiſſer manier le Cheval ſur ſa foi, qu'il ne ſoit aſſuré entre les deux piliers, & qu'on ne lui donne une autre leçon, à moins que pour le divertir quelquefois, on ne le promene de pas, de côté, la tête contre une muraille, ſe ſervant de la main & des talons, puis ſur les voltes de pas ſeulement.

S'il arrivoit que le Cheval ne voulût point obéïr à ces leçons, tels que peuvent être principalement les Chevaux nez pour l'air des cabrioles, comme étant plus legers & plus vigoureux que les autres, & par consequent plus en état de se rendre rétifs à l'obéïssance; il faudroit alors que le Cavalier travaillât à l'air des cabrioles avec beaucoup plus de jugement, de patience & d'invention pour ce Cheval, qu'à l'égard des autres qu'on peut forcer.

Il sera bon au sujet du premier, d'user de toutes sortes de moyens pour gagner de lui ce qu'on en souhaite, soit par caresses, par douceur, ou par surprise; ou bien en changeant souvent de place, quand on le jugera à propos, ou le forçant d'obéïr par des leçons nouvelles qu'on lui donnera, tantôt entre les deux piliers, tantôt la tête du côté de la muraille, tantôt dans une encoigneure, ou le long d'une carriere, ou dans une allée bien droite: employant avec cela une partie des mouvemens du manege; comme, par exemple ceux de la main, de la bride, du caveßon, des contrepoids du corps, des cuisses, des jambes, des talons, de la houssine, des bâtons & du poinçon, observant que tous ces mouvemens s'executent à tems & avec beaucoup de prudence & d'adresse. Après cela il n'est point de

Chevaux qu'on ne puiſſe reduire à l'obéïſſance, à moins qu'il ne ſoit atteint de quelque défaut naturel qui l'en empêche.

Il eſt bien plus difficile de reduire un Cheval vigoureux à la raiſon, qu'un autre qui n'a de force que ce qui lui en faut pour le terre à terre & pour les courbettes; parce qu'on ne peut forcer un Cheval de ſauter, quand il eſt épuiſé d'haleine & de force, à quoi l'air des ſauts le réduit bien plutôt que les autres: outre qu'il s'ennuye davantage, par la fatigue continuelle qu'en reſſentent ſes reins, ſes jambes & ſes pieds.

Mais lorſque le Cheval répond aux aides, & qu'il fait pour cela quatre bons ſauts, il eſt bon de le promener de pas le long d'une carriere, & de commencer à le lever, s'il ne ſe preſente pas.

Si au contraire, il ſe preſente bien à propos, il faut ſans perdre tems, lui faire faire trois ou quatre cabrioles, ou moins, ſelon qu'il plaît au Cavalier; & par ce moyen le Cheval en marchant & levant doucement, ſe mettra en peu de jours, & fort aiſément par le droit, ou l'on pourra lui gagner doucement l'haleine ſans le fâcher, & lui faire faire des cabrioles, tant qu'elle durera: ce qu'on ne doit point néanmoins pratiquer, ſi l'on veut bien ménager un Cheval.

Si l'on remarque que le Cheval repu-

gne un peu à obéïr à la main, aux talons, ou aux aides, dans le tems qu'il eſt en liberté & ſur ſa foi, on ne doit point le pouſſer plus avant, qu'auparavant on ait vaincu cette difficulté par les moyens dont on a parlé cy-deſſus, de peur que le Cheval ne prenne une mauvaiſe habitude, qu'il ſeroit très-difficile & quelquefois impoſſible de lui rompre, pour la lui avoir trop laiſſé inveterer.

Le Cheval étant réduit juſqu'à ce point, on le met autour du pilier, & l'on commence ſa leçon de pas: s'il ne ſe preſente point de ſon air, on continuë terre à terre, avant que de le lever ; ſi au contraire il ſe preſente, on prend ce tems pour tirer de lui deux ou trois ſauts, ou davantage, ſi celui qui eſt deſſus le juge à propos.

Ainſi en levant & marchant de pas à pluſieurs repriſes, & pratiquant cette leçon avec prudence, le Cavalier aura bientôt réduit ſon Cheval à fournir une volte entiere, même deux & davantage, ſi ſa force & ſon haleine le lui permettent.

Aprés que le Cheval eſt aſſuré ſur les voltes, autour du pilier, on l'attache entre les deux piliers, & après que celui qui eſt deſſus l'a fait aller de pas, de côté, deça & delà à l'aide des deux talons, ſi le Cheval ſçait manier à courbettes, il faut qu'il le leve de

cet air, & qu'il lui apprenne d'aller de côté, & à courbettes, ſelon qu'on l'a déja enſeigné : mais on exceptera de cette regle les Chevaux inſtruits aux cabrioles & qui manient à courbettes, lorſqu'on l'exige d'eux ; & qu'on ſe gardera bien d'aider de la langue, d'autant que cette aide n'eſt propre pour les cabrioles, & que pour les voltes on n'a beſoin que de la houſſine, dont on le frappe ſur le cou ou ſur l'épaule ; & ſi le Cheval alors ſe preſente de ſon air : & qu'il obéïſſe comme à courbettes, il eſt bon de le careſſer, & de l'envoyer à l'écurie quand on le juge à propos.

Si au contraire le Cheval ne faiſoit rien de tout cela, & que le Cavalier connût qu'il n'obéït que de pas, ou franchement de côté avec le bon appui dans la main, il le leveroit de ſon air ; & en aidant d'un talon, il lui feroit faire deux ſauts de côté, & achever le reſte de pas ſans l'arrêter : & continuant ainſi à le travailler avec douceur, ſoit entre les deux piliers, ſoit la tête tournée du côté de la muraille, le long d'une carriere, ſi le Cheval eſt trop ennemi des piliers, il maniera bientôt de côté pour les deux talons ; & lorſqu'il obéïra parfaitement bien à ces leçons par le droit en une place, de ferme à ferme de côté & ſous le bouton, qu'il ſe laiſſera conduire de la

main, & prendra les aides des talons au gré du Cavalier, ce Cheval ſera pour lors capable de paſſer aux inſtructions qui doivent achever de l'ajuſter entierement.

CHAPITRE XVIII.

De la ſuite des leçons dont il faut ſe ſervir pour apprendre au Cheval à faire des cabrioles en perfection: & ce que c'eſt que l'air, un pas un ſaut.

POUR bien inſtruire un Cheval à faire des cabrioles en perfection, & lorſqu'il eſt enfin arrivé au point où nous venons de le quitter, le Cavalier peut lui apprendre les voltes, en le promenant de pas aſſez larges, & ſans le ſerrer des hanches, qui à l'air des cabrioles, doivent être dehors, & peu ſujettes, parce qu'il ſuffit qu'il y en ait une.

Il faut auſſi que le Cavalier ſe ſerve de la main pour mener le Cheval rondement des épaules & des hanches, puis après l'avoir promené tant à droite qu'à gauche, ſi le Cheval ſe preſente, il doit prendre ce tems & l'aider. Si pour lors il le contente, il ſera bon qu'il le renvoye à l'écurie, quand il n'auroit fait qu'une demie-volte. Ce n'eſt pas au grand nombre auquel un Cavalier

doit s'arrêter, elles ne servent qu'à gagner l'haleine du Cheval, qui fait assez quand il obéït.

Supposé que le Cheval fût d'humeur à faire plusieurs demi-voltes, il faut néanmoins n'en user qu'avec discretion, crainte à la fin de le rebuter: & à mesure qu'il continuera cette leçon, il fera franchement des voltes en peu de jours, ce qui doit rendre un Cavalier content sans lui en demander davantage: car qui voudroit le faire marcher en arriere, agiroit mal, en ce que cela n'est pas le propre à l'air des cabrioles, il faut seulement entretenir le Cheval en cette leçon, qui est beaucoup pour lui, puisqu'il est certain qu'il y a peu de Chevaux qui soient capables d'arriver à ce point.

De l'air un pas & un saut.

Cet air est-tout different des trois autres, dont on a parlé, parce qu'il est composé de tous les trois, qu'il faut que le Cheval execute quand il manie. Les aides du Cavalier doivent aussi être conformes à ces trois airs: tellement que le Cheval maniant à un pas un saut, on puisse dire qu'il manie en même tems terre à terre, à courbettes & à cabrioles.

Pour que le Cheval parvienne à cette

perfection, il faut que celui qui est dessus, lâche la main, afin qu'il fasse le pas avec un peu de colere, comme s'il manioit terre à terre; puis, qu'il la tire promptement, comme quand le Cheval manie à courbettes; ensuite la soûtenir pour lui faire faire la cabriole fort haute.

Si le Cheval étoit paresseux, il faudroit lui presser les deux talons au ventre, pour le faire avancer, en lui lâchant un peu la bride, puis les redoubler plus fortement, pour l'obliger à sauter, en tirant & soutenant la main de la bride, jusqu'à ce qu'il sçache parfaitement manier, & qu'il soit assuré de sa cadence.

En ce cas, il faut que le Cavalier diminuë ses aides, de maniere qu'il demeure juste sur la selle & en belle posture; ce qui lui seroit difficile, s'il lui faloit à tous les tems aider le Cheval, & par ce moyen aussi l'un & l'autre ne feroient chose qui vaille.

Lorsque le Cheval sçait manier terre à terre, à courbettes, & qu'il fournit quelques cabrioles, on le met autour du pilier: ou quand il a marché de pas, on le leve à courbettes, puis en marchant de pas, on lui demande un saut par intervalle, & de cette maniere on l'accoûtume à se lever en marchant, & à répondre au saut, quand on le souhaite.

Ensuite le Cavalier se fera suivre, & donnera un peu plus de fougue au Cheval après le saut, comme s'il vouloit le faire repartir avec les aides dont on a parlé; puis il en tirera deux ou trois tems.

Si le Cheval ne répondoit qu'imparfaitement à ces aides, & qu'il resistât à prendre cette cadence, en se transportant par trop, il faudra l'attacher entre les deux piliers, ou bien la tête contre le mur, & là le lever à courbettes, & si-tôt qu'il y aura obéï, lui faire faire un saut, en lui montrant le bâton, & le soûtenant de la main & des talons: car étant attaché, il est constant qu'il pourra se porter en avant; & que continuant à se dresser de la sorte, il aura bien-tôt pris cette cadence.

Quand il y sera bien assuré, & qu'il ira librement dans la main & pour l'aide des talons, il se laissera après facilement conduire par le droit & sur les voltes, étant déja dressé aux cabrioles.

Mais si c'étoit un Cheval qu'on voulût commencer de cet air, sans le mettre aux cabrioles, il faudroit néanmoins suivre la même methode, n'étant point differente de celle pour le faire venir à ce but; sinon qu'il faudra lui donner la cadence d'un pas un saut.

On auroit sujet de s'étendre davantage là-

là-dessus, si on vouloit entrer dans le détail des diverses leçons qui regardent cet air ; mais comme on a ci-devant parlé des moyens de reduire les Chevaux à l'obéïssance de l'homme, on a cru n'en devoir rien dire ici davantage, sinon qu'on est bien aise d'avertir que pour parvenir à donner au Cheval la cadence d'un pas un saut, il faut que le Cavalier soit bien à Cheval, & de la maniere qu'on l'a enseigné.

S'il trouve son Cheval endormi & paresseux, il est bon qu'il lui donne de fois à autre un bon coup des deux éperons, ou d'un seulement, selon qu'il le croira necessaire, puis qu'il rafermisse ses jambes, qu'il presse fort les deux cuisses ensemble, ou l'une plus que l'autre.

Lorsqu'il aura imprimé cette crainte au Cheval, par les aides, ce Cheval maniera pour la peur, & fera paroître l'homme avec peu d'action, qui est l'état, où il faut qu'il soit pour être un bel homme à Cheval, & un bon homme de Cheval, les talons étant les dernieres aides dont on puisse se servir pour faire manier les Chevaux.

Ce seroit sans doute un avantage, si le Cavalier pouvoit commencer par faire aller son Cheval de la seule peur, puis, quand il voudra s'allentir, trouver un aide dans la cuisse qui le relève, avec un autre qui soit

plus ferme au gras de la jambe, & garder les talons pour le dernier.

C'eſt par ce moyen que le Cavalier conſerve plus long-tems à Cheval ſa belle poſture, que s'il commençoit par un grand tems de jambes & par l'aide des talons : cela fait auſſi que le Cheval en va plus long-tems, de quelque ſorte d'air que ce ſoit.

Voilà ce qu'on peut dire touchant le maniement des Chevaux, & les moyens les plus courts & les moins dangereux pour les bien dreſſer & les mettre à la raiſon. Il faut auſſi ſe ſouvenir de ce qu'on a repeté pluſieurs fois, ſçavoir que la bonne methode de bien faire manier les Chevaux conſiſte à l'égard du Cavalier, d'avoir beaucoup de jugement, bien de la prudence, de faire la guerre à l'œil, de changer d'action de moment à autre, & de travailler plûtôt la cervelle du Cheval que ſes jambes.

Another Nightmare Dream about Horses.

FIN.

William [illegible]
Veterinary Surgeon
rue St Honoré à Paris 18[illegible]

TABLE DES MATIERES.

Par ordre alphabetique.

A.

AGE. De l'âge des Chevaux, comment s'y connoître, page 28 *jusqu'à* 38.

Air. De quelques airs dont on doit instruire le Cheval de manege, outre celui de terre a terre, 529 *jusqu'à* 531. De l'air un pas & un saut, 542.

Ajusté. Comment il faut qu'un Cheval manie, pour être ajusté, 522.

Arrête. Mal qui survient aux Chevaux, avec les remedes, 455.

Assûré. Ce qu'il faut faire lorsque le Cheval est assûré entre les deux piliers, 535 *jusqu'à* 541.

Atteinte. 377. Remedes, 378 *& suiv.*

Avant-cœur, ou *anticœur.* Maladie des Chevaux, 303. Symptômes, *idem*, & 304. Remedes, 305 *jusqu'à* 308.

Avives. Ce que c'est, 311. Symptômes, 312. Remedes, 313. *jusqu'à* 316.

Avortement des Cavales, 189 & 190: comment les gouverner pour lors, 191.

B.

BALSANES: ce que c'est, page 89.

Bleimes: ce que c'est, 388. Remedes, 389. *& suivantes.*

Brides. Des differentes sortes de brides, 114. Branche de brides, 118.

C.

CAPELETS, page 417. Remedes, *idem*.

Caprioles: comment apprendre au Cheval à faire des caprioles, 541.

Cataracte: ce que c'est, 243. Remedes, 244 & 245.

Cavale: Choix des Cavales pour le haras, 177 *jusqu'à* 180: tems de les faire saillir, *idem*. Comment les rendre abondantes en lait, 203 *jusqu'à* 206. Breuvage pour les Cavales en travail, 189.

Cheval. Chevaux de differentes especes, 1. *jusqu'à* 8. Soins qu'on doit prendre après les Chevaux, lorsqu'on veut s'en servir, 106 *jusqu'à* 113. Comment les gouverner en voyage, 127 *jusqu'à* 141. Cheval maladé, comment le connoître, 207 *jusqu'à* 210.

Cheval: Qualitez qu'on doit avoir pour bien monter un Cheval, 461. Bon homme de Cheval, ce que c'est, 464 & 465. Bel homme de Cheval, ce que c'est, *ibid*.

Cheval de manege, de l'importance qu'il y a de connoître un Cheval de manege, 471: Comment l'y dresser selon son génie particulier, 477.

Chicot. Remedes pour les chicots, 398.

Connoissance. De la connoissance qu'on doit avoit des parties d'un Cheval, 10.

Coup. Pour un coup sur l'œil, 246 & 247. Coup de pied, remede 418 & 419.

Courbature, 325. Remedes, 326 *jusques à* 329.

Courbes: ce que c'est, 401 & *suivantes*.

Couronne. Playes de la couronne, 441. Re-

medes, *idem.*

Crapaudine, mal qui ſurvient aux Chevaux, 432. Remedes, 433.

Crevaſſes, 430. Comment les guerir, *idem.*

Croupe : Comment il faut que ſoit la croupe d'un Cheval pour être belle, 19.

D.

DE'FAUT. Des défauts à obſerver ſur les Chevaux, & des moyens de s'en garantir, page 51 *juſques à* 62.

Dégoût, 320. Remedes, 321 *juſques à* 325.

Dégoûté : Armant pour un Cheval dégouté, 372.

Demangeaiſon, 284. Remedes 285, *&* 286.

Deſcente, 360. Comment y remedier, 361. *& ſuivantes.*

E.

EAUX, qui tombent ſur les jambes des Chevaux, page 442, ce que c'eſt, 443. Remedes, 444 *&* 445.

Ebullition de ſang, 281 ; comment y remedier, *idem juſques à* 284.

Echine d'un Cheval, ce qu'il y faut remarquer, 18.

Emmielleure pour les Chevaux, 418.

Embouché. Comment connoître ſi un Cheval eſt bien embouché, 123 *juſques à* 126.

Encloüeure : Comment la guerir, 396.

Encolure. Quelle doit être l'encolure d'un Cheval, 16.

Enflure aux jambes, 421. Remedes, *idem juſques à* 424.

Engraiſſer. Methode d'engraiſſer les Chevaux, 165 *& ſuiv.*

Entorſe. Comment y remedier, 392 *& ſuiv.*

Eparvins, 403. Remedes, 404.

Epaule. Connoiſſance qu'on doit avoir des épaules d'un Cheval, 18.

Epi, ce que c'eſt, 86. Remarques ſur les épis, 87 *& ſuiv.*

Excroissance de chair 451 *& suiv.*

F.

FARCIN : ce que c'est, 264 *&* 265. Diverses sortes de farcin, *idem &* 266. Remedes, 267 *jusques à* 276.

Fatigué : Comment rétablir les Chevaux fatiguez, 141 *jusques à* 148. Remarques, *idem*; autrement, 154 *jusques à* 165.

Fiévre : Comment elle se connoît dans les Chevaux, 214 *& suiv.* Remedes, 217 *jusques à* 219, diverses sortes de fiévres, 220 *jusques à* 225.

Flanc : ce qu'on y doit observer, 19.

Flux de ventre, 316. Remedes, 317 *jusqu'à* 320.

Flux involontaire d'urine; ce que c'est, 298 *&* 299. Remedes, 300.

Fluxion. Cataplâme pour resoudre les fluxions, 364.

Fœtus. De la generation du fœtus dans le corps de la Cavale, 186 *jusqu'à* 189.

Formes, 445. Onguent pour les guerir, *idem.*

Fortrait. Cheval fortrait, ce que c'est, 339. Remede, *idem &* 340

Fourbure, 329 : ce que c'est, *idem &* 330. Remedes, 331 *jusqu'à* 334.

Fourchettes. Maladies de la fourchette, 448.

Fusée, voyez *Sur-os.*

G.

GALLE des Chevaux, comment guerie, 277.

Garot : ce qu'on y doit considerer, 17.

Gourme ; ce que c'est, 250 *& suiv.* combien il y en a de sortes, *idem &* 252. Remedes, *idem jusques à* 259.

Gourmette : ce que c'est, 121.

Grampes, 416.

Gras-fondu : ce que c'est, 334. Remedes, 337 & 338.

H.

HARAS. Traité du haras, page 175. Observations pour le bien conduire, 181. *jusques à* 186.

I.

JAMBES. Connoissances qu'on doit avoir des jambes d'un Cheval, page 10. parties qui la composent, 10 *jusques à* 13. Autres défauts des jambes, 38 *jusques à* 51.

Jambe cassée, 424. Remedes, 425. Jambes usées, *idem*, & comment les rétablir, *idem jusques à* 428.

Jardon, ce que c'est, 416. Remedes, 417.

Javart, 380. Comment y remedier, *idem jusques à* 388.

Inflammation qui survient aux yeux des Chevaux, 240. Remedes, 241 & 242.

L.

LOUPE, comment guerie, page 457.

Lunatique : ce que c'est qu'un Cheval lunatique 23. Comment s'y connoître, *idem*. Remedes, 248 & *suiv.*

M.

MAIGRE. Des Chevaux maigres, 340. Comment rétablis, 341 *jusques à* 344.

Malandres, 414. Remedes, *idem* & 415.

Manier. Comment faire manier les Chevaux de manege, 514.

Marques. De quelques marques naturelles qui viennent aux Chevaux, jugement qu'on en peut porter, 86 *jusques à* 93.

Médicamens. Des médicamens en general, 211 *jusques à* 214.

Meubles d'écurie, 151.

Mollette : Ce que c'eſt, 87. Mollette, mal qui vient aux Chevaux, 409. Remedes, 410 & 411.

Morfondement, ce que c'eſt, 259. Remedes, 260 *juſqu'à* 263.

Morſure de bête venimeuſe, 374. Remedes, 375 & 376.

Morve. Comment la connoître, 234 & 235. Remedes, 236, 237 & 238.

Mules traverſieres, 453. Comment y remediet, 454 & 455.

Mulet. Moyen d'avoir de beaux mulets, 200 *juſques à* 203.

N.

NERF foulé, page 398. Remedes, 399 & *ſuiv.*

Nourrir. Comment nourrir les Chevaux, pour les maintenir en bon corps, 93.

Nourriture des Chevaux de Caroſſe & de tirage, 94. Des Chevaux de ſelle, *juſques à* 105. Autrement, 152.

O.

OSSELETS, voyez *Sur-os.*

P.

PALPITATION du cœur, pages 308 & 309. Remedes, *idem*, 310 & 311.

Peignes : ce que c'eſt, 456. Gueriſon, *idem.*

Piſſer. Du Cheval qui piſſe le ſang, 301 & 302. Remedes, *idem* & 303.

Poil. Des differens poils des Chevaux, & du jugement qu'on en doit porter, 74 *juſques à* 86.

Poireaux : Ce que c'eſt, 430. Remedes, 431 & 432.

Poitrine. Ce qu'il y a à obſerver, 17.

Poulain. De ce qu'on doit faire lorſque le Poulain eſt hors du ventre de la mere, 192. Comment le gouverner après, 194. Quand

le sevrer, 195.

Pousse. Maladie des Chevaux, 227. Ce que c'est, & comment la connoître, 228. Remedes, 231 *jusques à* 234.

Purgation pour les Chevaux, 226 & 227.

Q.

QUALITEZ bonnes & mauvaises d'un Cheval, necessaires à connoître, page 72 *jusques à* 74.

Queuë. Remarque sur cette partie, 19.

Queues de rat, voyez *Arrête*.

R.

RAGE des Chevaux, page 358. Signes, *idem*. Remedes, 359.

Reins. Connoissance des reins d'un Cheval, 18.

Resnes. Des resnes de bride, 121.

Retention d'urine, 295. Remedes, *idem jusques à* 298.

S.

SEIMES. Ce que c'est, page 439. Remedes, *idem* & 440.

Solandres, 415. Remedes, *idem*.

Sur os, 405. Remedes, *idem jusques à* 409.

T.

TAÏE en l'œil, page 239. Remedes, *idem* & 240.

Teignes, 449. Remedes, *idem* 450 & 451.

Testicules enflez, 363. Remedes, 364 *jusques à* 369.

Tête. Quelle doit être la tête d'un Cheval, pour être belle, 13. Examen de toutes ses parties, 14 *jusques à* 16.

Tête. Des maux de tête des Chevaux, 370. Remedes, *idem jusques à* 374.

Toux des Chevaux, 348. Remedes, 349 *jusques à* 353.

Tranchées des Che-

vaux, 286. Diverses sortes de tranchées, & leurs remedes, 287 *jusques à* 294.

Trastravat. Ce que veut dire ce terme, 90.

Travat. Ce que cela signifie, 90.

V.

VARISSES. Ce que c'est, 428. Remedes, *idem &* 429.

Ventre d'un Cheval, comment il doit être, 18.

Vers, 354. Remedes, 355 *jusqu'à* 357.

Vessigons, 412. Remedes, 413.

Vuë foible, avec les remedes, 245.

Y.

YEUX. Observations sur les yeux des Chevaux, 20. *jusques à* 28.

Yeux. Maladies qui surviennent aux yeux des Chevaux, 238.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un manuſcrit intitulé : *La connoiſſance parfaite des Chevaux*, *&c.* Cet ouvrage roule ſur une matiere dont le nouvel examen, quand il eſt accompagné de grandes lumieres, eſt utile au public. Fait à Paris ce 20 Decembre 1710.

LAMARQUE-TILLADET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, à nos amez & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT; notre bien amée la Veuve de PIERRE RIBOU Libraire à Paris: Nous ayant fait remontrer, qu'elle ſouhaitteroit continuer à faire réimprimer & donner au public *La Connoiſſance parfaite des Chevaux, par le ſieur Delcamps* : *Le Diable boiteux*, *Hypermeneſtre*, *Tragedie du ſieur Riupeirous*; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de continuation

de Privilege ſur ce neceſſaires, offrant pour cet effet, de le faire réimprimer en bon papier & beaux Caractéres, ſuivant la feüille imprimée & attachée pour modele ſous le Contreſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant traitter favorablement ladite Expoſante; Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire réimprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpecifiez, en un ou pluſieurs Volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur Papier & Caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit Contreſcel, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de huit années conſecutives, à compter du jour de la date deſdites Preſentes: Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun Lieu de notre obéïſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de ladite Expoſante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans; dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers à ladite Expoſante, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Impri-

meurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrante se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie; & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. Et qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état, où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposante ou ses ayans causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchemens. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris, le vingtiéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil sept

cens trente : Et de notre Regne, le quinziéme. Par le Roy, en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre VII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris No. 502. fol. 449. *conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris, le vingt-sept Janvier mil sept cens trente.*

Signé, P. A. LE MERCIER, *Syndic.*

Rules for bad Horsemen addressed to the Society for the encouragement of [illegible]

— Nescit equo rudis
Haerere.

By Charles Thompson.

with instructions in the arts & mysteries of the [illegible] riding, breaking and managing the horse of pleasure or for the race. by
Richard Seymour

Five minutes advice to every gentleman going to Purchase a horse out of a dealers Jockeys or Grooms stable.

Multum in Parvo
The mask is off
Price 6d

Practical Farriery by John [illegible] Surgeon. 2/6.